



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

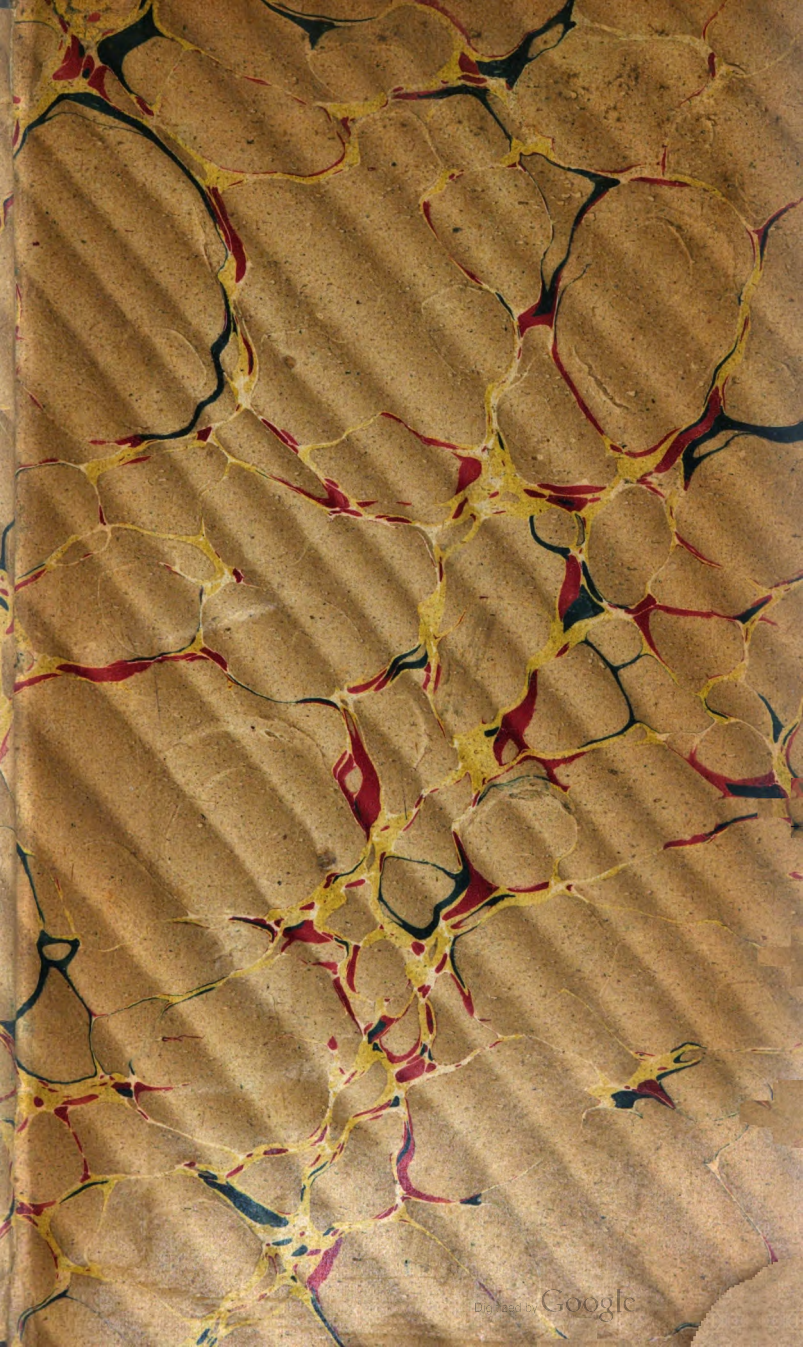
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



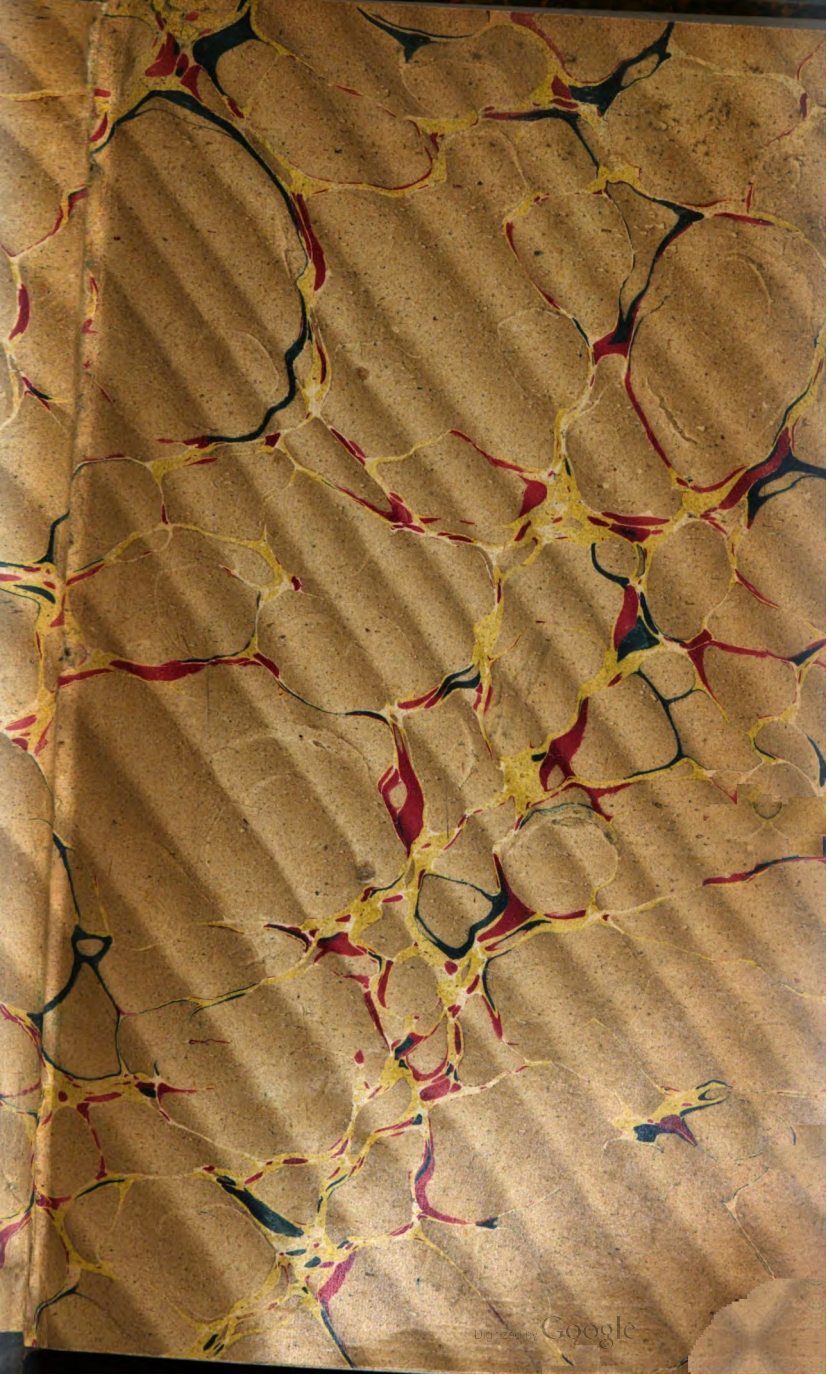
BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fontaines
80 - CHANTILLY



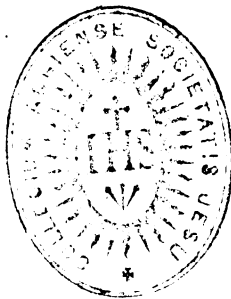
BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fontaines
80 - CHANTILLY



A 346 / 06

LES
FLEURS DU CIEL.



LES
FLEURS DU CIEL,

ou

IMITATION DES SAINTS ;

PAR

M. l'abbé Orsini.



DEUXIÈME ÉDITION



PARIS,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Quai des Augustins, 55.

—
1840.



U.S. DISTRICT COURT
SOUTHERD DISTRICT OF
VIRGINIA - 20

A

SON EXCELLENCE LE COMMANDEUR

Mouttinho de Lima,

Ambassadeur du Brésil, etc.

Monseigneur,

*Il est des livres qu'on peut
dédier à tout le monde; il en est
d'autres, qu'à moins d'avoir ren-
contré par hasard un homme*

modèle, on n'oserait pas dédier du tout. Lorsque je commençai ce livre, cette difficulté me frappa au point que je me proposai de le déposer, comme une fleur funéraire, sur la tombe d'un illustre mort, si je ne trouvais pas, dans le monde des vivans, un homme qui résumât mon livre en sa personne, c'est-à-dire, qui fût essentiellement moral et religieux. Vous allez croire avec votre modestie ordinaire, que j'ai bien cherché pour trouver cet homme prodige; non, Monseigneur, car fort heureusement, vous étiez là.

Je vous envoie ces Fleurs du ciel dont vous avez déjà lu quelques pages pendant notre excursion en Toscane. C'est un humble bouquet du Nord, auquel j'ai mêlé quelques lis du Saron et quelques roses de Syrie, pour lui donner un peu de ce parfum que lui refusait le ciel de France.

Votre main est la dernière que j'aie serrée; votre addio, le dernier que j'aie reçu dans la belle Italie, cette terre des arts, de la Religion et de la vraie grandeur. C'est à votre Excellence qu'appartient de droit mon premier souvenir; je vous l'offre comme un

*guge de ma profonde estime et de
ma respectueuse amitié.*

*J'ai l'honneur d'être, avec le
plus profond respect,*

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant Serviteur,

ORSINI.

Paris, le 30 novembre 1839.

AVIS.

La littérature religieuse possède une *Imitation de Jésus-Christ* et une *Imitation de la sainte Vierge*, mais il lui manque, depuis dix-neuf siècles, une *Imitation des Saints*; elle n'a même que de vagues données sur l'institution de leur culte, et personne n'a songé, que nous sachions, à faire un traité complet sur ce point. Des personnes graves et religieuses, des hommes doctes qui n'appartiennent pas tous à la France, ont con-

seillé à M. l'abbé Orsini de remplir cette lacune, et d'accomplir cette tâche. Il a plié les épaules sous le fardeau que des mains respectables lui imposaient, et s'est mis patiemment à l'œuvre; ce livre est le fruit de ses labeurs.

L'âme a ses fleurs comme la terre, et ces fleurs qui épanouissent, pour le ciel, ce sont les vertus; la vie des saints offrant les plus belles dans chaque genre, c'est là que l'auteur a été les cueillir, dans l'espoir qu'après les avoir admirées, on finira, peut-être, par les imiter.

Ce livre est un cours complet de morale publique prise du point de vue religieux et appropriée à toutes les conditions de la vie; mais cette morale descend du chandelier d'or à sept branches, qui éclaire la maison de Dieu; ce n'est pas la torche incendiaire du sophisme, c'est une lampe sainte qui éclaire les hommes vers ces temples dont le chemin commence à se couvrir d'herbe.

Jamais on n'a mieux senti l'impérieuse nécessité d'un retour aux idées morales ; on déplore le débordement des mauvaises passions , on demande partout le remède , on le cherche et l'on se décourage de ne trouver rien..... Le remède est bien près ; l'ignorant peut le trouver comme le savant ; il ne s'agit que d'y recourir avec un cœur simple ; puissent ces pages mettre sur la voie !

1. The first step is to identify the key components of the system. This includes understanding the hardware, software, and data involved.

I

DU CULTE DES SAINTS.



Le protestantisme, qui a cousu à son drapeau multicolore des lambeaux arrachés à toutes les vieilles hérésies, n'a eu garde de négliger celle de Vigilance, cet espagnol qui se déchaîna, vers la fin du quatrième siècle, contre les saints, les images, les tombeaux, les reliques et même les cierges. Saint Jérôme, qui le tenait pour un homme absurde, lui fit l'honneur de le confondre; saint Ambroise et saint Épiphanes le quali-

fièrent avec mépris d'insensé et de novateur. C'est que le culte de *dulie* méritait si peu le reproche d'innovation que lui adressait l'ignorant et superbe sectaire, qu'il remontait plus haut que le christianisme et qu'on en trouvait la racine sous la tente des patriarches. C'est que les tombeaux d'Abraham, de Sara, de Rachel et surtout de Joseph, étaient en vénération chez les Juifs, bien avant l'époque lointaine où ceux d'Esther et de Mardochéé furent l'objet de pèlerinages antérieurs de six siècles aux pèlerinages des chrétiens. C'est que l'invocation des âmes saintes, *adoptée* et non *inventée* par nos premiers pères dans la foi, était une de ces traditions authentiques qui avaient été reçues dans la grande Église sur l'autorité des apôtres et de leurs premiers successeurs¹. C'était une de ces pratiques auxquelles Tertullien faisait allusion lorsqu'il disait aux chrétiens du deuxième siècle : « Si vous en cherchez la source dans l'Écriture, vous ne l'y trouverez pas; mais il doit vous suffire que la tradition les autorise, que la coutume les a confirmées, et qu'enfin la Foi les observe. »

Les protestans qui, de leur autorité privée, ont chassé du ciel tant d'amis de Dieu, avouent que les apôtres sont saints, qu'ils ont fait des miracles,

¹ Il y en a, disait Celse, parmi les chrétiens, qui ne reconnaissent pas le Créateur ni les traditions des Juifs (il voulait parler des Marcionites); mais la grande Église les reçoit. (*Orig.*, l. v.)

et qu'on ne peut en disconvenir sans nier l'Écriture et abjurer le christianisme. En nous accordant ce point, ils nous donnent évidemment gain de cause et rouvrent les portes du ciel aux légions bienheureuses qu'ils en ont bannies.

En effet, du moment où l'on pose en principe que Dieu a réellement suspendu les lois de la nature à la prière d'un simple mortel, du moment où l'on admet, comme chose prouvée, qu'il a délégué sa puissance à un homme quelconque, de manière à ce que cet homme ait pu rendre la santé aux malades et la vie aux morts, on ne peut plus soutenir que la même prérogative n'ait pas été en divers temps accordée à d'autres.

Mais l'invocation des saints aussi bien que l'*adoration* des images, disaient les hérétiques du seizième siècle, est *une fallace sortie de la boutique de Satan*.

Pourquoi donc ?

Ce culte dérive naturellement de l'admiration qu'inspirent les grandes vertus. La vertu eut toujours des autels sur la terre, alors même que le monde adorait de méprisables divinités qu'il ne pouvait invoquer sans honte ni imiter sans remords. Et c'était, pour le dire en passant, la plus excusable des idolâtries. Qui ne serait touché en voyant Sénèque adorer l'ombre de Scipion et se fortifier dans sa croyance, encore mal affermie, à l'im-

mortalité de l'âme, devant la tombe de ce grand homme¹ !

Non content de ce témoignage de respect rendu à des mânes illustres, Sénèque nous explique sa pensée comme s'il voulait, ce païen du temps de Néron, justifier le culte des saints que son empereur envoyait au ciel par la route sanglante du martyre. « Pourquoi ne garderions-nous pas les portraits des grands hommes, dit-il, et pourquoi n'honorerions-nous pas le jour de leur naissance, afin de nous exciter à la vertu ? Si nous rencontrons un préteur, un consul, nous descendons aussitôt de cheval, nous nous découvrons, nous nous retirons du chemin pour lui céder passage ; et quand les deux Caton, le sage Lélie, Socrate, Platon, Zénon et Cléanthe se présentent à nos esprits, les recevrons-nous sans leur témoigner une vénération dont ils sont si dignes ? Pour moi je les révère extrêmement, et je n'entends jamais citer les noms de ces grands personnages que je ne me lève pour leur faire honneur. »

Si les philosophes païens, qui jugeaient de la vertu à l'œil simple, pour ainsi dire, et sans le prisme des miracles, la trouvaient digne de toute

¹ Je vous écris de la maison de Scipion l'Africain, après avoir adoré son ombre au pied de l'autel sous lequel on croit que ce grand personnage est enterré ; pour son âme je suis persuadé qu'elle est retournée au ciel d'où elle était venue. (*Sen. Epist.*, 86.)

louange et lui érigeaient des autels, les chrétiens primitifs, qui virent souvent à sa voix la puissance de Dieu visiblement manifestée, n'étaient-ils pas bien excusables de la croire influente et secourable dans l'autre monde, ainsi qu'elle l'avait été parmi nous? Les malades guéris par l'ombre seule de saint Pierre pouvaient-ils supposer avec vraisemblance que son âme impeccable et glorifiée serait moins puissante à les secourir que son corps mortel? ou pouvaient-ils croire, ces hommes, que le divin apôtre de Jésus-Christ, le propagateur de l'Évangile, se dépouillant dans le ciel de toute charité, demeurerait insensible à leurs larmes et froid à leurs supplications, comme la pierre de son mausolée?

Chaque fois que l'Écriture nous parle des anges, elle nous les montre se réjouissant du bonheur des hommes, et leur venant en aide avec la permission de Dieu. Or, si les anges, ces esprits purs qui ignorent nos passions et n'ont jamais porté le fardeau des misères humaines, ne s'en affligent pas moins de nos douleurs et ne s'en réjouissent pas moins de nos joies, que doivent faire les saints qui, participant de la bonté des anges, ont de plus qu'eux l'expérience de la vie, la connaissance parfaite des fragilités inhérentes à notre nature, et le souvenir des combats qu'ils ont livrés pour gagner le ciel? Cela posé, les premiers fidèles ont-ils donc eu tort de

cultiver ces sympathies et de se recommander à ceux de leurs frères qu'ils croyaient dans le sein de Dieu? et si Dieu, comme cela s'est vu, a justifié la prière par des miracles accordés à l'intervention puissante d'un saint, où est le mal de remercier le saint après Dieu de la grâce octroyée? Cette coutume, outre qu'elle est pieuse, est essentiellement logique; l'Église qui exhorte les vivans à prier pour les morts qui ne peuvent plus fléchir eux-mêmes le courroux de Dieu, n'est-elle pas conséquente en suppliant ceux de ses fils qui sont entrés dans la gloire d'intercéder pour leurs frères mortels, qui luttent encore ici-bas pour y parvenir?

« Vous avez prié les martyrs avant d'être martyr vous-même, disait une chrétienne de la primitive Église, qui priait dans les catacombes; vous avez trouvé en cherchant; soyez donc libéral des biens que vous avez reçus ¹. »

Origène, qui mourut à Tyr, en 260, s'exprime ainsi sur ce sujet : « Tous les saints décédés ayant encore la charité, il n'y a pas d'inconvénient de dire qu'ils ont encore soin de ceux de ce monde et qu'ils nous aident de leurs prières. Car il est écrit au livre des Machabées : Celui-ci est le prophète Jérémie qui prie toujours pour le peuple. *Hic est, qui multum orat pro populo et universa*

¹ Supplém. de la Bibl. des PP. du P. de Combéfis, p. 187.

sancta civitate, Jeremias propheta Dei ¹. »

Ainsi le prophète des douleurs, qui avait si souvent pleuré, si souvent gémi devant Dieu, pour apaiser sa colère contre son peuple, nous est montré continuant encore ce charitable office dans l'autre vie, et priant toujours pour l'ingrate Jérusalem, cette Jérusalem *qui tuait les prophètes*.

« Et ces paroles de l'Écriture, dit saint Jérôme, peuvent s'entendre de tous les saints; car si, dans le temps où, mortels comme nous, comme nous sujets à faillir, et tout occupés de la grande affaire de leur salut, ils n'ont pas laissé de prier pour nous le Seigneur qui a exaucé leur prière, à plus forte raison doivent-ils nous venir en aide lorsque tranquilles sur leur sort pour l'éternité, ils peuvent, sans préoccupation, s'occuper du nôtre et nous tendre la main pour nous conduire au terme glorieux où eux-mêmes sont arrivés. Saint Paul atteste qu'il obtint de Dieu la vie de deux cent soixante-sept de ses compagnons pendant l'horrible tempête qui assaillit leur trirème lorsqu'ils voguaient dans les eaux de Malte. Et à présent qu'il est dans le port avec Jésus-Christ, négligera-t-il de prier pour ceux qui sont encore en haute mer ²? » Le même docteur va plus loin dans ses commentaires sur Job : « Les saints, dit-il, soutiennent le monde

¹ Hom. 3, sur les cant.—2 Mach., 25, 14.

² S. Hier. contra Vigilant., c. 3.

par leurs prières : *Sancti portant mundum, dum eum, ne ruat ac perat, orationum fortitudine sustinent*. Et la force de ces prières a une telle puissance, ajoute-t-il avec énergie, qu'elle brise la colère de Dieu : *Ira Dei precibus sanctorum frangitur* ¹. »

« Il faut prier les anges pour nous, dit saint Ambroise, ils nous ont été donnés pour nous défendre; il faut prier aussi les martyrs dont nous pouvons espérer la protection, par le gage que nous avons de leurs corps. Ils peuvent intercéder pour nos péchés, eux qui ont lavé leurs péchés, s'ils en ont commis quelques uns, dans leur propre sang; car ils sont les martyrs de Dieu, nos protecteurs et les spectateurs de notre vie et de nos actions. N'ayons point honte de les prendre pour les intercesseurs de notre infirmité ². » Et saint Cyrille de Jérusalem, cet intrépide et constant défenseur de la pureté de la foi catholique, saint Cyrille qui vivait au quatrième siècle, dit expressément ³ : « Lorsque nous offrons le sacrifice, nous faisons aussi mention de ceux qui nous ont précédés dans le sommeil de la mort, afin que Dieu, par leurs oraisons, reçoive nos prières ⁴. »

¹ In Ezech., c. 13.

² S. Ambr., de Viduis, t. IV, col. 505.

³ Voyez Catech. mystagog., 5.

⁴ Cet usage d'appliquer aux vivans le mérite des morts n'était

Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile et ami de cet illustre Grégoire de Nazianze dont l'opinion avait tant de poids dans l'Église de Dieu que ceux qui s'en écartaient devenaient aussitôt suspects d'hérésie, saint Grégoire de Nysse, contemporain de saint Cyrille, nous a laissé un panégyrique de saint Théodore, qui se termine par cette invocation solennelle : « Grand saint, nous sommes ici rassemblés pour invoquer votre nom, chanter vos louanges et célébrer votre victoire. Vous nous appelez au ciel et nous vous appelons à notre secours. Vous avez aujourd'hui autant d'admirateurs de votre courage que vous eûtes de témoins de votre supplice. Vous connaissez nos besoins, nous sommes vos frères et vos fidèles serviteurs. Présentez nos vœux au trône du Seigneur : vous voyez les maux dont nous sommes menacés, les périls qui nous environnent. Les Scythes indomptés se préparent à nous faire la guerre ; daignez combattre pour nous, comme un invincible martyr de Jésus-Christ. Quoique vous ayez vaincu le monde, vous

pas nouveau dans l'Église même à cette époque reculée ; il était d'origine hébraïque, et on le trouve dans une liturgie de la synagogue de Venise. Dans l'office intitulé *Mazir Nechamot*, souvenir des âmes, on lit une prière conçue en ces termes : « Exauce-nous, ô Jéhova, pour l'amour de ceux qui t'aimèrent et qui ne sont plus Exauce-nous pour l'amour d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Sara, de Rachel, etc.

a*

connaissiez les faiblesses et les misères de la condition humaine ; demandez pour nous la paix , afin que nos saintes assemblées ne soient point troublées et que les barbares ne viennent point profaner le temple et renverser l'autel. Que si Dieu ne se laisse pas d'abord fléchir par vos seules prières , engagez tout le corps des martyrs , qui sont les compagnons de votre gloire , à se joindre à vous. Avertissez Pierre , excitez Paul , priez le Disciple bien-aimé d'intercéder auprès de Dieu pour le salut de ces églises qu'ils ont établies par tant de travaux , et pour lesquelles ils ont souffert les chaînes, les tourmens et la mort ; afin que l'idolâtrie ne s'élève point contre l'Église , que les épines de l'hérésie ne paraissent point dans le champ du Seigneur et que la zizanie n'y vienne pas étouffer le bon grain. »

Vers le même temps, l'espagnol Prudentius célébrait les saints du troisième siècle dans des hymnes qui ne sont ni sans poésie ni sans grandeur, et montrait les diverses cités chrétiennes se glorifiant, entre toutes choses, de leurs martyrs dont elles invoquaient l'appui tutélaire.

« Notre peuple conserve, renfermés dans une même tombe, les cendres de dix-huit martyrs. Nous appelons Cæsar-Augusta la ville qui possède un si riche trésor.

.

« Lorsque Dieu, agitant sa droite flamboyante, et assis sur des nuages embrasés, viendra peser dans sa juste balance toutes les nations ;

« Alors chaque cité, levant la tête, se hâtera, de chaque partie du vaste globe, d'aller au-devant du Christ, et, dans des corbeilles, lui offrira de précieux dons.

« Carthage l'Africaine présentera tes ossemens, ô Cyprianus, docteur à la bouche éloquente ! Cordoue donnera Aciselus et Zoellus, puis trois couronnes de martyrs.

« Toi, Tarragone, mère de pieux enfans, tu apporteras au Christ un diadème étincelant de trois pierres précieuses, diadème dont te couronna Fructuosus.

« Tingis, qui possède les monumens funéraires des rois Massyliens, présentera son Cassianus, poussière maintenant, et qui jadis asservit au joug du Christ ses peuples domptés.

.

« Quelques cités plairont au Christ, parce qu'elles furent embellies d'abord du sang d'un martyr ; d'autres, parce qu'elles comptèrent deux, trois et même cinq victimes.

« Toi, Cæsar-Augusta, amie du Christ, tu viendras la tête couronnée de pacifiques oliviers, tu viendras, amenant tes dix-huit martyrs.

« Placée au pied de l'autel éternel , cette sainte cohorte , que garde la cité , la cité mère des nobles martyrs , demande pardon pour nos fautes.

« Ces tombes couvertes d'inscriptions et sous lesquelles repose notre espérance , oh ! que je les arrose de pieuses larmes , pour que je brise enfin les liens de mes crimes.

« Noble cité , prosterne-toi tout entière avec moi devant les tombeaux de tes saints martyrs , et , lorsque ressusciteront leurs corps , tu les suivras tout entière aussi . »

Nous pourrions invoquer les témoignages de saint Astérius , évêque d'Amasée ¹ , de saint Ephrem ² , de Théodoret ³ , de Rufin , de saint Paulin ⁴ , de Victor de Vite , historien de la persécution des Vandales ⁵ ; de saint Léon ⁶ , d'Eusèbe ⁷ , etc. Mais nous nous bornerons à les indiquer. Ce concert admirable de tous les Pères qui ont vécu tant en Orient

¹ Prudentius , fragmens de l'hymne quatrième des Couronnes.

² S. Aster. en la louange des martyrs , auctuarium de la Biblioth. des PP. par le P. Combéfis , t. I , p. 183 ; édit. de Paris , in-folio.

³ S. Ephr. en ses serm. des louanges des saints mart. , p. 586, 587, 588 ; édit. d'Anvers , in-folio.

⁴ Vies des Pères du désert , disc. 8.

⁵ S. Paulin , poème 25.

⁶ Victor de Vite , l. 5 de la persécution des Vand.

⁷ S. Léon , serm. 34 , le cinquième de l'Épiphanie.

⁸ Sermons sur saint Pierre , saint Paul et saint Laurent.

qu'en Occident, ne laisse pas d'être embarrassant pour le protestantisme. Si le culte des saints est *une fallace sortie de la boutique du démon*, il faut convenir qu'elle remonte haut et qu'elle se présente bien appuyée, et ce n'est pas tout encore, nous n'avons strictement cité que les Pères et les écrivains qui ont vécu dans les cinq premiers siècles de l'Église, ces siècles que les protestans eux-mêmes regardent comme *les beaux jours de l'Église, les siècles purs!*

Les catholiques ne font, grâce à Dieu, qu'une chose bonne et raisonnable en suivant un usage qui remonte bien plus loin que Moïse, et dont on retrouve des traces dans tous les écrits des saints Pères, usage universellement établi dans le monde chrétien dès les premiers siècles, et que des conciles généraux, en vénération chez les protestans eux-mêmes, ont autorisé, pratiqué et positivement approuvé¹.

Dumoulin, dans son *Bouclier de la Foi*, est contraint d'avouer qu'on trouve dans les plus anciens Pères des passages qui parlent de l'intercession des saints et des prières que leur font les vivans; mais

¹ Le concile de Chalcédoine, qui est le quatrième concile général, invoque le saint martyr Flavien, en la sess. 11. Le concile in Trul., can. 73, établit le même dogme. Voyez aussi le concile 1^{er} d'Orléans, can. 27 et 28. De Mayence, sous Charlemagne, de l'an 813, can. 32 et 33. Il serait trop long de citer les autres.

c'est, dit-il, par une dévotion mal réglée que ces chrétiens de l'église primitive ont invoqué leurs frères morts pour Jésus-Christ. Une dévotion mal réglée! mânes des Ambroise, des Jérôme, des Chrysostôme, des Athanase, des Grégoire, des Basile et des Augustin, ne riez-vous pas de pitié d'entendre une pareille chose? Une dévotion mal réglée! Pourquoi ce sieur Dumoulin est-il né si tard! Que de belles leçons il vous eût faites!

« Vous idolâtrez les saints plus que jamais le peuple d'Israël n'idolâtra Baal, Moloch et Astaroth, écrivait un calviniste de Saumur à l'évêque d'Angers, dans une impertinente lettre datée de l'an de grâce 1594, car ce mot *adorer* ne signifie autre chose que saluer et faire la révérence. »

Si c'est en cela que consiste l'adoration, les hébreux étaient les plus grands idolâtres que la terre ait jamais portés, car ils saluaient leurs princes à l'orientale, ce qu'on appelait effectivement alors *adoration*, quoique le sens fût différent de celui que ce mot emporte aujourd'hui; les enfans de Jacob étaient d'insignes idolâtres, car ils *adorèrent* Joseph devenu ministre de Pharaon; Jacob *adora* son frère Esaü qu'il craignait plus qu'il ne l'aimait, et David *adorait* Saül avant d'accorder sa harpe, le doux psalmiste, pour chasser l'esprit sombre et mélancolique qui possédait l'oint du Seigneur; Judith *adora* Holopherne qu'elle venait tuer virile-

ment de sa propre main pour sauver son peuple, et Jabel, Sisara, avant de lui clouer la tête à l'aire de sa tente. Ces *adorations* étaient-elles idolâtriques ? Il paraît que l'on n'en croyait rien chez les Juifs, puisque lorsqu'il s'agissait d'*adorer*, dans la rigoureuse acception du mot, Jupiter ou Bacchus, on prenait les armes pour s'en défendre et qu'on préférerait s'ensevelir sous les ruines fumantes des villes.

Mais les saints, disent les hérétiques, les saints sont de simples créatures ; ils n'ont aucune connaissance des choses qui se font ici-bas, et ne peuvent par conséquent entendre ceux qui les invoquent.

Celui qui se vanterait de connaître au juste et de pouvoir démontrer géométriquement la mesure de connaissances qu'il a plu à la sagesse incréée d'accorder à ses élus dans le paradis, serait, à vrai dire, un hardi mortel, et il faudrait une dose de présomption peu commune pour tracer la ligne où s'arrête le pouvoir des saints du Seigneur. Vivant dans le ciel d'une vie que nous ignorons, revêtus de facultés nouvelles inhérentes à un état bien autrement glorieux que le nôtre ; plus rapides, selon saint Paul et les théologiens, que la flèche qui vole, que l'aigle qui monte vers le soleil, plus subtils et plus pénétrants que l'air et la lumière, aussi impassibles que le rayon qui se réfléchit dans une onde pure et qu'aucune arme humaine ne peut blesser,

les saints, doués de tant d'avantages, peuvent-ils donc ignorer ce qui se passe sur la terre? Des esprits incorporels seront-ils inhabiles à percer la masse de nuages qui s'interpose entre eux et nous? Qu'importe qu'ils soient de la race d'Adam et que leur corps ait été comme celui du commun des hommes? En sont-ils moins les amis de Dieu et ne peuvent-ils pas, du moins en lui et par lui, connaître les supplications qui leur sont adressées et tout ce qu'il leur importe de savoir des choses de ce monde?

« Il n'est pas supposable, dit Grégoire-le-Grand, que les âmes des bienheureux voyant la clarté du Dieu tout-puissant, du souverain Seigneur de la nature, il se passe chose aucune qu'elles ignorent. »

Et saint Augustin prouve cette vérité par l'exemple du célèbre disciple d'Élie : « Serait-il bien possible, dit le grand évêque d'Hippone, que les saints, parvenus à la perfection et n'ayant plus de corps corruptible pour entraver l'âme, eussent absolument besoin de leurs yeux corporels pour voir, tandis qu'Élisée absent n'en avait nul besoin pour voir ce que faisait son cupide serviteur? »

Enfin, quand même il serait démontré, ce qui est impossible, que les saints n'entendent pas les prières qui leur sont adressées et qu'ils sont moins favorisés dans le ciel que les prophètes ne le furent sur la terre, il ne laisserait pas d'être utile de les

invoquer, parce que, comme dit saint Augustin, que savons-nous s'ils n'adressent pas des prières à Dieu généralement pour tous ceux qui les invoquent, comme nous prions pour les morts, sans les voir et sans savoir ce qu'ils font ' ?

Le culte de vénération que nous rendons aux saints n'est point ce culte de *latrie* qui ne se rend qu'à l'Être des êtres. Nous adorons Dieu comme le premier principe et la dernière fin de toutes choses; et ce n'est qu'à lui seul que nous sacrifions. Nous honorons les saints comme de zélés serviteurs qu'il lui a plu de récompenser dans le ciel de l'amour qu'ils lui ont porté sur la terre, et, si nous les nommons dans nos sacrifices, c'est pour remercier Dieu des grâces qu'il leur a faites et pour les prier de joindre leur intercession à nos demandes; rien de plus. Il est vrai que des païens qui n'auraient aucune idée de nos dogmes, ou des hérétiques ignorans, qui ne les connaissent guère mieux, pourraient se méprendre à la première vue sur la nature inférieure du culte de *dulie*, en voyant nos autels parés des images des saints. Il en est d'un culte quelconque, sur lequel on jette en passant un coup d'œil, comme du dernier plan d'un paysage où les arbres semblent porter les étoiles et la lune sortir du sein des forêts. Qu'on regarde la mer lors-

' S. Augustin, liv. du soin des morts, ch. 16.

qu'elle se colore des derniers feux du soleil couchant, un goëland pourrait, ce semble, toucher des extrémités de ses ailes la cime bleuâtre de la vague et le disque rouge de l'astre du jour, et pourtant que de millions de lieues les séparent ! Il en est ainsi des deux cultes que l'Eglise est si loin de confondre, qu'elle traite nettement d'abomination et d'idolâtrie ce que le commun des hérétiques met à sa charge¹. Dès le temps de saint Augustin, on accusa les catholiques d'offrir des sacrifices aux martyrs, parce qu'ils en offraient sur leurs tombeaux. Ce grand docteur détrompa ceux que cette pratique scandalisait, en leur faisant remarquer que les prêtres ne s'adressaient point aux martyrs lorsqu'ils offraient le sacrifice, et ne disaient point Pierre, Paul, je vous immole cette hostie, mais que, parlant toujours à Dieu, ils disaient : Recevez, Seigneur, cette hostie que je vous immole comme au Dieu vivant et véritable.

Nous pouvons bien honorer les saints puisque, loin de nous le défendre, Dieu déclare positivement dans l'Écriture qu'il les honore lui-même : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, dit Jésus-Christ, et là où je serai, là sera aussi celui qui me sert, et si quelqu'un me sert mon Père l'honorera. » Et au premier livre des Rois, Dieu dit à Héli, le grand prêtre : J'honorerai ceux qui m'honorent.

¹ Voyez le concile de Trente, sess. 25.

Les catholiques ne prient point les saints de la même manière qu'ils prient Dieu ; ils prient Dieu de leur accorder *lui-même* les grâces qu'ils implorent de sa bonté ; ils prient les saints de les demander pour eux et avec eux , par Jésus-Christ. Toutes les prières de l'Église se terminent par cette formule : *Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur.*

Ce n'est point faire injure à Jésus-Christ, le grand médiateur de la loi nouvelle, que d'invoquer les saints à intercéder auprès de lui pour nous. Il l'a souffert plusieurs fois pendant qu'il habitait la terre, et il a accordé des miracles à la prière de Marie, la vierge très pure, et de ses apôtres. Aux noces de Cana, c'est la Vierge sainte qui s'aperçoit de la gêne des nouveaux époux, et c'est à sa prière que Jésus change l'eau en vin. Ce sont les apôtres qui représentent à Notre-Seigneur, dans le désert de Bethsaïde, que le peuple qui l'a suivi au fond de cette aride solitude, est las et qu'il n'a point de vivres ; sur quoi le Fils de Dieu multiplie les cinq pains et les deux poissons d'une manière miraculeuse. Le centenier se croit trop peu de chose pour oser supplier lui-même Jésus-Christ de guérir son serviteur malade ; il a recours à l'intervention de quelques sénateurs des plus estimés de Capharnaüm, ce qui n'empêche pas que sa demande ne soit accordée, et que le Sauveur lui-même ne lui rende ce témoignage, *qu'il n'a point trouvé tant de foi*

dans tout Israël. De leur côté, les apôtres ne manquent point de rapporter à leur divin maître les cures prodigieuses qu'ils font en Judée, lorsqu'il est remonté à la droite de Dieu. Pierre et Jean vont au temple pour assister à la prière, et trouvent à la porte un pauvre mendiant boiteux qui leur tend la main. Je n'ai ni or ni argent, dit le prince des apôtres, mais ce que j'ai, je te le donne : *Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche.* Et le peuple saisi d'étonnement et d'admiration en voyant cet homme bondir de joie et se précipiter dans le temple en louant Dieu, allait attribuer ce miracle à la sainteté seule de Pierre, lorsque l'apôtre se tournant vers ses concitoyens avec une gravité modeste : « Hommes d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous de ceci? pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre vertu ou par notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux? le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son fils Jésus..... C'est par la foi qui vient de lui que s'est opéré ce miracle. »

Voilà l'humble langage que tiendraient les saints si nous nous avisions de leur adresser nos vœux et nos louanges comme aux auteurs mêmes des grâces qui nous viennent d'en haut : Ne vous y trompez pas, enfans des hommes, diraient-ils, vous n'avez qu'un seul médiateur dans le ciel, celui qui vous a rachetés; nous ne jouons auprès de lui que le rôle

d'intercesseurs. Nous sommes de pâles étoiles dont toutes les clartés prises ensemble ne suffiraient pas pour vous donner le jour ; mais nous vous prêtons volontiers la lumière que nous recevons du soleil divin , pour dissiper l'horreur de vos nuits , quelquefois si sombres ! et ce que nous pouvons , par la grâce de Jésus-Christ , ô frères qui souffrez , nous le faisons pour vous.

Bien loin d'être opposée à l'Écriture , l'invocation des saints y trouve un appui au contraire. Saint Paul se recommande aux prières des fidèles. Dieu même ordonne à Job de prier pour ses amis. Saint Jacques dit que la prière que les justes font les uns pour les autres , est très puissante auprès de Dieu. Si les prières que les saints font en ce monde pour leurs frères sont conformes à l'Écriture et ne sont pas opposées à la médiation de Jésus-Christ , pourquoi les prières que les mêmes saints font pour nous dans le ciel le seraient-elles davantage ?

Dès les premiers siècles du christianisme , les martyrs furent l'objet de la vénération générale ; on était fier de leur appartenir ; on recueillait pieusement dans des linges le sang qui coulait de leurs blessures , et l'on mettait ces linges sanglans dans les tombes de marbre qui recevaient , entourés de parfums , d'étoffes d'or et de voiles de pourpre , leurs membres mutilés par le fer ou à demi rongés par les lions et les tigres de l'amphithéâtre. On al-

lait chercher fort loin les restes mortels de ces dignes soldats du Christ, et l'on se préparait par le jeûne, l'aumône et la pénitence, à faire ces pieux voyages. « Va, Bonifacius, disait à son jeune intendan-
tant une noble et belle matrone romaine qui vivait dans les dernières années du troisième siècle, va chercher les corps des saints martyrs de notre Foi, afin qu'en honorant leurs dépouilles terrestres ils intercèdent Dieu pour nous qui sommes de si grands pécheurs ! On m'a dit qu'il y a en Cilicie un président aussi avare que cruel, qui fait une boucherie horrible des martyrs et qui en vend ensuite les corps bien cher aux chrétiens. Voilà de l'or pour acheter à Simplicien quelques corps glorieux ; en voici encore pour les bonnes œuvres que tu feras pendant le voyage ; puis, voici des linceuls de fin lin d'Égypte, du baume, de la myrrhe, du nard et d'autres parfums pour embaumer ces reliques sacrées. Un grand appareil de chevaux et de serviteurs t'accompagnera. » Et le jeune et beau citoyen romain, nourri dans les délices du patriciat, bercé des vers de Tibulle, arrache sa couronne de myrte et de roses, met en oubli la joie des festins et cherche par le jeûne, les larmes et la pénitence, à se rendre digne de rapporter à sa patronne les saintes reliques qu'elle attend.

Tant que le paganisme domina dans Rome, les tombeaux des martyrs, entourés d'une célébrité

mystérieuse, ne reçurent qu'un culte caché. « Tu me demandes, ô Valerianus, digne pontife du Christ, écrivait Prudence, quelles inscriptions sont gravées sur les innombrables tombeaux des saints que j'ai vus dans la cité de Romulus, et quels sont les noms de tous ces bienheureux. Il est difficile que je te le dise. Plusieurs tombeaux, à la vérité, portent, écrits en petites lettres, ou le nom du martyr, ou quelque épitaphe; mais les autres, avec leurs marbres muets, indiquent seulement le nombre des martyrs qu'ils recouvrent ¹. »

Un peu plus tard, on étendit sur ces tombes tragiquement remplies un voile de soie couleur de sang; une lampe, pleine d'une huile très pure que les fidèles apportaient au saint en offrande, éclairait jour et nuit le sépulcre sanctifié autour duquel on élevait un oratoire dont les murs, comme nous l'apprend saint Grégoire de Nysse dans la description de la chapelle de saint Théodore, reproduisaient, dans quelques tableaux peints à fresque, les faits principaux de la vie du saint décédé. Les Pères des premiers siècles avaient en haute vénération ces tombes sacrées et ne parlaient qu'avec un profond respect des reliques des saints. « Visitons-les souvent, disait saint Jean Chrysostôme, décorons-les avec magnificence et approchons-nous avec une

¹ Des Couronnes, hymne 11.

grande foi des tombeaux qui renferment ces reliques saintes, afin d'en recevoir quelque bénédiction. »

« Après avoir considéré les peintures qui représentent le martyr de saint Théodore, dit saint Grégoire de Nysse, le pèlerin s'approche de son sépulcre et croit que le contact de cette pierre tumulaire lui communique je ne sais quelle bénédiction puissante et mystérieuse. Que s'il lui est permis d'emporter un peu de poussière de la chapelle où dort le saint martyr, cette poussière passe pour un présent de très grand prix. » En s'approchant des tombeaux des saints, les premiers empereurs de Constantinople se dépouillaient du bandeau enrichi de perles et de pierres précieuses que Constantin avait substitué à la couronne de laurier des Césars païens; ils laissaient sur le seuil du petit oratoire qui renfermait la dépouille du juste, tous les insignes de leur puissance et jusqu'à leur manteau de pourpre; c'est saint Jean Chrysostôme qui nous l'apprend.

Mais les chrétiens n'étaient pas les seuls qui vinssent à ces tombeaux et qui invoquassent l'appui des saints. Vers l'an 253 de notre ère, la ville de Catane, menacée par une éruption terrible de l'Etna, se recommande, quoique païenne, à sainte Agathe dont elle possède le tombeau. Les adorateurs de Diane et de Jupiter, désertant les autels des dieux de l'Olympe, courent tumultueusement au tombeau de la jeune et belle martyre chrétienne, enlèvent le

voile précieux qui le couvre, et vont l'opposer avec foi aux laves brûlantes du volcan qui semble respecter cette bannière sainte en arrêtant soudain ses ravages.

Long-temps l'Église garda scrupuleusement la coutume de ne donner d'autres reliques aux princes et même aux églises nouvelles qui en demandaient comme une grande faveur, que de simples bandeaux de toile qu'on faisait toucher au corps du saint dont on désirait avoir quelque chose, et que les papes scellaient de leur main. C'était encore une coutume reçue et généralement observée au septième siècle, et saint Grégoire en fait mention dans une épître adressée à l'impératrice Constance qui lui avait demandé la tête de saint Paul pour la mettre dans une magnifique église qu'elle faisait bâtir à Constantinople. « Ce n'est pas notre usage, dit-il, de donner des reliques des corps saints, ni même de les toucher qu'avec respect. » Pour adoucir ce refus, le pape envoya à l'impératrice un bandeau qui avait touché le corps de saint Paul.

Ces linges que l'on faisait toucher aux ossemens des saints, étaient encore, au huitième siècle, les reliques les plus vénérées du monde chrétien. On observait cet usage, non-seulement à Rome, mais en Orient et ailleurs. Balderic, archevêque de Dol, a écrit qu'une ouverture pareille avait été ménagée dans le même but au tombeau de l'un des saints

Sanson ; et l'on remarque la même particularité au tombeau de sainte Geneviève , que la ville de Paris possède encore.

Après ces reliques, les plus estimées alors étaient les voiles d'étoffe précieuse qui couvraient les autels ou les tombeaux des saints ; on nommait ces voiles *pallia*, *palliola* et *pallæ*. Saint Benoît, cet illustre fondateur de la vie monastique en Occident, crut faire un présent considérable à son disciple saint Maur, en lui envoyant un morceau d'étoffe rouge qui avait servi à l'autel de saint Michel. Saint Aubert députa deux religieux normands jusque dans la Pouille pour aller demander à l'abbé du Mont-Gargano , une relique de la même espèce, afin de consacrer l'oratoire qu'il élevait au prince des archanges sur le mont Tomba¹. Ces tissus sanctifiés passaient pour opérer des miracles. En l'an 551, le voile du tombeau de saint Remi , processionnellement porté par toute la ville de Reims, la sauva de la peste. Saint Augustin rapporte plusieurs faits miraculeux du même genre.

Des miracles , diront avec dédain les esprits railleurs qui ont traversé le catholicisme pour arriver à une chose sans nom, des miracles de saints ! Eh, bon Dieu , qui croit de nos jours aux miracles d'aucune sorte ?

¹ Aujourd'hui le Mont Saint-Michel.

Alléguer la croyance des Pères à des gens qui nient l'Évangile, ce serait perdre ses paroles ; les Pères ne font pas autorité pour eux ; mais peut-être écouteront-ils plus favorablement la voix de J.-J. Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles, dit-il ? c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il faudrait l'enfermer ¹. »

Ce serait abdiquer le titre de chrétien que de nier les miracles de l'Évangile, disent d'autre part les dissidens ; mais nous n'en admettons que dans la Bible et là.

Laissons répondre un protestant de quelque réputation, M. Collier, qui réclame en faveur d'un saint *qu'il favorise* : « Les miracles de saint Alban étant attestés par des auteurs dignes de foi, je ne vois pas pourquoi on les révoquerait en doute. Il est certain, par les écrits des anciens, que, de leur temps, il s'opérait des miracles dans l'Église. Il n'y aurait pas de raison à soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle que dans le siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi à ceux

¹ Troisième lettre de la Montagne.

de ses serviteurs qui ont vécu depuis, des lettres de créance auxquelles on ne pouvait refuser de croire. Pourquoi enfin rejetterait-on les miracles de saint Alban? la circonstance où il se trouvait était assez importante pour que le ciel interposât son pouvoir d'une manière surnaturelle. »

Mais, reprendront de leur côté les gens du monde, est-ce que vous prétendriez nous faire accepter comme vrais tous les miracles de vos légendes?

L'Église ne vous y force en aucune manière. Il y a, je le sais comme vous, une foule de légendes irlandaises, saxonnes, belges, basses-bretonnes, capables de défrayer plus d'un conte de fée. Mais de ce que quelque légendaire, trop ignorant ou trop crédule, aura brodé la vie d'un saint de quelque miracle mal appuyé, de quelque rumeur populaire; adopté avec trop de confiance les récits merveilleux de quelque pèlerin revenu des terres lointaines, s'ensuit-il qu'il en soit ainsi de toutes ces histoires? Non. S'il existe des légendes où la partie fabuleuse domine, il en est d'autres dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute. Le pape Clément établit sept notaires pour recueillir les faits marquans et rédiger les actes des premiers martyrs. Saint Fabien, pape et martyr, trouvant le nombre des notaires insuffisant, y joignit sept diacres et sept sous-diacres. Tout ce qu'ils écrivaient était soumis à l'examen personnel du pape et déposé ensuite dans

les archives de Rome. Ces actes des martyrs se liaient en certaines églises le jour de leur précieuse mort, ainsi que l'a remarqué le cardinal Baronius, et comme on en trouve la preuve dans le treizième chapitre du concile de Carthage, dans Grégoire de Tours et enfin dans une épître du pape Adrien à l'empereur Charlemagne. Toutes les vies des saints n'étaient donc pas abandonnées à la plume crédule de ces pauvres moines à demi barbares, qui avaient moins de talent critique que de bon vouloir et plus de zèle que de science ; mais il ne s'agit pas seulement de ce corps d'ecclésiastiques, écrivant sous les yeux des papes, les plus grands docteurs, les plus beaux génies du catholicisme n'ont pas dédaigné ce genre de travail. Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, Théodoret, et parmi les latins, saint Ambroise, saint Augustin, Grégoire-le-Grand, saint Paulin, saint Bernard et saint Bonaventure, ont tous écrit des vies de saints et attesté des miracles dont quelques uns d'entre eux se déclarent témoins oculaires. Or, peut-on leur donner créance ? Écoutons ce qu'en dit le sceptique Montaigne : « Quand nous lisons dans Bouchet le miracle des reliques de saint Hilaire, passe ; son crédit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire. Mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, cela me semble une singulière impu-

• dence. Ce grand saint Augustin tesmoigne avoir
 • vu sur les reliques de saint Gervais et de saint
 • Protas, à Milan, un enfant aveugle recouvrer la
 • vue; et plusieurs autres miracles où il dit lui-
 • même avoir assisté. De quoi accuserons-nous lui
 • et deux saincts évêques, Aurelius et Maximinus,
 • qu'il appelle pour ses recorps? Sera-ce d'igno-
 • rance, simplesse, facilité, ou de malice et impos-
 • ture? Est-il homme en notre siècle si impudent
 • qui pense leur estre comparable, soit en vertu et
 • piété, soit en savoir, jugement et suffisance?
 • *Qui est rationem nullam afferent, ipsa au-*
 • *toritate me frangerent?* C'est une hardiesse
 • dangereuse et de conséquence que de mépriser
 • ce que nous ne concevons pas ¹. »

Il y a des miracles si bien constatés qu'on y peut
 croire en toute assurance, et parmi ceux qui le sont
 moins il en est plus d'un qui se présente avec tant
 de poésie, d'à-propos ou d'utilité, que réellement il
 serait triste de les reléguer au rang des fables.

Une jeune vierge douce et pudique comme les
 blanches colombes que Marie offrit dans le temple
 de Jéhova, souffre la mort pour Jésus-Christ dans
 une ville, alors païenne, de l'Espagne. Le gouver-
 neur romain a l'indignité d'exposer ses membres
 presque nus, et déjà roidis par la mort, au milieu

¹ Essais de Michel Montaigne, chap. xxvi.

de l'amphithéâtre ; une couche de neige tombe aussitôt , comme un voile blanc , sur le cadavre de sainte Eulalie. N'est-il pas gracieux , n'est-il pas bien placé , ce miracle qui sauve du rude regard des soldats le corps sanglant d'une héroïque et chaste jeune fille ?

Voulez-vous une scène de terreur parfaitement motivée ? Dioclétien furieux contre le gouverneur d'Antinoé , qui d'ardent persécuteur des chrétiens est devenu chrétien fervent , le fait traîner à Nicomédie , où , saisi d'une rage implacable à la vue de la constance de ce martyr qui fut son ami et son confident , il le fait jeter , au déclin du jour , avec ses fers , dans une fosse profonde qu'on remplit , sous ses yeux , de pierres et de terre. Quand le dernier cri de la victime a été étouffé sous les gazons de la vallée , l'empereur frappe du pied la terre et s'écrie du ton insolent du défi : Maintenant , Adrien , si ton Christ t'aime , qu'il le prouve ! Puis il quitte ce champ du supplice dominé par un sentiment si étrange , qu'il ne sait démêler si c'est un reste de colère ou un commencement de remords , et ses coursiers thessaliens l'emportent rapidement loin du lieu maudit. La nuit tombe , agité , inquiet , Dioclétien veut se mettre au lit , car sa tête est brûlante ; il entre dans sa chambre tendue de pourpre et s'effraie comme si les murs en dégouttaient de sang ; il fait quelques pas... un ca-

davre se soulève avec lenteur sur sa couche d'or ; sa place est prise dans son propre lit , prise par un spectre , et près de la lampe précieuse qui verse dans l'appartement une pâle clarté , descendent du plafond les chaines du martyr. Dioclétien jette un cri à réveiller les morts ; ses gardes accourent , mais tout-à-coup ils pâlisent , reculent , et désignant l'objet terrible qui a couvert d'une sueur glacée le front couronné de César , ils se disent avec effroi l'un à l'autre : *c'est le chrétien !*

Je terminerai ces citations par un dernier trait ; mais il est si loin de nos mœurs , que je demande grâce pour l'invraisemblance. Le voici tel qu'un vieux chroniqueur anglo-saxon l'a raconté.

C'était par une nuit d'hiver , un feu mourant brûlait dans une cheminée accoutumée à recevoir d'énormes tronçons d'arbres ; à quelque distance , près de la muraille et capricieusement éclairé par la flamme expirante , était un de ces coffres sculptés , de ces larges bahuts noirs et polis comme l'ébène , où les princes de l'occident avaient coutume d'entasser leurs trésors , leurs bijoux et leurs armes de prix. A côté du bahut s'élevait une pile de sacs d'or dont quelques uns mal liés , suivant l'apparence , avaient laissé rouler sur le plancher une partie du brillant métal qui exerce sur l'esprit des rois et des peuples une si puissante fascination. A l'extrémité de la vaste chambre aux vitraux peints , aux lam-

bris de chêne, aux trophées d'armes et de chasse, était une couche antique figurant à peu près une tente ; dans cette couche dormait un homme d'une figure noble et martiale. Une couronne posée sur une petite et massive table de chêne à côté du *hanap* d'or qui avait contenu le vin du coucher, annonçait un roi ; des cheveux blonds, qui commençaient à blanchir, un prince du nord ; un crucifix attaché au chevet de la couche, un prince chrétien. Le vent soufflait à travers les panneaux mal joints des hautes fenêtres et agitait la bannière saxonne d'Hengist, le royal dormeur s'éveilla ; ses yeux se portèrent sur le foyer où des charbons ardents brûlaient encore, et de là sur les sacs empilés à côté. Cet or est là comme un reproche, dit Édouard, il trouble mes nuits, il me pèse!..... L'impôt du danegelt, un impôt onéreux à mon peuple qui retranche un morceau de son pain noir pour l'acquitter..... le danegelt!..... un impôt injuste qui fait payer la guerre en temps de paix..... mais qui en répondra devant Dieu de cet impôt-là?... Tout-à-coup il semble au prince qu'une forme bizarre s'élance et cabriole sur cet or que sa conscience réprouve. Nul doute, dit Édouard, c'est le démon, le démon qui se réjouit toujours quand le peuple souffre et que le roi fait mal. Ah ! j'y mettrai bon ordre ! Édouard se signa sans peur, car il était brave, et s'inquiéta peu de la vision infernale, car

il était saint. Mais le jour suivant une ordonnance royale abolissait l'impôt du danegelt aux acclamations du peuple d'Angleterre.

Mais le prodige est commun, dira-t-on; oui, mais le fait historique qui s'y rattache ne l'est guère.

La vision de saint Édouard fut sculptée sur les frises d'une église catholique, elle y est encore; le souvenir de ce bon prince se grava dans le cœur du peuple; il y est toujours. L'hérésie n'a osé déplacer ses restes mortels, et les catholiques d'Angleterre les gardent comme le palladium de leur île; la poussière même de son tombeau est considérée comme une chose sainte, et lorsque la révolution de France éclata, les Anglais, qui craignaient une invasion, résolurent, le cas échéant, d'envoyer cette poussière en Portugal, pour la soustraire aux profanations de ceux qui n'avaient pas respecté, sous les dalles de nos églises, les ossemens de leurs propres rois. Oh! il y a quelque chose de touchant et de bon à l'âme dans cette vénération des reliques des saints; c'est un culte d'estime et souvent de reconnaissance qui se transmet d'une génération à l'autre, et qui perpétue le souvenir de la vertu et des bienfaits plus long-temps que l'airain et le marbre.

La vénération des reliques est fondée sur plusieurs passages de l'Écriture, qui attestent que Dieu lui-même l'a autorisée par divers miracles chez les

disciples de Moïse aussi bien que parmi les premiers fidèles. C'est dans la Bible que nous trouvons que les eaux du Jourdain, frappées par le manteau d'Élie, s'ouvrirent pour céder passage à Élisée, et qu'un mort ressuscita par le simple contact des ossemens de ce dernier prophète; c'est l'Évangile, ce sont les Actes des Apôtres, qui nous apprennent qu'une femme malade fut guérie en touchant les vêtemens de Notre-Seigneur, que les linges qui avaient touché le corps de saint Paul guérissaient de toute sorte de maladies, etc. En conservant ce culte, les catholiques n'ont donc fait que demeurer fidèles à des traditions qui remontent jusqu'au berceau du christianisme, et qui vont se perdre dans les annales religieuses de l'ancien peuple de Jéhova.

Ceux qui veulent voir les preuves de la tradition de l'Église sur la vénération des reliques, peuvent consulter la lettre circulaire de l'église de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe. C'est un des plus beaux monumens de l'antiquité et des plus authentiques. Cette lettre est rapportée tout entière dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe ¹. On trouve dans le même auteur d'autres preuves non moins authentiques de la même vérité ². On en trouve

¹ Eusèbe, livre iv de l'hist. Eccl., ch. 15.

² Livre vii, ch. 19.

dans saint Grégoire de Nysse¹, dans saint Cyrille de Jérusalem², dans saint Basile³, dans saint Grégoire de Nazianze⁴, dans saint Jean Chrysostôme⁵. L'histoire de la translation des reliques de saint Babylas, faite du temps de Julien l'apostat, est célèbre dans l'antiquité et nous fournit une preuve non suspecte de la vénération des reliques à cette époque reculée. La tradition de l'église latine sur cet article n'est ni moins certaine ni moins claire que celle de l'église grecque.

« Vous ne vous ferez point d'idoles ni d'images taillées, ni aucune figure des choses qui sont au ciel, sur la terre et dans les eaux, dit le Seigneur dans le Décalogue; » c'est de là que partent les protestans pour déclamer contre le tronc dont ils ne sont qu'une mauvaise branche. Le catholicisme souffre des images taillées et des images peintes dans ses églises, disent-ils, *ergo* les catholiques sont des idolâtres.

Quoi donc, pauvres abusés que nous sommes,

¹ S. Grég., discours sur S. Théodore martyr.

² S. Cyr., Catech. 18, n. 8.

³ S. Bas., hom. sur le ps. 115, et hom. 5 sur sainte Julitte. Dans sa lettre 408 il félicite l'évêque Arcadius de ce qu'il bâtit une église et il promet de lui envoyer des reliques pour mettre sous l'autel.

⁴ Second disc. contre Julien, p. 76.

⁵ S. J. Chrys., hom. 45 sur S. Méléce, et hom. 51 sur les saintes Prosdou, Beraice et Beraine.

adorons-nous, depuis dix-huit siècles, car nous dansons de cela nous autres, la pierre et le bois? disons-nous à un bloc de marbre : Soyez-moi secourable, ô pierre de Carrare! ou à un tronçon de sapin du nord : Bûche puissante, ayez pitié de moi! Si nous faisons cela, certes, nous sommes des idolâtres, et nous descendons au niveau de ces ignorans Gaulois du sixième siècle qui adoraient les pierres druidiques et imploraient, avec larmes, le secours des chênes. Mais si nous ne le faisons pas, si ces images, qui arrêtent nos yeux distraits et fixent notre imagination vagabonde, ne sont là que pour rappeler à notre mémoire des êtres bons et immortels qui veillent sur nos actions et nous aident à porter la vie quand elle est pesante; si ces images ne nous rappellent que des traits d'héroïsme, de dévouement, de charité, d'amour de nos semblables, de toutes les vertus enfin, ne sont-elles pas bien placées dans la maison de la prière et n'ouvrent-elles pas un vaste champ à notre émulation, à nos méditations pieuses?

L'homme est imitateur; quand les païens mirent dans leurs temples l'histoire scandaleuse de l'Olympe, ils corrompirent les mœurs primitivement pures des familles, et cela fut senti par ceux mêmes qui contribuaient à propager le mal, puisque Ovide, rougissant de l'immoralité du polythéisme, avertit les mères romaines de ne pas conduire leurs filles

dans les temples , de peur des mauvais exemples donnés par les dieux. Un siècle auparavant, Tércence mettait sur la scène un jeune homme qu'un tableau de Jupiter encourage à de coupables plaisirs, et qui se sent à la fois animé et justifié par cette vue. Il n'est pas douteux, dit un protestant célèbre, que ces peintures n'aient eu l'influence la plus déplorable sur les mœurs privées des païens. Sans doute, et voilà précisément pourquoi l'austère et chaste christianisme substitua aux peintures immorales qui allument les passions, les peintures sacrées qui les amortissent et qui les dirigent vers le bien. L'art du peintre et du graveur sur pierres fines et sur métaux a été employé dans l'église chrétienne dès la plus haute antiquité. Tertullien dit qu'on gravait ordinairement sur les calices l'image de Jésus-Christ sous la forme du bon Pasteur. Saint Basile raconte l'histoire d'un moine de Jérusalem qui honorait dévotement une image de la sainte Vierge, seul ornement de sa pauvre cellule, et lui-même allait en pèlerinage à Notre-Dame-de-Didinie. On vénérail, dans l'église d'Antioche, une autre image de la sainte Vierge, qui avait été trouvée dans un cyprès long-temps avant les jours de saint Ephrem ; et l'image de saint Nicolas était en telle vénération, que des Vandales, encore païens, s'en saisissaient dans le partage du butin comme d'un talisman pour protéger leur fortune errante. Eusèbe de Césarée,

saint Astérius, évêque d'Amasée, saint Grégoire de Nysse, saint Paulin, évêque de Nole, saint Nil, disciple de saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire, pape, et une foule de Pères anciens, qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous fournissent des preuves irréfragables de l'antiquité de l'usage des croix et des images dans les églises.

En brisant les images des saints, les iconoclastes, c'est ceux de l'empire de Constantinople que je veux dire et non les protestans, on pourrait s'y tromper, les iconoclastes, dis-je, laissèrent debout toutes les croix. L'honneur qu'on rend à la croix semble fort ancien et remonte, à ce que l'on croit, jusqu'au temps des apôtres. Septimius Tertullien, qui florissait vers l'an 200 de Jésus-Christ, rapporte que les païens accusaient les chrétiens d'être les adorateurs de la croix ¹. Cette accusation, dont parle aussi Minutius Félix ², et saint Cyrille d'Alexandrie ³, prouve que dès les premiers temps, et bien avant les recherches heureuses de l'impératrice Hélène, les fidèles rendaient hommage à ce signe sacré du salut. « Les rois la peignent sur leur pourpre, écrivait saint Jean Chrysostôme, ils la mettent sur leur couronne, sur leurs armes, sur leurs tables. On la voit honorer partout; dans les

¹ Tertul., ch. 16 de son Apologét.

² Octav., p. 30 et 89.

³ Livre vi, contre Julien.

maisons, dans les places publiques, dans la solitude, dans les rues, sur les montagnes, sur les murs fortifiés des villes; on la grave sur les vases d'argent, sur la vaisselle d'or et jusque sur les pierres précieuses. » Il faut être insensé, écrivait saint Athanase au prince Antiochus, il faut avoir perdu le jugement pour refuser d'honorer la croix de Jésus-Christ et les images des saints. — « Prince, disait le patriarche Nicéphore à l'empereur Léon l'Arménien, partisan fougueux des briseurs d'images, vos promesses et vos menaces sont inutiles; nous ne pouvons changer les anciennes traditions; nous respecterons toujours les saintes images comme la croix et le livre des Évangiles. » Cette réponse courageuse fut suivie d'une sentence d'exil.

Le deuxième concile général de Nicée, composé de trois cent cinquante évêques, fulmine un anathème solennel contre ceux qui condamnent les images des saints, qui les appellent idoles, ou qui se servent des passages de l'Écriture par lesquels les idoles sont condamnées, pour combattre les images. *Hoc Deus est quod imago docet, dit le concile, sed non Deus ipsa.*

Les calvinistes se sont toujours déchainés contre ce concile qui explique si nettement que l'honneur qu'on rend à l'image se rapporte à ce qu'elle représente. « Ce beau concile de Nicée, écrivait l'un d'eux à l'évêque d'Angers, ce beau concile que

cette *enragée* d'impératrice Irène fit assembler, il y a environ huit cents ans, pour *introduire l'adoration* des images dont l'Eglise s'était passée pendant plus de *cinq cents ans.* Quelle bonne foi et quelle science !

Nos missionnaires d'Amérique ont été souvent salués de cette phrase dans les plantations protestantes des vieux puritains d'Angleterre : « Nous avons horreur des papistes, parce que ce sont des *idolâtres* ! » On se méprise et l'on se hait souvent faute de s'entendre ! Sans nous livrer ici à de faciles récriminations, sans rappeler à ces bonnes gens qui détestent les *idolâtres* que leurs pères, de séditeuse mémoire, portaient au combat du pont de Bothwell et ailleurs des reliques des covenantaires, leurs saints à eux, nous nous bornerons à leur signaler ce passage d'un de leurs co-religionnaires qui est en même temps un de leurs écrivains les plus distingués. « Nos ancêtres, dit-il, ont été trop rigides et trop scrupuleux sur tous les points qui concernaient les apparences extérieures ; ils ont bien sûrement réussi à rendre les rites religieux aussi peu agréables aux sens qu'il était possible en aspirant à une prétendue perfection qui favorise singulièrement l'orgueil spirituel. Je ne sais si les voyages ont produit sur vous le même effet que sur moi, mais je sens que l'antipathie dont j'avais hérité pour la représentation

visible de l'instrument de notre salut a fait place à une sorte d'affection solennelle pour ce symbole. Les protestans d'Allemagne, qui ordinairement ornent l'autel d'une croix, sont les premiers qui m'ont guéri de l'aversion dont j'avais été imbu dans mon enfance pour ce signe sacré, que nos dignes ancêtres ne rencontraient jamais sans se couvrir les yeux avec une pieuse horreur ¹.

Les luthériens et les anglicans, moins hardis que les calvinistes, qui les débordèrent, n'ont pas absolument condamné les images : quelques uns, de l'aveu même de leurs théologiens, en conservent dans leurs maisons pour *aider*, disent-ils eux-mêmes, à leur *piété*, et toutes les cathédrales d'Angleterre sont encore pleines d'images catholiques. Luther, en parlant des images, a dit lui-même que la défense des statues et celle du sabbat sont des dispositions de la loi de Moïse qui ont été abrogées, et il s'est fait représenter en tête de ses œuvres au pied d'un crucifix.

Les tombeaux des martyrs furent vénérés de fort bonne heure par les chrétiens de l'église de Jérusalem. Le premier où l'on se soit rendu en pèlerinage fut vraisemblablement celui de saint Jean-Baptiste, le tombeau le plus respecté des Orientaux, sans distinction de croyance, après le Saint-

¹ Fcn. Cooper, l'*Amérique*.

Sépulcre. Le corps du précurseur de l'Homme-Dieu était à Samarie, où sainte Paule le visita dans le quatrième siècle, et sa tête, soigneusement embaumée par ses disciples, était à Hems, d'où elle fut transportée, sous le règne de Théodose, à Damas. On l'y déposa dans une superbe église, du titre de saint Zacharie, laquelle prit dès lors celui de saint Jean. Le khalife Abdelmalek s'empara de force de cette église, sur le refus qu'avaient fait les chrétiens de la lui céder pour quatre mille dinars d'or; et aujourd'hui le tombeau vénéré de l'homme qui fut prophète, et plus que prophète, est enfermé dans une mosquée turque. Mais il n'y est ni solitaire, ni sans honneurs : les musulmans y viennent de toutes parts en pèlerinage; Saadi s'y rencontra lui-même avec un prince arabe, qui y reçut une leçon sévère d'un derviche. Ce prince, renommé par ses richesses et par ses injustices, venait supplier le prophète *Jahia ben Zacharia* (Jean, fils de Zacharie) de le protéger contre ses ennemis qui déjà lançaient contre lui leurs flèches de guerre. « Fais-toi aimer de ton peuple, dit le derviche qui écoutait sa prière faite à voix haute, selon la coutume des Arabes, et tu n'auras lieu de craindre personne¹. »

La coutume d'élever des oratoires en bois de

¹ Gulistan.

palmier ou de sycomore sur les tombeaux des premiers saints du christianisme, préexista à la fondation des églises; car les églises, avant la destruction du temple de Jérusalem, n'étaient guère que des chambres hautes où l'on se réunissait pour prier. Les Juifs rapportent dans leur Toldos, livre antique qui respire la haine du nom chrétien, que les premiers disciples de Jésus élevèrent un oratoire sur la tombe de Marie, sa mère, où ils se rendaient en grand nombre; et qu'il en coûta la vie à cinquante personnes de la famille de David. S'il fallait les en croire sur ce point, et ils sont croyables quand ils rapportent un trait de cruauté qui est loin de leur faire honneur, la tombe de la mère eût été le premier autel du Fils, et sa grotte sépulcrale le berceau de l'église chrétienne. Cette distinction était bien due à la reine des vierges, à l'étoile radieuse du catholicisme, à la douce espérance des affligés!

Les tombeaux des martyrs furent les premiers autels de l'église romaine réfugiée dans les catacombes. Quelques fresques sans art, ouvrages d'un pinceau grossier, quelques croix de bois s'élevant de distance en distance comme des bornes millénaires dans ce sombre empire des morts, quelques pâles flambeaux éclairant des groupes de fidèles qui venaient implorer l'appui des martyrs avant d'être martyrs eux-mêmes, quelques

cassolettes de parfums, furent le seul luxe qui s'associa long-temps, dans la ville des idoles et des empereurs, à la célébration des mystères d'un culte haï et persécuté. Le christianisme grandit là, dans les entrailles de Rome païenne, comme une fleur des nuits qui s'abrite contre une tombe et ses racines s'enfoncèrent dans un sol tout semé des ossements des saints et tout humide du sang généreux qu'ils avaient versé pour sa cause. Il ne l'a jamais oublié. *Cette religion de la populace*, comme disaient avec un superbe mépris les gouverneurs romains qui tenaient marché ouvert de cadavres, les nobles hommes ! *Cette religion de la populace* était la religion du cœur ; lorsqu'elle monta sur le trône de Constantinople, et qu'elle donna aux légions sa croix pour enseignes, elle ne méconnut point les modestes autels où elle avait prié ; et ceux qu'elle avait invoqués à voix basse au jour de la tribulation, elle les remercia tout haut à l'heure solennelle et prévue du triomphe. Rome idolâtre avait le culte des aïeux ; le fils offrait des sacrifices aux mânes de ses pères, et entourait de fleurs leurs images vénérées, qui figuraient dans les funérailles patriciennes et le long des portiques de marbre des palais romains ; Rome chrétienne eut le culte des amis de Dieu, qui sont nos pères dans la foi. Le premier culte n'était propre qu'à élargir indéfiniment la distance énorme qui existait

entre le peuple et le patriciat ; il nourrissait l'orgueil nobiliaire des fils dégénérés des Gracques et des Scipions. Le second culte renversa l'arbre d'orgueil et de superbe qu'avait planté l'idolâtrie, sous prétexte d'amour filial, et n'encensa que la vertu, sans s'inquiéter de l'origine. Des esclaves qui avaient saintement vécu, des hommes de rien, des barbares du Nord, des femmes, de simples enfans, voilà ce qu'elle offrit à la vénération du monde, en lui disant : Imite ces âmes saintes comme elles ont imité le Christ, et tâche de mériter leur appui dans le ciel en suivant de loin leur exemple.

Le catholicisme, si habile à moraliser les peuples, a fait une chose avantageuse à la religion et à la société en favorisant de tout son pouvoir le culte de *dulie*. Placés comme des tours sur le roc de l'éternité, mais voisins, par l'affection qu'ils nous portent, de la mer orageuse du temps, les saints nous protègent auprès de Dieu à l'heure du péril et nous servent de phares pendant la tempête. Que de faibles vertus eussent fait un triste naufrage si elles ne se fussent réfugiées au pied de ces tours tutélaires où pendent mille glaives et mille boucliers pour repousser *le prince du monde* ! Que de fois les enfans des hommes seraient incapables de s'orienter parmi les épaisses ténèbres de l'ignorance, si les actions saintes des élus ne traçaient une ligne lumineuse sur leur sentier ! Et qu'on ne

dise pas, avec les protestans, que l'exemple des saints nous est inutile, puisque nous avons, dans la personne de Notre-Seigneur, un modèle accompli ; car il y a des vertus qui ne naissent qu'après le péché, et celles-là ne furent point à l'usage du Fils de Dieu. Notre divin législateur pouvait bien dire aux hommes : Apprenez de moi à être justes, bons, miséricordieux, charitables ; mais il ne pouvait pas leur dire : Apprenez de moi à pleurer sur vos crimes, à vous relever courageusement de vos chutes, à persévérer dans le repentir : il fut sans péché, et partant sans remords. L'Évangile supplée à cette lacune en plaçant aux pieds du Sauveur une jeune pécheresse que son repentir sanctifie, et qui est devenue le type des pénitens.

Quoique Jésus soit le modèle par excellence, ni lui ni ses apôtres ne nous ont défendu d'imiter des vertus un peu moins divines, et par cela même plus capables de nous piquer d'une émulation généreuse. Qui peut se flatter sur la terre d'imiter parfaitement le Christ ? Qui en peut seulement concevoir la pensée ? Sa vie rayonne d'une gloire si pure qu'elle nous apparaît d'en bas comme ces montagnes d'une désespérante hauteur dont nul pied mortel n'a touché la cime. Mais cette excuse, fondée sur notre impuissance, n'est plus valable quand il s'agit de nos frères qui sont aux cieux.

Ce qu'ont fait les saints, qui nous empêche de

le faire? N'ont-ils pas été, comme nous, de simples créatures? Tandis que saint Augustin luttait encore contre les attraites d'un monde qui avait séduit son imagination africaine, et dont les chaînes dorées lui semblaient douces à porter, il s'animait au courage du vrai chrétien par les exemples de vertu qu'il trouvait dans l'Église triomphante. *Tu non poteris quod isti et istæ*, se disait-il à lui-même, *tu non poteris*? Si tant d'autres ont pu abandonner les biens trompeurs du temps pour s'attacher à ceux que la foi nous désigne, pourquoi ne le pourrais-tu pas? Ces hommes-là étaient-ils des lions, et toi un daim timide? Eh non, comme toi ils étaient faibles, comme toi ils étaient sans audace, sans armes, et pourtant, avec l'aide de la grâce divine, ils sont arrivés au port du salut; que ne fais-tu comme eux, pourquoi ne marches-tu pas sur leurs traces? C'est ainsi que ce pénitent illustre, qui fut une des plus vives lumières de l'Église de Jésus-Christ, nous a révélé ses combats et l'appui qu'il trouva dans l'imitation des saints.

Ce serait une tâche trop longue que d'énumérer les martyrs qu'une émulation généreuse précipita au milieu des supplices dont ils n'avaient été d'abord que simples spectateurs. Bonifacius arrive à Tarse pour traiter avec l'avare gouverneur des restes mortels de quelques martyrs de la Cilicie. Il

descend de cheval à la porte du prétoire, et demande Simplicien, qu'on lui montre assis sur son tribunal, et présidant au martyre de quelques chrétiens. Bonifacius fend impétueusement la foule, oublie le sujet qui l'amène, et, courant aux martyrs, il les serre contre son cœur, il baise leurs plaies rouges de sang, il les anime à souffrir, et s'écrie : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! qu'il est grand le Dieu des martyrs ! Ah ! quelle mort désirable ! quelle mort glorieuse !

— Qui es-tu, insolent jeune homme, qui viens braver sous mes yeux les divinités de l'empire ? dit le féroce Simplicien.

— Tu le demandes ?

— Ah ! oui, je vois, tu es chrétien. Cette fureur de mourir n'appartient qu'à ta *secte vulgaire*..... Qu'on mette à la torture l'homme que voilà.

— Priez pour moi, dit le jeune homme en se tournant humblement vers les confesseurs tout baignés de sang, priez pour moi, afin que je meure avec la constance d'un chrétien. Et l'on vit alors tous ces courageux athlètes, oubliant leurs propres souffrances, prier à haute voix le Christ pour celui qui entrait dans la vigne sainte à la dernière heure du jour. La beauté, la jeunesse, le costume patricien du jeune martyr, et plus que tout cela son courage héroïque, émurent les païens de pitié. Il est grand celui pour lequel on souffre ces choses,

dit le peuple; il est grand le Dieu des chrétiens ! Et l'autel de Jupiter fut renversé avec mépris devant le gouverneur pâle de crainte et de rage impuissante. Le jour suivant, les esclaves de Bonifacius plaçaient en pleurant, sur un char magnifique, son corps et sa tête séparée du tronc. Simplicien leur avait vendu les restes mutilés de leur maître cinq cents écus d'or.

Le simple récit des mortifications des cénobites et des souffrances des confesseurs suffisait pour jeter dans la bonne terre du catholicisme naissant une semence qui rapportait cent pour un. La vie de saint Antoine, écrite par saint Athanase, fit une telle sensation dans la chrétienté, que les cavernes désolées de la Thébàide manquèrent aux nombreux imitateurs du grand solitaire. On vit alors de nobles matrones romaines se créer dans Rome une solitude, et de grands officiers du palais désertir la cour des Césars, au milieu d'une fête, pour le dattier et la source saumâtre de la Haute-Égypte. O puissance d'une émulation sainte !

Les exemples des saints nous ouvrent une foule d'échappées d'où nous entrevoyons le ciel; tous les âges, toutes les conditions, tous les sexes fournissent des modèles que la religion recommande à notre imitation, et qui se rapprochent de nous, non seulement par une commune origine, mais par des besoins, des occupations et des devoirs analo-

gues à ceux qui nous sont échus en partage dans la distribution des lots où préside, suivant les incrédules, le hasard, et suivant nous la Providence. C'est cette confiance au saint patron de chaque état qui fut, durant le moyen âge, l'origine des confréries. Chaque profession avait alors, disent les chroniqueurs, son saint tutélaire, pour s'encourager à vivre vertueusement, et se recommander aux mérites et aux prières des saints et des saintes du paradis. Et c'était une chose touchante que ces confréries qui fractionnaient une société religieuse encore en petites peuplades de frères, et c'était bien à ces pauvres gens *des siècles d'ignorance* d'avoir compris qu'il ne s'agit pas seulement d'honorer les saints par des cierges, mais par des vertus.

Nous nous sommes souvent demandé d'où vient que le christianisme, qui a produit tant de héros dans tous les genres, néglige, de parti pris, ses propres enfans pour prodiguer ses admirations exclusives aux grands hommes du monde païen? La vertu, lors même qu'elle croît ainsi qu'une plante sauvage au milieu des halliers de l'idolâtrie, est toujours une si noble chose qu'elle est digne des plus grands égards; et ce n'est pas nous qui jetterons la pierre aux vertus grecques ou romaines. Mais en quoi les sages du polythéisme ont-ils donc l'avantage sur les nôtres? Quelles que soient les

vertus qu'ils ont pratiquées, il leur en manqua toujours une, qui est la plus excellente de toutes; il leur manqua l'humilité, sans laquelle, dit saint Grégoire, toutes les autres vertus ne sont que de la paille jetée au vent.

La passion dominante des anciens était celle d'éterniser leurs œuvres et de faire passer leur nom aux générations futures. On les voit encore dans quelques uns de leurs écrits que le temps a railleusement respectés, mendier l'aumône d'un éloge. Privés de spectateurs et face à face avec eux-mêmes, ils se dépouillaient insoucieusement de leur masque et de leur manteau et n'étaient plus ni philosophes, ni sages. C'étaient des hommes éloquens dont les phrases ciselées et creusement sonores charmaient l'oreille sans toucher le cœur. Le plus beau de leurs systèmes philosophiques n'était qu'une immolation, quelquefois féroce, de tout sentiment humain à l'orgueil.

Il n'en était pas ainsi des héros chrétiens; leurs intentions étaient droites, leur vie simple, et leur but sublime. Le métal de leurs vertus n'était terni d'aucune tache et rendait un son plein comme un or très pur.

Les vertus païennes et les vertus chrétiennes se personnifient, selon nous, par deux typiques figures de femmes. L'une est Lucrèce se poignardant avec toute la hauteur romaine pour échapper à la

souillure de l'outrage qu'elle a subi ; l'autre est la belle et chaste Suzanne , préférant noblement l'honneur à la bonne renommée , et marchant courageusement au supplice en laissant au Dieu d'Israël le soin de faire reconnaître son innocence.

C'est pour venger les saints de l'injuste préférence que l'on accorde à des hommes qui , certainement , ne les valaient pas , que nous avons écrit ce livre ; c'est dans le but de faire ressortir sur le riche fond de la morale chrétienne ces grandes figures historiques , que nous avons secoué d'une main respectueuse la poussière que la négligence et l'oubli ont laissée s'accumuler pendant des siècles sur ces divines peintures , et que nous avons essayé de les mettre dans un jour moins terne. Il serait temps , ce semble , d'apprécier nos propres trésors et de désertier le culte des apparences pour celui des réalités.



II

LA FOI.

(Existence de Dieu.)



TERRE où l'homme dresse pour un jour sa tente de voyage, qui t'a faite si belle dans tes aspects, si touchante dans tes harmonies, si pittoresque dans tes contrastes? Qui a jeté sur tes flancs ce superbe manteau de verdure broché de fleurs? Qui t'a donné pour chevelure ces bois sombres égayés par le plumage de saphir, de rubis et d'émeraude des oiseaux? Qui t'a donné pour bandes royales les grands fleuves et pour ceinture l'océan? O terre, dis, si tu le sais, quelle

main puissante en se posant sur ton pôle aplati t'a inclinée doucement sur ton axe , afin que les saisons , en se succédant tour à tour , répondent aux divers besoins de tes créatures et les sauvent de l'ennui qu'engendre la satiété ? Dis , quelle main a tendu pour toi , avec la gaze laineuse des nuages , ce magnifique pavillon où brûle , sans se consumer , la lampe immortelle du jour ? Terre , est-ce toi qui as produit toutes ces merveilles ? Est-ce toi qui as peuplé tes monts , tes forêts , tes vallées de cette foule innombrable d'êtres vivans qui , après s'être assis pendant bien peu d'heures au banquet splendide que tu étales , tombent successivement dans ton sein , avec la fleur fanée et la feuille d'automne ? Non , ce n'est pas toi , belle esclave , les signes de la servitude se distinguent au milieu de tes riches parures ; tu subis des lois , et n'en donnes pas.

La matière inerte ne peut imprimer le mouvement ni communiquer la vie ; il est impossible de doter autrui d'avantages que l'on n'a point ; une pierre , un arbre , une motte de gazon , ne peuvent départir autour d'eux ni la pensée , ni l'instinct , ni l'intelligence , et la plus haute montagne des Alpes est parfaitement incapable de ranimer un moucheron engourdi de froid sur sa cime. Qui t'a donc tirée du chaos , petite planète solitaire qui brilles comme une luciole entre les grands astres ?

Un philosophe du paganisme , qui s'est permis

d'être absurde en beaux vers , explique la création du monde par l'agglomération fortuite des atomes ; mais il néglige de nous apprendre l'origine de ces prétendus atomes créateurs : tout est là cependant. Ou quelqu'un avait formé ces atomes , ou ces atomes s'étaient formés eux-mêmes : dans la première hypothèse ces habiles et imperceptibles géomètres n'étaient plus que les agents d'une volonté supérieure et d'une puissance plus haute ; dans la seconde ils auraient agi avant d'exister, ce qui n'est pas précisément logique.

Les atomes écartés , il reste encore sur la terre deux puissances, la brute et l'homme. La brute , qui n'a nul souci des merveilles de l'univers et qui n'a songé de sa vie à ressemer l'herbe qu'elle broute ou le noyau du fruit qu'elle ronge ; la brute , qui , comme nous , aime la chaleur pendant la mauvaise saison et qui n'a jamais ranimé le feu que le pâtre abandonne dans la vallée , la brute a-t-elle quelque chose à voir dans la création des cieux ? Le plus ignorant se prononcera hardiment pour la négative.

La terre regorge de créatures de toute espèce ; mais une seule a reçu la raison en partage, une seule a suivi les astres dans leur cours , fouillé les entrailles du globe pour en extraire les métaux , étudié les vertus des plantes , cultivé les fleurs , amélioré les fruits , couvert les plaines de moissons dorées et

forcé les flots et les vents à la porter sur de lointains rivages ; une seule a dérobé une étincelle à la foudre pour la plier aux usages de la vie commune , et , découvrant la force incroyable de la vapeur , l'a substituée aux voiles sur l'océan et aux coursiers sur la route poudreuse où roulent les chars. Cette créature privilégiée qui tient les autres en servage et qui les domine de toute la hauteur d'une intelligence qui va chaque jour s'étendant , l'homme , a-t-il créé le palmier qui abrite sa tente , la source qui le désaltère , l'épi qui apaise sa faim , la fleur qui parfume sa route ? Ce souverain seigneur du monde habitable , qui sait tirer parti des élémens les plus fougueux et les plus insoumis , en est-il le maître ? Quand ses blés jaunissent et sèchent sur pied , a-t-il à son commandement , pour les faire reverdir , une seule goutte de pluie ? Quand la tempête mugit dans les bois et qu'elle prend les vieux chênes par la cime pour les jeter par terre avec toutes leurs branches , quand la mer révoltée soulève ses monts écumeux et croise ses vagues avec les éclairs , peut-il d'un mot ramener le calme ? Hélas ! non , il ne le peut pas ; et il a si bien le sentiment de son impuissance , qu'on l'a vu sacrifier aux flots et aux vents sur les rives du Tibre , et sur les bords si long-temps inconnus des grands fleuves du Nouveau-Monde.

Si l'homme , cette créature par excellence , est

incapable de créer un insecte, une fleur des champs, une tige d'herbe; s'il a reçu et ne s'est point donné l'esprit, le jugement, la pensée et jusqu'au souffle de vie qui l'anime, il existe donc quelque part un être plus puissant, plus parfait, plus habile que lui; mais cet être ne se rencontrant point sur la surface de la terre, il a bien fallu se résoudre à l'aller chercher au-delà.

Quel est-il? où est-il, cet être redoutable qui a créé toutes choses de rien, et qui maintient et perpétue son œuvre par des moyens puisés dans une sagesse merveilleuse? Sa forme, disent les Brames de l'Inde, est celle d'une sphère parfaite qui n'a ni commencement ni fin. Platon et Socrate défendent une recherche trop curieuse sur sa nature. Saadi rapporte qu'un sage s'étant plongé un jour dans ce grand sujet, quelqu'un lui demanda s'il ne rapportait rien de son excursion pénible et lointaine: Le pan de ma robe, répondit-il, était plein de roses pour vous et pour mes autres amis; mais ravi, enivré par leur parfum céleste, mes mains se sont ouvertes d'elles-mêmes et le pan de ma robe m'est échappé.

Pour s'assurer de l'existence de Dieu, il ne s'agit que de contempler les merveilles de la nature.

Comment savez-vous que Dieu existe? demandait un voyageur d'Europe à un Arabe du désert.

L'aurore a-t-elle besoin de flambeau pour être vue ? répondit gravement l'Arabe.

« Il est un Dieu, dit M. de Chateaubriand, les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante sous le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et le ciel déclare son immensité. »

Selon les épicuriens, le consentement général de tous les hommes suffit pour nous convaincre qu'il y a des dieux. Cicéron et Sénèque ont remarqué qu'il n'existait pas de leur temps un seul peuple athée¹. « Jetez les yeux sur la face de la terre, disait Plutarque, vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, sans lettres, sans magistrature régulière, des peuples sans habitations distinctes, sans professions fixes, sans propriété de biens, sans l'usage des monnaies, et dans l'ignorance universelle des beaux-arts; mais vous ne trouverez nulle part une ville sans connaissance de la divinité. »

Toutes les nations ont eu le sentiment de l'existence de Dieu; partout l'homme s'est prosterné devant ce Roi des mondes invisibles, qui gouverne; avec une économie admirable et une mystérieuse simplicité, ce globe né de sa parole féconde. Nul

¹ Cicér., *Tuscul.*, quæst., lib. 1, n. 13.—Sénec., *Epist.* 117.

n'a pu deviner son essence , nul n'a compris parfaitement ses voies ni ses œuvres ; mais tous ont dit :
JE CROIS EN DIEU ¹ !

¹ Itaque inter omnes omnium gentium constat (omnibus enim innatum est, et in animo quasi insculptum) esse Deos. (Cicer., De nat. Deorum, lib. II.)



III

LA FOI.

(Révélation.)



DE CE mot, JE CROIS, source du sentiment religieux, ont dérivé les différentes religions qui se sont établies successivement sur la terre, et qui l'ont traversée en tous sens comme de grands fleuves. Toutes ces religions portaient-elles le cachet auguste de la vérité? étaient-elles compatissantes, instruisantes, morales? révélaiient-elles à l'homme sa nature pleine de grandeur et de misère? avaient-elles du dictame pour les plaies du cœur, et des remèdes efficaces pour les maux de l'âme? Non, la plupart n'avaient

rien de tout cela ; mais en revanche elles avaient de faux oracles pour les Grands , des apothéoses serviles pour les princes , des fables ingénieuses pour les poètes , des allégories pour les sages ; quant au peuple , elles n'avaient pour lui ni consolations , ni aumônes , ni sympathie. Ces religions du paganisme élevèrent des temples à la Foi , mais cette foi n'était pas de Dieu , car elle ne faisait aucun bien aux hommes.

Comment Dieu , qui gouverne le monde physique par des lois si sages et si constantes , laissait-il sans lois le monde moral ? Croyait-il donc que l'homme fût capable de s'élever de soi-même jusqu'à lui , et de se tracer d'une main ferme un code religieux dont il respectât les préceptes ? Mais l'homme est parfaitement inhabile à se créer une croyance ; il s'aime trop pour se donner volontairement des entraves ; ses pensées , comme les branches pendantes du saule , se courbent trop naturellement vers la terre ; il ne sait pas même prier. Mettez-le à l'œuvre et vous verrez si , de lui-même , il demande autre chose que de la chaleur pour ses champs , de la pluie pour ses prés et du succès pour ses petites entreprises ; s'il demande la santé , ce n'est qu'afin de jouir longuement des biens de ce monde. L'homme abandonné à lui-même est un être essentiellement égoïste ; il prend un cordeau , mesure la terre et dit : *Ceci est à moi , malheur*

à qui y touche ! Il défendra contre le voyageur le fruit de son arbre , l'eau de sa source , l'abri de sa tente. La brute pâit à côté de la brute , l'arbre croît à côté de l'arbre , l'oiseau se perche à côté de l'oiseau , et tous vivent en paix des libéralités communes de la nature ; mais l'homme enclôt son champ de ronces et d'épines , et , pour qu'il laisse quelques grappes sur le cep après la vendange , quelques épis sur la terre après la moisson , il faut qu'une voix qu'il respecte le lui commande , et qu'il espère quelque chose en retour , ici ou ailleurs. En un mot , pour que l'homme subisse le joug du devoir , pour qu'il consente à porter les liens sociaux , pour qu'il adore Dieu et aime son semblable , il faut que Dieu lui-même dise : *Je le veux*. Toute loi religieuse et morale qui ne prend pas sa racine dans un commandement direct et spécial de la divinité est vaine et impuissante.

DIEU A-T-IL PARLÉ ?

« Lorsque j'ai considéré , dit Pascal , d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes , jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains , il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux , et qu'on y donnât tant de créance s'il n'y en avait de véritables. Il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pouvaient donner , et encore

plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais, comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, la créance des hommes s'est pliée par là, parce que la chose ne pouvait être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer. Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses religions que parce qu'il y en a une véritable. »

Ainsi donc la simple lueur de la raison, toute faible et toute vacillante qu'elle est, suffit pour nous faire comprendre que, parmi cette multitude de croyances qui se sont partagé le globe, il existe une croyance émanée de Dieu. Mais cette croyance, à quelle marque la reconnaître? Les autres portent-elles, comme Caïn, un signe de réprobation? Toutes se croient dans la vérité; mais la vérité, où est-elle?

La vraie croyance est celle qui rend à Dieu un culte saint comme lui-même et qui relève l'homme

en lui découvrant le secret de ses hautes destinées; celle qui préexista à la fondation des empires, et dont on trouve des vestiges chez tous les peuples. La vraie croyance est celle qui comprend la nature humaine, qui la sait corrompue, qui en connaît la cause et qui en indique le remède; celle qui dit à l'homme : Sois bon pour l'homme, parce que vous êtes les enfans du même père, qui est Dieu. S'il existe une religion véritable, elle doit être cosmopolite et convenir à tout le genre humain; il suffit d'un soleil pour éclairer le monde d'un pôle à l'autre, il n'y a pas non plus deux soleils pour l'intelligence : la religion est une comme la vérité.

Toutes les religions ont placé dans le cœur de l'homme l'adoration entée sur la crainte; une seule a dit : Aime Dieu. Ne serait-ce pas la religion vraie?

Toutes les religions ont immolé des victimes humaines; une seule a dit : Ces sacrifices sont impies et en abomination au Seigneur. Ne serait-ce pas la religion vraie?

Toutes les religions ont dit : Rends le bien pour le bien. Une seule ajoute : Et rends le bien encore pour le mal. Ne serait-ce pas la religion vraie?

Toutes les religions ont pactisé avec la vengeance; une seule a dit : La vengeance appartient à Dieu; aime ton ennemi, car il est ton frère, et pardonne-lui si tu veux que Dieu te pardonne. Ne serait-ce pas la religion vraie?

Toutes les religions des temps anciens ont traité le peuple avec un souverain mépris et offert à ses adorations les bêtes de la terre, les oiseaux du ciel, les poissons, les arbres et jusqu'aux légumes des champs ; une seule a repoussé constamment ces honteuses idolâtries, n'a reconnu qu'un Dieu, n'a eu qu'une doctrine à l'usage des Grands et du peuple. Ne serait-ce pas la religion vraie ?

Enfin, les religions anciennes s'isolèrent de la morale, et négligèrent également de soutenir les droits du peuple et de lui tracer des devoirs ; une seule, proclamant l'égalité native des hommes, releva l'esclave courbé sous le fouet du maître, émancipa l'espèce humaine, annonça clairement que tout n'était pas fini à la mort, et qu'il existait par-delà le ciel étoilé, un souverain juge qui récompensait la vertu et punissait le crime.... Dites, ne serait-il pas bien heureux si cette religion miséricordieuse, qui a de si magnifiques promesses, était la religion vraie ?

Mais peut-être qu'elle manque de preuves authentiques, cette religion ; peut-être, en l'examinant de fort près, la verra-t-on s'évanouir comme ces nuages d'or et de pourpre qui figurent, le soir, quand le soleil décline, des palais fantastiques dignes des Péris, et qui disparaissent au lever de la lune ?

Cela serait triste ; car si jamais religion peut faire

renaitre sur cette pauvre terre les jours d'innocence , c'est celle-là..... et , il faut bien l'avouer, hélas ! celle-là seule !

Écartons le voile d'or qui couvre ses annales ; ouvrons d'une main respectueuse ce fermoir de perles et de diamans que ceux qu'elle met au nombre des saints ont si patiemment travaillé dans l'ombre des cloîtres ; descendons cette histoire vénérée du trône où la déposa Constantin, ouvrons et lisons avec un cœur simple , car c'est aux cœurs simples que Dieu se découvre.

Les annales du christianisme , qui sont les plus antiques et les plus complètes annales du monde , s'ouvrent, au-delà des temps, par une scène mystérieuse et solennelle qui n'a point frappé les regards de l'homme. Dieu seul existe alors , et devant lui est le chaos dont il va former toutes choses. Le puissant et incompréhensible Architecte de l'univers n'a besoin ni de combinaisons , ni d'essais , ni d'agens , pour créer les merveilles de la nature ; il parle. A sa voix , la terre se condense , la mer déroule en mugissant ses vagues verdâtres , une lumière pure et vivifiante s'épand dans l'éther, des corps lumineux roulent dans l'espace, et leurs clartés lointaines , diminuées à la grosseur d'une simple étincelle , semblent une broderie légère sur le voile transparent des ombres. Mais ces mille lueurs , pâles comme le pâle éclat des perles , ne

suffisent point à éclairer le globe : un astre géant s'élance du pavillon de pourpre que lui ont formé les nuées dans la partie orientale du ciel ; c'est l'étoile du jour. Pendant son absence, un astre à la clarté douce et mélancolique présidera aux nuits , afin d'en dissiper l'horreur. Cela fait , Dieu peuple la terre , déjà couverte d'herbes et de forêts , d'une multitude d'êtres vivans : les poissons nagent dans les ondes , les oiseaux volent dans les airs. Dieu bénit solennellement ces créatures nouvelles , et leur ordonne de croître et de multiplier. Le dernier des ouvrages du Créateur , et le plus merveilleux peut-être , c'est l'homme : un peu de limon terrestre compose son enveloppe mortelle ; mais il est doué d'une intelligence capable des choses les plus élevées et d'une âme qui ne peut périr. Placé avec une seule compagne dans un paradis de délices , libre de choisir à son gré entre le vice et la vertu , il se révolte contre la main bienfaisante qui l'a créé , et entraîne toute sa postérité dans sa chute.

La plus grande partie de cette page de la Genèse est une révélation qu'un Dieu seul a pu faire. Aussi les chrétiens assurent-ils qu'elle vient de Dieu. Toute merveilleuse qu'est cette page , elle porte un caractère de vérité qui subjugue ; celui qui raconte est concis comme tous ceux qui ont joué le premier rôle dans les événemens qu'ils décrivent. Dieu , qui n'a eu qu'à vouloir pour créer le monde , rapporte

simplement une chose si simple pour lui ; il expose les faits sans explication et sans commentaire, l'explication serait au-dessus de l'intelligence de l'homme, et le commentaire au-dessous de Dieu.

Cette révélation biblique est aux autres cosmogonies ce que la lumière est aux ténèbres ; partout où les peuples en ont perdu les derniers vestiges, vous ne rencontrez qu'un vil ramas d'absurdités qui bravent toutes les règles du sens commun et révoltent l'homme le plus crédule. Suivant la cosmogonie des Scandinaves, par exemple, le ciel fut formé du crâne d'un géant, les mers furent le sang qui découla de ses blessures, sa chair devint le péricarpe du noyau de granit de notre planète, etc. La tradition des Cochinchinois est plus simple : Il y avait une fois, disent-ils, une poule ; cette poule pondit un œuf ; de cet œuf vint le monde. Les atomes d'Épicure, s'accrochant l'un à l'autre pour former le ciel et la terre, ne valent guère mieux que la poule des Cochinchinois. Épicure vivait pourtant au milieu des sages de la Grèce, et chez le peuple le plus poli et le plus spirituel de l'antiquité.

La cosmogonie des chrétiens est la seule qui nous montre Dieu présidant à la création du monde avec la majesté d'un Dieu, et cette cosmogonie, pour être merveilleuse, n'en est pas moins rationnelle.

Moïse écrivit la Genèse à une époque où les arts ne faisaient que de poindre en Asie et où les sciences étaient presque incultes. Depuis lors, les sciences ont acquis un développement prodigieux; les systèmes se sont succédé, les recherches se sont étendues, l'horizon de l'intelligence s'est démesurément agrandi, nous avons laissé les anciens bien loin en arrière, et nous avons creusé, dans le champ du savoir, des routes larges et nouvelles qui ne furent point connues de nos devanciers. Eh bien! avons-nous découvert, quelque paille dans le diamant des traditions bibliques? La science moderne, au bout de trente-trois siècles, a-t-elle pris la Genèse en flagrant délit d'imposture?..... Nullement. La géologie déclare que l'ordre des créations qui sont énumérées dans la Genèse est parfaitement d'accord avec l'ordre dans lequel on trouve les débris fossiles de diverses races d'animaux¹; et la physique nous démontre que la lumière existe par elle-même et indépendamment des astres, au grand regret des incrédules qui ont défendu désespérément l'opinion contraire, afin de donner un démenti au Dieu des chrétiens. Contrairement à l'usage général adopté en Asie, Dieu ne donne à l'homme primordial qu'une seule compagne. Moïse, qui sait que les patriarches en ont eu plusieurs, ne

¹ Voy. Férussac, *Bullet. univ. des scienc.*, sect. des scienc. nat.

laisse pas de consigner ce fait dans les livres saints ; et voilà qu'au bout d'une longue suite de siècles, les sages de l'Ouest démontrent arithmétiquement que la polygamie est une grave infraction à la loi naturelle , puisque les deux sexes continuent de se propager en nombre à peu près égal , depuis l'origine des choses.

L'homme naît injuste , et l'injustice d'autrui le révolte ; il est enclin au mal dès sa jeunesse , et il respecte la vertu ; il vit d'illusions et entasse songe sur songe tout en soupirant après la vérité ; il court au bonheur comme la gazelle altérée à la source de la montagne , et il est incapable de bonheur ; tout périt sous ses yeux sans que la tombe avare relâche sa proie , et il rêve une vie sans terme par delà les limites de la vie. Il enferme en soi un tel principe de grandeur qu'il s'élève au-dessus de tous les êtres créés , par le sentiment même de ses misères. « Quand l'univers l'écraserait , dit un profond penseur , l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue , parce qu'il sait qu'il meurt , et que l'avantage que l'univers a sur lui , l'univers n'en sait rien. » Nulle autre religion que la religion chrétienne n'a compris la nature étrange de l'homme , et n'a fait connaître la cause de sa grandeur et de sa bassesse. Nulle autre n'a expliqué qu'il ne peut ignorer absolument ni savoir certainement , parce que , créé pour la lumière , la justice et la vérité ,

il s'est assis de lui-même, pour son malheur et celui de sa race, au milieu des ombres de la mort. Nulle autre religion n'a dit la corruption et la réparation de l'homme et n'a fait remonter jusqu'à des réminiscences primitives, ces demi-lueurs qui lui révèlent une ancienne et plus haute nature. Nulle autre religion ne lui a dit : Tu as été formé par le Créateur dans un degré de perfection d'où tu es tombé par orgueil, et tu te souviens de ta première patrie, comme les anges de Lucifer se souviennent du ciel.

La tradition primitive, dont l'anneau primordial remonte à la divinité, et qui forme la première assise du christianisme, se déroule à travers le monde antédiluvien comme ces larges voies romaines bordées de palais, de cabanes et de tombeaux, qui traversaient d'un bout à l'autre le vaste empire des Césars. Des deux côtés se groupent les tentes, les troupeaux, les autels, les tours, les villes et les sépultures de ces hommes primitifs, qui se corrompent, eux aussi, dans leur voie, et que le déluge balaie de la surface de la terre, en laissant au sommet des plus hautes montagnes des lits de coquillages et de sel marin, qui témoignent du séjour temporaire des eaux dans la région des nuages.

La terre se repeuple, et les descendants de Noé, instruits par le patriarche sauvé du déluge, et encore frappés de terreur au souvenir du grand cata-

clysme qui a changé le cours des fleuves et bouleversé la face du monde, servent le même Dieu et observent les mêmes rites. Ce fait se prouve par les conformités frappantes qu'on remarque entre les différens cultes de l'antiquité. En soulevant, l'un après l'autre, les voiles mystérieux qui en cachent la source, on ne manque jamais de trouver un Dieu suprême, incompréhensible, sans nom, que tous les peuples ont primitivement adoré dans des temples vierges d'idoles.

Mais le sabéisme mêle peu à peu le culte des astres à la croyance pure des noachides; des idoles d'or, d'argent, d'airain, s'élèvent dans les temples en forme de tour, où les astronomes de la Chaldée observent l'armée des étoiles. Ils admirent les cieux, puis ils les adorent; Dieu est négligé pour ses œuvres, et, chose étrange, les ténèbres religieuses vont s'épaississant à proportion du progrès des arts, de la civilisation et des lumières : bientôt *tout sera Dieu, excepté Dieu lui-même*, chez les peuples les plus sages de l'Orient.

Entendez-vous ce long cri de détresse, qui retentit, comme un glas lugubre, le long des plages sonores de la Syrie, et qui trouve un écho dans les murs lointains de Carthage? C'est le cri de mort des enfans que l'on sacrifie à Moloch. Voyez-vous cette pâle jeune fille qui s'avance le front paré de splendides bandelettes de perles, et dont les voiles,

brodés d'or, effleurent déjà les roseaux du fleuve Egyptus : c'est la chaste fiancée du Nil. Des prêtres, le front ceint d'une guirlande de lierre¹, la conduisent à son époux, au son des harpes et au bruit cadencé des danses mystiques; une vague bleue comme le ciel doit être son lit nuptial. Hâtez-vous, sages adorateurs du *saint bœuf Apis*², ne voyez-vous pas qu'ils attendent sous l'onde limoneuse vos crocodiles sacrés? Convient-il de faire attendre des dieux? Et là-bas, là-bas, vers les rives du Gange, ce jeune Indou qui marche lentement couronné de fleurs funéraires, et autour duquel il n'y a ni chants ni flambeaux, quoique l'autel soit préparé et que la lune soit couchée, c'est la victime que le peuple le plus doux et le plus pacifique de la terre offre secrètement à Sactis, déesse de la mort³. Teutatès veut du sang sous les noires forêts de la Gaule; le sang qui coule à flots sur l'autel agreste de l'Étrurie n'est pas non plus le sang des boucs et des génisses blanches; et toi aussi, berceau des Grâces, terre riante où les myrthes fleurissent, tes autels de marbre sont moirés de taches rougeâtres, un pauvre être humain a exhalé là son âme et sa vie en l'honneur d'une divinité farouche..... Ah! tous ces dieux-là ne peuvent être que de faux dieux!

¹ Voyez Diodore de Sicile.

² Sanctum Ægyptiorum bovem. Cicer., De Nat. Deor., lib. 1.

³ Buckingham, Tableau de l'Inde.

Mais une lampe solitaire luit encore au milieu des ténèbres qui couvrent le monde ; dans un coin reculé de l'Asie, s'élève un temple enchâssé dans de hautes montagnes comme une émeraude dans l'or. Ce temple est celui du Dieu des hommes d'avant le déluge. Les enfans de Noé se sont fait d'autres dieux , lui s'est choisi un peuple entre tous les peuples, et *l'a pris pour son héritage*. Ce peuple privilégié est sorti tout entier d'un seul homme, et cet homme, qui ne fut ni un conquérant, ni un roi de la terre, se trouve mêlé aux traditions de famille des Arabes, aux fastes de la Perse et à la religion de l'Inde ; afin que le témoignage de ces peuples constate qu'il a existé.

Les enfans d'Abraham reconnaissent, avec orgueil, qu'ils tiennent tout du Dieu de leur père. C'est lui qui a veillé sur le frêle berceau de leur nation comme l'aigle veille sur sa couvée ; et quand leur patrie adoptive les a réduits en esclavage, il a fait des prodiges éclatans pour les délivrer. La terre qu'ils foulent, et qu'ils ont conquise à la pointe du glaive, n'est point à eux ; elle est à Jéhova. Aussi l'ont-ils partagée en frères, et nul en Israël n'est sans héritage. Ce peuple n'a point de castes comme les peuples qui l'avoisinent ; tout Hébreu est noble par droit de naissance ; car Dieu ne veut pas, disent les vieillards, que *le frère dise à son frère : Je*

suis de meilleur sang que toi. Il n'y a pas non plus d'esclaves parmi eux, mais des serviteurs à qui l'année sainte rend une liberté sans limite. Les filles de ce peuple doivent être chastes sous peine de mort. Cette nation, qui a si bien compris la dignité de l'homme, a gardé avec un soin plus jaloux encore les prérogatives de Dieu. Ce Dieu reçoit sans partage les honneurs divins; la Judée entière n'a qu'un temple; et ce temple est pur des sacrifices abominables qui souillent ceux des autres divinités. Les mœurs des enfans d'Israël ne tranchent pas moins que leurs croyances sur les mœurs générales du temps. Ce peuple s'isole des autres, comme s'il craignait de se souiller à leur contact. Il ne s'allie point avec l'étranger, ne mange point avec l'étranger, ne prie point avec l'étranger, n'étudie point avec l'étranger; et, bien loin d'être convié à ses fêtes, l'étranger qui pénétrerait dans son temple, y laisserait la vie. Uniques possesseurs d'une loi sage et sainte qui émane, disent-ils, du Dieu qu'ils adorent, les Juifs en sont plutôt les géoliers que les gardiens. Leur religion a des barres et des verroux, qu'ils tirent dédaigneusement sur les idolâtres; et les idolâtres éprouvent je ne sais quel mouvement de crainte respectueuse pour le Dieu unique d'Israël. L'Arabe se tourne vers le temple de Sion lorsqu'il prie, quoiqu'il en ait un à lui au

désert ¹, et il ne l'appelle que *la Maison sainte*. Le Syrien se croit sûr de vaincre s'il apprend que les Juifs ont irrité leur Dieu ; et les Perses renvoient les tribus captives dans leur patrie, par respect pour le Dieu qu'elles servent.

La loi par laquelle *le peuple de Dieu* est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État ; mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes. Elle oblige les Juifs, pour les tenir dans le devoir, à une foule d'observances particulières et pénibles, et punit de mort toute infraction grave. Or, le peuple qui l'a reçue et qui la garde comme l'avare garde son or, est bien loin d'être un peuple de sages. Il est inflexible, haineux, disputeur, altier, implacable, cupide et orgueilleux au suprême degré. Cette loi, qu'il n'ose franchir, il la tourne souvent, et l'on dirait qu'il cherche à tromper Dieu par une habile hypocrisie. Mais ce mors qu'il blanchit, il le garde ; mais cette religion qui le garrotte, il y croit ; mais, vienne l'heure du péril, il donnera, pour la sauver, son champ paternel, son or et sa vie ; il donnera la vie de l'enfant qu'il aime d'unique amour ; il se ré-

¹ Ce fut Mahomet qui changea cette coutume et qui voulut que les sectateurs prissent le temple de la Mecque pour leur *Kibleh*.

voltera, un contre mille, pour la défendre; il s'enterrera sous les débris de ses citadelles en combattant pour cette cause. Esclave, il portera sa loi sous un ciel étranger, et vivra dans une abjection volontaire plutôt que de la désertir jamais. Quel peuple a fait de ces sortes de choses pour une loi purement humaine?

Ce peuple n'est pas seulement croyant par essence; il est encore admirable de sincérité. Ces livres saints, qu'il garde si fidèlement que ses scribes en comptent les lignes et les lettres afin qu'aucune interpolation frauduleuse ne soit praticable; ces livres ne pactisent en aucune manière avec son orgueil, et renferment une satire sanglante de sa conduite, à toutes les époques. Moïse commence par y déclarer : qu'ils ont toujours été profondément ingrats envers lui, d'abord, auquel ils devaient tant; puis, envers Dieu, auquel ils doivent tout. Il prévoit qu'ils tomberont, bientôt après sa mort, dans des dérèglements affreux, et leur lègue son livre avec des prédictions effrayantes et des malédictions solennelles, ordonnant qu'il soit déposé dans le tabernacle, sous les ailes d'or des chérubins, en témoignage perpétuel contre ce peuple à *tête dure, qui regimbe sans cesse contre l'aiguillon.*

L'historien des temps primitifs n'enfonce point l'origine de sa nation dans la nuit des temps fabu-

leux , à la manière de tous les annalistes des anciens peuples. Les Juifs n'ont pour ancêtres ni le Soleil, ni Teutatès, ni Hercule, ni Brama, ni même les araignées de l'Attique ou les roseaux du Nil ; mais tout bonnement des pasteurs semblables, de tout point, à ces scheiks du désert dont les mœurs sont encore les mêmes qu'au temps d'Abraham ; et qui semblent demeurés là pour nous offrir le type des premiers chefs nomades d'Israël.

Quel parti les poètes de l'antiquité n'eussent-ils point tiré des fils de Jacob ? Le chantre d'Iliou en eût fait au moins des demi-dieux gardant les troupeaux, par pur amour de la vie champêtre, avec des mœurs dignes de l'âge d'or. Moïse, aussi grand poète qu'Homère, n'en fait que des hommes fragiles avec toutes les passions rudes de leur époque, et toutes les misères inhérentes à l'humanité. Cette vénération qui s'attache aux choses passées, comme la mousse aux vieux monumens, et qui en adoucit les lignes à distance, ne peut rien sur le fils d'Amram ; les considérations de famille ou de politique ne le retiennent pas davantage. Les races futures sauront que Juda, dont sortait la tribu royale, prempa dans l'infâme complot qui livra Joseph à une caravane d'Ismaélites, et que Lévi, tige de la tribu des sacrificateurs, s'est souillé, avec son frère Siméon, du massacre d'une ville entière qui se reposait sur la foi jurée. Aussi sévère pour lui-

même que pour les autres, il avoue qu'il n'est point né des princes de son peuple et que son éducation fut une aumône que lui fit une princesse pharaonienne ; puis, qu'il a tué un homme en Égypte, qu'il a eu peur pendant une sédition ; puis enfin, que c'est en punition de ses péchés dans le désert, qu'il ne lui est point accordé d'introduire le peuple de Dieu dans la Terre promise.

Ne dirait-on pas que cet historien, unique entre tous les historiens du monde, est dominé par quelque chose de supérieur à l'homme ; quelque chose qui le presse irrésistiblement de découvrir toute la vérité, quelles qu'en soient les conséquences ?

L'esprit qui animait le prophète sauvé des eaux, se retrouve dans l'exposé des faits mémorables des siècles suivans. Ainsi l'énergique protestation de Samuel contre la royauté, protestation qui peut devenir une arme terrible entre les mains d'un séditieux, restera dans les archives sacrées avec les amères paroles du saint vieillard contre les princes futurs de son peuple ; mais on lira, sur le revers de cette page, que le peuple ne se lassa du gouvernement des juges, que parce que les fils d'Héli et de Samuel firent le mal devant le Seigneur ; que les uns, après s'être souillés de crimes détestables, s'enfuirent lâchement pendant un combat décisif, et que les autres, au mépris de l'exemple et des ensei-

gnemens de leur père , vendirent la justice au lieu de la rendre.

David, le prince le plus brave, le plus humain et le plus populaire qu'ait eu Israël, David, le père de vingt rois, l'ami des prêtres et des sages, David, entraîné par une passion effrénée, qui lui a pris fatalement, souille le lit d'un de ses capitaines et, honteux de cet égarement qui le fait rougir, cache l'adultère sous le meurtre. Le crime de l'oint du Seigneur ne sera point passé sous silence ; il est acquis à l'histoire sacrée avec l'apologue de Nathan , et les psaumes sublimes qui le déplorent.

Les successeurs du roi-prophète sont traités avec la même inflexible impartialité ; seulement les ombres deviennent plus fortes en raison de l'impiété, toujours croissante, de ces princes qui remplissent leur palais de cèdre des dépouilles du pauvre, et *foulent le peuple comme sous le pressoir*. Bientôt la nation tout entière va se pervertir à l'exemple des Grands et des rois : la justice est bannie du tribunal des juges ; le prêtre , qui croit au vrai Dieu , sacrifie à Baal dans le carrefour ; les sénateurs rendent mystérieusement à des reptiles un culte honteux ; le frère ne songe plus qu'à tromper son frère, l'ami use de tromperie envers son ami ; s'ils jurent encore par le Dieu de Jacob , ils se servent faussement de ce serment même. C'est alors qu'au milieu de ces péchés criants et de cette cor-

ruption étrange, des prophètes aux mœurs saintes, à la vie frugale et aux habitudes solitaires, descendent dans cette arène impure, que va bientôt balayer le vent de la colère divine, afin d'y faire *sentinelle pour le Seigneur*. La parole de ces prophètes déchire les ténèbres du vice, comme l'éclair déchire la nue : c'est une lave brûlante qui s'étend sur cette famille rebelle, sans faire acception de personnes. Les rois sont publiquement repris de leurs actes iniques et le peuple n'est pas moins rudement tancé que les rois. On met leurs fautes secrètes au grand jour, on leur jette leurs crimes au visage; d'horribles malheurs sont prédits, et d'horribles malheurs arrivent. Alors ces sénateurs et ces prêtres que la voix prophétique a flétris sans ménagement, écrivent la prophétie qui les déshonore dans le livre de vérité; ils l'écrivent, en copistes fidèles, sans l'atténuer par aucune excuse; seulement, ils ajoutent qu'ils n'y ont point cru; qu'ils ont fait périr le prophète; qu'ils l'ont traité, pendant sa vie, comme un insolent et un insensé; mais que l'heure de la vengeance est venue, et avec elle le repentir et la pénitence. Vit-on jamais chose pareille dans des annales purement humaines?

Cette véracité des historiens de la Bible, qui n'a pas sa racine dans la nature, l'a encore bien moins dans le génie de la nation. Les descendants d'Isaac aimaient le merveilleux et couraient après l'incroya-

ble , avec la même ardeur que ceux d'Ismaël ; et si vous consultez leurs traditions historiques , vous vous trouvez de prime abord dans le domaine des contes arabes. C'est dans la tradition que sont reléguées les fables qui caressent l'amour-propre national , les prodiges sans but , les protestations d'innocence que les écrivains sacrés n'ont point accueillies ; c'est là que le mensonge et les bruits populaires se sont réfugiés depuis les temps de Moïse et bien par delà. On y voit par exemple qu'Adam , dont la stature originelle était de mille coudées , fut réduit , après sa fatale désobéissance , à la hauteur d'un grand palmier ; qu'Ève , au lieu de paroles persuasives pour l'engager à manger du fruit défendu , lui administra *une volée de coups de bâton*, et c'était bien , remarquent gravement les docteurs , ce qu'Adam voulait dire lorsqu'il s'écriait : *Elle m'a donné du bois !* ce qui signifie : elle m'a bâtonné ! Que Moïse fut transporté dans le ciel sur un char de nuages pour y écrire le décalogue ; que les lettres de la loi , tracées sur des pierres précieuses très épaisses , s'envolèrent d'horreur à la vue du veau d'or ; et que les lèvres de ceux qui avaient adoré l'idole *de tout leur cœur*, furent transmues en or en se posant sur le bord de la coupe qui renfermait les cendres de l'idole mêlées à l'eau des citernes du camp ; qu'il tombait , avec la manne , une pluie de pierres précieuses , etc. Le système de dé-

négalion qui aggrave la faute d'Ève, afin d'atténuer celle d'Adam, se continue avec persévérance et côtoie constamment la Bible, pour adoucir les faits trop crians. L'adoration du veau d'or est rejetée sur les païens d'Égypte qui avaient suivi les tribus, et si Jéhova fit éclater sa colère sur tout le peuple, c'est que Moïse, quoique grand prophète, était, au fond, *un méchant homme qui calomniait auprès de Dieu les plus honnêtes gens*. Plus tard, la tradition se fait, contre David, l'écho des mécontents du parti de Saül. C'était un hypocrite, un orgueilleux, un homme aux mœurs abandonnées, qui était laid et roux comme Ésaü; ce qui pétrifia Samuel de surprise, et ce qui l'eût empêché de verser, sur sa tête, l'huile sainte, si Dieu qui aimait David, *on ne sait pourquoi*, n'en eût réitéré l'ordre au prophète. Et comme si le détail des prétendues difformités d'un prince que l'Écriture représente comme beau, aimable et bien fait, ne suffisait pas à en faire un objet affreux, ils y ont joint ce regard fauve si redouté dans l'Orient. Selon la tradition juive, David avait le *mauvais œil*. Salomon, tout puissant qu'il est, ne peut passer l'éponge sur la page biblique qui rapporte le crime de Bethsabée; mais la tradition, qui conserve les bruits de la cour de Jérusalem, comme elle a conservé les murmures du camp de Moïse, la tradition justifie la veuve

d'Urie, dont le fils est roi, aux dépens d'Abigaïl que les livres saints représentent comme une jeune femme belle et sage.

Comment l'Écriture ne s'est-elle point chargée des prodiges et des bruits menteurs de la tradition conservée, comme l'Écriture, dans le temple, et respectée de tous, malgré les énormités qu'elle renferme? Comment ces deux ruisseaux, qui courent bord à bord, n'ont-ils pas fini par mêler leurs ondes? Comment les flots purs de la Bible coulent-ils toujours sur un fond brillant, tandis que la tradition ne roule que quelques grains d'or parmi ses vagues limoneuses et teintes de toutes les fanges qu'elle traverse? Il n'y a qu'une main qui ait pu tracer la ligne de séparation qui les divise; celle qui a donné pour digue aux flots de l'Océan, une molle et fuyante lisière de sable.

Après le retour de Babylone, lorsque les Juifs ont répudié avec horreur toute idolâtrie, et qu'ils s'attachent à la loi, comme le lierre s'attache au chêne, cette loi, qui a ses martyrs dans les jours mauvais, et qu'ils mettent au-dessus de tout, ils avouent qu'elle n'est que provisoire; que leur Dieu leur promet une loi plus parfaite, *une loi écrite sur le cœur*, qui sera promulguée par un prophète bien autrement grand que Moïse, un prophète *dont la génération est dans l'éternité*, et que David appelle son Seigneur..... Mais ce prophète sera

méconnu des siens, abreuvé d'outrages, rassasié de honte, condamné à une mort infâme... et pourtant son nom sera glorifié par toute la terre, et la conquête du monde lui est promise.

Les temps marqués par les prophètes sont accomplis : le monde se peuple d'athées ; le sensualisme l'emporte ; la religion du serment ne lie plus le soldat au drapeau, le sujet au prince, le prêtre à l'autel, l'époux à l'épouse. Les liens sociaux, comme la ceinture de lin du prophète, tombent en pourriture de toutes parts ; il n'y a plus ni humanité, ni liberté, ni crainte des dieux sur la terre ; bientôt c'en sera fait de toute la magnificence intellectuelle de l'homme.

C'est alors que le Christ paraît en Judée. C'est bien celui qu'ont annoncé solennellement les prophètes : il juge la cause des pauvres dans la justice, il ne condamne point sur un oui-dire, il n'achève point de rompre le roseau brisé ni d'éteindre la mèche qui fume encore ; il ne crie point dans les places publiques, mais il ouvre les yeux aux aveugles, tire des fers ceux qui sont enchaînés, et de prison ceux qui sont dans les ténèbres. Dieu l'a établi pour être la lumière des nations et le médiateur de la nouvelle alliance.

La loi mosaïque était adaptée au caractère d'un peuple d'humeur indomptable, qui demandait une main de fer et des chaînes d'airain pour marcher.

dans la bonne voie ; c'était un olivier magnifique, mais sauvage , qui produisait des fruits plus beaux que savoureux. L'Évangile fut l'olivier franc greffé sur l'arbre antique de la synagogue ; ce fut le rubis sorti de la pierre , la rosée du Seigneur tombée sur une terre aride. L'Évangile..... ce fut l'autel d'affranchissement de l'esclave , ce fut le drapeau où se rallia tout ce qui avait souffert , tout ce qui avait gémi , tout ce qui avait douté. L'athéisme vaincu cacha sa tête humiliée ; et l'homme sut enfin , par une révélation divine et positive, qu'il est immortel comme Dieu.

Le Législateur des chrétiens est le seul que le monde n'ait jamais pu convaincre ni de mensonge, ni de péché. Moïse, quoique grand en parole et en œuvres, ne laissa pas de pécher devant le Seigneur ; lui-même en convient. Mais Jésus fut le juste accompli, le diamant pur, l'homme sans défaut, le Dieu sans colère, la miséricorde incarnée. Jésus !.... mais les oracles du paganisme l'ont proclamé eux-mêmes une âme sainte ¹, et cela, tandis que les païens criaient encore dans l'amphithéâtre : *Les*

¹ Quoique Porphyre, en abjurant le christianisme, s'en fût déclaré l'ennemi, il ne laisse pas, dans le livre intitulé *la Philosophie par les oracles*, d'avancer qu'il y en a eu de très favorables à la sainteté de J.-C. Il rapporte même l'oracle de la déesse Hécate, où elle parle de J.-C. comme d'un homme illustre par sa piété, dont le corps a cédé aux tourmens, mais dont l'âme est dans le ciel avec les âmes bienheureuses.

chrétiens aux lions!... Jésus!... mais le Scythe, le Sicambre et le Scandinave, ces hommes qui mouraient en riant, ont pleuré sur son agonie; Jésus!.... mais c'est à genoux qu'on devrait écrire son nom!

Sa vie fut pure comme la perle qui dort sous les mers, et sa morale pure comme sa vie; il mourut pour racheter le monde; et quelques hommes obscurs et sans lettres conquièrent le monde à sa doctrine. L'esprit de vérité, qui a présidé à la rédaction de la Bible, passe alors aux écrivains de la nouvelle alliance; comme leurs devanciers, ils ne taisent ni leurs murmures, ni leurs doutes, ni leurs vues ambitieuses, ni le lâche abandon où ils laissent leur Maître; ils doutent de sa résurrection jusqu'à ce qu'ils aient mis leur main dans sa plaie, ils ne se rendent qu'à l'évidence. Mais ensuite, quelle conviction! c'est une foi à renverser les montagnes. Ces hommes, qui ont fui devant quelques valets armés, publient hautement en Israël que ce prophète galiléen, que les princes des prêtres ont crucifié entre deux voleurs, est plus que prophète, qu'il est Dieu; et ils savent combien ces paroles hardies doivent soulever de persécutions et d'anathèmes; ils savent que les princes de la synagogue vont les haïr d'une haine à mort; ils savent que le peuple n'aura pas assez de malédictions pour les maudire, ni de pierres pour les lapider. Que leur importe!

ils scelleront volontiers de leur sang les hautes doctrines qu'ils enseignent ; la mort les rapprochera de leur Maître adoré et leur ouvrira les demeures heureuses dont il leur a montré la route. Ils meurent tragiquement, sans se démentir ; et lorsqu'on veut infliger à leur chef le supplice qu'a subi son Maître, il ne demande qu'une grâce : c'est qu'on mette sa tête où posaient les pieds de Jésus. Douze hommes ne peuvent mourir ainsi pour attester une imposture.

« Je crois volontiers, dit Pascal, les histoires dont les témoins se font égorger. »

La religion hébraïque était sainte, mais visible-ment transitoire ; ses observances et ses prohibitions l'empêchèrent toujours de se propager : c'était une lampe de veille, déposée au creux des montagnes, avec tout un peuple commis à sa garde, afin qu'une main divine allumât un jour, à cette étincelle sacrée, les feux qui devaient servir de signaux à tous les peuples de la terre. Tous les cultes anciens et modernes ont un cachet visible de localité : le christianisme est universel de sa nature. Il renverse les barrières de l'égoïsme de famille et de l'égoïsme national ; partout où le chrétien trouve des hommes, il doit voir des frères ; son ambition ne se borne pas à ajouter bourgade à bourgade et royaume à royaume, elle vise à la conquête du ciel. La matière même de son sacrifice, le pain

et le vin , se trouve sur tous les points du globe ou peut s'y transporter facilement. Enfin , c'est le seul culte qui ne dégénère nulle part , et dont les rites puissent se célébrer intégralement dans toutes les parties du monde.

Existe-t-il une religion qui offre de pareilles garanties ? une Foi dont la racine soit plus profonde et plus étendue ? une doctrine qui s'appuie sur de meilleures preuves , sur des témoignages plus authentiques , et dont l'influence soit plus apte à régénérer ou à civiliser les hommes depuis un pôle jusqu'à l'autre ?

Il n'en existe aucune , il n'en a jamais existé , il n'en existera jamais ; tout le monde en convient.

Donc la Foi des chrétiens est la Foi véritable ; et la doctrine la plus noble et la plus consolante , est en même temps la doctrine vraie.



IV

LA FOI.

(Foi humaine et Foi divine.)



Du temps de Cicéron, c'est-à-dire dans le plus bel âge de Rome, Scaurus fit bâtir sur le Capitole un temple à la Foi, qu'avant lui Numa avait fait admettre au nombre des divinités. C'est que la Foi est l'hôtesse la plus sainte qui puisse habiter dans le cœur de l'homme, disait Sénèque.

Il y a tout un enseignement dans le choix du site où Scaurus avait élevé son autel, et ce n'était pas

sans dessein qu'il avait placé, sous les ailes blanches de la Foi, le monde connu, personnifié dans son immense capitale. Sans la Foi, il n'y a plus d'empire, plus de société possible, et l'homme, retombé à l'état sauvage, n'est plus propre qu'à vivre au désert dans un isolement farouche; car la famille elle-même ne se maintient que par la Foi.

Essayer d'instituer un peuple en dehors de cette vertu, qui est au corps social ce que le cœur est au corps humain, ce serait un travail aussi insensé que celui de l'enfant qui voudrait construire une voûte, avec le sable sec et mouvant qui longe les mers. La Foi est l'ingrédient le plus indispensable à l'amalgame des sociétés, et cela est si vrai, qu'une association fondée dans le crime et tendant au renversement de l'ordre, ne peut elle-même s'en passer, à peine d'une dissolution tragique; il faut de la foi dans une barque de pirates et dans une caverne de voleurs.

Sans la Foi, le corps social se dissout et meurt. Il faut qu'un peuple ait foi à la sainteté des nœuds de l'hymen, pour éprouver l'amour de la famille; qu'il croie aux bonnes intentions des princes, pour surmonter ses penchans anarchiques, et la répugnance que lui inspire la domination d'un seul mis au-dessus de tous; il faut qu'il ait foi à l'équité de ses magistrats, pour respecter la loi dans leurs décisions; qu'il croie à la bravoure, à la conduite, à

l'impartialité de ses chefs de guerre, pour se battre avec courage dans la mêlée; qu'il ait foi enfin à l'habileté, à l'honneur et à la justice de ses gouvernans, pour entretenir dans son âme ce feu sacré qu'on nomme amour de la patrie.

Le manque de foi est mortel au génie, à l'enthousiasme, à l'héroïsme, à toute chose qui s'élève noble et grande dans un cœur d'homme. Un peuple qui n'a point foi à la justice de sa cause est un peuple à moitié vaincu, tandis que le sentiment contraire le rend invincible. Si ce peuple est croyant, et qu'il puise dans son bon droit l'espérance de l'appui du ciel, vous lui verrez faire des miracles d'abnégation patriotique, de grandeur d'âme et de vaillance. Une poignée d'Espagnols, réfugiés dans les Asturies, finit par balayer l'Espagne des innombrables bataillons maures; l'épée du Seigneur et de Gédéon mit en fuite une armée entière de Philistins.

Les Romains avaient en vénération un antique cormier, dont ils faisaient remonter l'origine à un javelot de Romulus. Si un passant croyait s'apercevoir que le feuillage en fût terni, il en avertissait à haute voix la ville entière, et aussitôt le peuple et les patriciens, frappés d'une terreur égale, accouraient avec des vases pleins d'une eau fraîche et pure pour l'arroser. Quand l'arbre de la Foi commence à se flétrir au milieu d'une nation, chacun

devrait accourir aussi pour y porter remède ; car sa conservation est d'une bien autre importance au bonheur de tous, que ne l'était le cormier sacré des Romains, et s'il tombe il entraîne l'État dans sa chute.

L'homme naît égoïste et menteur ; il faut pourtant que l'on se fie à sa parole et à ses promesses, faute de quoi c'en serait fait de tout gouvernement public et de toute transaction privée. De bonne heure et partout on a songé à prendre mutuellement des garanties solennelles et rassurantes contre la mauvaise foi de chacun ; c'est l'origine du serment Numa, qui était un prince habile et sage entre tous les monarques de l'antiquité, apprit aux Romains, qui juraient par leur dieu guerrier Quirinus, que le plus grand serment qu'ils pussent faire était de jurer par le dieu de la Foi : c'était le serment *medius fidius*, c'est-à-dire *per deum fidei*, si commun dans les auteurs latins, et d'où nous vient le mot *foi jurée*.

La foi jurée a eu ses martyrs parmi nous, comme la foi religieuse, et ses annales sont belles et nobles aussi, certes. Il est beau de voir un chevalier anglais, du quatorzième siècle, s'adosser contre un chêne, et combattre à lui seul une armée de mutins qui voulait le prendre pour chef, plutôt que de fausser son serment fait à Dieu et au roi d'Angleterre ; il est beau de voir le roi Jean de France re-

prendre le chemin de sa prison de Londres, par respect pour ses engagemens méconnus, et Bayard mourant, faire baisser les yeux au connétable de Bourbon vainqueur, en lui reprochant son manque de foi.

Jamais le mépris de la foi jurée ne porta des fruits plus amers que dans la querelle de Harold et de Guillaume de Normandie. Les droits du prince normand sur la couronne d'Édouard étaient douteux; le parjure du fils de Godwin les rendit sacrés. Les Normands, persuadés que Dieu était de leur côté, vainquirent, comme ils le devaient, une armée dont les chefs eux-mêmes avaient supplié Harold de ne pas combattre, craignant que la présence d'un parjure n'attirât sur leurs armes la malédiction du ciel.

Il n'y a qu'une source qui puisse maintenir dans toute sa verdeur et dans toute sa beauté le chêne de la foi humaine; cette source, ai-je besoin de le dire? c'est la foi divine.

L'homme qui croit aux magnifiques promesses de la vie future, garde sa foi à Dieu et à l'homme dans celle-ci.

La foi chrétienne est la seule qui ait ouvert à l'homme les vastes horizons de l'éternité; la seule qui se soit montrée à lui pleine de grandeur et de mystère, sans craindre d'éblouir ni de rebuter son intelligence. Fille d'un Dieu caché dont la tente est

sous un nuage, elle participe de son essence, et c'est ce qui prouve qu'elle est divine.

L'apôtre, en expliquant la Foi, dit que c'est ce qui nous rend présentes les choses qu'on espère et ce qui nous convainc de celles que l'on ne voit pas.

Cette adhésion aveugle à des choses qui échappent à nos sens et qui planent au-dessus de notre intelligence, a toujours froissé les esprits superbes qui ne peuvent se résoudre à *croire sans avoir vu*. Pourquoi, demandent-ils, pourquoi la Foi ne s'appuie-t-elle pas sur la certitude physique? pourquoi la vie future, où l'Évangile a placé toutes nos récompenses, ne se révèle-t-elle pas à nous, ne fût-ce que dans les visions de la nuit? N'est-il pas désolant, n'est-il pas étrange que ces biens célestes où nous devons tendre avec foi, sous peine d'en être privés, se dérobent à nos investigations sous les plis d'un voile trop lourd à soulever pour nos mains mortelles? Pourquoi sommes-nous donc parqués dans un coin obscur de l'univers de Dieu, sans qu'il nous soit donné d'étendre nos regards jusqu'à ce monde des esprits, que nous devons habiter un jour? Pauvres roseaux pensans, que le souffle du malheur agite sans cesse et que le vent des passions courbe dans la fange du vice, pourquoi n'entre-voyons-nous pas, au-delà des orages, un coin de ciel bleu, peuplé d'anges, pour nous soutenir dans la lutte? La raison, il est vrai, nous fournit des argu-

mens plausibles en faveur de l'immortalité, et la révélation les confirme ; toutefois l'Évangile même, l'Évangile, notre meilleure garantie, ne nous présente les royaumes de l'éternité que dans un lointain vague et obscur ; aussi n'en avons-nous qu'une idée confuse. Combien l'homme serait plus heureux s'il pouvait comparer ses deux existences ! C'est alors qu'il deviendrait digne du poste élevé qu'il occupe dans la création ; c'est alors qu'il marcherait, sans dévier d'un pas, dans la route de la vertu, et que, supérieur aux atteintes de la souffrance comme aux séductions du plaisir, il fixerait constamment ses yeux sur le terme de son voyage. Cette substitution de la certitude à la foi répondrait au désir de la plupart des hommes ; mais les résultats en seraient-ils aussi beaux que notre imagination nous les peint ? Qu'il me soit permis, avant d'examiner la chose, de raconter une légende merveilleuse du moyen âge, conservée par un saint évêque.

Vers le commencement du dixième siècle, vivait, dans un couvent de l'ordre de saint Basile et sur la lisière d'un bois, un bon religieux dont toute la vie n'était qu'oraison, pénitence et travail des mains. Le soir, lorsque le son lointain de la petite cloche abbatiale lui arrivait sur la lande déserte qu'il avait défrichée tout le jour, et le rappelait aux murailles d'argile de son couvent, et à son potage de pain noir et de feuilles de hêtre, il lui venait

souvent en pensée, à la vue des premières étoiles qui scintillaient dans le firmament, de demander à Dieu qu'il lui révélât les délices que goûtent les élus dans ces glorieuses demeures où le Christ prépare des couronnes à ceux qui l'aiment.

Ah ! ce disait-il, la terre est bien belle avec ses sources murmurantes, ses tapis de verdure émaillés de fleurs, ses doux parfums et ses sombres forêts qui luttent en gémissant contre la tempête, comme l'âme humaine contre les passions qui l'agitent ; mais qu'est-ce que ces beautés terrestres auprès des gloires de là haut ? Toutes les joies des enfans des hommes, amassées une à une depuis la naissance d'Adam, et multipliées par des années sans fin, ne vaudraient pas une minute du ciel ! Dieu de bonté, laisse tomber dans la coupe d'argile de ton pauvre vieux serviteur, une seule goutte des joies enivrantes qui débordent dans celles des saints ; une seule goutte, c'est bien peu, et je n'en demande pas davantage !

Un soir d'été, pendant que le moine de saint Basile priait plus ardemment encore que d'habitude, il entrevit, sous la feuillée, un oiseau merveilleux dont le magnifique plumage semblait semé de pierres précieuses. Comme il le contemplait avec ravissement et que son âme était passée dans ses yeux, l'oiseau chanta. Jamais les anges, errant à la lueur des astres dans les solitudes d'Éden, ne firent en-

tendre une plus douce mélodie; la forêt faisait silence pour l'écouter, et le cours d'eau qui descendait de la colline semblait craindre de l'interrompre. Pour l'homme de Dieu, son cœur nageait dans une joie si pure qu'il se fondait en amour divin au dedans de lui. La grâce descendait dans son âme avec l'harmonie; il était si heureux qu'il en croyait mourir. Tout en chantant, l'oiseau volait de branche en branche, et son auditeur fasciné le suivait avec précaution en étouffant ses pas dans l'herbe. Après une course assez longue, qui le conduisit dans le lieu le plus sauvage et le plus solitaire de la forêt, le religieux, voyant que son volage conducteur s'était enfin perché sur la haute cime d'un chêne, s'assit sur un tertre couvert de mousse pour l'entendre tout à son aise, et là, les yeux ravis par la beauté singulière de ce plumage chatoyant, qui variait comme l'opale, les oreilles tendues pour ne rien perdre de ces sons divins, l'âme perdue d'admiration et comme submergée dans un océan de délices, il demeura immobile, muet, enchanté. Le son des cloches du monastère vint le tirer de son extase; l'oiseau ne chantait plus. Le moine de saint Basile mit sa lourde bêche sur son épaule et reprit le chemin de son abbaye, tout en soupirant de ce que son bonheur avait été si court. Mais que de choses s'étaient accomplies pendant son absence! Un village, élevé comme par magie,

couronnait l'éminence isolée dont il avait arraché une partie des ronces le matin même, et qui n'était alors peuplée que de papillons et d'abeilles. Des blés mûrs ondoyaient sur la lande stérile où il ne croissait, il y avait peu d'heures, que des genêts et de hautes fougères. Enfin, sa lourde et antique abbaye romane s'était transformée en un édifice féerique décoré de rosaces d'or et de pourpre, surmonté de légers beffrois en dentelle de pierre, et protégé par des murailles à créneaux. Hélas ! dit le moine de saint Basile, en faisant un signe de croix, quel péché d'omission ou d'ignorance me vaut cette illusion diabolique ! Je suis certainement sous l'empire de l'esprit du mal. Le moyen qu'une poignée de pauvres religieux, qui ont à peine de quoi vivre, quoiqu'ils ne remplissent leur coupe que d'eau pure et que les glands de ces grands chênes leur tiennent souvent lieu de pain, aient élevé cette somptueuse et bizarre demeure dont l'architecture est un rêve !

Une nouvelle surprise l'attendait dans l'enceinte de l'abbaye, où un portier, qu'il n'avait jamais vu, ne le laissa entrer qu'à force de prières ; tous les visages qu'il rencontrait étaient nouveaux pour lui, et il semblait également inconnu à ces moines, plus nombreux qu'un essaim d'abeilles, dont les mains n'étaient point devenues calleuses, comme les siennes, en maniant la bêche et le râteau. « Je

m'y perds, s'écria-t-il en se frappant le front; par charité, mes frères, que je ne connais pas, menez-moi à l'abbé Anselme; celui-là n'est pas transformé sans doute, car le démon n'étend point ses prestiges sur les prédestinés du Seigneur.

L'abbé Anselme? dit avec un geste de surprise un abbé mitré, qui lui désigna, de sa main ornée d'un massif anneau d'or, les archives de l'abbaye; l'abbé Anselme! au nom de notre saint patron, mon frère, êtes-vous dans votre bon sens? L'abbé Anselme, que vous demandez, s'est endormi dans le Seigneur depuis près de quatre siècles.

Bonté divine! s'écria le moine en joignant les mains, j'ai été exaucé, j'ai réellement trempé mes lèvres à la coupe des joies du ciel. Ah! je ne demande plus à la terre qu'un tombeau!

Il se cache un grand sens sous cette légende merveilleuse. Si Dieu, cédant à l'importunité de nos prières, modifiait ses conseils de manière à éclaircir toutes les ombres, s'il substituait à l'espérance qui verse autour de nous sa douce et paisible clarté, à la Foi dont le flambeau divin nous guide, des preuves qui tombassent sous nos sens, si le ciel s'ouvrait devant nous, comme la nue s'ouvre pendant l'orage, lorsqu'elle est déchirée par de longs éclairs, nous aussi nous n'aurions plus rien à demander au monde qu'un tombeau.

Supposons un instant que nous voyions le ciel

ouvert, que nous contemplions de loin les gloires ineffables, que nous entendions les concerts sacrés du monde invisible, et que nous promenions nos regards éblouis sur ces heureuses plages où il n'y a plus ni pleurs, ni injustices, ni souffrances; où les plaisirs du juste sont plus nombreux que les grains de sable des mers, plus variés que la teinte des feuilles d'automne, plus solides que le firmament et plus durables que les astres; ah! combien la terre nous semblerait triste et la vie pesante après cette vision céleste. Les effets immédiats d'une révélation pareille seraient un dégoût parfait des choses de ce monde, et une stagnation complète de toutes les industries et de toutes les affaires humaines. Les études scientifiques, qui ont pour objet d'élargir la sphère de l'intelligence ou de soulager les maux du corps, les travaux des champs, la culture des arts, les spéculations commerciales; enfin tous les labeurs qui occupent l'activité dévorante de l'homme, en tournant au profit de la société, seraient abandonnés, non pas de quelques uns, mais de tous. C'est alors que les merveilles de cette terre que Dieu a si pompeusement parée pour notre passage d'un jour, tomberaient en profond mépris; c'est alors que tous les fronts se courberaient avec désir vers le gazon des sépultures, et que chacun s'écrierait, avec Job, que la vie lui est ennuyeuse; c'est alors que la terre

resterait en friche et que l'espèce humaine finirait. Or, tout nous prouve que tel n'a pas été le dessein de Dieu ; et voilà pourquoi il ne nous a montré les choses de l'autre vie qu'obscurément, ou, pour parler le langage de l'Apôtre, que comme dans un miroir. La Foi éclaire suffisamment les hommes de bonne volonté, et l'espérance fondée sur la Foi, nous anime autant qu'il convient à des agens libres, pour nous faire sortir purs de toutes les épreuves, sans nous ôter le mérite de nos actions.

En vérité, nous sommes des êtres bien impatients et bien étranges. Dieu se révèle à nous uniquement pour nous sauver ; il nous fait des promesses tellement glorieuses qu'elles surpassent ce que nous pourrions mériter en entassant vertu sur vertu pendant des myriades de siècles, et nous refusons de lui faire crédit de quelques jours, de quelques heures peut-être, pour les accomplir ! Mais où en serions-nous en agissant de cette sorte dans les transactions usuelles de la vie ? Quand la méfiance elle-même se serait incarnée, force lui serait de se fier continuellement ici-bas à la foi d'autrui. Toutes les grandes institutions reposent sur la Foi : le pacte social, la justice, l'hérédité, n'ont pas d'autre base. Votre blason n'est qu'une moquerie, noblesse européenne, si vous n'avez pas foi à la vertu de vos aïeules. Vos chartes ne sont que mensonge, peuple de France et d'Angleterre, si vous n'avez pas foi

au témoignage écrit des hommes politiques qui les ont faites. Sans la Foi, vous annihilez les découvertes successives de la science et les progrès de l'industrie, qui prennent leur point de départ des bornes posées par des hommes qui ne sont plus. Sans la Foi, vous réduisez à une page blanche la longue histoire des nations; et l'expérience des sages de tous les siècles, ainsi que les grands exemples du passé, sont perdus pour vous. Vous ne possédez, vous ne dominez, vous ne savez que par la foi humaine; et vous repoussez la foi divine comme chose qui répugne à votre nature! Tous les jours vous vous fiez à la parole de l'homme qui se repaît *du pain du mensonge, qui boit l'iniquité comme l'eau*, et vous vous récriez sur ce que vous n'avez que la parole de Dieu, dont l'essence est la vérité, pour garantie des biens que vous promet la Foi; n'est-ce pas le comble de la démente?

Nul ne trompe sans intérêt, parmi nous autres enfans des hommes; ferons-nous donc Dieu pire que nous? car enfin dans quel but nous tromperait-il, lui? Nos prières importent-elles à sa gloire? a-t-il besoin de nos pauvres offrandes pour subsister? S'il nous plaisait d'adorer des taupes et des souris d'or, dans le secret de nos maisons, ainsi que le faisaient parfois les princes d'Israël, en serait-il moins pour cela le Dieu véritable? *Si vous péchez, en quoi nuisez-vous à Dieu?* dit l'Esprit-Saint;

et si vous êtes justes, que lui donnez-vous ?
Nous sommes des ingrats, qui nous faisons contre Dieu des armes de son amour même, et qui ne refusons de croire à sa parole que pour nous dispenser de vivre vertueusement.

La Foi est la pierre angulaire de la religion chrétienne ; c'est la foi des apôtres qui l'a propagée, et la foi des confesseurs qui l'a fait grandir. Quels temps féconds en vertus splendides que les temps de foi ! Quelle pureté de mœurs ! quelle intégrité ! quel courage ! Les païens eux-mêmes attendaient de la foi évangélique des choses plus grandes que nature, et le reproche le plus amer qu'ils pussent adresser à nos pères, lorsque la faiblesse humaine se montrait en eux, était celui-ci, au rapport de saint Jean Chrysostôme : Quoi ! vous faites cela, et vous êtes chrétiens !

« Qu'est-ce que l'homme sans la Foi ? disait un brillant auteur d'outre-Rhin, qui est passé aux panthéistes : une fleur coupée dans un verre d'eau. » Pourquoi se trouve-t-il parmi nous tant de ces fleurs coupées ? Ce siècle est cependant affamé de croyance ; partout on demande la Foi. Pour la trouver, on fouille les bibliothèques, on fréquente jusqu'aux églises, où des nuées de jeunes gens s'abattent comme des sauterelles à une certaine époque de l'année, pour écouter un prédicateur en

renom. Le prince voudrait qu'elle régnât sur l'esprit des peuples pour la tranquillité de son trône, et le peuple aimerait à la rencontrer chez les Grands, afin qu'il y eût sûreté pour ses droits; chacun la désire à autrui; mais il n'y a qu'un petit nombre d'âmes d'élite qui se l'approprient.

Ce qui fait que la Foi descend avec tant de peine dans le cœur de l'homme, c'est que ce cœur, combattu par les passions, ressemble à une mer houleuse dont les vagues noires et chargées d'algues ne peuvent plus refléchir le ciel; la plus brillante étoile du firmament est inhabile à se refléter dans la boue. La Foi est semblable à la manne du désert de Sin; pour la garder sans qu'elle se corrompe, il faut la recueillir dans un vase pur.

Rien ne peint mieux les destinées de la foi catholique que la parabole d'Ézéchiel, dans son chant lugubre sur la désolation de Juda : « Elle est
« comme une vigne qui a été plantée dans le sang,
« sur le bord des eaux. Les fortes branches qui en
« sont sorties sont devenues les sceptres des rois,
« et sa tige s'est élevée à une grande hauteur au
« milieu de ses pampres; elle a été arrachée ensuite avec colère, et jetée sur le sol. Un vent
« brûlant a séché ses fruits, ses branches si vigoureuses ont perdu leur force, et elle a été
« transplantée dans une terre sans route et sans

- eau. Il est sorti, de ses propres branches, une
- flamme qui a dévoré son fruit ; en sorte qu'elle
- n'a plus poussé de bois assez fort pour devenir
- le sceptre des princes. »



V

L'ESPÉRANCE.



es Grecs avaient sur l'Espérance une ingénieuse allégorie. Ce fut le seul bien qui resta, dit Hésiode, au fond de la boîte fatale de Pandore, pour consoler l'homme de tous les maux qui s'étaient répandus sur la terre. L'Espérance nous est, en effet, la plus constante des amies; elle nous prend, tout enfans, à la main de nos mères, et nous accompagne, où

que nous allions , en jetant des fleurs odorantes sur les sentiers , souvent bien rudes , que nous avons à parcourir avant d'entrer *dans la vallée des ombres de la mort*, et de nous reposer sous les gazons où dorment nos ancêtres. C'est dans ses bras que nous voyons tomber le voile qui nous ôte la vue du monde des vivans ; mais avant que sa douce main nous ferme les yeux , elle nous désigne encore dans l'éloignement , et par delà l'horizon étroit du tombeau , sa radieuse et paisible étoile , la seule qui ne se couche jamais.

L'Espérance participe de la nature des songes , et nous place comme eux en terre de féerie ; mais pendant les rêves de la nuit , notre imagination vagabonde erre au hasard comme une barque sans gouvernail , et nous n'avons aucun empire sur les tableaux changeans et quelquefois lugubres qu'elle nous présente. Dans nos rêves du jour , c'est nous qui tenons la baguette magique et qui créons , dans les espaces de l'avenir , des scènes charmantes et selon nos goûts. Le pauvre matelot , cet enfant du danger , ce nourrisson de la tempête , trompe les longues heures du quart , quand tout dort sur la mer et que l'ombre de la lune joue sur les vagues , en se peignant l'heure désirée du retour. Il voit sa femme , ses enfans , ses honnêtes voisins , courant à sa rencontre , et secouant avec un geste naïf et demi-honteux la grosse larme de joie qui coule à sa

vue ; il entend les bruits du village natal dans le clapotement de la mer qui berce les flancs du vaisseau. La brise, qui chante dans les voiles et qui siffle dans les cordages, lui semble le murmure lointain des cloches du soir, de l'*Angelus*, la douce prière de Marie, l'espérance du marinier. C'est à peine si la voix rauque du canon le tire de sa rêverie, et les couleurs éparses du tableau ne s'éloignent pas tout d'abord ; elles se mêlent lentement, avant de se confondre, comme un paysage qui disparaît sous l'eau subitement troublée.

Nos jouissances présentes sont d'ordinaire si incomplètes et si clair-semées, que l'homme deviendrait plus pauvre en bonheur que le dernier des mendiants ne l'est en fortune, s'il n'avait à ses ordres que l'actualité. L'ennui, qui ronge sourdement les ressorts de l'âme, et qui engourdit en nous les affections les plus saintes et les facultés les plus nobles, n'est chassé que par l'Espérance. Cette habile magicienne, en nous rendant la vie légère, nous ranime par des parfums plus doux que la senteur de la rose au lever du jour, et verse dans notre âme une lumière éblouissante, qui y descend en pluie d'émeraudes, de saphirs et de diamans, comme celle qui tombe des vitraux de nos cathédrales gothiques. Sous le charme de sa présence, tout prend un aspect plus riche, une teinte plus chaude : les blés verts, qui commencent à onduler

sous la brise , se changent en moissons dorées , la cabane à toiture de chaume en ferme opulente , la barque du pêcheur en vaisseau marchand , et la maison modeste du député nouvellement élu en hôtel de ministre. César partageait entre ses adhérens les derniers débris de la fortune des Jules , endettée déjà d'un million d'or. « Que te réserves-tu donc à toi ? demande un chevalier romain. — L'espérance , répond César. » Cette espérance , c'était l'empire du monde ; et elle se réalisa.

L'espérance humaine est douce , mais parfois trompeuse ; l'espérance divine est plus douce encore , et ne trompe point. L'une est un météore qui nous attire quelquefois dans de dangereux marécages , et qui s'éteint sur leurs bords humides ; l'autre est la colonne de lumière qui guidait les Hébreux à travers l'arène sans chemins du pays de la servitude , et qui ne les quitta qu'en vue de la Terre promise et sur le sol de la liberté.

L'Apôtre rend ce témoignage aux Juifs des anciens jours , qu'ils vivaient dans une sainte espérance. Mais cette espérance était plus servile et moins désintéressée de beaucoup que la nôtre : ils espéraient surtout , quand l'ennemi était à leurs portes , qu'ils avaient été rudement châtiés et qu'ils avaient grand'peur ; c'était l'espérance de l'esclave aux genoux du maître et s'humiliant pour obtenir miséricorde. Dans notre espérance , à nous

autres chrétiens , il entre aussi un peu de crainte ; mais ce qui prédomine , c'est l'amour. L'espérance chrétienne est une fleur de la Passion , née du sang du Christ et nourrie des tièdes ondées de la grâce ; c'est l'espérance de l'enfant aimé qui se confie à un tendre père , c'est le don précieux de celui qui est mort pour nous. Élie , emporté sur un chariot de feu , jeta , en s'élevant dans les airs , son manteau de prophète à son disciple favori ; Jésus , en remontant au ciel , d'où son amour pour nous l'avait fait descendre , nous laissa mieux que le manteau d'Élie : il nous laissa l'espoir de le rejoindre un jour , et de partager , dans le royaume de son Père , sa glorieuse immortalité.

« Ne mettez pas votre espérance dans les princes , ni dans les enfans des hommes , dit l'Écriture. L'homme qui met son espérance dans l'homme sera semblable au tamaris du désert ; il enfoncera ses racines dans une terre salée et inhabitable. » Quel enseignement ! et combien il est juste ! Voyez quelle récompense reçurent ces fidèles cavaliers anglais qui avaient tout perdu pour la cause des Stuarts. Charles II , dont l'ingratitude est devenue proverbiale ; les trouva dans la plus affreuse indigence , et les y laissa. Charles-Édouard , suivant le docteur King , son chaud partisan , ne donna jamais une larme ni un regret à tant de braves lairds écossais , dont les têtes blanchirent , pendant des années , sur

les murs de Carlisle et de la Tour de Londres.
« Ah ! si j'avais mis mon espérance en Dieu ,
comme je l'ai mise en mon roi, disait l'illustre d'Al-
buquerque , il ne paierait pas mes longs services
d'une disgrâce, et ne me ferait pas mourir, comme
je meurs, dans cette Inde que j'ai conquise ! »

Est-il plus sûr de mettre son espérance dans les
peuples que dans les rois ?

Le père de Thémistocle , lui montrant dans son
enfance une vieille galère brisée et abandonnée sur
le rivage , lui disait : Voilà comme le peuple traite
ses serviteurs lorsqu'il croit n'avoir plus besoin de
leurs services.

Compter sur la faveur des Grands , c'est se fier à
la glace d'une matinée. Ces hommes, aussi froids et
aussi polis que les marbres de leurs palais, se laissent
encenser comme des idoles , et ne se mettent guère
en peine de réaliser les espérances qu'ils font naître.
Quant aux petits, ils s'attroupent d'ordinaire dans
leur boue native , à la moindre apparence d'orage,
pour crier anathème à leurs défenseurs et les re-
nier à la face des hommes. Toute espérance fondée
sur cette base ruineuse est duperie , misère , extra-
vagance : c'est le roseau brisé de l'Écriture, sur
lequel l'insensé s'appuie , et dont l'éclat lui déchire
la main.

Si l'espérance fondée sur l'homme est la plus
creuse des vanités, comme eût dit le roi Salomon ,

l'espérance qui s'adresse à Dieu est aussi solide que brillante ; nul ne s'est repenti sur son lit de mort d'avoir espéré en celui dont toutes les promesses sont véritables, et qui déclare lui-même dans l'Écriture qu'il n'a *jamais frustré l'espérance du pauvre*. Que de fois son souffle, comme un vent doux, a couru sur la cime des vagues pour en aplanir les rudes sentiers à une frêle barque dont l'équipage l'invoquait comme sa dernière espérance. Il n'est pas besoin de remonter pour cela au temps de la vertu parfaite, aux jours de saint Paul ; ces prodiges se voient encore, de fois à autre, à notre époque déshéritée de miracles, et trop digne de l'être. J'en citerai pour preuve un fait tout récent.

Un brick américain fait naufrage sur une côte inhospitalière d'Afrique, où l'équipage n'a bientôt plus d'autre perspective que la mort. Le capitaine et ses compagnons se préparent à gagner la haute mer dans un canot ; mais le courage est au moment de les abandonner à la vue des brisans qui, par un vent contraire, paraissent leur rendre toute navigation impossible. « Persuadé que nous touchions au dernier moment de notre vie, raconte le capitaine Riley dans la relation de ce naufrage, je dis à mes compagnons d'infortune : Camarades, découvrons-nous ! On m'obéit à l'instant. Alors, élevant les yeux au ciel et mon âme à Dieu, je m'écriai : « Créateur et conservateur de l'univers,

« qui vois en ce moment la détresse où nous sommes réduits, nous te supplions de nous sauver la vie, et de nous permettre de pénétrer, au travers de cette houle effrayante, jusqu'en pleine mer. Mais si nous sommes condamnés à périr, que ta volonté soit faite ; nous remettons, ô mon Dieu ! à ta pitié, les âmes que tu nous as données. Père de l'univers, protège et conserve nos femmes et nos enfans ! »

« A ce même moment, le vent, comme par un commandement divin, cessa de souffler. Nous hélâmes le canot le long du bord, et nous passâmes au large. Les lames, qui se brisaient presque sur nous d'une manière si terrible, se calmèrent soudain en ouvrant à notre canot une espèce de chenal de vingt verges de largeur. Nous pûmes ramer avec plus de tranquillité que sur une rivière dans un temps calme, tandis que nous voyions à dix verges de nous les vagues continuer à s'élever à vingt pieds de hauteur. Nous eûmes presque un mille à ramer de cette manière. Nous restâmes tous convaincus que nous étions sauvés dans cette occasion par l'intervention immédiate de la Providence ; et tous se mirent à rendre grâces à Dieu de cet acte de sa miséricorde.

« Dès que nous eûmes gagné la haute mer et que nous eûmes laissé le bâtiment échoué à quelque distance de nous, les vagues recommencèrent à se

dérourer derrière nous avec la même violence qu'elles déployaient le moment d'auparavant des deux côtés du canot ¹. »

La vie abonde en situations aussi désespérées que celle de ces pauvres marins battus par la tempête. Il y a des momens d'isolement solennel où toute la nature serait impuissante à nous secourir, et toutes les sympathies humaines à nous consoler ; des momens où nous sommes seuls, désarmés, sans force, devant la douleur qui nous tue ; où nous nous agenouillerions volontiers devant notre propre désolation pour lui crier *grâce* ! Voyez une mère auprès du lit où agonise son premier né ; une pauvre femme malade, chargée d'enfans et de misère, plongeant son regard sur les flots qui brisent la barque de son époux ; un ami écoutant au loin le bruit du canon qui tonne contre son ami ; un prince perdant tout, hors l'honneur, dans un combat où il a été vaincu par la trahison ; un juste jeté au fond d'un cachot avec l'écume des scélérats..... En qui voulez-vous qu'ils espèrent, si ce n'est en Dieu ?

Ce sont les espérances et les craintes qui se rattachent à la vie future qui retiennent l'homme dans sa course et le soutiennent dans sa voie. Otez-lui ces excitations glorieuses à bien agir, ces terreurs salutaires qui le domptent, et vous le verrez tomber,

¹ *Le Naufrage et le Désert*, par Creuzé de Lesser.

du haut de son orgueil, dans les rangs de la brute dont il adoptera les instincts les plus désordonnés et les plus farouches, en les empirant. Dites-lui que l'étincelle vitale qui l'anime ne vient point du souffle de Dieu, mais que c'est une flamme ignée sortie de la corruption, comme les feux errans qui courent sur les eaux stagnantes; que la mort est comme la foudre, dont la chute, après quelques minutes de fracas, est suivie d'une nuit épaisse et d'un profond silence; dites-lui qu'il n'y a rien à espérer pour lui par delà les nuages; puis vous verrez s'il n'en conclut pas sur-le-champ que l'homme peut pécher en paix.

Les espérances d'une vie meilleure une fois reniées, la terre ne sera plus qu'un antre de bêtes féroces, dont l'aire, rouge de sang humain, sera foulée par des fils de Satan : des hommes de haine, de meurtre, de rapine et de violence, qui mettront les peuples en coupe réglée, et feront plier en tout sens les lois dans leurs mains, comme de jeunes saules. Alors il se passera, sur la terre de Dieu, des choses étranges comme les rêves d'un homme en délire; des choses qu'on ne pourrait raconter sans rougir de honte et sans pâlir de peur! des choses... comme il s'en est passé en 93!

Ce n'est pas toujours par orgueil que les matérialistes abjurent l'Espérance; le désespoir y entre aussi pour quelque chose. Comme ils sentent en

eux-mêmes qu'ils ont mérité que Dieu les rejette, ils prennent insolemment l'initiative, et rejettent Dieu; ils font les braves par vanité et par forfanterie; ce qui ne les empêche pas, dit railleusement Montaigne, de joindre les mains vers le ciel si vous leur enfoncez une dague dans la poitrine. Ils cherchent à persuader aux autres qu'ils n'ont pas peur, sans réussir toujours à se le persuader à eux-mêmes : ce sont, à vrai dire, de pauvres misérables qui font effort pour paraître pires qu'ils ne peuvent. Voyez Lacenaire au pied de l'échafaud ! Le passé, le passé avec ses effroyables fantômes, voilà ce qui a séché chez plusieurs la dernière racine de l'Espérance. « Si Dieu pouvait nous ôter le souvenir du passé, dit un auteur moderne qui n'a malheureusement pas gagné ses éperons dans la lice de la morale, il n'y aurait ni athées, ni matérialistes. »

Les extrêmes se touchent : l'abus de l'espérance n'est pas moins répréhensible que le défaut, ni la présomption moins damnable que le désespoir. Il se rencontre tous les jours des chrétiens qui vivent mal, et qui ne songent pas même à s'amender, persuadés qu'ils sont que Dieu n'aura jamais le courage de se priver de leur présence dans le paradis. Ces présomptueux se figurent que Dieu leur donnera, par pure libéralité et sans qu'ils aient rien fait pour les obtenir de sa justice, ces biens éternels

que les élus n'ont ravis qu'avec une sainte violence, et après une longue suite d'épreuves, d'austérités et souvent de tortures; quelques uns de ces bizarres croyans, qui voudraient isoler la Foi et l'Espérance des œuvres qui les vivifient, s'imaginent que leur position élevée, le noble sang qui coule dans leurs veines, le nom qu'ils ont acquis dans les armes, dans les sciences ou dans les lettres, leur servira de passeport pour aller au ciel; car Dieu doit avoir égard à cela, pensent-ils, et ne peut en user avec eux comme avec des manans. J'espère bien, disait un gentillâtre anglais qu'on allait pendre pour ses bonnes actions, j'espère bien que, malgré cette vile mort, Dieu me traitera là haut comme un gentleman. — Avant de damner une Mortémart, disait de son côté l'orgueilleuse abbesse de Fontevrault, Dieu y regardera à deux fois. Cette Mortémart, que Dieu ne pouvait damner qu'après avoir pesé les conséquences de la chose, c'était.... Madame de Montespan. Ainsi ce serait simplement affaire au petit peuple d'être damné. Est-ce ainsi que l'entendait celui qui a placé Lazare dans le sein d'Abraham et le mauvais riche au milieu des flammes infernales? Est-ce ainsi que l'ont compris les élus qui possèdent aujourd'hui dans le ciel ce qu'ils ont saintement espéré sur la terre? Je ne le crois pas.

La miséricorde du Dieu créateur qui nous aime

comme le plus précieux ouvrage de ses mains, du Dieu sauveur qui nous a rachetés au prix de son sang, est immense; mais celui qui s'appuie sur cette pensée pour mal faire et qui pêche de gaité de cœur, en fondant son espoir sur une bonté qu'il lasse chaque jour, ne travaille qu'à mériter les châtimens éternels : L'espérance des pécheurs périra, dit l'Écriture, et elle mérite en effet de périr; car elle déshonore la Divinité en lui supposant une lâche faiblesse qui compromettrait les intérêts de sa gloire et violerait les lois invariables de sa justice. La bonté divine n'est pas cette bonté humaine qui se compose d'aveuglement, de fantaisie, de partialité et de faiblesse d'âme; c'est une bonté où la miséricorde ne met point un bandeau sur les yeux de l'austère justice, quoiqu'elle la suive pas à pas; une bonté solide et durable qui est également au-dessus des séductions de la flatterie et des émotions du ressentiment, la bonté d'un juste juge en un mot. Voilà ce qui a fait trembler les saints au milieu de leurs espérances et ce qui leur a fait abandonner si souvent fortune, parens, patrie, pour travailler à mériter le ciel. Ils savaient que le chemin qui conduit à la vie est étroit et rude, qu'il faut le gravir avec effort, et que, si le phare du salut luit brillamment sur la montagne sainte, cette montagne est escarpée et d'un accès difficile et douteux. Assurément, il n'existe pas dans notre

société moderne de noble dame mieux partagée du côté de la naissance et de la fortune que la patricienne Paula. Le sang d'Agamemnon et des princes de l'Argolide coulait dans ses veines; elle comptait les Scipions parmi ses aïeux, et pourtant cette fille des rois grecs et des fiers sénateurs de Rome, ne se fia pas à sa position favorisée pour gagner le ciel. Elle crut que le sang d'Agamemnon était aussi justiciable du tribunal suprême que celui du plus vil esclave, et qu'une suite non interrompue de bonnes actions avait plus de poids dans la balance du Seigneur qu'une longue généalogie. Sachant combien il est difficile aux riches de se sauver, elle imita les matelots qui jettent leur cargaison par dessus le bord quand ils ne peuvent plus se flatter de gagner autrement la plage, et elle troqua sans balancer les trésors qu'elle possédait sur la terre contre l'espérance du ciel.

Il y a quelque chose de plus coupable que l'espérance présomptueuse, c'est l'espérance inique. Celle-ci vient directement de l'enfer, et c'est Satan lui-même qui l'inspire. Il s'est trouvé, dans le monde païen, des hommes assez éhontés pour sacrifier publiquement au parjure, à la mauvaise foi et à l'injustice; il se rencontre, parmi les chrétiens, bon nombre de gens qui ne rougissent pas de sacrifier en secret à ces mêmes odieuses idoles, dans l'espoir qu'elles leur donneront la graisse de la terre

et la rosée du ciel. Oui, il y a des hommes qui bâtissent leur fortune et leurs grandeurs futures sur des plans d'extorsion, de rapine et d'hypocrisie, qui ne peuvent avoir d'autre récompense que l'enfer; des hommes qui immolent patiemment amis et ennemis sur l'autel de leurs espérances et qui, pour élargir encore la vaste enceinte de leurs villas, convoitent le champ de la veuve et la cabane de l'orphelin. Et ils espèrent réussir, ces hommes, non par la grâce de Dieu, mais par la grâce de leur infamie. Ils ne savent donc pas que la gloire du méchant passe comme l'ombre et que la joie de l'hypocrite n'est que d'un moment. Leur fortune est située si haut, disent-ils, que son élévation les rassure. Comme si les régions élevées n'étaient pas précisément celles des orages! Songent-ils donc que leur espérance est une insulte faite à la sainte providence de Dieu; que c'est une lutte follement engagée par eux, qui ne sont que cendre et poussière, avec l'Être puissant qui a dit en parlant de ceux qui leur ressemblent : « Quand l'orgueil de l'impie s'élèverait jusqu'au ciel et que sa tête toucherait les nues, il périra misérablement à la fin, et ceux qui l'avaient vu diront : *Où est-il?* »

Si l'espérance trompeuse est une infatuation qui mine la crainte de Dieu, et l'espérance inique un outrage à sa providence, le découragement est une défiance coupable de sa sainte miséricorde. Tous

les jours des personnes croyantes, mais battues par le vent de l'adversité, font entendre ce cri de désolation : Il ne me reste plus au monde que Dieu ! Il ne vous reste plus que Dieu ! et voilà pourquoi vous perdez l'espoir, pauvres âmes souffrantes ? Croyez-vous donc avoir un faible appui quand vous avez pour appui Dieu lui-même ? S'il vous reste, qu'avez-vous à craindre ? Manque-t-il de miséricorde pour vous sauver, ou de puissance pour vous secourir ? « Si vous pouvez trouver, disait saint Bernard, quelque chose qui soit impossible à Dieu, je vous permets d'espérer ailleurs. »

Il y a dans le nombre restreint des heures que nous dépensons si prodigieusement sur la terre, une heure mystérieuse et fatale où nos illusions tombent une à une devant le rayon céleste de la vérité. C'est l'heure où toutes les actions coupables, que le prisme de nos passions fardait comme des Jézabels, errent lentement autour de notre couche sous leurs propres hideuses formes, comme les spectres qui défilaient, à la clarté d'une lune sanglante, devant la tente de Richard III, la veille de sa dernière bataille ; c'est l'heure où tout ce que nous avons insoucieusement renversé sous le choc de nos passions, broyé sous les roues pesantes de notre égoïsme, ou emporté, flétri comme une feuille sèche, dans le tourbillon de nos faux plaisirs, crie au Seigneur pour demander vengeance et ré-

veille en nous des échos de réprobation. Le scélérat se sent alors sous la main de Dieu, l'impie commence à douter du néant qu'il a pris pour partage, et le juste convient lui-même que c'est une effrayante chose que de mourir. Mais l'Espérance ne déserte point la couche funèbre de l'homme. Elle dit au saint, de sa voix douce et calme : Rassure-toi, car tu as un bon maître ; et au pécheur : Quoique tu entres dans la vigne à l'heure la plus avancée du jour, espère en celui qui sauva le larron de droite et qui composa les touchantes paraboles de l'Enfant-Prodigue et du Bon-Pasteur ; espère en *celui* que l'apôtre a nommé *Dieu de l'espérance*. Les païens avaient des crimes inexpiables ; mais il n'est jamais trop tard, avec nous autres chrétiens, pour se repentir.

Et beaucoup s'endorment avec leurs pères, en écoutant ces consolantes paroles ; beaucoup, après avoir vécu comme s'ils n'attendaient rien du ciel, se tournent pour mourir, dit Montesquieu, du côté de l'Espérance.



VI

LA CHARITÉ.

(Amour de Dieu.)



ENTRE tous les hommages que l'homme offre au grand Auteur de la nature, le plus saint, le plus noble, le mieux reçu, c'est celui de ses affections. L'homme peut acheter la bienveillance et la protection de l'homme en lui présentant de l'or et des pierres précieuses; mais l'or et les pierres précieuses n'ont pas, aux yeux de Dieu, plus de valeur que l'argile et le sable. Il n'a besoin ni de victimes grasses, ni d'obla-

6*

tions , ni de prémices , ni de parfums ; il l'a dit lui-même aux enfans d'Israël , par l'organe de ses prophètes. Que lui offrir alors ? Quelque chose qui soit à nous : un sentiment libre comme l'air , incorruptible comme l'Océan , pur comme la lumière , et qui tende à s'élever comme la flamme ; un sentiment qui se donne et ne se vende pas , et qui soit aux sentimens de l'âme , ce que l'or est aux autres métaux : l'*Amour divin* , qui entre pour une si large part dans les béatitudes célestes , et que Dieu , qui se penche vers nous avec une tendre pitié , aime à rencontrer sur la terre.

Si l'amour purement humain attire l'amour ; si cette flamme vacillante et grossière , qui s'allume au flambeau des sens , peut faire naître une autre flamme , combien l'amour du Créateur envers sa créature ne devrait-il pas embraser une âme bien née ! S'il est naturel , selon le monde , d'aimer qui nous aime ; qui donc nous aime plus que Dieu ? qui nous a donné des preuves plus frappantes et plus continues de tendresse et de sollicitude ? N'est-ce pas *lui* qui a créé le monde en le décorant comme un prince décore son palais pour y recevoir une royale et belle fiancée ? N'est-ce pas *lui* qui commande au soleil , son esclave , de mûrir nos moissons , et aux nuées du printemps de nourrir nos plantes ? N'est-ce pas *lui* qui a disposé , avec une admirable symétrie , sur toute la surface du globe ,

les forêts sombres , les plaines émaillées de fleurs et les silencieuses vallées, comme des caravansérails de repos pour sa créature de prédilection ? Le vent, la lune, les nuages, le ciel, tout est en mouvement pour nous. A qui devons-nous l'existence ? à qui devons-nous la pensée ? à qui devons-nous la vertu ? N'est-ce pas à Dieu ?

Qui a jeté tant de petites joies imprévues dans le sentier que nous parcourons ? Qui a détourné tant de nuages orageux tout près de crever sur nos têtes ? Qui a fait fleurir l'espérance au fond de l'abîme du désespoir , et sortir le succès de l'événement même qui semblait gros de notre ruine ? Qui nous a préservés du canon des batailles, des tempêtes de l'Océan, des éclats de la foudre, de la contagion qui décimait nos villes ? Dieu , toujours Dieu !

De quel front pouvons-nous être ingrats envers Dieu , nous qui n'oserions, par pudeur, afficher publiquement de l'ingratitude envers l'homme ! Si un voisin généreux se défaisait gratuitement en notre faveur de quelques champs, de quelques vignes ; s'il remplissait nos coffres de son argent, nous nous croirions obligés de l'aimer, et, au besoin, de le servir. Dieu n'a-t-il pas fait cent fois davantage ? Il a mêlé l'or au limon des fleuves, caché le rubis et l'émeraude dans les cailloux , et veiné les couches pierreuses des montagnes de filons de cuivre et d'argent. Il a peuplé, pour nous,

les plaines de brebis dont les toisons nous défendent contre le froid, de cavales qui nous transportent d'un lieu à l'autre, de génisses qui nous donnent un doux breuvage, et de bœufs qui tracent nos sillons. Il a couvert le sol de plantes nourissantes et salubres ; il a semé sous nos pas des touffes de fleurs embaumées et placé sur nos têtes des oiseaux chantans ; enfin il a pavé l'Océan de nacre, d'ambre et de corail. Fut-il jamais ami plus généreux et bienfaiteur plus magnifique ?

Dieu a donné à l'homme la vaste terre pour héritage ; mais l'homme , trop cupide pour vouloir que cet héritage restât en commun , a fait des lots particuliers de cette grande fortune publique. Son égoïsme a dérangé les plans de Dieu. Si quelques uns des invités du grand banquet de la nature n'ont pas été servis selon leur faim , la faute en est à ceux qui , à l'imitation des héros d'Homère , se sont adjugé des parts sept fois plus fortes que les autres. Dieu a splendidement couvert la table de ses grâces : il a été , pour sa créature , un hôte grand et libéral ; ce n'est pas sa faute si ses conviés , se ruant , à la manière des ours , sur ce magnifique festin , l'ont terminé comme le fut jadis celui des Centaures et des Lapithes.

L'Écriture revient souvent sur l'amour que Dieu porte à l'homme , et ce n'est pas sans dessein qu'elle se plaît à s'appesantir sur cette pensée. Le

Dieu que nous adorons est un Dieu caché et puissant dont l'essence nous est inconnue ; qui habite la partie la plus mystérieuse de l'éternité, et qui s'environne de nuages. Une nature si peu semblable à notre nature, une puissance que rien ne contrôle, une connaissance qui embrasse jusqu'aux mouvemens secrets de nos cœurs, nous frapperaient naturellement d'épouvante, si Dieu ne nous rapprochait de lui par sa bonté. Son amour pour sa créature intelligente est présenté, en vingt endroits de l'Écriture, d'une manière qui touche le cœur :

« De même qu'un père a une compassion pleine de tendresse pour ses enfans, ainsi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent ; car il connaît la fragilité de notre vie, et il sait que nous ne sommes que poussière.

« Le Seigneur est le refuge du pauvre ; il ne méprise point son humble supplication, et il l'exauce lorsqu'il crie vers lui ; il est proche de ceux dont le cœur est triste.

« Le Seigneur donne des alimens à ceux qui ont faim, délie ceux qui sont dans les chaînes, relève ceux qui sont brisés, et enseigne ses voies à ceux qui sont doux ; il garde l'étranger, et prend sous sa protection l'orphelin et la veuve. »

Comment l'homme reconnaît-il cet amour miséricordieux qui descend de si haut jusqu'à lui ?

Écoutez ce qu'en pense Dieu lui-même : « J'ai aimé Israël, dit-il à son prophète, comme le voyageur altéré aime les grappes de raisin qu'il rencontre dans le désert, et Israël n'a eu que du mépris pour moi, comme une femme qui dédaigne un homme qui l'aime. »

Le reproche n'est que trop fondé ; car nous oublions Dieu tant que notre sort est prospère, et nous ne pensons à lui, dans l'adversité, que lorsque tout secours nous manque et que nous ne pouvons tirer de consolation d'aucune chose.

Et cependant l'Amour de Dieu agit sur l'âme humaine comme le cours d'eau vive sur la prairie ; il l'inonde, la fertilise et la garantit de la sécheresse qui éteindrait ses couleurs et fanerait toute sa beauté. L'homme qui aime Dieu pose sa tête sous l'auréole rayonnante des saints, et prend un avant-goût du bonheur céleste ; il use dignement de la vie, et son cœur est purifié par la sainte flamme qui y brûle, comme les lèvres du prophète par le tison ardent de l'ange.

Le précepte de l'Amour divin était connu des Juifs ; c'était le premier, le plus grand de leurs commandemens : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces, avait dit Jéhovah lui-même au milieu des foudres du Sinaï ; et Moïse avait ajouté : Vous écrirez ces paroles non seulement sur la

pierre, mais dans votre cœur ; vous les apprendrez à vos fils, vous les méditez à votre réveil, vous les attacherez à vos mains, vous les écrirez sur vos portes, etc. Et les Juifs, peuple positif s'il en fut jamais, prenant l'ordonnance à la lettre, écrivaient le précepte de l'Amour de Dieu sur des bandelettes de parchemin, et se les attachaient aux bras et au front lorsqu'ils montaient au temple pour prier. Le premier précepte du Décalogue se lisait sur l'argile de la cabane, sur les lambris de cèdre du palais des rois et sur le cimenterre du soldat ; c'était la base du dogme et le but avoué des actions, même indifférentes, de chaque jour. Toutefois, chez cette nation, où l'intérêt prédominait sur les plus saintes affections de l'âme, l'or de l'Amour divin n'était point séparé de sa cangue de terre ; c'était un amour avide de biens et de récompenses, un amour prêté à usure, pour ainsi dire, et qui n'excluait point l'amour des dieux de l'étranger quand cet amour adultère semblait profitable. Aussi, lorsque le prophète Jérémie reprochait aux Hébreux, avec une sainte amertume, les oblations qu'ils offraient, le soir, sur leurs toits de sycomore, à la reine des nuits, l'Astarté phénicienne, et qu'il attribuait à ces pratiques idolâtres les victoires des Assyriens, ils répondaient violemment : Pourquoi cesserions-nous d'adorer cette divinité étrangère, mais protectrice, qui fait prospérer nos champs, nos trou-

peaux et notre négoce? Tout était là. Les Juifs voulaient que chaque grain d'encens leur valût quelques tas de gerbes, quelques boisseaux d'olives, quelques cuves de raisin de plus; et ils ne reculaient pas, à l'occasion, devant un acte d'idolâtrie, s'ils croyaient avoir le bénéfice de leur crime.

Les reproches des prophètes envoyés de Dieu portaient généralement sur ce manque d'amour et cette désertion honteuse aux dieux de l'Égypte et de la Syrie.

C'est qu'alors le cœur des Hébreux était assez vaste pour contenir Dieu et Mammon, et que s'ils assistaient pieusement le matin au sacrifice solennel du temple, on les voyait, au milieu du jour, offrir des victimes à Baal sur les places publiques, ou sacrifier à Moloch au bord des torrens. Lorsque des jongleurs égyptiens, le front couronné d'une verte guirlande de lierre, criaient dans les rues populaires de Samarie : Fils des Hébreux, qui *adorez les veaux*, suivez-nous à Bethel! le peuple s'attroupait, pour se rendre aux *hauts lieux*, sur les pas des prêtres d'Apis. O honte! oublier le Dieu de Moïse, le Dieu qui les avait tirés d'Égypte, le Dieu dont le culte monumental avait des trophées, constatant des prodiges, sur tous les points de leur terre natale, pour adorer une bête herbivore qui eût préféré une botte de foin aux plus riches parfums

de l'Asie; renier bassement le Dieu d'Abraham pour un veau! Pauvre race humaine!

Oui, diront les Occidentaux, c'était là de honteuses et déshonorantes folies; ce peuple était bien absurde, bien fou! Grâce à Dieu, le monde chrétien est pur de ces énormités: nous laissons la brute dans les prairies, les crocodiles au fond des fleuves, et les poissons sous les algues verdâtres de l'Océan; tout cela ne nous est de rien, et nous ne partageons point nos adorations entre le Dieu du ciel et de vaines idoles.

— En êtes-vous bien sûrs?

Vous n'adorez ni Mars, ni Jupiter, ni Apis, ni Baal, j'en conviens; mais aimez-vous le Seigneur votre Dieu *par-dessus toutes choses*? Regardez bien au fond de votre cœur; ne découvrez-vous pas, sous ses secrets replis, un autel privilégié vers lequel se portent sans cesse vos vœux? Vous n'avez jamais fléchi le genou devant des dieux d'argent ou d'or; mais vous recélez dans votre âme une foule d'idoles invisibles, que vous cachez à tous les regards, comme Rachel cachait les dieux dérobés de son père. Les idoles n'étaient en grande partie que des passions divinisées; êtes-vous sans passions, ô mes frères de l'Occident? Vous ne sacrifiez point à Plutus; mais l'amour effréné de l'or n'est-il pas une idolâtrie? Vous n'offrez point d'oiseaux de proie à Thor, comme quelques uns de vos aïeux;

mais est-il bien certain que Dieu passe avant la gloire dans votre âme? Vous ne consacrez point vos enfans à Moloch; mais n'en choisissez-vous jamais un d'entre eux pour idole? Et vous, jeunes hommes de notre temps, qui ne vous couronnez plus de myrte pour offrir de blanches colombes sur l'autel de la beauté déifiée, n'avez-vous jamais préféré des charmes mortels à de saintes amours? le Créateur a-t-il toujours passé avant la créature? Vous vous raillez des anciens qui sacrifiaient aux furies : ne vous voit-on pas chaque jour sacrifier à l'ambition, à la colère, à la vengeance, ces furies plus dangereuses que les Euménides? Vous vous indignez de l'insolence des Philistins qui mirent l'arche du Seigneur dans le temple de leurs faux dieux; Dieu est-il mieux accompagné dans le sanctuaire de votre cœur? Les idoles de la Phénicie tombèrent la face contre terre à l'aspect de la majesté redoutable du Dieu d'Israël; toutes les vôtres restent debout!

Et pourtant le Christ l'a dit lui-même à ses disciples : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi¹. Ce qui ne signifie en aucune manière qu'il faille briser un à un nos liens de famille et nous dessé-

¹ Mathieu, x, 37.

cher l'âme à loisir ; mais subordonner à Dieu nos meilleures affections, et ne pas faire passer la poussière avant celui qui l'anima.

Le Dieu des chrétiens *est le Dieu des vallées, aussi bien que le Dieu des montagnes* : il dispose des richesses du temps comme de celles de l'éternité ; il multiplie, quand il lui plaît, la fortune de ses serviteurs ; et la religion ne défend pas de lui demander son appui pour des entreprises justes et honorables. Mais aimer Dieu uniquement à cause des biens temporels qu'on attend de lui, ce n'est point aimer Dieu, c'est aimer ces biens temporels. C'est imiter les Juifs qui avaient fait entrer dans leur pacte d'alliance avec le Seigneur les sources d'eaux vives, la fertilité des champs, la rosée du ciel, l'abondance des fruits, les dépouilles opimes des Philistins, et auxquels il fallait jusqu'à l'espérance de trouver des trésors cachés. C'est, en un mot, exiger des arrhes sur les biens célestes qui nous sont promis, et faire du souverain Maître de la nature l'instrument de nos vues cupides. Cet amour usuraire serait bien autrement lâche et honteux parmi nous que parmi les Juifs ; car nos obligations envers Dieu et son Christ sont bien autrement grandes et sacrées. Bonté divine ! comment pourrions-nous essayer de dénouer les nœuds d'amour qui nous lient ? Dieu n'est pas seulement pour nous le Dieu créateur et législateur ; il nous a

rachetés au prix de son sang, il s'est soumis à une mort infâme pour annuler le pacte de damnation qui nous faisait esclaves de l'enfer. La rédemption donne des droits bien plus forts à Dieu sur nos cœurs que la simple création : aussi le chrétien est infiniment plus coupable que n'étaient le juif et le païen, lorsqu'il refuse à Dieu son amour. Le juif et le païen péchaient contre leur créateur ; le chrétien pêche en outre contre son sauveur ; et pécher contre l'amour souffrant, rédempteur, miséricordieux, est bien autre chose que de pécher contre l'autorité. C'est démente et folie que de désobéir à notre souverain Seigneur, qui peut punir par des châtimens effroyables notre rébellion contre ses préceptes ; mais insulter, renier, affliger le Christ, le Dieu de l'Amour, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse, ce n'est pas le péché d'un homme, quoique trop d'hommes le commettent ; c'est celui de Satan, qui, le premier, a rendu à Dieu haine pour amour. Donc nous devons aimer Dieu d'une affection indépendante des grâces temporelles, et persister dans l'amour du Christ, qui nous a aimés jusqu'au dernier soupir, au milieu de la bonne et de la mauvaise fortune. C'est ainsi que l'entendaient ces chrétiens primitifs qui bravaient le fer et le feu pour lui rester fidèles.

Sacrifie, disait à saint Victor le préfet Astérius, sacrifie si tu es sage, autrement, par les dieux im-

mortels , je vais te faire subir des tourmens affreux.

— Je ne sacrifierai jamais qu'au Dieu véritable, répond Victor, et je donnerais pour lui mille vies s'il était possible. Commande, ô préfet de Maximien, commande que l'on hache et que l'on déchire ce corps périssable, afin que j'aie autant de bouches que de plaies pour louer mon Dieu, et que ces plaies soient comme des portes par où mon âme puisse s'envoler.

Que de séductions, que de terreurs déployées en vain pour fléchir ces mâles courages ! D'un côté les bijoux , l'or, la pourpre, les couronnes pontificales et la toge des sénateurs; de l'autre, le bûcher, le glaive, les chevalets et les flèches numides.

— Choisis, disait le magistrat romain.

— J'ai choisi, répondait le soldat de Dieu.

— La vie et les grandeurs ?

— La mort.

— Jeune vierge au pudique regard, veux-tu voir à tes pieds le proconsul romain; veux-tu que des esclaves richement vêtus portent, dans la demeure de tes pères, les dons de l'hyménée dans des corbeilles d'or ?

— J'ai un époux, seigneur !

— Un époux ! tu mens ; quel est-il ?

— Le Dieu des chrétiens.

— Sais-tu que les fiancées de ce Dieu ont des

fonets et des ongles de fer pour présens de nocces ;
et que leur hymen se conclut au milieu des lions
de l'amphithéâtre ?

— Je le sais.

— Pourquoi t'obstiner à mourir, pauvre enfant !
Renonce à ta secte persécutée. Sois à moi ; viens
dans mon palais , je t'y entourerai d'un faste à
éclipser celui d'une reine barbare. La soie de Perse,
les merveilleux tissus de Biblos et de Laodicée, se-
ront des étoffes à ton usage. A toi les diamans de
l'Inde , le corail de l'Afrique et les plus belles perles
de l'Orient ; à toi les mules ferrées d'or, les lambris
d'ivoire, les pavés de jaspe , les longs banquets et
la place d'honneur au cirque. Cent esclaves seront
à tes ordres , veux-tu ?

— Tout cela ne vaut pas l'Amour de mon Dieu !

— Pauvre jeune insensée, c'est la mort que tu
me préfères ; et quelle mort , dieux immortels !

— Cette mort est la voie qui conduit à la vie !

— La chrétienne aux lions !!!

C'est ainsi que résistèrent et que moururent les
Agathe, les Agnès, les Théodora, les Marguerite
et tant d'autres vierges chrétiennes qui, aimant
Dieu d'unique amour, s'envolèrent dans le sein
de leur céleste époux comme des colombes in-
nocentes. Soutenues par celui qui fortifie les âmes
pures, elles déployèrent un courage qui attendris-

sait jusqu'à leurs bourreaux et qui égalait celui des confesseurs les plus illustres ; grâce au divin Amour, les lianes du christianisme s'élevèrent à la hauteur majestueuse des cèdres.



VII

LA CHARITÉ.

(Amour du prochain.)



Un docteur juif fit un jour à Jésus cette question pour le tenter : Maître, que faut-il faire pour obtenir la vie éternelle? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous?

— Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même.

— Vous avez fort bien répondu ; faites cela et vous vivrez.

Mais le jeune pharisien, qui s'inquiétait moins d'être que de paraître, n'avait garde de se contenter de cette brève et sage réponse ; car son but était moins de s'instruire que de faire étalage de ses bonnes œuvres. Il voulait passer pour juste, dit l'Évangile, ce qui signifie que, suivant l'esprit orgueilleux de sa secte, il cherchait l'occasion de se glorifier, aux yeux du grand Prophète galiléen, de son exactitude scrupuleuse à porter au temple la dime de ses dattes, de ses olives, de ses gerbes, et même celle des plantes aromatiques de ses vergers ; qu'il n'eût pas été fâché que chacun sût en Israël qu'il déposait une riche aumône pour les indigens dans le tronc de la synagogue, et que ses moissonneurs avaient reçu l'ordre formel de laisser des épis sous les pas des glaneuses. Persuadé qu'à chaque précepte de Jésus il pourrait répondre : Maître, je fais cela ; le docteur, voulant rentrer dans un sujet où sa vanité pharisaïque trouvait son compte, sollicita l'explication de la seconde partie du texte sacré. Qui est mon prochain ? dit-il.

Cette question qui serait étrange dans la bouche d'un suivant du Christ, ne l'était en aucune manière chez un disciple de la synagogue. La Charité, qui était parmi les Hébreux une vertu purement locale, n'avait point de limites bien déterminées. Les uns

entendaient par le mot *prochain* leur famille et leurs serviteurs; les autres, élargissant un peu ce cercle rétréci, y faisaient entrer leur hameau, leur ville natale, une partie de leur tribu même; mais c'était tout. Jamais la rosée d'une aumône juive n'avait rafraîchi l'étranger; pour éluder à cet égard le précepte formel de la loi de Moïse, ils soutenaient que ce mot *étranger* n'était applicable qu'aux prosélytes¹.

Si les nations voisines de la Judée n'avaient rien à attendre de son bon vouloir, il en était une surtout qui possédait toute sa haine, c'était celle des Samaritains. Une malédiction comme jamais peuple n'en reçut d'un autre, pesait sur la schismatique Sichem: tout commerce était prohibé entre les deux peuples, toute communication défendue; tout ce qui appartenait aux Samaritains, y compris leurs troupeaux, leurs fruits et leurs fontaines, était immonde comme le porc; non content de leur interdire à jamais l'espoir de rentrer dans le sein de la synagogue, on avait poussé le fanatisme jusqu'à les chasser par avance du ciel et à les déclarer maudits. C'est avec ces idées étroites et ces préjugés nationaux, partagés par les disciples mêmes de Jésus-Christ, que le docteur de la loi attendait la réponse du Sauveur des hommes à cette question

¹ Voyez Basnage.

insidieuse : Qui est mon prochain ? Le souverain Maître des affections humaines répondit par une des plus sublimes paraboles de la loi nouvelle.

« Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho , dit-il , tomba entre les mains des voleurs , qui le dépouillèrent , le couvrirent de plaies , et s'en allèrent le laissant à demi mort.

« Il arriva ensuite qu'un prêtre descendait par le même chemin, lequel l'ayant aperçu passa outre.

« Un lévite , qui vint aussi au même lieu , l'ayant considéré , passa outre encore.

« Mais un Samaritain qui voyageait étant venu à l'endroit où était cet homme et l'ayant vu , en fut touché de compassion : il s'approcha de lui , versa de l'huile et du vin dans ses plaies et les banda ; et l'ayant mis sur son cheval , il le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui.

« Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte et lui dit : Ayez bien soin de cet homme , et tout ce que vous dépenserez de plus je vous le rendrai à mon retour. »

Ce touchant apologue terminé , Jésus fit un appel au cœur du jeune pharisien : Lequel de ces trois hommes , dit le Fils de Dieu , vous semble-t-il avoir été le prochain de l'autre ?

— Celui qui a exercé la miséricorde envers lui.

— Allez donc et faites de même.

Quelle divine leçon ! quels hauts enseignemens !

quelle sainte et poignante ironie ! Comme Jésus flétrit, rien qu'à le peindre, le lâche égoïsme qui éloigne l'homme heureux de l'homme qui souffre, l'homme qui ne manque de rien de celui qui manque de tout ! Bonté divine ! un fils d'Aaron, un prêtre du Très-Haut, un homme qui enseigne au peuple la morale et l'humanité, manquer d'humanité lui-même parce que personne ne le regarde ; parce que personne n'est là pour porter jusqu'au ciel un mot consolant, un simple serrement de main ! Et voyez quelle admirable connaissance du cœur dans cet apologue sacré. L'Aaronide poursuit sa route sans oser jeter un regard sur le malheureux qui sollicite sa pitié ; une secrète honte s'élève dans son âme ; la rougeur lui monterait au front s'il envisageait le pauvre blessé qu'il laisse au milieu des étreintes de l'agonie. Pour avoir le triste courage de l'abandonner seul et nu au bord de la route, il est forcé de regarder ailleurs. Cet homme était peut-être un des princes de la synagogue, que la flatterie, l'amour de l'or ou le servilisme de ses sycophantes avaient gâté.

Il ne manque à ce portrait d'un homme sans compassion, qu'un seul coup de pinceau de plus pour le rendre odieux ; Notre-Seigneur le donne au lévite qui vient après. Celui-ci s'arrête et regarde. Il ne passe pas rapidement comme le prêtre qui

semble se méfier de quelque mouvement humain ; non, il s'arrête délibérément ; il compte, il examine les blessures ; il donne à la pitié le temps de s'éveiller dans son âme ; il voit l'imminence du péril ; il pèse toutes les chances de mort qui menacent cet homme, et poursuit son chemin sans lui offrir une seule goutte de l'eau de sa gourde, sans lui dire une seule parole d'espérance, sans relever sa tête écrasée contre les cailloux roulans du sentier ! Que voulez-vous ? ce malheureux semblait avoir si peu de temps à vivre qu'en le faisant soigner à une hôtellerie, c'était des frais qu'on était en danger de perdre ! D'ailleurs, était-il convenable qu'un ministre inférieur du temple se donnât les airs d'être plus humain que son supérieur ? c'eût été d'une politique malhabile... Le plus sûr était d'abandonner cet homme de rien à son mauvais sort... Et le lévite passa outre.

Hélas ! ce fut sans aucun espoir de secours que le voyageur vit paraître au détour de la rampe rocheuse à l'ombre de laquelle il gisait sanglant, un cavalier de Samarie. Qu'attendre de l'ennemi héréditaire d'Israël, du réprouvé de la loi?... Mais cet ennemi avait des entrailles d'homme et un cœur de chair et de sang. L'excommunié de la synagogue mit l'enfant délaissé de la synagogue sur son cheval ; le maudit versa l'huile et le vin dans les bles-

sures du vrai croyant ; le prêtre et le lévite savaient par cœur la loi de Moïse, mais c'était le fils de Bélial qui la pratiquait !...

Et voilà ce que vous avez raconté aux enfans des hommes, Seigneur, en leur disant : Faites de même !

Oh ! que cette magnifique parabole a fait de saints dans l'Église de Dieu ! Quels ruisseaux de lait et de miel ont découlé de cette source sanctifiée ! Que d'actes d'abnégation, de justice, d'humanité, de bienveillance universelle, l'ont pour origine ! Les premiers chrétiens l'avaient enchâssée dans leur cœur comme l'émeraude dans l'or ; aussi leur sainte pitié ne fit jamais acception de personnes, et leur aumône descendait, comme une douce pluie, sur le juif et sur l'idolâtre aussi bien que sur leurs frères indigens. Quelle charité tendre et persévérante, quelle bonté courageuse, quel désintéressement sans bornes, dans les soins que les chrétiens persécutés se rendaient l'un à l'autre ! Les Grands qui avaient embrassé la foi, étaient pour les petits comme des cèdres du Liban qui abritent les passereaux sous leurs fortes branches ; les pasteurs étaient sévères pour eux-mêmes et bons pour les brebis perdues. « On se rend indigne de la miséricorde divine, disait l'énergique saint Cyprien, quand on n'exerce pas soi-même la miséricorde. » Chaque prêtre de Jésus-Christ, évitant l'exemple odieux du prêtre de Moïse, pouvait dire à Dieu avec Job : « J'ai défendu

le pauvre contre l'oppression des puissans ; j'ai protégé l'orphelin qui n'avait point d'appui, et la veuve m'a donné mille bénédictions ! » Des soldats chrétiens faits prisonniers sur un champ de bataille étaient-ils emmenés captifs dans les vastes forêts germaines, un diacre y arrivait bientôt sur leurs traces avec leur rançon, pour laquelle on avait vendu jusqu'aux vases sacrés d'une église encore indigente. Les soldats de César traversaient-ils, avec leurs aigles, une contrée où chaque famille leur offrait les plus belles grappes de sa vigne, les pains les plus blancs, le vin le plus pur et l'eau la plus fraîche ; c'était des villages chrétiens ¹. Qui est-ce qui ramassait sur les degrés de marbre du temple de Mars ou de Jupiter l'esclave mourant que son maître, par une sordide économie, abandonnait à la mort cruelle de la faim ? le chrétien échappé la veille, peut-être, aux chevalets et aux tortures du paganisme ! Et qui recueillait l'enfant nouveau-né qu'une matrone romaine faisait jeter le soir aux chiens qui hantaient les rives du Tibre ? une pauvre servante de Jésus-Christ !

Les idolâtres étaient frappés de ces vertus nouvelles, que leur société sans croyance, que l'égoïsme desséchait à mort, ne comprenait pas. Lucien qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double

¹ Voyez la vie de saint Pacôme.

athéisme, ne croyant ni à la Providence ni à la vertu, raconte avec un étonnement railleur, injurieux pour lui seul, que le Législateur des chrétiens leur a mis dans l'esprit qu'ils étaient tous frères; et il rapporte à cette occasion les prodiges de leur générosité, leurs voyages lointains, leurs sacrifices sans mesure pour secourir celui d'entre eux qui tombe dans l'infortune.

Ces touchans exemples d'union, de fidélité, de dévouement, agissaient sur le monde romain comme de tièdes ondées sur les glaces d'un long hiver; le stoïcisme lui-même, cette pétrifiante philosophie qui traitait la chair et le sang comme s'ils eussent été de marbre, s'amollissait à la douce chaleur de l'astre du christianisme, et commençait à sentir quelque chose qui ressemblait à la compassion mutuelle; la secrète influence de la Charité devançait le triomphe du dogme sur les erreurs du polythéisme, et *le monde païen, dur et corrompu, était insensiblement converti à l'humanité, avant de l'être à la religion.*

« Le bon empereur Antonin, dit le chancelier de l'Hôpital, pratiqua tout le long de sa vie, bien qu'il fût païen, les deux préceptes de l'Évangile qui sont d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même; et il y a grande apparence qu'il tenait cette instruction des chrétiens. »

La même nuance chrétienne caractérise la phi-

losophie de Marc-Aurèle ; il ne cherche pas la vertu dans l'orgueil et dans l'insensibilité comme faisait le stoïcisme , mais dans le bonheur des autres. « Tu les aimeras , dit-il , si tu viens à penser que tu es leur frère ; que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font des fautes , et que dans peu vous mourrez tous. »

Il y a loin de cette bienveillance indulgente à ces dures paroles de Thraséa : *Qui hait les vices hait les hommes*. C'est que Thraséa vivait sous Néron , et que sous Néron la morale chrétienne était mystérieusement enfermée dans les catacombes.

Qui aide son frère sera honoré , dit l'Esprit-Saint. Cette maxime était la règle de conduite des premiers fidèles ; chacun faisait tourner au profit de tous , les biens ou les talents qu'il avait reçus de la Providence. S'élevait-il une persécution ? les grands officiers de l'empire cachaient leurs frères persécutés dans le palais même des Césars ; les commandans des galères mettaient entre le chrétien poursuivi et la hache du licteur , les flots orageux de la Méditerranée ; le centurion l'abritait sous sa tente , tandis que l'orateur formé à l'éloquence dans les célèbres écoles d'Athènes , disculpait énergiquement les chrétiens des accusations absurdes , mais toujours fatales , d'athéisme et de sédition. Quoi de plus noble et de plus touchant que ce début de l'apologie de Justin !

« A l'empereur Tite *Ælius Antonin*, pieux , auguste ; à *Lucius* philosophe , fils de *Lucius* par la naissance , et d'*Antonin* par l'adoption , prince ami des lettres ; à la vénérable assemblée du sénat et au peuple romain tout entier ; au nom de ceux qui , parmi tous les hommes , sont injustement haïs et persécutés , moi , l'un d'eux , *Justin*, fils de *Priscus*, je présente ce discours et cette prière. » Puis l'éloquent panégyriste démontre à quel point et avec quelle injustice ses frères sont calomniés.

La peste éclate en Orient et déploie toutes ses fureurs sur la ville populeuse d'Alexandrie ; les chrétiens s'isolèrent-ils pour échapper à la contagion ? Laissons parler saint Denis , leur évêque.

« L'esprit de sédition avait armé les habitans d'Alexandrie les uns contre les autres. Aux fureurs de la guerre civile , succéda la peste la plus violente. Il n'y avait pas , dans Alexandrie , une seule famille qui n'eût quelque mort à pleurer. La consternation était peinte sur tous les visages ; on n'entendait que cris et que gémissemens ; des émanations cadavéreuses empestaient l'air que les vents achevaient de corrompre en se chargeant des vapeurs infectes du Nil. La crainte de la mort éloignait les païens de leurs amis et de leurs proches ; ils les jetaient agonisans au milieu des rues et leur refusaient la sépulture , tant la crainte horrible d'une mort pareille les épouvantait..... Ce fut en

cette occasion que le christianisme fit voir au monde païen de quoi la charité est capable. Les chrétiens qui, pendant la persécution de Dèce, de Gallus et de Valérien, avaient été forcés de se cacher au fond des déserts ou sur des vaisseaux exposés à la fureur des vagues, pour tenir leurs pieuses assemblées; qui n'avaient pu célébrer les divins mystères que dans des prisons ou sous des voûtes souterraines, les chrétiens accoururent au secours des pestiférés et se dévouèrent à leur service; ils soignèrent les malades, encouragèrent les mourans, ensevelirent les morts; beaucoup succombaient victimes de leur charité, mais d'autres se mettaient avec le même courage à leur place demeurée vide. C'est ainsi que les plus pieux de nos frères, que les plus saints de nos prêtres, de nos diaeres et même de nos laïques ont terminé leur vie. »

On sait comme le peuple-roi traitait ses esclaves; on sait l'abot de fer qu'ils traînaient pendant le travail, la nourriture insuffisante, la nudité à peine voilée par un sale haillon, l'anneau qui les enchaînait durant la nuit à la porte du maître comme les dogues de nos basses-cours, le souterrain fétide où ils étendaient leurs membres fatigués sur des dalles de pierre, et l'île du Tibre où on les envoyait mourir quand l'âge et le labeur avaient usé leurs forces. Les Romains voyaient dans leurs nombreux esclaves non pas des hommes, mais des

choses , *res publica* ; les chrétiens y virent des frères malheureux. Mais, leur disaient les païens, n'existe-t-il donc chez vous aucune différence entre les individus ; n'y a-t-il pas des riches , des pauvres , des esclaves , des maîtres ? — « Non , répondait Lactance , et c'est parce que nous nous croyons tous égaux que nous nous appelons du nom de frère ; pour nous , sous le rapport spirituel , il n'y a point d'esclaves , et , religieusement , nous sommes tous serviteurs de Dieu. »

Saint Jean Chrysostôme , cet homme divin qui s'était si bien pénétré de l'esprit de l'Évangile , eût voulu un affranchissement complet ; et saint Cyprien , adressant la parole à un gouverneur idolâtre , lui disait avec une sainte énergie : Homme d'hier ! ton esclave est-il moins homme que toi ?

Ces principes de charité portaient de dignes fruits. Sous le règne de Trajan , Hermès , préfet de Rome , nouvellement converti à la foi chrétienne , dont il fit un glorieux martyr , rendit la liberté , et assura libéralement des moyens d'existence , à douze cents esclaves ; et Comasius , sous Dioclétien , en affranchit quatorze cents le jour de leur commun baptême , en prononçant ces belles paroles : Ceux qui deviennent les enfans de Dieu ne doivent pas être les esclaves d'un homme. Quelle magnifique application des préceptes évangéliques ! Donner à l'esclave pour aumône la liberté... Oh ! il dut y avoir

ce jour-là une grande joie parmi les anges du Seigneur !

Il est à remarquer que, dans ce que notre divin Rédempteur nous découvre du terrible interrogatoire du jour des épouvantemens, les peines et les récompenses portent en général sur le précepte de l'Amour du prochain : « Retirez-vous de moi , maudits ; allez au feu éternel ; car j'ai eu faim , et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif , et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement , et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits , et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison , et vous ne m'avez pas visité !... »

Que pouvait dire de plus le grand Auteur de l'Évangile pour nous porter à la miséricorde , à l'humanité ? Le pauvre est son représentant sur la terre ; en repoussant le pauvre , vous repoussez Dieu ; cette voix faible qui vous prie , c'est la voix de votre Sauveur ; cette main qui frappe à votre porte quand la tempête mugit au dehors et que la pluie inonde la campagne , c'est la main qui fut percée de clous sur la croix pour vous racheter. Que savez-vous si Jésus-Christ lui-même n'est point caché sous ces lambeaux qui vous font soulever le cœur ? Mainte pieuse légende atteste qu'il a pris souvent cette forme pour éprouver la charité des siens. Elles sont belles ces légendes du peuple, qui

montrent Dieu se revêtant des tristes livrées de l'indigence pour éprouver le cœur de l'homme opulent.

« Comme l'eau éteint le feu , dit l'Écriture , de même aussi l'aumône expie les péchés ; enfermez votre aumône dans le sein du pauvre , et elle vous obtiendra de vous délivrer de tout mal. »

Avec quelle ferveur les premiers chrétiens pratiquaient ce précepte , et combien il était sage et providentiel dans ce temps où le petit nombre nageait dans le luxe et dans l'abondance , tandis que l'immense majorité n'avait rien en propre ! Comme cette morale évangélique , qui prêchait l'égalité primitive des hommes , et qui forçait le riche à répandre son or , comme une bienfaisante rosée , dans le sein desséché du pauvre , devait étonner l'égoïsme romain ! Mais aussi , quelles magnifiques promesses s'attachaient à ces actes de bonté généreuse ! Celui qui donnait au pauvre prêtait à Dieu ; l'aumône était la clef du ciel. Sans l'aumône , point de salut ; point d'espérance sans la Charité.

Un chrétien , nommé Sérapion , se promenant seul un jour dans la campagne , avec un de nos livres sacrés à la main , fait rencontre d'un pauvre à peine vêtu , auquel il donne son manteau. Bientôt il s'en présente un autre dont l'aspect est encore plus misérable ; Sérapion lui donne sa tunique ; et , resté plus dépourvu qu'eux , il s'assied sur une co-

bonne tronquée, où il continue sa lecture, sans songer à l'étrange costume que sa charité lui a fait. — Bon Dieu ! dit un passant avec compassion, qui vous a ainsi dépouillé de vos habits, mon frère ? — C'est l'Évangile, que voilà.

Ce qui distinguait l'aumône du chrétien de l'aumône du fils d'Abraham, c'était cette sainte pudeur qui en doublait le prix en la déroband à la vue des hommes. Les Pharisiens faisaient leurs largesses au peuple à son de trompe ; mais les évêques chrétiens disaient : *L'aumône est un mystère ; quand vous la faites, fermez les portes* ¹.

Les orateurs sacrés des premiers siècles de l'Église cherchaient surtout à propager parmi les fidèles, qu'ils tenaient sous le charme de leur éloquence, cette sainte et indulgente pitié pour le malheur d'autrui, que chaque page de l'Évangile recommande. Saint Jean Chrysostôme était surtout l'apôtre de l'aumône ; il faut voir comme il fait justice des prétextes derrière lesquels quelques riches chrétiens se retranchaient déjà pour s'en dispenser.

« Un homme charitable, dit-il ², est comme un port ouvert aux infortunés ; il doit tous les accueillir. Le rivage reçoit également tous les naufragés ; il les sauve de la tempête, bons ou mé-

¹ Saint Jean Chrysostôme.

² Chrysostomus opera, t. V, p. 51.

chans, quels que soient leurs fautes ou leur péril. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune, qui, sur la terre, sont battus par le malheur. Sans les juger avec rigueur, ni rechercher exactement leur vie, occupez-vous de soulager leur affliction. Pourquoi vous donner les soins d'une surveillance inutile ? Dieu vous en décharge ; il ne vous recommande que la charité. Il y a bien de la différence entre un juge et un chrétien qui fait l'aumône ; l'aumône même n'a pris son nom que de la pitié qui nous l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite quand il a dit : Ne vous lassez point de faire du bien à tout le monde. Certes, si nous examinons avec tant de scrupule et de sévérité les personnes indignes de nos secours, nous n'en trouverons jamais assez qui les méritent ; mais si nous distribuons nos offrandes à tous, même aux indignes, nous verrons aussi venir à nous ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva jadis Abraham, qui, n'examinant pas avec un soin trop sévère quels hôtes se présentaient sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour y recevoir les anges mêmes du ciel.

« Imitons ce saint patriarche ; ne faisons pas d'enquête sur le malheur. La souffrance du pauvre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos bienfaits ; lorsqu'un homme s'offre à nous avec la recommandation du malheur, ne demandons rien

d'avantage. En l'assistant, c'est sa nature d'homme, et non le mérite de ses actions ou de sa foi, que nous honorons ; c'est sa misère, et non sa vertu, qui nous touche, afin d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde de Dieu ; car si nous voulons, au contraire, discuter rigoureusement les droits de ceux qui ont Dieu pour maître, aussi bien que nous, il fera la même chose à notre égard. Si nous leur faisons rendre compte de leur vie, il nous demandera compte de la nôtre ; car l'Évangile a dit : Vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres. »

Ces éloquens discours n'étaient point des déclamations de rhéteur ; les évêques qui les prononçaient avaient commencé par distribuer tous leurs biens aux pauvres en recevant les insignes de l'épiscopat ; c'était leur premier soin. Saint Augustin, dont le patrimoine était plus que modeste, ne laissa pas de se conformer à cette coutume charitable, qui avait fait couler à flots l'or du patriciat romain dans les voies douloureuses du peuple. « Et moi aussi, dit-il, j'ai professé un goût très vif pour la perfection dont le Sauveur a parlé lorsqu'il a dit à un jeune homme très riche : Allez, vendez ce que vous avez ; distribuez-en le prix aux pauvres, et vous aurez la vie éternelle. Mais ce n'est point par mes propres forces, c'est avec l'aide de la grâce, que je l'ai mise en pratique autant qu'il était en moi ; je dis autant qu'il était en moi, car je n'étais

pas riche, et cependant Dieu ne m'en saura pas moins de gré. Les apôtres non plus n'étaient pas riches. »

Quelquefois les revenus des plus opulens évêchés d'Afrique et d'Asie étaient insuffisans pour soulager les besoins des peuples. Alors, les évêques, ces hommes élevés dans la hauteur superbe et dans les habitudes luxueuses des classes nobles de l'empire, s'imposaient de dures privations pour suppléer à ce qui manquait à la partie indigente de leur troupeau. Jean, patriarche d'Alexandrie, ce saint qui reçut de la reconnaissance publique le magnifique surnom d'aumônier, vivait pauvrement et presque au jour le jour, sur le siège le plus riche du monde romain; l'homme qui nourrissait huit mille pauvres dans la seule ville d'Alexandrie, qui relevait jusqu'à trois fois la fortune des commerçans probes, qui étendait ses secrètes aumônes jusque sur les peuplades chrétiennes de la Palestine, cet homme couchait sur un mince grabat qu'eût dédaigné le dernier plébéien de son diocèse. Un noble égyptien, qui vivait dans son intimité, ayant vu par hasard la couche du patriarche, lui envoya une de ces magnifiques courtes-pointes d'Égypte, qui étaient un objet de luxe chez les satrapes de l'Asie dès le temps du roi Salomon. Le saint prélat ne put dormir qu'une seule nuit sous cette splendide couverture; encore rêva-t-il, tout le temps, du

mauvais riche et de Lazare. Le lendemain, on la vendait, par son ordre, au profit des pauvres, sur la grande place du marché.

Ses serviteurs lui ayant dit un jour que des femmes, parées de bagues et de colliers d'or, se présentaient pour recevoir l'aumône, et demandant s'il ne fallait pas la leur refuser, le patriarche leur jeta un regard de reproche, et leur répondit avec une sévérité qui n'était pas dans ses habitudes : « Jésus-Christ et son serviteur Jean n'ont pas affaire de ministres curieux, mais zélés. Je ne vous envoie pas pour examiner subtilement la nécessité de celui qui vous demande l'aumône, mais pour donner à tous ceux qui vous la demandent. »

Ces traditions charitables n'étaient pas suivies dans le seul Orient; partout où le christianisme étendait ses conquêtes on retrouvait la même charité. « De la vaisselle d'argent et d'or chez un évêque ! s'écriait vivement un saint anglo-normand, mais c'est une honte ; de la vaisselle d'or ! lorsque tant de pauvres serfs manquent de pain. Qu'on vende la mienne sans délai, et qu'on vende aussi mon cheval. Jésus-Christ, qui était vraiment bien autre chose qu'un évêque de Chichester, ne faisait-il pas ses tournées à pied ? »

Cette réputation de charité est attachée, comme une légende des ruines, à chaque débris de monastère qui s'élève encore sur les trois royaumes de la

Grande-Bretagne ; les protestans en conviennent eux-mêmes. A quel ordre religieux appartenait cette vieille abbaye ruinée ? demandait un voyageur anglais à un pâtre de l'île de Man. — Je ne sais pas. — En quel temps fut-elle démolie ? — Je ne sais pas. — Eh quoi ! vous habitez , de père en fils , le village voisin , et vous n'avez pas gardé le moindre souvenir ?... — Oh ! si fait ; nous savons que ses bons religieux étaient les *aumôniers des pauvres* !

Ce que les peuples qui se sont malheureusement séparés du vieux tronc catholique ne retrouveront jamais chez les ministres de leurs sectes , c'est cette charité tendre et compatissante qui a toujours régné dans le sein de l'église romaine , et que le temps , qui détruit tout , n'a pas même attiédie. Nous en appelons à ce parallèle tracé par une plume illustre.

« La communion réformée , dit M. de Chateaubriand dans son Essai sur la littérature anglaise , n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique. De race princière et patricienne , elle ne sympathise pas avec la foule ; équitable et moral , le protestantisme est exact dans ses devoirs , mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse : il vêtit celui qui est nu , mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère , mais il ne vient pas pleurer avec elle dans ses réduits les

plus abjects; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ; les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur inspirent ni dégoût, ni répugnance, la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité; il bénit le corps du mendiant expiré comme la déponille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort; pour lui, les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce monde, le ministre ne se précipite pas au milieu du feu; de la peste; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine. »

Les évêques catholiques d'Angleterre vendaient jusqu'à leur unique cheval pour en donner l'argent aux pauvres; les évêques protestans, de l'aveu des protestans eux-mêmes, meurent *honteusement riches*, et s'isolent avec une prudence édifiante lorsque la contagion exerce ses ravages sur leur troupeau¹. Nous le demanderions hardiment à un

¹ Dans le mandement de l'évêque protestant de Dublin à l'é-

Turc, lesquels sont les pasteurs? lesquels sont les mercenaires? « Il y a, dit un ancien Père de l'Église, une chose qui n'a jamais pu s'allier avec l'hérésie; cette chose, c'est la Charité. »

Si importante et si salutaire à l'âme que soit l'aumône, elle ne constitue pourtant pas à elle seule la Charité. Un chef de bandits, les mains encore rouges du sang qu'il vient de répandre pour avoir de l'or, peut en laisser tomber une pièce dans l'escarcelle de l'indigent qu'il rencontre sur son chemin, sans en être plus charitable. Les Pharisiens, qui faisaient l'aumône avec une libéralité qui étonne notre parcimonie moderne, n'en étaient ni moins hypocrites, ni moins envieux, ni moins médisans pour cela; leur aumône était semblable à une branche verte, végétant solitaire sur un tronc pourri où les reptiles font leur demeure. Aussi Jésus les comparait-il à de beaux sépulcres dont l'extérieur séduisait l'œil, quoique l'intérieur ne contint que de la pourriture et des vers. L'homme véritablement charitable ne se borne pas à ouvrir sa bourse; il ouvre son cœur, il s'attriste de l'infortune, il se réjouit de la joie de son frère; il n'est ni médisant,

poque du choléra on trouve cette recommandation anti-évangélique : « Un protestant qui se trouve atteint d'une maladie contagieuse est obligé de ne pas exposer son pasteur au danger de gagner cette maladie en l'appelant auprès de lui. » (Voy. *Annales de Philosophie chrétienne*, t. V.)

ni envieux, ni calomniateur; il ne juge point de peur d'être jugé. Ce qui rendait la charité des saints si parfaite, c'est qu'elle embrassait toutes ces choses. Saint Augustin, qui vendait les vases sacrés de son église pour nourrir les pauvres, et dont le palais était le temple d'une hospitalité si noble et si généreuse qu'elle s'interdisait le choix même des hôtes; saint Augustin, incapable d'envie, détestait la médisance à tel point, qu'une inscription latine, écrite sur les murs de la salle où il recevait ses convives, les avertissait d'éviter la médisance dans leurs discours; le saint évêque rappelait sévèrement à l'ordre ceux qui s'avaient de s'en écarter.

Saint Jean Chrysostôme mettait les envieux sur la même ligne que les assassins et les adultères, et conseillait, ce qui était praticable en ce temps-là sans doute, de leur refuser l'entrée de l'église. Si ce conseil était suivi de nos jours, quelle solitude dans nos temples!... Saint Jean l'aumônier ne pouvait souffrir que l'on jugeât témérairement le prochain; il disait que le cœur de l'homme est difficile à pénétrer; que quelques uns, par une réserve inhérente à leur caractère, laissent à peine entrevoir leurs bonnes qualités; tandis que d'autres, au contraire, se parent hypocritement des vertus qu'ils n'ont pas, afin de mieux cacher les vices qu'ils ont. Il concluait souvent par ces paroles, qui révélaient

une grande étude du cœur autant qu'une charité sainte : « C'est une grande présomption à nous de vouloir juger les autres ; les circonstances atténuantes nous échappent d'ordinaire, et les motifs déterminans sont d'une nature si variée, qu'il est presque impossible que nous ne tombions pas dans l'erreur. »

Le divin précepte de l'amour du prochain ne borne pas nos devoirs à respecter la réputation d'autrui, à le soulager dans son indigence, à lui prodiguer des soins bienveillans ; le Christ demande quelque chose de plus aux enfans de la grâce, à ceux qu'il a rachetés sur la croix : il veut que nous aimions nos ennemis comme nous-mêmes, et que nous pardonnions à notre prochain soixante-dix fois, c'est-à-dire toujours. Le ciel est à ce prix.

Certainement ce précepte est en parfaite analogie avec le doux caractère du Roi pacifique, de celui à la naissance duquel les anges du Seigneur chantaient : *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix aux hommes sur la terre !* Le pardon mutuel est la base sacrée du repos du monde ; car, que deviendraient les royaumes, les cités, les familles même, si Dieu permettait à chacun d'exercer par ses mains ses vengeances particulières, et de prendre œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie ?

Pourquoi ce précepte si juste et si sage est-il si

souvent violé? Pourquoi, nous qui sommes chrétiens, cédon-nous si facilement à la tentation de renvoyer la flèche droit au cœur de celui qui nous l'a lancée et de lui rendre, s'il est possible, cent fois plus de mal qu'il ne nous en a fait? C'est que deux avocats puissans plaident souvent avec succès dans notre âme pour la vengeance; notre orgueil d'abord, qui ne peut souffrir qu'en pardonnant à un ennemi nous lui laissions entre les mains un avantage remporté d'une manière inique; puis le monde qui attribue le pardon d'une offense à un lâche motif, la peur.

Et cependant, de l'aveu même d'un païen, la vengeance est la passion des âmes faibles :

. Minuti
Semper et infirmi est animi exiguique voluptas
Ultio. ,

dit Juvénal. Les esprits ténébreux qui habitent les régions du monde infernal sont représentés comme se livrant avec un effroyable délice à la vengeance et à la cruauté; le nom même de Satan dérive de *haïr*¹, et l'ange déchu personnifie en effet la haine puissante et implacable. Mais tout ce qu'il y a jamais eu de grand et de bon dans l'univers s'est rangé du côté de la clémence et de la merci. L'his-

¹ Sathn, haïr; d'où Satan.

toire romaine fait poser Auguste dans deux scènes bien différentes. Dans l'une, assis sur son tribunal où il proscriit les têtes les plus nobles de la république, il reçoit cette forte leçon tracée sur les tablettes de Mécène : Descends, bourreau ! Dans l'autre, il relève le conspirateur qui attend à ses pieds sa sentence de mort, en prononçant ce mot devenu immortel : Soyons amis, Cinna !

Lequel fut le plus grand du triumvir Octavien ou de César Auguste ?

Non, la vengeance n'est point de soi-même une noble chose ; ceux qui le pensent sont dans l'erreur ; une chose noble, c'est le pardon lorsque les passions se soulèvent devant l'injure comme les flots d'une mer troublée, et que la revanche, ainsi qu'un fruit mûr, invite la main à la saisir. Il n'y a qu'un grand cœur qui puisse dire alors avec saint Grégoire de Nazianze : *Il me suffit de pouvoir me venger* ; car c'est le plus noble effort que la vertu humaine puisse faire, et l'homme moralement et physiquement brave en est seul capable. On a vu des lâches marcher au combat, on a vu des lâches gagner des victoires, mais on n'a jamais vu un lâche pardonner : ceci n'est point dans sa nature.

L'histoire du prophète-roi nous offre un bel exemple du pardon des injures.

David fuyait devant un fils qu'il aimait toujours malgré sa révolte ; il fuyait avec tous les signes

d'une humble et poignante douleur, les pieds nus, la tête voilée et les vêtemens en désordre ; en gravissant la montagne des Oliviers, l'Écriture dit qu'il pleura. Sans doute quelque souvenir de ses jours heureux traversa son âme désolée ; il pleura en songeant aux vicissitudes du sort, et les gens de guerre qui l'accompagnaient, profondément remués par la douleur silencieuse de ce vaillant prince, dont l'épée avait été si long-temps l'effroi de l'étranger, se couvrirent la tête en signe de deuil et pleurèrent aussi en silence.

Ce fut alors que Séméï, fils de Géra, sortit impétueusement de la maison de son père, afin d'enfoncer son poignard dans la plaie saignante du roi fugitif. « Sois maudit, homme de Bélial, cria-t-il à l'oint du Seigneur, et que Dieu fasse retomber sur toi le sang de la maison de Saül, dont tu as usurpé le trône. Ton fils t'a fait comme tu as fait à autrui ; c'est justice ! »

Ce n'était pas un degré ordinaire de haine et de malignité qui faisait choisir une pareille heure pour proférer ce reproche sanglant. Le trait empoisonné transperça l'âme du saint roi ; mais il baissa la tête et garda le silence.

Alors Abisaï, fils de Sarviā, l'un des hommes les plus braves et les plus violens d'Israël, se tourna sombrement vers David en portant la main sur son dard : Faut-il que ce chien mort maudisse

le roi mon seigneur? Je vais lui couper la tête.

N'en fais rien, dit le vieux monarque, et laisse-le maudire; peut-être le Dieu des armées me fera-t-il quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui.

Chez les hommes qui ne sont que fougueux, une injure demeurée sans réponse s'arrête d'elle-même, et meurt en éveillant dans l'âme un remords tacite. Mais le silence agit différemment sur les naturels lâches et pervers, qui n'ont d'autre frein que la crainte : une injure patiemment supportée, attire une autre injure de leur part. Aussi l'insolence de Séméï s'accrut-elle en proportion de l'humble patience du roi; et tandis que la petite troupe fidèle, qui s'était attachée à la mauvaise fortune de David, suivait la route des montagnes en se dirigeant du côté du désert, Séméï, courant sur les sommets sourcilleux qui surplombent l'étroit défilé, maudissait le royal fugitif en lui jetant une grêle de pierres.

A quelque temps de là, Absalon fut battu dans la grande forêt d'Ephraïm, et le fils révolté emporta, sous le tas de pierres qu'on jeta sur lui pour tout monument, les trois dards dont Joab lui avait traversé le cœur. A l'audition de ces nouvelles peu rassurantes pour les ennemis du vieux roi, Séméï, stupéfait, ceignit ses reins, rassembla les Benjamites ses frères, et, courant des premiers sur le

bord du Jourdain que David venait de passer avec ses troupes victorieuses, il se jeta à ses pieds, le front dans la poudre. « Ne me traite point selon mon iniquité, ô roi mon seigneur ! s'écria-t-il en tendant à David ses mains suppliantes, et oublie les injures que tu as reçues de ton serviteur lorsque tu sortis de Jérusalem. »

Abisaï, frère de Joab, était encore aux côtés de David. La vue de Séméï, aussi lâche devant la fortune qu'insolent devant le malheur, révolta l'âme du guerrier. Ces paroles suffiront-elles pour sauver la vie à celui qui a maudit l'oïnt du Seigneur ! s'écria-t-il avec ressentiment. — Fils de Sarvia, pourquoi me tentes-tu ? dit David. Est-ce un jour à faire mourir un Israélite ? Puis-je oublier que je deviens aujourd'hui roi d'Israël ? Puis, se tournant bénévolement vers le misérable qui frissonnait sous le regard farouche d'Abisaï : Tu ne mourras point, lui dit-il. Et voyant que Séméï craignait encore, il le lui jura.

Les Musulmans, qui ont fait des emprunts nombreux à la loi de Moïse et à celle de l'Évangile, mettent au nombre de leurs devoirs le pardon des injures. On lit dans les distiques de Hatiz, poète persan fort renommé, cette belle paraphrase du précepte évangélique : « Apprends de la coquille des mers à aimer ton ennemi, et à remplir de perles la main tendue pour te nuire. Ne sois pas moins

généreux que le dur rocher : fais resplendir de pierres précieuses la main qui déchire tes flancs. Vois-tu là-bas cet arbre assailli d'un nuage de cailloux ? Il ne laisse tomber sur ceux qui les lancent que des fruits délicieux ou des fleurs parfumées. La voix de la nature entière nous crie : L'homme sera-t-il le seul à refuser de guérir la main qui s'est blessée en le frappant ? de bénir celui qui l'outrage ' ? »

Il est un autre genre de pardon qui vaut bien la peine qu'on en parle , et dont on parle fort peu cependant ; c'est celui que nous devons accorder, non pas à ceux qui nous offensent, mais à ceux que nous avons nous-mêmes offensés. On croirait , à la première vue, que le pardon est difficile seulement à celui qui a reçu l'injure ; mais , hélas ! c'est souvent celui qui l'a faite qui ne veut point la pardonner. La conscience du mal qu'on a fait porte non seulement à haïr d'une haine profonde l'homme dont on craint le ressentiment, mais à le poursuivre sans relâche, et à lui mettre au besoin le pied sur la tête, afin de lui ôter le pouvoir de prendre sa revanche. La bassesse de ce sentiment est telle qu'on peut lui appliquer ce qu'un de nos légistes dit du parricide chez les Grecs : « C'est un crime si noir, que leurs législateurs, n'en croyant

¹ *Recherches asiatiques*, t. IV, p. 167.

pas l'homme capable , ne firent point de loi pour le punir. »

Saint Épiphane , étant à table avec saint Hilarion , lui présenta un oiseau qu'on avait servi ; mais le saint vieillard le pria de le dispenser d'y toucher, ne mangeant jamais rien , dit-il, qui eût eu vie. Pour moi , dit saint Épiphane , ma règle est de ne souffrir jamais , ni dans mon cœur, ni dans celui de mon prochain, un seul sentiment contraire à la Charité, et de me réconcilier avec lui avant l'heure marquée pour le sommeil. Votre règle , répondit Hilarion , est plus parfaite que la mienne.



VIII

UNION DE LA MORALE ET DE LA RELIGION.



La Religion et la Morale sont semblables à ces deux palmiers que le Khalife Haroun rencontra un jour sur la côte solitaire de Chalcane. Ses médecins, pour le guérir d'une fièvre contagieuse qui l'avait surpris en chemin, abattirent un de ces beaux arbres dont la moelle rafraîchissante rendit au Khalife la santé. A quelque temps de là, comme Haroun repassait par le même endroit, il ne vit plus qu'un seul palmier dont les

éventails de verdure avaient pris la triste nuance des feuilles mortes, et qui semblait dépérir lentement auprès du tronc mutilé de son frère. Par Allah ! dit le prince attendri jusqu'aux larmes, si j'avais su que vous ne pussiez vivre et verdier qu'ensemble, ô mes beaux palmiers ! je vous aurais épargnés l'un et l'autre au prix de mon sang.

Il y a, en ce siècle, quantité d'hommes qui se font les imitateurs des médecins du Khalife arabe. Ils séparent imprudemment ce que Dieu a joint, et après avoir abattu, sous leur sacrilège cognée, le palmier de la Religion, ils vont orgueilleusement s'asseoir à l'ombre du palmier voisin, sans songer que, son frère mort, il reste stérile. Ces hommes qui n'aiment point Dieu et qui dédaignent de le servir, ne s'en piquent pas moins de vertu. Traitez-les d'athées, ils se défendront mollement ; d'incrédules, ils riront avec complaisance ; dites qu'ils violent, de parti pris, les lois de Dieu et de l'Église, ils en conviendront en riant toujours..... Insinuez qu'ils ont enfreint, en quoi que ce soit, les lois fantasmagoriques et parfois barbares de ce qu'on est convenu d'appeler *l'honneur*, ils vous tueront à trente pas.

C'est que l'homme qui affiche l'irréligion avec le plus d'impudence et d'effronterie, n'oserait afficher l'immoralité ; ce serait se mettre au ban de l'opinion publique, éveiller contre soi des défiances bien fondées, et ruiner son crédit de toutes les ma-

nières ; car le monde , qui fait bon marché des dogmes de la foi , n'en est pas encore arrivé à fouler aux pieds la Morale. Oh ! la Morale est , ostensiblement du moins , respectée ; on la recommande au prochain , on l'encense en public , on n'a garde de la déprimer , on voudrait la voir florissante et on ne lui demande , pour toute grâce , que de fleurir isolément... Par malheur elle ne le peut pas.

La Religion est à la Morale ce que la chaleur est à la nature , elle la féconde et la vivifie : aussi le matérialisme n'a-t-il jamais fait germer une haute pensée ni éclore une grande vertu. Il y a je ne sais quel élément de mort dans ses plus beaux systèmes ; cela séduit quelques esprits faibles , amoureux de l'étrangeté ; mais le penseur sourit et hoche la tête. L'œuvre la plus brillante des incroyans ressemble aux portiques et aux palais qui s'élèvent sur la partie non navigable des mers polaires ; ils resplendissent , sous le froid rayon qui les dore , de tout l'éclat des cristaux et des diamans ; mais ce n'est après tout qu'un peu d'eau congelée !

Les Méphistophelès du dernier siècle qui , déclarant les bases religieuses de la société vieilles et vermoulues , essayèrent de la reconstruire sur les pilotis de la Morale seule , ne s'aperçurent pas que , sous cet édifice à la vénitienne jeté négligemment sur l'abîme de l'athéisme , grondait les tempêtes populaires. La révolution qu'ils avaient préparée

fleurit comme le zaccoum infernal auquel les Musulmans donnent pour fruits des têtes de démons. Son explosion fit lever la tête à un grand politique d'outre-mer, à Burke, qui s'écria pendant une orageuse séance de son parlement : « Je vois près de nous un bouleversement universel qui entraîne dans une ruine commune la Religion, la Morale, les souvenirs historiques, le respect pour toute autorité ancienne, pour toute dignité, pour toute vertu, pour tous les penchans aimables; régénération monstrueuse, effroyable rajeunissement du genre humain, qui le ramènerait à l'état sauvage ! » Les législateurs républicains eux-mêmes, effrayés de voir la Morale décroître et les instincts féroces grandir proportionnellement, ne trouvèrent d'autre digue au torrent de corruption qui menaçait de tout engloutir, que cette Religion qu'ils avaient eux-mêmes proscrite, et dont ils avaient cru éteindre le flambeau dans le sang de ses défenseurs¹. « Les

¹ Que voulaient-ils ceux qui, au sein des conspirations dont nous étions environnés, au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la discorde civile fumaient encore, attaquèrent tout-à-coup les cultes par la violence pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant et en missionnaires fanatiques de l'athéisme?... Était-ce le désir de hâter le triomphe de la raison? mais on ne cessait de l'outrager par des violences absurdes et par des extravagances concertées pour la rendre odieuse; on ne semblait la reléguer dans les temples que pour la bannir de la république..... Qui donc l'a donné la mission d'annoncer au

princes du désordre saisis d'une terreur soudaine , et sentant qu'une force irrésistible les entraînait eux-mêmes au tombeau , proclamèrent alors en hâte l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme , et , debout sur le cadavre palpitant de la société , ils appelèrent à grands cris le Dieu qui pouvait seul la ranimer ¹. »

C'est que l'athéisme n'est pas moins hostile aux gouvernemens qu'à la foi , et que du même souffle dont il éteint la lampe du sanctuaire , il allume les passions les plus dangereuses et les plus brûlantes du cœur humain.

Mais la force des lois ne peut-elle pas suppléer à la Religion et contraindre les peuples à marcher dans les sentiers étroits de la Morale ? disent les défenseurs des systèmes anti-religieux.

La crainte des lois empêchera sans doute de tenir école ouverte d'immoralité , de voler sur les grands chemins , d'assassiner en plein jour dans la rue , d'appeler le peuple à la révolte sur les places publiques , ou de jeter des brandons incendiaires dans

peuple que la divinité n'existe pas , toi qui te passionnes pour cette aride doctrine et qui ne te passionnas jamais pour la patrie ? quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu ; que son âme est un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ?..... (*Robespierre ; Rapport fait au nom du comité de salut public , séance du 18 floréal an II.*)

¹ M. de Lamennais , *Essai sur l'indifférence.*

un palais gardé par une sentinelle ; elle suffira pour arrêter le bras , quand l'impunité semblera impossible ou fortement douteuse ; encore , nos annales judiciaires font-elles foi que cela n'arrive pas toujours ; mais voilà tout. On peut échapper à la loi par mille faux-fuyans , et outrager continuellement la Morale, sans être justifiable des tribunaux. Qu'un homme soit mauvais époux , mauvais père , mauvais maître , mauvais ami ; qu'il ait une conduite déréglée ; qu'il soit même assassin , pourvu que ce soit en duel , et qu'il possède en probité *tout juste ce qu'il faut pour n'être point pendu*, le voilà parfaitement à l'abri des lois , et la justice doit baisser devant lui la pointe de son glaive. S'ensuit-il que cet homme soit moral ? La crainte religieuse est bien autrement forte ; elle embrasse l'homme tout entier , comme le lien embrasse la gerbe. Non seulement elle lui défend de mal agir dans le désert comme dans les cités , durant la nuit comme durant le jour ; mais , descendant jusqu'au fond de son cœur , elle en sonde tous les replis , et fait avorter la mauvaise action encore en germe dans la pensée.

Mais, objectent les partisans de la *Morale pure*, n'avons-nous pas , à défaut du bouclier de la Religion , la bonne cuirasse de l'honneur , le fanal toujours allumé de la conscience ? Dira-t-on que la

conscience est une conseillère insidieuse et l'honneur un guide mal sûr ?

D'abord, il y a deux honneurs : le premier, qui n'a rien de commun avec la vertu, n'est qu'un préjugé souvent absurde et quelquefois atroce, auquel on immole sa vie quand on est susceptible d'enthousiasme, et qu'on sacrifie fort souvent à la fin sur l'autel d'or de la fortune, quand on ne l'est pas. En France, on a poussé long-temps le faux honneur jusqu'au fanatisme.

Les dandys du siècle de Louis XIII, qui se glorifiaient de duper d'honnêtes créanciers, mais qui vendaient sans balancer leur dernier château-fort, y compris les ossemens de leurs pères, pour payer à un fripon une dette de jeu; qui ne se faisaient aucun scrupule de mentir pour déshonorer un homme ou une femme, mais qui eussent coupé la gorge à leur propre frère s'il eût seulement insinué qu'ils avaient menti, étaient, selon la phraséologie de l'époque, de véritables *raffinés d'honneur*. Cet honneur-là s'éteint; paix à sa cendre déjà froide. Quant à l'autre, c'est de l'honneur qui fait les grands hommes, de l'honneur véritable que je veux parler; c'est, il faut bien en convenir, une noble chose! Sa sphère est dans les plus hautes régions de l'âme; il porte aux grandes entreprises, aux sublimes abnégations, aux résolutions magnanimes. Oui, c'est une belle chose que l'honneur!

Toute admiration, toute gloire lui est acquise; il brille entre les sentimens de l'âme comme le koh-i-noor, ce diamant fameux que l'Orient a surnommé *montagne de lumière*, et dont un de ses derniers rois vient de faire hommage à un temple. C'est le seul sentiment qui pût suppléer à la Religion dans le cœur de l'homme, si quelque chose le pouvait.

En effet, l'honneur, tout en se drapant d'une manière plus hautaine et plus théâtrale dans le manteau de la vertu, n'en suit pas moins avec la Religion une ligne parallèle : la Religion prescrit la Morale comme chose ordonnée de Dieu; l'honneur, qui semble être son propre législateur à lui-même, se l'enjoint comme chose qui ajoute à la dignité de l'homme. Le croyant *redoute*, l'homme d'honneur *dédaigne* de faire une mauvaise action. Le premier s'éloigne du vice parce que le vice offense la divinité; le second, parce que le vice lui répugne et ferait tache sur son orgueil. Sénèque fait vibrer la plus haute corde de l'honneur humain lorsqu'il dit que, n'y eût-il point de dieux au-dessus des hommes pour voir et pour punir le vice, il ne laisserait pas de le fuir, tant il lui semble bas et indigne d'une âme élevée.

— Donc l'honneur pourra guider l'homme?

Oui, si quelque chose guide l'honneur; car il lui faut nécessairement une boussole, sous peine d'errer au hasard et de se fourvoyer sans cesse.

« Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux, dit Pascal ; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture ; mais, dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ? »

LA RELIGION.

Oui, la Religion, qui peut seule servir à la Morale d'étoile polaire ; et, dussions-nous soulever des ressentimens chez les Indous, les Osmanlis, ou dans ce *céleste empire* dont les mandarins nous traitent si cavalièrement de barbares, nous ajouterons : et la seule religion chrétienne, parce qu'outre qu'elle est seule dans le vrai, il n'y a point de vertu qu'elle n'embrasse dans ses préceptes, et point de coin sauvage qu'elle ne défriche dans le cœur.

On reconnaît l'arbre à ses fruits. Or, personne ne peut nier que l'élément du pur honneur, combiné avec le principe chrétien, ne produise une créature qui tient moins de l'homme que de l'ange.

En effet, le grand homme, tel que le veut le christianisme, est l'être le plus profondément moral qui puisse exister sur la terre. Il est soumis aux lois et loyal à son prince, parce que les lois émanent de Dieu, et que sa religion, qui abonde en martyrs, n'a jamais fait de révoltés. Cet homme

d'avenir prend au sérieux la fidélité, l'honneur national, la religion du serment; il est trop ferme pour plier sous la molle brise de la flatterie ou sous l'ouragan du pouvoir inique; il n'est ni exagérateur pour exploiter, dans l'intérêt de sa célébrité, les passions turbulentes des partis, ni intrigant pour attirer sur sa tête courbée jusqu'à terre la pluie d'or que la faveur laisse, à regret quelquefois, tomber sur l'indigne. Généreux pour ses ennemis et loyal pour ses adversaires, juste sans être dur, magnanime sans être fier, humble sans être lâche, cet homme est pour ses frères du genre humain, selon la belle comparaison orientale de l'Écriture, comme une roche avancée où l'on se met à l'ombre pendant la plus forte chaleur du jour. Heureuse la femme, heureux l'ami, heureux le protégé d'un tel homme! Son mérite les tire de l'obscurité, et ils en réfléchissent les rayons, comme les planètes réfléchissent l'éclat du soleil. Les peuples, qui le louent, le proposent long-temps pour exemple, et sa postérité est aimée de Dieu et honorée des hommes, à cause de sa vertu.

Et, je le répète, la morale chrétienne est la seule qui puisse produire des hommes aussi fortement trempés et aussi complets.

Sans atteindre à cette hauteur, insisteront les philosophes anti-chrétiens, nous avons parmi nous une foule de gens de bien qui jouissent d'une ré-

putation honorable, quoiqu'ils avouent franchement eux-mêmes qu'il n'entre pas un atome de religion dans toute leur conduite.

Si ces hommes sont ce qu'ils paraissent, on peut toujours dire de leur vertu qu'elle est dans un mauvais ancrage. Mais combien de réputations pareilles sont usurpées! Que de magistrats ont passé pour intègres jusqu'à ce que l'indiscrétion d'un solliciteur ou la vengeance d'un intrigant ait soulevé un coin du voile de leur vie intime! Que de pères de famille ont été cités pour modèles, jusqu'à ce qu'une faute honteuse, inopinément mise au jour, leur ait valu le mépris public! Que d'hommes éminens ont passé pour des miroirs d'honneur, jusqu'à ce que leur probité de politiques, de philosophes, de littérateurs, ou de guerriers, ait bronché sur des monceaux d'or! Et il se peut cependant que, dans le principe, ces hommes aient eu du goût pour l'honnêteté. Oui, certes, cela se peut; mais les amorces du plaisir ont été trop irrésistibles, mais le flot de l'intérêt a été trop fort, mais les passions ligüées avec les sens ont été trop impétueuses; la mer brisait avec fureur, le ciel était sans astres, et la vertu flottait au souffle des tempêtes comme une barque désemparée. Que vouliez-vous qu'elle fit contre le vent, les vagues, les écueils? Qu'elle échouât..... C'est ce qu'elle a fait!

Mais la conscience est là , dit une secte d'espèce toute neuve , qui fait , sans le savoir , de l'idolâtrie aussi vieille que l'empire romain ; et la conscience *est Dieu, nous n'en reconnaissons plus d'autre.*

La conscience est certainement une conseillère honorable , quoiqu'il ne lui convienne en aucune manière de monter , pour détrôner Dieu , sur le piédestal des idoles ; mais la conscience séparée de la Religion est sujette à s'assoupir à son poste , comme une sentinelle fatiguée. Le bruit lointain de l'or agit sur la conscience de plusieurs comme le bruissement du feuillage et le bouillonnement des eaux sur des sens disposés au sommeil ; il la jette dans une sorte de somnolence qui lui ôte toute énergie. Il est vrai que le crime accompli , l'apostasie d'honneur consommée , ou le supplice préparé , elle se réveille avec un cri terrible , et fait saigner le cœur du coupable sous son fouet de scorpions ; mais si elle est assez puissante pour forcer Judas à se pendre après sa lâche trahison , elle ne l'a pas été au point de l'empêcher de vendre Dieu. Tant il est vrai que la Religion seule assure la pratique constante des devoirs moraux , dont elle est la source , et que la Morale isolée finit ordinairement par s'affaïsser sous le malheur , pactiser secrètement avec le vice , ou , au milieu des désabusemens amers dont la vie est pleine , par blasphémer , comme Brutus mourant , contre la vertu.

Si la Morale sans la Religion est une plante déracinée que le moindre vent peut enlever de terre, la Religion, de son côté, se fortifie en s'unissant à la Morale. Ici, je l'avoue franchement, le monde serait en droit de prendre l'offensive, et c'est ce qu'il fait avec une joie railleuse chaque fois que l'occasion s'en présente. Nous admirons la morale évangélique, disent les habiles du siècle; mais comment se fait-il que nous trouvions, dans les rangs de ceux qui se donnent pour chrétiens, des hommes tout semblables à ce digne capitaine anglais du moyen âge, très grand pillard de son métier, qui s'intitulait *ami de Dieu et ennemi de tout le monde*? des jaloux que la postérité d'autrui fait sécher d'envie? des médisans qui mordent sans bruit comme la vipère? des avares qui servent Dieu en public et Mammon en particulier? des Grands qui sont pour leurs subordonnés, non pas le palmier qui donne, avec son ombre, des fruits savoureux, mais des buissons de ronces et d'épines qui déchirent jusqu'aux haillons de l'indigent qui s'en approche? Cette religion sans morale vaut-elle mieux que la morale sans religion? demande le monde.

Hélas! non; mais cette mauvaise herbe a toujours crû parmi le bon grain: c'est l'ennemi de Dieu qui la sème et qui la récolte. Elle existait sous la loi ancienne, elle existe encore sous la loi nou-

velle, malgré les anathèmes de Jésus-Christ. Ces hommes qui ne remplissent pas un devoir, mais qui font un métier; ces hommes qui visent au double but de tromper Dieu et le monde; ces hommes qui déshonorent leur foi par leurs œuvres, sont de la race de celui qui trahit le Fils de Dieu par un baiser. Que voulez-vous? Douze hommes s'attachèrent à la fortune de Jésus-Christ, vécurent de son pain que multipliait le miracle, burent dans la coupe qu'il avait bénie, reçurent de lui la doctrine vraie, et l'un des douze était un traître qui le vendit pour trente deniers!.... Ceci accordé, nous pouvons dire au monde : Nous n'avons point gazé tes amers sarcasmes; nous avons rapporté, en narrateur fidèle, ce que tu répètes tous les jours. Oui, tu as reconnu l'ivraie qui pousse dans le champ du Père de famille; mais pourquoi passes-tu sans rendre justice au bon grain? Pourquoi, surtout, confondant l'homme avec la chose, rends-tu la Religion solidaire des fautes humaines? L'Évangile a-t-il des préceptes qui favorisent la dureté, le mensonge, l'hypocrisie? Le Christ, crucifié par les pharisiens de la synagogue, a-t-il dit qu'ils étaient des modèles à imiter? A-t-il dit, pendant que ses bras s'étendaient sur la croix comme pour presser sur son cœur la race humaine tout entière : Vous, qui êtes à moi, je vous dispense de la vertu, je romps tous vos liens moraux, je vous absous de

vos crimes secrets, pourvu que vous nettoyez le dehors de la coupe, et, qu'à l'extérieur, vous ayez l'air de gens de bien? A-t-il dit cela, celui dont la parole était esprit et vie? Et s'il ne l'a pas dit, s'il a dit constamment le contraire, est-il loyal de mettre à la charge de la Religion des énormités qu'elle condamne?

Selon nous, la plus sainte alliance qui se soit jamais faite sur la terre, c'est l'alliance de la Morale avec le sentiment religieux, et, à notre sens, la perfection, cette chose si belle et si rare, se résume en ce simple mot : MORALE CHRÉTIENNE. — Mais la morale chrétienne tend au servilisme, disent les défenseurs d'une certaine opinion; elle enjoint d'obéir aux princes.

Elle enjoint d'obéir à *ceux qui gouvernent*, quel que soit le titre qu'ils portent. A Rome, elle eût prescrit d'obéir au sénat quand le sénat gouvernait la chose publique; en Grèce, à l'assemblée du peuple; en Turquie, au sultan, et en Amérique, aux incas. Qu'importe à Dieu et à son Christ un genre de gouvernement plutôt que l'autre, pourvu que ce gouvernement soit équitable et consciencieux? Nous n'avons vu nulle part que Jésus-Christ, ses apôtres, ni aucun des Pères de l'Eglise, aient jamais cherché, par leurs prédications ou par leurs écrits, à priver les différens peuples au milieu desquels ils vécurent des libertés que leur garantis-

saient leurs gouvernemens respectifs. S'il existe des preuves du contraire, qu'on nous les montre..... Mais ces preuves ne se trouveront point.

On va répétant partout, de nos jours, que le catholicisme est hostile aux libertés des peuples et que ses enseignemens favorisent en tout les despotes. Cette assertion est une erreur très maligne, et c'est insulter la religion de Jésus-Christ que de la supposer capable de pactiser tortueusement avec la tyrannie, l'exaction et l'injustice. Non, rien de tel n'existe, Dieu merci. Quand l'usurpation, la conquête, la violence, ou la dure nécessité, ont placé sur le cou d'un peuple le joug pesant de la servitude, la Religion, qui sait que la révolte et la guerre civile ont des conséquences désastreuses, suggère à ce peuple, pour calmer ses maux, un esprit de patience, de soumission et de paix; c'est par ce moyen qu'elle allège le joug de la tyrannie; mais jamais la Religion n'a passé ce joug elle-même.

Si c'est bien mériter de la Morale que d'éclairer l'intelligence en tempérant les passions, nulle religion ne l'emporte à cet égard sur la nôtre. Julien l'apostat, qui détestait le christianisme, ne put s'empêcher, tout mécréant qu'il était, de sentir l'immense avantage que retirait le peuple de nos enseignemens moraux. Voulant ressusciter le polythéisme, qui ne s'était jamais mêlé de parler raison à personne, il enjoignit aux prêtres des idoles de faire des ser-

mons dans leurs temples. Mais que pouvaient-ils dire, ces pauvres gens ? Les poètes avaient sali et déshonoré toutes les divinités de l'Olympe ; il n'y avait pas de vice , pas de méfait noir et honteux , qui ne fût apothéosé dans leur ciel. Au nom de qui pouvaient-ils prêcher la vertu , ces prêtres d'Apolon , de Mars et d'Aphrodite ? Chacune de leurs paroles était démentie par leurs annales religieuses.

Le jeune débauché de Tércence , s'animant au mal à la vue d'une image des dieux qu'il servait, et réputant à impertinence dans un mortel d'aussi mince étoffe que lui, de prétendre valoir mieux que le grand Jupiter, ne faisait que tirer une conséquence logique ; car il est supposable que la divinité protège sur la terre ce qui lui ressemble , et si elle donne l'exemple du vice , elle doit l'encourager nécessairement dans les autres. Mais il en allait tout autrement parmi les chrétiens, à qui le bon exemple descendait du ciel comme la lumière, et qui servaient un Dieu , source de toute pureté. Le premier bienfait du christianisme, parmi les païens, fut d'épurer les mœurs et de ranimer la Morale qui expirait sous le sensualisme , comme les victimes d'Héliogabale sous les fleurs.

Mais, dira-t-on , si le christianisme est régénérateur par essence , à quoi attribuer alors l'immoralité qui nous ronge ? Nous sommes chrétiens , en valons-nous mieux pour cela ?

Oui, sans doute, et si vous n'êtes pas meilleurs, c'est que vous mettez tous vos soins à neutraliser l'influence bénigne qui vous rendrait heureux et sages. Je conviens que la génération actuelle est mauvaise et corrompue, quoique chrétienne, ce qui est une honte, considérant tous les motifs de bien agir qu'elle trouve dans une religion toute sainte; mais enfin, si dégénérés que nous soyons des vertus primitives de nos pères, nous valons mieux que les païens, et jamais nation chrétienne, fût-elle descendue au dernier degré de sa décadence, ne souffrira les infamies que vit Rome sous les Césars. Si notre religion n'a pas opposé une digue insurmontable à l'immoralité du siècle, c'est qu'il était impossible de lui en élever une qu'elle ne pût franchir.

Le culte chrétien tend de lui-même à moraliser les peuples; mais il ne peut avoir de prise qu'où il y a des élémens de foi. Lorsque ces élémens se raréfient au point de devenir insaisissables, l'influence religieuse s'arrête, car elle ne peut agir sur le vide; mais il reste peu de chose à perdre alors en fait de morale. Quand les hommes en sont arrivés à vivre sans Dieu, quel frein consentiront-ils à blanchir?

Mais pourquoi le sentiment religieux n'élève-t-il pas toujours les âmes aux plus nobles inspirations, pourquoi s'allie-t-il quelquefois aux vues étroites et à la sécheresse d'âme? La faute en est au naturel

de l'homme, et non aux enseignemens qu'il reçoit. Les âmes vigoureuses et les âmes faibles sont également capables d'être cultivées, dit un moraliste de l'Indostan; mais elles ne produisent que des fruits conformes à leur nature. Ce n'est pas la science du maître qui fait tout l'élève: la pierre étincelante renvoie les rayons glorieux dont l'a pénétrée la lumière, mais la terre grossière et lourde absorbe le rayon qu'elle ne réfléchit pas ¹.

La Religion et la Morale, comme deux puissantes et naturelles alliées, ne peuvent tomber en désaccord qu'à leur ruine commune et qu'à leur commun déshonneur; quiconque entreprend de les désunir ne leur veut de bien ni à l'une ni à l'autre.

Chaque fois qu'un homme qui se porte pour moral se déclare hautement contre la Religion, il y a toujours lieu de croire que ce n'est pas sa raison, mais ses passions qui l'ont emporté sur sa croyance. Une mauvaise vie et une religion sainte sont deux choses qui ne peuvent faire bon voisinage, et quand l'homme les sépare on peut compter que c'est dans l'unique but d'obtenir, à tout prix, une paix honteuse avec lui-même.

¹ Bavabhouti.

IX

LA PRUDENCE.



Ce ne sont ni les girandoles blanches de l'aubépine, ni les festons pendans du chèvrefeuille, qui engraisent les jeunes agneaux ; c'est l'herbe que foulent nos pieds. Ce ne sont ni les cèdres, ni les palmistes, qui servent à l'alimentation de la race humaine ; c'est le blé, tout semblable à l'herbe commune, et la vigne, pauvre faible arbuste aussi inhabile que la ronce à

se soulever de terre par lui-même, et qui couvre nos coteaux sans les embellir. Il en est ainsi des vertus : les plus apparentes sont en général les moins usuelles ; comme des pièces d'or de grande valeur, elles n'entrent dans la circulation qu'à de rares intervalles, et font époque lorsqu'elles se montrent. Il ne se présente pas fréquemment des occasions de pratiquer la grandeur d'âme, la magnificence, l'héroïsme ; mais la Prudence est la vertu de tous les sexes, de tous les âges et de tous les jours.

Ce n'est pas à dire pourtant que la Prudence soit au nombre des vertus vulgaires ; l'Écriture la met au rang des premières vertus, et la confond souvent avec la sagesse. Elle est magnifique dans les éloges qu'elle en fait, et ne se lasse point d'y revenir à tout propos ; quelquefois elle la compare à un collier d'or que le sage porte à son cou comme une chaîne très précieuse ; quelquefois elle la met au-dessus de l'argent de Saba et des émeraudes d'Égypte ; elle va plus loin encore, et conseille aux enfans des hommes de l'acquérir, n'importe à quel prix.

La Prudence est sans prix, en effet, mais il convient de la retenir dans les bornes que la morale et la religion lui ont posées. La prudence de la chair, c'est-à-dire la prudence qui amasse des richesses au moyen de la rapine, de la finesse trompeuse, de

l'exaction, du vol et de l'avarice, est en abomination au Seigneur, qui l'a solennellement réprouvée.

« Malheur, dit l'Esprit-Saint, malheur à celui qui amasse, par une avarice criminelle, pour mettre son nid le plus haut qu'il pourra, s'imaginant qu'il sera ainsi à couvert de tous les maux ! Malheur à celui qui dévore le pauvre en secret ! Malheur à celui dont les désirs sont vastes comme l'enfer et insatiables comme la mort ! Malheur à celui qui ravit sans cesse ce qui ne lui appartient point, et qui amasse contre lui-même des monceaux de boue ! Les trésors de l'iniquité sont dans la maison de l'impie comme un feu qui doit un jour la réduire en cendre, et la fausse mesure dont il se sert est pleine de la colère de Dieu. »

La précipitation est incompatible avec la Prudence. Il est rare qu'on ne se repente pas à loisir des choses qu'on a dites ou faites précipitamment. Des ambassadeurs indiens, après avoir traité d'affaires importantes avec Busurgem, grand visir de Nouschirvan, roi de Perse, dirent que ce visir n'avait qu'un défaut, celui de parler lentement et de faire attendre ses réponses. Il le sut, et repartit qu'il aimait mieux penser à ce qu'il devait dire que de se repentir de ce qu'il avait dit.

La retenue dans les paroles a toujours été l'indice de la Prudence, et cette retenue a des conséquences si avantageuses, que la sottise elle-même

prend une attitude imposante lorsqu'elle se tait. La langue de l'homme, dit Saadi, ressemble à la clef d'un trésor; tant que la porte en est fermée, qui peut savoir s'il est de cailloux ou de diamans?

Les paroles sont des flèches de feu qui vont porter la désolation et la mort à de vastes distances. Un homme prudent les pèse avant qu'elles lui échappent; car il sait qu'un mot dit inconsidérément peut avoir une déplorable portée. L'imprudent, qui ne songe à rien, en use d'autre sorte. Tel a compromis l'honneur de sa propre mère et la position de son meilleur ami, qui n'allègue pour excuse que ce mot absurde : Je n'y pensais pas. Voilà ce qui fait qu'un ennemi sage vaut mieux qu'un ami inconsidéré, et que les Espagnols ont raison lorsqu'ils disent : Sauvez-moi, mon Dieu, des imprudences de mes amis, et je me défendrai tout seul contre les attaques de mes adversaires.

Les positions favorisées sont les plus périlleuses et les plus effrayantes pour un croyant. L'Évangile, qui a des paroles d'anathème contre le mauvais emploi des richesses et l'abus des grandeurs, hérissé d'obstacles et de difficultés le sentier qui conduit l'opulence au ciel. Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'obtenir sa part du royaume céleste, a dit Celui qui voulut naître d'une des plus pauvres familles de Juda. Cette sentence serait désespérante

pour les heureux du siècle, qu'elle porterait au découragement, si le divin Fils de Marie, qui venait mourir pour le riche comme pour le pauvre, n'eût ajouté qu'en usant prudemment de ces richesses dangereuses, on pouvait s'amasser des trésors de grâce et de bénédiction, et qu'il était un lieu où la rouille ne rongerait point l'or, ni le ver les ballots de pourpre. Les premiers chrétiens, pour qui toutes les paroles de l'Évangile étaient des oracles, prenaient au sérieux le conseil et les anathèmes; aussi fuyaient-ils les charges honorables avec autant de persévérance que les hommes forts de notre époque, qui ne connaissent point ces craintes modestes, en mettent à les rechercher. Alors les princes de l'Église et les princes du siècle, le front prosterné dans la cendre, s'écriaient en versant des larmes : Ayez pitié de nos grandeurs, mon Dieu, vous qui seul êtes grand ! Puis ils se débarrassaient de leurs larges fortunes comme un coureur défait un lourd vêtement qui le gêne, afin, dit saint Grégoire de Nazianze, de marcher plus légèrement dans la voie du ciel.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier, a dit un poète. Il y a des grandeurs écrasantes qui retombent sur la tête de celui qui les porte comme le rocher de Sisyphe. Un homme prudent s'en dépouille comme d'un manteau trempé par la pluie, et s'honore en se donnant à lui-même

un sage conseil que nul n'oserait hasarder. La vie du pape saint Célestin nous offre un bel exemple de ces abdications fondées sur une honorable et prudente méfiance de ses propres forces.

Ce saint pontife était l'homme de l'aumône, de la prière et de la solitude ; sa sainteté, comme un beau lis, parfumait le désert et attirait la vénération de toute la péninsule italienne. Mais il fallait une main plus ferme, une intelligence plus haute, une science plus profonde, au successeur du prince des apôtres, à celui qui dirigeait alors le monde chrétien dans sa voie. Saint Célestin, qui s'était enfui quand on l'avait élu, et qui regrettait sur le trône pontifical sa sauvage vallée d'Orfond, trouva bientôt la tiare pesante et le sceptre des clefs difficile à porter ; il sentit que, dans les positions qui dominant les autres, il ne suffit pas d'avoir un cœur pieux et des vertus obscures, qu'il faut une vue d'aigle, une haute prudence, et les talens qui distinguent l'homme d'état. Effrayé de cette grandeur, si haute qu'elle lui donnait des vertiges, et de la responsabilité terrible qui s'attachait à chaque acte émané de sa volonté, le saint chancela sous ce vêtement d'honneur, qui dévorait sa chair et usait sa pensée. Du moment où il sentit ses forces défaillir, sa résolution fut prise : Qu'un autre saisisse le gouvernail de l'Église de Dieu, dit-il ; la mer est houleuse et le vent contraire. Il

faut un pilote expérimenté quand le ciel se couvre.
A moi le repos et l'ombre des forêts, à un plus digne la tiare.

Il ne manqua pas de *sages* conseillers qui essayèrent d'ébranler cette détermination si chrétienne et si honorable ; la flatterie, qui se glisse partout, même dans le cortège de la piété, assura sans doute au pontife qu'il possédait la force des Ambroise, la science des Augustin, et la fermeté inflexible, mais habile, des Athanase. Célestin ne jouait pas l'humilité, il la possédait ; aussi son oreille fut-elle sourde à ces voix trompeuses comme l'oreille même des morts. Rassemblant les cardinaux en conseil, il leur lut son abdication d'une voix assurée, et avec une dignité calme et modeste. Des larmes de regret et d'admiration coulèrent ; jamais Célestin n'avait semblé plus digne d'occuper la première place. Ce fut à genoux qu'on le supplia, mais inutilement, d'y rester. Il fut remplacé par Boniface VIII, qui ne s'étendit pas sur un lit de roses dans la nacelle du pêcheur.

De l'attention aux événemens passés, de l'intelligence des choses présentes, de la prévoyance de l'avenir et de l'habileté à prendre le meilleur parti, se compose l'esprit de conseil, l'un des plus nobles attributs de la Prudence. L'esprit de conseil consolide les dynasties et assied le repos des peuples sur des bases larges et solides ; il sauve les États sur le

penchant de leur ruine et neutralise les effets de la victoire elle-même ; c'est à l'esprit de conseil que la religion catholique a dû sa haute prépondérance, c'est le manque de cet esprit qui doit dissoudre à la longue bien des sectes.

Un grand du monde appelé au pouvoir, offre un spectacle misérable lorsqu'il n'est point doué de cette lumière intérieure, qui tient de la seconde vue : il se trompe sur les effets, se méprend sur les causes, gâte sa position, qui finit par ne plus être tenable, et compromet gravement parfois les intérêts qui lui sont confiés. Sa politique, qui flotte indécise et irrésolue, s'appuie toujours sur des extrêmes ; s'il s'avance, c'est sans bouclier ; s'il recule, il jette honteusement ses armes pour s'enfuir plus vite. Ces hommes imprudens sont le fléau du parti qu'ils veulent servir et les artisans de sa chute ; leur élévation est un événement de sinistre augure et leur administration est grosse de chances fatales.

Les hommes haut placés à qui leurs complaisans persuadent, sans beaucoup d'efforts, qu'ils sont de grands génies, dispensent volontiers leurs inférieurs de l'esprit de conseil, et les reçoivent avec un mépris sultanesque et brutal, s'ils s'aventurent à donner un avis sans qu'on le demande. Les conseillers bénévoles qui insinuent le redressement de quelques griefs, sous prétexte de péril grave,

devraient savoir qu'il y a, par le monde, des gens avec lesquels il est dangereux d'avoir trop raison, et que l'amour-propre est une outre dont une seule piqûre d'épingle fait sortir d'effrayantes tempêtes ! Les rois de Perse étaient au-dessus de cette vanité puérile qui ne veut puiser la lumière qu'à sa propre lampe, fût-elle aussi pauvre en clarté qu'une lanterne sourde ; ils souffraient que chacun leur donnât des conseils, après avoir pris, au préalable, une précaution à l'asiatique, pour éloigner d'eux les impertinens. On faisait asseoir, devant le monarque, le conseiller de circonstance sur un lingot d'or ; il l'emportait si l'avis était bon ; mais il recevait la bastonnade s'il hasardait une sottise ¹.

On est saisi d'un vif sentiment de respect en lisant la vie des saints Pères. Quelle prudence ces hommes de foi, de fermeté et de génie ne mettaient-ils pas dans leurs actes ! quelle prévision sur-humaine ! quel talent pour découvrir les trames secrètes qui menaçaient leur troupeau si souvent décimé ! Le conseil était dans le cœur des princes païens et de leur sénat idolâtre comme une eau profonde, mais le prudent pasteur des chrétiens l'y puisait. Nos frères d'alors soupiraient presque tous pour ce qu'ils appelaient *la couronne de roses du martyre* ; ils couraient à l'amphithéâtre en

¹ Hist. univers. d'Anquetil.

priant Dieu que la dent des lions ne les épargnât point. Comme les guerriers de Sparte, il fallait modérer leur courage au lieu de l'exciter. C'est ce que faisaient les évêques avec une admirable prudence : ils défendaient qu'on allât se dénoncer soi-même aux magistrats romains ; ils disaient qu'une vie sainte était nécessaire avant de s'offrir à la mort, qu'autrement le martyre du sang serait sans mérites. Ces exhortations d'une prudence éclairée arrêtaient les élans fugitifs de l'enthousiasme ; nul n'osait prétendre à la palme des confesseurs sans avoir prouvé depuis long-temps sa foi par ses œuvres, et l'auréole du martyr n'entourait que la tête du juste.

Si le sang des martyrs arrosa l'arbre de la foi, ce fut la prudence de ses apôtres qui enfonça profondément ses jeunes racines dans le sol païen. Il ne faut pas se figurer que notre religion n'ait eu qu'à se montrer dans les cités gauloises et sous les noires forêts du Nord, pour convertir des populations demeurées frustes et barbares sous un léger vernis de civilisation romaine. Après la conversion de Constantin, les dieux des empereurs, comme on les appelait dans les Gaules, s'effacèrent rapidement du souvenir des nations conquises ; mais le culte des arbres, des pierres et des sources, qui s'étendait jusque sous le pôle, tint bon pendant plusieurs siècles, contre tous les efforts des évêques et des

missionnaires de Jésus-Christ. L'exemple des aïeux, les habitudes d'enfance et les coutumes locales résistaient obstinément à toutes les tentatives de conversion ; il fallut accorder quelque chose aux souvenirs nationaux , et purifier ce qu'on eût vainement tenté de détruire. On n'arracha point les grands chênes qui avaient prêté leur ombrage aux cérémonies religieuses du temps passé ; on déposa dans leur creux , miné par la pluie , une image de saint ; une croix surmonta les fontaines druidiques, et les peuples prirent naturellement l'habitude de prier le saint de préférence à la source ou à l'arbre. Les instructions du pape saint Grégoire-le-Grand sur ce sujet sont un chef-d'œuvre de prudence.

« Dites bien à Augustin , écrivait le sage pontife , le résultat de mes longues réflexions sur la conversion des Anglais. Il ne faut pas détruire les temples de leurs idoles , mais seulement les idoles mêmes ; bénissez l'enceinte , purifiez-la ; construisez des autels , ornez-les de reliques. Ces temples doivent être retirés du culte des démons pour être rendus au vrai Dieu. Alors la nation , voyant ses temples respectés , sera mieux disposée à l'abjuration de son antique erreur, et , reconnaissant le vrai Dieu , elle continuera de se rendre aux lieux accoutumés. Ce peuple a l'habitude d'immoler des bœufs en l'honneur de ses dieux ; il faut apporter quelques changemens à ces solennités. Que le jour de la

consécration d'une église, ou de la naissance d'un martyr, on dresse avec des rameaux d'arbres des tentes autour des anciens temples, devenus l'habitation du vrai Dieu; que là, des repas se célèbrent avec un caractère religieux; que le peuple n'immole plus ses bœufs au démon, mais au vrai Dieu, et qu'il rende grâces de son abondance au divin dispensateur de toutes choses. C'est ainsi qu'en lui accordant certains plaisirs nous le rendrons plus docile aux joies intérieures de la religion; il serait impossible de tout détruire d'un seul coup. Si l'on veut gravir un sommet escarpé, on y arrive par des pas successifs; on ne saurait s'y élever par des sauts précipités. »

On mérite l'empire du monde, a dit M. Lhermionier, quand on a l'esprit aussi juste.

Quels temps que les premiers siècles de l'Église chrétienne! quelle foi dans le pasteur! quelle confiance dans le troupeau! Non seulement le berger rapportait sur ses épaules la brebis perdue, mais il prévoyait le péril avant que la tentation ne devint plus forte que l'homme; il ne se contentait pas de respecter le roseau brisé, sa main prudente et providentielle l'empêchait de rompre. Nous lisons dans la vie de saint Nicolas, évêque de Myre, un trait admirable en ce genre.

Il habitait alors Patare, ville de Lycie, et ses parens, emportés en trois jours par la peste,

l'avaient laissé, bien jeune encore, maître d'un immense héritage, qu'il prêtait à usure au Seigneur, le prudent jeune homme, en le donnant aux malheureux. Il apprit un jour qu'un homme de distinction, habitué au luxe de la molle Asie, et servi jusque là en satrape de l'Orient, venait d'être réduit à une si profonde misère que, non seulement il ne lui restait plus de quoi établir trois filles parfaitement belles qu'il avait, mais que le pain manquait parfois à sa pauvre table. Or, le vice, qui suit l'indigence comme le requin suit sa proie, tendait ses filets d'or autour de l'opulence déchuë, et déjà le malheureux père, fasciné comme l'oiseau sous l'œil magnétique du serpent, se demandait s'il ne valait pas mieux conserver la vie au prix de l'honneur, que l'honneur au prix de la vie. Ce fut alors que la détresse de cet homme vint à la connaissance de Nicolas. Le jeune serviteur du Christ met de l'or dans une corbeille de feuilles de palmier, attend que tout fasse silence dans la ville, et quand les bruits du soir ont cessé, il s'enveloppe dans un manteau de couleur sombre, sort avec précaution de sa demeure patricienne, et gagne la maison de triste apparence où vivait la famille ruinée. Un rayon de lune, pénétrant par la fenêtre d'une salle qu'on avait laissée entr'ouverte à cause de l'extrême chaleur, montrait le malheureux père de famille dormant d'un sommeil agité sur une mi-

sérable couche. Le jeune chrétien s'approche doucement, et dépose son offrande sur la natte de la salle basse, en l'accompagnant d'un sourire et d'une bénédiction muette. C'était une aumône pure et mystérieuse, comme Dieu les aime.

A son réveil, le noble Lycien vit à dix pas de lui cette riche corbeille qui brillait à la pâle clarté de l'aube naissante. C'est une moquerie de l'enfer, une fascination railleuse de l'esprit immonde, s'écria-t-il; c'est le supplice de Tantale que le prince du feu m'envoie..... Que je fasse un geste pour m'en emparer, et tout va s'évanouir comme un songe..... Mais, non; je le tiens, je le touche; c'est véritablement de l'or que j'ai là..... de l'or! et j'allais blasphémer contre vous, mon Dieu! Oh! puisque votre divine Providence a fait à ce pauvre pécheur, qui haletait sous sa croix, une si grande miséricorde, plutôt cent fois mourir que de vous offenser jamais.

La plus grande partie de cette riche aumône fut employée à marier une des jeunes filles. Saint Nicolas le sut, et se promit de venir encore en aide aux sœurs qui restaient. Pendant une nuit étoilée, et quand tout dormait dans Patara, le saint revint à pas furtifs à la maison qu'il avait rendue au bonheur, et y laissa comme la première fois des marques de sa charité. Le second bienfait fut reçu comme le premier, avec des actions de grâces et

des larmes de reconnaissance. Voici ta dot, enfant, dit le père à sa seconde fille ; mais Dieu m'est témoin que je refuserai le sommeil à mes yeux jusqu'à ce que j'aie découvert la main bienfaisante qui nous a sauvés. Après avoir déposé nuitamment sa troisième offrande, le saint se retirait à grands pas, selon sa coutume, lorsque des pas plus rapides encore que les siens retentirent dans la rue déserte, et qu'un homme, l'arrêtant timidement par son manteau, embrassa en pleurant ses genoux. Laisse-moi te bénir, ange du ciel, s'écria-t-il ; si tu savais comme cela soulage !

Nicolas demeura confus et décontenancé. Je n'ai fait en ceci que mon devoir de chrétien, dit-il en rougissant d'une honte sublime. Levez-vous, mon frère, levez-vous ; et pour l'amour du Christ, notre Maître à tous deux, que ceci ne soit su de personne.

Le vieillard secoua la tête en signe de refus. Le lendemain, toute la ville bénissait le saint qui fuyait au désert pour échapper à ce bruit de louanges.

L'homme est principalement heureux ou malheureux par les petites scènes d'intérieur qui se passent autour de lui quand les portes sont closes. Nul ne disconvient qu'un citoyen obscur, qui trouve chez lui l'aisance et la paix, dont la présence seule répand la joie dans les yeux de sa

femme et de ses enfans , à qui chacun s'efforce de plaire par des prévenances aimables et des marques d'affection, ne jouisse d'un sort plus prospère qu'un grand seigneur influent , célèbre et haï , dont l'aspect chasse la gaieté des salons dorés qu'il traverse, à qui sa noble épouse garde une rancune sourde , mais violente, pour quelque jalousie fondée, et que ses fils méprisent en dépit d'eux-mêmes. Sous le tissu simple et uniforme , en apparence , de la vie privée, il est peu de familles qui n'aient leur drame; drame burlesque, extravagant, ignoble quelquefois : mais, quelquefois aussi , mystérieux , sombre, terrible , et dont le théâtre rétréci ne rend l'intérêt que plus saisissant. C'était pour présider à ces scènes domestiques et détourner les maux journaliers qui assiègent la vie intime , que les anciens avaient inventé les dieux Lares , ces petits dieux d'argile ou d'or qu'à chaque événement heureux on couronnait de myrte et de romarin, dont l'autel était vierge du sang des victimes , et que les mains innocentes de l'enfance desservaient seules en y posant, auprès de la cassolette de parfums, un peu d'orge et de sel. La statue de la Prudence devrait remplacer parmi nous les pénates des anciens ; car c'est la vertu gardienne de la paix, du bon accord, de l'attachement mutuel , et même de la fortune des familles , puisqu'elle emporte l'amour du travail, l'ordre , la circonspection et l'économie.

L'homme prudent est heureux dans son intérieur parce qu'il y fait régner l'abondance, parce qu'il prévoit et détourne à temps les querelles, parce qu'il ne s'entoure que de bons serviteurs, et n'admet dans son intimité que des gens de bien ; il fait tout avec conseil, et, pour nous servir d'un mot profond de l'Écriture, il comprend sa voie.

A quoi tient cette absence de bonheur dont tant de gens se plaignent confidemment ? Pourquoi ce désaccord et ces brouilleries sans cesse renaissantes dans les ménages ? On peint l'hymen présentant aux époux des chaînes de roses ; pourquoi ces roses se fanent-elles si vite, tandis que les épines durent si long-temps ?

C'est que l'homme a manqué de prudence dans l'acte le plus solennel et le plus sérieux de sa vie ; c'est qu'il a mal choisi la compagne qui fait chez lui le calme et l'orage ; c'est qu'il l'a prise de confiance, pour ainsi dire, sans étudier son caractère, sans s'informer de ses penchans, sans se demander si elle se pliera aux exigences de sa position sociale. On lui a dit : Cette jeune fille est richement dotée, et il a épousé la dot sans autrement s'enquérir ; que lui importait ? On exigeait de nos grand'mères de l'ordre, de l'économie, de la vertu, de la piété qui est l'égide de la vertu ; mais, de nos jours, une opulente fiancée n'a besoin ni de douceur, ni de complaisance, ni d'amour

du travail, ni de sens commun, ni même, hélas ! ne le dites pas à Geth, ne l'annoncez pas dans Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent... ni même de mœurs chastes ! N'eût-elle pas un atome de religion dans toute sa personne, fût-elle aussi impétueuse qu'une tempête de l'Adriatique, aussi folle que les brises de l'été, aussi incapable d'affection qu'une statue de marbre, il se trouvera un homme cupide qui lui confiera son nom, son honneur, ses enfans et le repos de sa vie entière. Et ceci ne se fait pas seulement dans les classes élevées ; la même cause produit les mêmes effets dans toutes les classes, avec les différences que chaque position comporte.

C'est ce qu'on appelle communément mariages de raison.

Les mariages d'inclination ont des chances de malheur plus prononcées encore, attendu que si la Prudence bien entendue se mêle peu des autres, pour ceux-ci, elle ne s'en mêle pas du tout.

Un homme prudent ne se vend point comme un esclave ; il ne choisit pas non plus la compagne de toute sa vie comme les sultanes de l'Orient choisissent ces tissus de gaze à fleurs d'or, dont elles essuient leurs mains parfumées, et qui ne peuvent servir qu'une fois dans un jour de gala. Il prend des qualités plutôt solides que brillantes ; il consulte ses intérêts, parce qu'il faut un peu d'aisance pour

que la vie soit confortable ; mais il cherche aussi la bonté , cet heureux don de la nature qui devient de plus en plus rare ; la vertu , qui ne laisse pas d'être rare aussi ; la religion , car une femme sans religion est une femme non seulement sans garanties , mais sans indulgence , et qu'il faut beaucoup d'indulgence dans cette vie à deux , où les torts du mari sont plus fréquens qu'il ne faudrait , et où la femme ne pardonne que par un effort douloureux dont elle ne puise le courage que dans la prière. La femme vertueuse est un don que Dieu accorde dans ses heures de munificence. « Le frère , le père et la mère donnent les richesses , dit l'Écriture ; mais c'est proprement le Seigneur qui donne une femme prudente. »

Le choix qui exige le plus de réflexion et de prudence , après celui d'une épouse , est certainement celui des gens qu'on nomme vulgairement amis ; je dis qu'on nomme vulgairement , car un ami véritable est une chose si rare que c'est beaucoup , dit le penseur Montaigne , si la fortune en *bâtit* un en trois siècles. Cela est vrai ; mais , à défaut d'or pur , il est un pauvre métal coloré auquel on assigne une valeur de convention , et qui fait la monnaie courante de nos relations sociales. Cette amitié de contrebande supplée à la qualité par la quantité ; elle se multiplie de bouture comme les polypes , on la gagne comme une maladie ; elle vous coudoie à

chaque carrefour, et vous fait marcher souvent dans sa mauvaise voie à force d'importunités. Pourquoi l'Enfant-Prodigue déserta-t-il la maison de son père ? pourquoi fut-il si promptement , si parfaitement ruiné ? Ce fut pour avoir eu d'*excellens* amis , qui , après l'avoir arraché de sa demeure paternelle , dévorèrent , comme un morceau de pain , sa part d'héritage ; puis l'abandonnèrent pauvre et nu sur une terre avare , où il soupirait , mais en vain , pour les glands et les faines dont se nourrissaient les pourceaux . Pourquoi Roboam , ce jeune insensé qui perdit jusqu'au bouclier de son père , vit-il son royaume appauvri de dix tribus nombreuses ? C'est parce que ses imprudens amis lui dictèrent une réponse arrogante qui révolta tout Israël . Mais à quoi bon demander des preuves à l'histoire ancienne , quand notre chronique moderne en foisonne ? Qui est-ce qui arrache à un homme faible une signature imprudente qui renverse en un jour une fortune faite en dix années ? Qui est-ce qui entraîne au jeu un fils de famille , et à la taverne un pauvre ouvrier ? Qui est-ce qui se glisse comme un serpent dans une maison confiante pour y porter le déshonneur ? Qui est-ce , je vous le demande , un ami ? O sainte et pure amitié ! serait-il donc vrai , comme le veut un penseur anglais , qu'on ne te rencontre plus que dans les dictionnaires !

L'Écriture a de sages précautions pour nous prémunir contre ces liaisons imprudentes qui influent si fatalement sur notre conduite. « Ne vous familiarisez point, dit-elle, avec les médisans qui creusent pour trouver le mal, ni avec ceux dont les voies sont corrompues et les démarches infâmes ; ne faites point votre ami d'un homme colère, ni d'un indiscret, ni d'un grand parleur, ni de celui qui a la manie de répondre des dettes des autres. Evitez l'homme qui vous flatte ; car celui qui tient à son ami un langage faux et flatteur tend un filet pour le prendre au piège.... Vous-même, ne cherchez pas à faire du mal à votre ami, qui se fie à vous. »

Qu'ajouter à ces préceptes d'un monarque *riche* en prudence, que l'Esprit-Saint a sanctionnés ?

Mais ce n'est pas seulement sur son entourage qu'un homme prudent doit veiller avec soin, c'est sur lui-même. Une famille reflète son chef presque sans y penser, et cela est si vrai que plus d'un jeune homme de belle espérance a grandi comme une mauvaise herbe à l'ombre de la stupidité de son père. Qu'un chef de famille opulent manque de sens commun, et vous entendez répéter comme des oracles, depuis le salon jusqu'à l'antichambre, ses opinions extravagantes, ses stupides bons mots, ses fades plaisanteries ; ses petits enfans ont un babil au-dessous de leur âge, et ses inepties

vont abrutir jusqu'à son groom. Si la sottise est contagieuse à ce point lorsqu'elle émane du maître, c'est bien autre chose, hélas ! lorsqu'il s'agit du vice. Si le père de famille est un homme grossier et de mœurs dissolues, ses valets, s'il en a, deviennent brutaux, joueurs, débauchés et fripons ; ses fils le prennent pour modèle, tandis que ses filles, en l'écoutant, désapprennent à rougir. Cet insensé, qui jette en se jouant des tisons embrasés sur son propre toit, et qui sème à pleines mains la corruption, recueillera un jour la désolation, et l'angoisse, et la honte. O mon père ! soyez maudit, disait un assassin moderne en marchant vers l'échafaud qui le réclamait. Ce sont, en effet, trop souvent les pères vicieux qui forment des sujets pour le bagne et pour l'échafaud, quand la Morgue ne vient pas se jeter au travers de ces destinées effroyables.

Jadis un père de famille se faisait craindre et honorer dans son intérieur en tenant prudemment ses fils à une distance respectueuse ; il était grave dans ses manières, retenu dans ses paroles, irréprochable dans ses mœurs ; aussi son autorité paternelle avait-elle quelque chose de sacré et de magistral. Aujourd'hui, quelle différence ! Un père, oubliant que ce titre est le plus saint qui soit parmi les hommes, l'abdiqne imprudemment pour se faire l'*ami*, le *camarade* de son fils ; et pour que rien

ne manque à cette intimité dangereuse et abandonnée qui bannit jusqu'à l'apparence du respect , il lui raconte obligeamment ses propres folies , afin que son fils , jeune et novice encore , avise à loisir à le surpasser. Et ce ne sont pas de pauvres prolétaires ignorans qui font cela ; non , c'est un travers des classes moyennes.

Tout homme qui voudra jeter un regard sur sa vie passée, y découvrira sans doute de ces infortunes qui descendent imprévues et terribles comme l'avalanche des Alpes, et qu'il n'est au pouvoir d'aucune force humaine de détourner ; mais, s'il est bon observateur, il verra aussi que la plupart des scènes désagréables et des événemens fâcheux qui ont tranché d'une manière sombre dans la mosaïque de sa vie, proviennent d'une fausse démarche, d'une parole hasardée, d'un acte irréfléchi, de quelque chose enfin qui pèche contre la Prudence. L'incendie qui ravage un hameau tout entier et qui n'y laisse que des ruines, a commencé par prendre à quelques brins de paille que deux gouttes d'eau pouvaient éteindre ; c'est dans le principe qu'il faut réfléchir. Avec un peu de terre on arrête une rivière à sa source, dit Saadi ; est-elle débordée, à peine la passe-t-on sur un éléphant.

L'étincelle de la raison peut indiquer la voie de la Prudence ; mais les passions ont trop d'intérêt à

l'éteindre pour que cette étincelle isolée suffise à diriger nos pas dans le labyrinthe de la vie. Il faut une lumière plus pure, plus radieuse, et surtout moins changeante; une lumière qui nous chauffe et nous illumine tout à la fois : c'est la religion que je veux dire.

L'athée est, selon nous, l'être le plus imprudent qui soit sous le ciel; il puise sa certitude dans le doute, ce qui est aussi raisonnable que de vouloir allumer sa lampe aux ténèbres, et se repose fièrement dans son ignorance, sans réfléchir qu'entre lui, l'enfer ou l'anéantissement total, il n'y a que la vie, c'est-à-dire la chose du monde la plus fragile. Il ne sait positivement qu'une chose, c'est qu'en sortant de ce monde il tombera pour jamais dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité. Du reste, il ignore complètement ce qui doit lui échoir en partage. C'est en partant de ce point ténébreux, qui n'a pas plus de stabilité que le sable mouvant de quelques unes de nos grèves, qu'il met contre lui une chance terrible et qu'il donne à l'enfer tous les gages qu'il peut pour assurer la perdition éternelle et irrévocable d'une âme qu'après tout il n'est pas bien sûr de ne point avoir. L'homme prudent ne marche pas dans cette ligne scabreuse; il adopte ce qui profite à la dignité de sa nature, à la consolation de sa vie, et met les deux chances de son côté.

Dieu est l'auteur des bons conseils, des résolutions salutaires et des mesures judicieuses ; c'est de lui que doit relever toute prudence humaine, car de lui, et non pas de nous, dépend le succès de nos entreprises. *Il est bon de préparer un cheval pour le jour du combat, disent nos livres saints ; mais c'est le Seigneur qui sauve.*



X

VERTUS QUI RELEVENT DE LA PRUDENCE.

(Ordre. — Économie.)



LES vertus cardinales ressemblent aux étoiles de première grandeur auprès desquelles se groupent d'autres étoiles brillantes aussi, mais plus petites ; autour de la Prudence se rangent, à titre de vertus vassales, l'Ordre, l'Économie, la Circonspection, la Précaution, l'Activité ; toutes choses excellentes en elles-mêmes lorsqu'elles ne donnent point dans

l'excès, et qu'elles gardent soigneusement en vue le rayon divin qui brille au-delà de chaque sentier, à travers une blanche nuée.

L'Ordre est un des élémens constitutifs de la Prudence ; il n'y a guère de vertu ni de fortune possibles là où le désordre et la confusion se trouvent. Une maison sans ordre est une image vivante du chaos, un État sans ordre est une anarchie souveraine ; la ruine est le fruit de cette triste fleur.

Dans toutes les situations de la vie, on a des intérêts privés, des soins domestiques, des relations sociales, des devoirs attachés à des places quelconques. Sans ordre, comment trouver du temps pour chaque chose ? La nécessité de l'ordre devient plus urgente en raison de l'étendue et de la multiplicité des affaires, mais la Prudence veut que l'Ordre règne partout. Un berger n'a pas moins besoin d'ordre sous son toit de chaume, qu'un prince sous ses lambris d'or.

Le désordre a pour compagnes inséparables la confusion et la négligence. La négligence entasse affaire sur affaire, et la confusion les rend impossibles à débrouiller ; la précipitation forcée couronne l'œuvre. Un homme prudent fait tout avec méthode, et ne dit jamais, comme Archias, qui s'en trouva d'ailleurs fort mal : A demain les affaires sérieuses. Si vous renvoyez au lendemain ce qui doit être fait la veille, vous enrayez les roues du

temps, et vous l'empêchez de vous porter uniment et sans secousses à travers la vie ; à chaque jour suffit son mal ainsi que son fardeau. Celui qui règle tous les matins les occupations et les devoirs de sa journée, porte avec lui un fil d'Ariane qui le fera sortir avec honneur du labyrinthe des affaires ; l'Ordre est un rayon lumineux qui éclaire tout son sentier ; la voie de la confusion, par inverse, est couverte des plus épaisses ténèbres.

L'Économie procède de l'Ordre ; c'est, de nos jours, une vertu gothique dont le monde fashionable a honte depuis qu'il est parvenu à concilier la cupidité la plus effrontée et la plus rapace avec la profusion la plus folle. Le temps est loin où l'on bâtissait patiemment et solidement sa fortune en repoussant de cet édifice respectable tout ce que réprouve l'honneur. Ce siècle est pressé de jouir, et ce n'est pas par le chemin de l'Ordre et de l'Économie qu'il veut marcher à l'opulence. Un temps fut où chaque patrimoine se grossissait lentement, comme une belle rivière qui reçoit des milliers de petits filets d'eau limpide ; cet usage est tombé en désuétude avec les armures de Milan et les passes d'armes chevaleresques. Aujourd'hui la fortune doit s'élever en une nuit, par opération magique, comme le palais d'Aladin. Que d'édifices d'or et de bone ont été jetés ainsi, par un architecte infernal, sur le cratère d'un volcan ou l'extrême bord d'un préci-

pice ! Nous les avons vus retentissans d'harmonie et resplendissans de lumières ; nous n'avons fait que passer, et tout a disparu comme une vision de la nuit. Les tentes de l'impie ne subsistent pas, dit l'Écriture ; malheur à celui qui fonde sa fortune sur l'iniquité, ses grands desseins pour sa maison en seront la honte !

L'Économie est la source de l'opulence, de la vraie générosité et de la force d'âme. Un homme qui proportionne sa dépense à ses revenus peut donner libéralement, lorsque l'occasion s'en présente, sans faire de tort à sa famille, ni d'injustice à qui que ce soit ; il est maître et seigneur de ses actions et de sa conscience, dont personne n'a le tarif. La profusion, au contraire, mène directement au servilisme et à la bassesse ; c'est pourtant l'idole de ce siècle, et de notre jeunesse française surtout. Le besoin impérieux du luxe est devenu chez nous une maladie : ce n'est pas la peine de vivre si l'on ne vit pas en satrape ; on précipite sa ruine avec une effroyable célérité, et quelques uns sont insensés au point de dire : Que l'or coule à longs flots dans la voie riante que je me suis faite, ne dût-il y couler ainsi qu'une matinée ! quand la source en sera tarie, je me brûlerai la cervelle !

La chronique du monde fashionable garde le souvenir de plus d'un de ces suicides. Le dernier en date est celui de ce jeune comte Gravallaksky,

lequel , après avoir dévoré en deux ans un héritage de quinze millions , a fini par s'étrangler avec son mouchoir de soie pour se soustraire à une accusation d'escroquerie. Ceux qui n'en viennent pas à ces tristes extrémités , se font une existence besogneuse et misérable , qui s'écoule dans les prisons. Plus de perspective d'avancement , plus de noble carrière à fournir , plus d'alliance honorable à espérer , plus rien ; leurs premières années , comme des ancêtres prodigues , ont déshérité les dernières ; ils meurent jeunes et misérables dans quelque réduit obscur , où ils manquent de tout , et ils sont jetés sans linceul dans la tombe que le vice a promptement creusée sous leurs pas. *L'homme économe est à l'abri de ces revers ; la paix règne chez lui , sa postérité croît comme l'herbe , et il entre riche dans le sépulcre comme un monceau de blé serré en son temps.*

(Circonspection. — Précaution.)

La Circonspection est une vertu fort utile , mais elle a besoin d'être maintenue dans de justes bornes. C'est une qualité timide et peureuse , qui semble composée de feuilles de tremble ; elle hasarde peu , ne s'avance qu'à pas comptés , et craint

que chaque souffle de vent ne soit le signal d'une tempête. On impute quelquefois à l'injustice ce qui n'est qu'un effet de la circonspection : c'est la Circonspection , par exemple, qui fait que l'État regarde ses sujets les plus opulens comme les plus intéressés au maintien de la paix et de l'ordre, et qu'il leur confie de grands emplois où leur fortune indépendante semble une garantie , pauvre garantie quelquefois , il est vrai ! contre les attaques insidieuses de la corruption.

Il est une circonspection bien louable ; celle qui nous éloigne d'une occasion de faire le mal , lors même que nous ne nous sentons aucune disposition présente à le commettre. Cette méfiance de soi-même est parfaitement sage ; et nous en trouvons un bel exemple dans la Vie des Saints. Une personne fort riche ayant réalisé toute sa fortune, vint la mettre aux pieds de saint Étienne le jeune, afin qu'il la distribuât aux pauvres. « A Dieu ne plaise, dit le solitaire en refusant ; il en est de cet or comme d'une étincelle, et en passant par mes mains il pourrait allumer dans mon cœur quelque grand embrasement, comme je l'ai vu arriver à tant d'autres. » *L'homme prudent voit le mal, et se met à couvert ; l'imprudent passe outre, et trouve sa perte.*

De la Circonspection naît la Précaution, qui détourne les dangers futurs et les événemens fâcheux.

La Précaution élève des digues au torrent avant qu'il ait été gonflé par la pluie, et ferme la porte des forteresses avant que l'ennemi débouche dans la plaine ; la Précaution place le dogue à la barrière de la ferme, afin qu'il avertisse de l'approche des rôdeurs de nuit, et tire les verroux de la porte du père de famille, afin que ses filles et ses fils dorment en paix et en honneur ; la Précaution sème les préceptes de la religion et de la morale dans les jeunes âmes, comme des herbes précieuses qui doivent porter plus tard des fruits excellens ; c'est elle qui suggère à l'homme de mettre des œuvres saintes dans sa vie, afin de se prémunir contre les terreurs de la mort et de s'endormir doucement de son dernier sommeil avec des pensées d'espérance.

La Précaution est la mère du travail et de l'industrie. Le premier qui ressema le noyau du fruit sauvage et la graine de la plante potagère, qui avaient apaisé sa faim, fit acte de précaution et inventa l'agriculture ; c'est pour se prémunir contre les pluies des équinoxes que les Orientaux substituèrent l'art de bâtir à celui de faire des tentes ; l'invention des arts d'agrément fut une précaution prise contre l'ennui.

(Activité.)

L'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler, disent les livres saints; tout le prouve. La brute a, dans toutes les saisons, de l'eau et de l'herbe pour se nourrir, et sa table est toujours abondamment servie; mais si l'homme n'amasse pas durant l'été, l'hiver lui apportera la famine, le froid et la mort : car l'homme réduit à ses ressources physiques est le plus misérable et le plus dénué des êtres. Il a été jeté nu, affamé, désarmé, au milieu d'une multitude innombrable de créatures vêtues, nourries et armées par la Providence; les matières premières lui sont libéralement fournies, mais il faut qu'il les mette en œuvre. Quel enchaînement de travaux divers pour obtenir seulement ce haillon qui le défend si mal du froid, ce morceau de pain qui fait la base de son existence ! S'il veut de l'or, il faut qu'il perce de hautes montagnes pour le découvrir; s'il veut des diamans, il faut qu'il brise des roches énormes pour les prendre; s'il veut des perles, il faut qu'il plonge sous les vagues pour les pêcher : rien ne vient à lui sans travail.

Le travail est le lot de tous; il est peu d'exis-

tences qui en soient exemptes , et ce petit nombre d'êtres privilégiés n'est pas aussi digne d'envie qu'on le pourrait croire. L'ennui, le plus cruel ennemi de l'homme , se cache sous les feuilles de roses qui forment la couche du sybarite, et la satiété vient émousser une à une ses jouissances. Pour l'homme pauvre qui hait le travail , il est dans l'occasion prochaine du crime, du châtiment et de la misère. « J'ai passé par le champ du paresseux , dit Salomon, et j'ai trouvé qu'il était plein d'orties, que les épines en couvraient toute la surface , et que la muraille de pierre en était abattue. Ce qu'ayant vu , je me suis instruit par cet exemple. Vous sommeillerez un peu , ai-je dit , vous mettrez un peu vos mains l'une dans l'autre pour vous reposer, et l'indigence viendra se saisir de vous comme un homme qui marche à grands pas , et la pauvreté s'emparera de vous comme un homme armé. »

Les saints ne se sont pas bornés à prier sur la terre ; ils y ont travaillé pour eux et pour les pauvres.

Les solitaires de Scété , qui vivaient comme des anges , ne s'en croyaient pas dispensés pour cela de travailler comme des hommes ; en méditant , ils avaient les mains occupées à tresser des nattes et à faire des corbeilles de feuilles de palmier.

On demandait à saint Agathon , lequel était pré-

férable , du travail du corps ou de la vigilance de l'esprit. « L'homme , répondit-il , est un arbre : les travaux du corps en sont les feuilles , la vigilance intérieure en est le fruit ; mais le fruit a besoin des feuilles pour l'orner et pour le mettre à l'abri des injures de l'air. »

Qu'est-ce qu'être moine ? demandait quelqu'un à saint Jean le solitaire. — *Travailler*, répondit-il laconiquement.

Un homme prudent doit inspirer de bonne heure à ses enfans l'amour du travail. Le travail met l'homme au-dessus de la servitude , et la femme à l'abri de la corruption. Que de misérables créatures , qui sont aujourd'hui le rebut de la société , seraient d'honnêtes femmes si elles eussent occupé leurs mains à de légers travaux et leur esprit à de bonnes pensées ! car la paresse de l'esprit est aussi dangereuse que celle du corps , et c'est un champ qui ne tarde pas non plus à se couvrir de mauvaises herbes lorsqu'on néglige de le cultiver. L'indolence de la grande dame et la paresse de la fille du peuple aboutissent au même abîme ; l'ennui mine la vertu de l'une , la vanité celle de l'autre. L'Activité les eût sauvées toutes les deux : l'une, n'eût pas éprouvé le besoin d'émotions fortes au milieu d'une vie honorablement et continuellement occupée ; l'autre , n'eût pas demandé au vice ce que la diligence lui pouvait fournir.

La paresse affaiblit également l'âme et le corps ; elle engourdit les mains et rouille les facultés mentales. La différence que nous voyons entre les hommes ne vient pas tant des dons heureux de la nature que du plus ou du moins de diligence qu'on a mis à les cultiver ; il y a des milliers d'hommes qui brilleraient aujourd'hui au premier rang des guerriers ou des orateurs, si la paresse n'avait pas comprimé leur essor sous sa couche de glace.

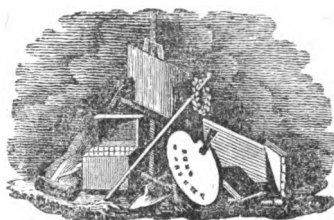
La paresse, par des progrès lents et imperceptibles, détruit toutes les vertus qu'elle trouve dans l'âme. Les passions violentes sont des fleuves qui surmontent leurs bords ; mais elles s'épuisent en raison même de leur fougue, et le dommage accidentel qu'elles ont causé est réparable. La paresse, au contraire, est le cours d'eau lent et putride qui croupit en nappe verdâtre et stagnante dans les marais, engendre des reptiles venimeux, nourrit des plantes empoisonnées, et infecte tout ce qui l'avoisine. Ses ravages sont d'autant plus à craindre qu'ils sont cachés et qu'ils n'éveillent point la conscience, cette sentinelle endormie que secouent les passions impétueuses. La maladie qu'elle procure n'est point une fièvre délirante qu'on pourrait utilement combattre ; c'est une de ces maladies de langueur qui défient toute la puissance de l'art de guérir.

Ce n'est pas sans raison que la paresse est ac-

cusée d'être la mère de tous les vices. Au près du paresseux s'assied un être infernal qui lui suggère de mauvais désirs, de coupables projets, de dangereuses pensées, sans lui laisser d'autre moyen de réussite que le crime. Que l'homme laborieux tende aux splendeurs de la vie opulente ou aux distinctions sociales, il y peut arriver par des voies légitimes; le paresseux qui a les mêmes désirs n'a pas les mêmes ressources, il ne peut recourir qu'à la fraude ou à la violence. De là, ces crimes toujours croissans qu'enfante, chaque jour, la paresse, au grand effroi de la société; de là, ces tentatives criminelles pour recouvrer par la fraude une fortune perdue au jeu, ou dissipée dans une vie d'indolence et de honteux égaremens; de là, ces attaques nocturnes, qui rendent la nuit nos cités populeuses moins sûres que les plus sombres forêts; de là, ces assassinats en plein jour qui jettent la terreur dans toutes les âmes. Nos prisons, nos cours d'assises, nos bagnes, regorgent de paresseux, devenus insensiblement faussaires, voleurs, assassins; la paresse envoie chaque année à l'échafaud un tribut si considérable de têtes humaines, que cela fait horreur à penser.

Les Orientaux ont une sage coutume qui remonte à l'antiquité la plus reculée. Tout père de famille est tenu de faire apprendre un état à son fils, à moins, dit leur code pénal, *qu'il n'en*

veuille faire un voleur. Les sultans eux-mêmes doivent se conformer à cette disposition de la loi musulmane. Solon fit une loi qui dispensait un fils de nourrir son père quand il ne lui aurait pas fait apprendre un métier.



XI

LA FORCE.



LA vie humaine , dit Ossian , ressemble au sommeil du chasseur couché sur la montagne : il s'endort au chaud rayon d'un soleil d'été , et se réveille au bruit d'une tempête. Telle est , effectivement , notre position précaire en ce monde , et cette position ne serait pas tenable sans la Force , cette belle et solide vertu morale qui s'interpose , comme un bouclier , entre l'homme et le malheur .

La force purement physique est un don du hasard, et l'admiration qu'elle cause n'est pas sans quelque mélange de crainte. Dans les âmes pusillanimes, cette crainte a été parfois jusqu'à l'admiration de la pire espèce. La force redoutée dans le tigre, le serpent et le crocodile, leur valut jadis, ô honte sur l'homme! les honneurs divins; et lorsque des hommes plus braves et aussi farouches que ces brutes les vainquirent dans de périlleuses parties de chasse, on éleva des autels à ces hommes, et on les appela *héros*.

Le fondateur de la monarchie des Assyriens fut Nemrod, un puissant chasseur qui fit bientôt sa proie de l'homme. Un arc était le sceptre de ces rois des rois de l'Asie, et leur titre était simplement celui de *héros*.

La force mal réglée engendre l'insolence et la folle présomption. Les héros se crurent pétris d'une plus noble argile que le reste des hommes, et finirent par braver les dieux. Nemrod fut un impie; les héros de la Grèce défiaient au combat les divinités de l'Olympe, et un chef du Nord s'écriait : « Où est donc à présent celui qu'on nomme Odin, ce guerrier si bien armé? Ah! si je pouvais le voir, cet époux redouté de Frigga! C'est en vain qu'il est couvert d'un bouclier resplendissant, en vain qu'il est monté sur son cheval Sleipner; il ne sortirait pas sans quelque blessure de sa demeure de Lethra. Il

est permis d'attaquer et de combattre un dieu guerrier ¹.

Quelle divinité reconnaissez-vous ? demandait saint Olaüs à un héros norvégien. — Mon épée, répondit le pirate.

Jamais la bravoure n'alla plus loin chez aucun peuple que chez les Danois ; ils mouraient un sourire dédaigneux sur les lèvres, et ce sourire demeurerait stéréotypé par la mort. Saxon, parlant d'un combat singulier, dit qu'un des combattans tomba, rit et mourut ; épitaphe aussi courte qu'énergique ². Cette bravoure ignorante de la peur et contemprice de la mort, toute prodigieuse qu'elle paraisse, était incomplète ; c'était un arbre vigoureux, mais si chargé de feuilles, qu'il ne portait ni fleurs, ni fruits. Magnifique au milieu du fracas des lances et de la poussière des champs de bataille, cette force gigantesque tombait devant un simple accès de fièvre. C'est une remarque de Cicéron, qu'autant les guerriers du Nord étaient intrépides dans les combats, autant ils étaient faibles et impatiens dans la douleur physique. Ces héros des siècles passés étaient d'habiles chefs de bandes, de vaillans écumeurs de mer ; il appartenait à d'autres de réunir les deux élémens de force qui font les grands hommes.

¹ Saxo Grammat., l. i.

² Malet, *Hist. de Dan.*

La force de la volonté est bien autre chose que celle du corps; lorsqu'elle agit avec Dieu, elle peut renverser les montagnes, briser les rochers, commander aux astres, enchaîner les vents invisibles, et faire succéder sans transition le calme à la tempête. Il n'est rien qu'elle ne puisse obtenir au nom du souverain Seigneur du ciel et de la terre; mais l'âme qui exécute ces grandes choses doit être sainte comme celle des prophètes, des apôtres et des martyrs.

La force d'âme, qui porte également le nom de constance, fut mise par les anciens au premier rang des vertus morales. Zénon en fit la base du stoïcisme, philosophie contre nature qui demandait à l'homme l'impossible, et qui roulait sur le pivot d'une mauvaise passion démesurément agrandie, l'orgueil.

Lorsqu'elle a pour point d'appui une croyance vive et profonde, la Force est un levier qui soulève l'âme jusqu'au ciel, et lui fait faire, avec simplicité, les plus grandes choses. Des hommes du peuple, des enfans, des femmes ont étonné de leur mâle courage l'univers chrétien; mais nulle part, selon nous, la fermeté dans la souffrance ne se montre avec plus d'éclat que dans les actes si fameux dans tout l'Orient des quarante martyrs de Sébaste.

Licinius, compétiteur et beau-frère de Constan-

tin, étant en Cappadoce avec une puissante armée, fit publier un édit par lequel il enjoignait, sous peine de mort, à tous les chrétiens, de renoncer à l'Évangile et de sacrifier aux dieux de la Grèce et de Rome. La sévérité farouche de l'empereur était si bien connue que la consternation se répandit dans toute la province. Quelques chrétiens s'enfuirent en des contrées lointaines; d'autres apostasièrent par faiblesse. Une partie d'entre eux, la plus sainte et la plus courageuse, mourut au milieu des tourmens. Il y avait alors dans une petite place forte voisine de Sébaste, quarante soldats chrétiens d'une valeur éprouvée. Le préfet les ayant mandés auprès de lui, les complimenta d'abord sur la bravoure dont ils avaient donné des preuves en plusieurs rencontres, et, après avoir fait briller à leurs yeux une superbe perspective d'avancement et d'honneurs militaires, il leur donna, d'une voix affable et insidieuse, le lâche conseil de renier leur foi.

Un des chrétiens, après avoir lu dans les yeux de ses compagnons ce qu'il devait répondre, s'avança d'un pas ferme vers le magistrat romain. Si, comme il te plaît de le dire, nous nous sommes bravement battus pour l'empereur de la terre, penses-tu que nous lâcherons le pied maintenant qu'il s'agit de combattre pour l'empereur du ciel? Sois assuré que, dans ce service comme dans l'au-

tre, nous saurons nous conduire ainsi que le doivent faire des gens de cœur.

Vous y réfléchirez, dit froidement Agricola.

Après plusieurs tentatives de séduction, qui ne tournèrent qu'à sa honte, le préfet irrité de la constance des chrétiens, les condamna en masse à la peine capitale. Puisqu'ils veulent la mort, ils l'auront, dit-il, et ils l'auront horrible.

Le jour de l'exécution vena, on vit défiler une troupe de soldats sans armes que d'autres soldats conduisaient, d'un air morne, au supplice. Les chrétiens étaient condamnés à périr de froid dans un lac peu profond situé à une légère distance de Sébaste. Voulant les tenter jusqu'au bout, Agricola avait fait préparer des bains chauds sur la rive, afin que si l'un des soldats voulait renier Jésus-Christ, il vit son salut du lieu même de son supplice.

Arrivés à l'extrême bord du lac, les braves jeunes chrétiens se dévêtirent eux-mêmes, aussi promptement que leurs mains engourdies purent le leur permettre, en se disant pour s'encourager : « Les soldats de Pilate dépouillèrent le Christ de ses vêtements, et il supporta cette indignité pour l'expiation de nos fautes ; dépouillons-nous maintenant pour l'amour de lui et afin de satisfaire à sa justice pour nos péchés. Ces eaux sont mortellement froides, et le vent qui les ride nous

« saisit au cœur ; mais ce sera une douce chose que
« d'aller en paradis par ce chemin , quoiqu'il soit
« rude ! »

— Puis élevant leurs regards ardens vers le ciel , ils offrirent à Dieu le sacrifice de leur vie , et se précipitèrent dans les eaux basses et marécageuses du lac glacé.

Le soleil couchant avait vu cette triste scène que la lune éclaira bientôt de ses pâles et mélancoliques clartés , tout se taisait dans la campagne ; seulement il s'élevait du sein des eaux un léger murmure : c'était le chant de mort des soldats chrétiens.

Ce chant , qui troublait à peine le silence , réveillait un faible écho sur une roche avancée qui surplombait le lac. Là était une femme en prière et seule. Cette femme dont la douleur muette était d'une sainte et la pose désolée , d'une Niobé , était la mère du plus jeune de ces chrétiens qui mouraient , par l'ordre de Licinius , d'une mort si lente et si affreuse.

Au jour naissant , les quarante martyrs étaient à l'agonie. Agricola les fit retirer du lac et ordonna qu'on les achevât à coups de bâton. Ils subirent ce supplice ignoble et cruel en répétant d'une voix mourante ces paroles du psalmiste : Mon âme , comme un passereau , a été retirée du filet des chasseurs. Le filet s'est rompu et nous avons été

délivrés, parce que le nom du Seigneur est toute notre aide.

Comme les soldats païens transportaient les cadavres sur un bûcher qui s'élevait à quelque distance, ils s'aperçurent que l'un des chrétiens, un beau et robuste jeune homme, donnait encore quelques signes de vie ; jetant sur ses membres roides et sanglans une de leurs chlamydes de guerre, ils le mirent aux pieds de la femme chrétienne, et s'éloignèrent en murmurant du ton de la pitié : Conseille-lui de vivre.

Elle se pencha toute pâle sur le jeune homme ; un seul mot s'échappa de ses lèvres : Mon fils !! N'affaiblis pas mon courage, dit-il, là où sont morts mes compagnons, là je dois et je veux mourir. Moi ! s'écria la femme grecque en se redressant de toute sa hauteur, moi que je te conseille basement de renier le Christ et de vivre ! Suis-je donc une païenne et une infidèle ! Il est vrai, Meliton, quand tu combattais pour César, je t'accompagnais toujours en versant des larmes, parce que le hasard était grand et le gain bien petit ! Mais le ciel est une paie digne de l'ambition d'un soldat, et ceci n'est plus simplement la mort, enfant, c'est la gloire. Dieu t'a donné à moi, mon fils, et je te donne à lui !... Va m'attendre là-haut, et demande à ce Dieu pour lequel tu meurs que notre réunion soit prompte.

Les flammes commençaient à prendre aux branches humides que les soldats de Licinius avaient coupées en hâte pour faire le bûcher. La mère du martyr jeta un long regard sur cette hécatombe de chrétiens, puis sur le corps de son fils gisant à ses pieds dans les hautes herbes. Unis dans la foi et dans la souffrance, vous devez l'être dans la mort, dit la chrétienne d'une voix brève; viens à eux, mon fils, ils t'attendent. Et, soulevant avec effort la dépouille encore palpitante du jeune homme, elle le porta lentement à côté des héros, ses frères !

Saint Grégoire de Nazianze se promenant un jour au bord de la mer se mit à considérer comme chaque lame, en se brisant mollement à la côte, déposait sur la grève quantité d'algues, de débris et de coquilles vides que ramenait à elle et engloutissait la vague suivante; de là jetant un regard sur les hauts rochers qui se découpaient en noir sur la nappe écumeuse et agitée des eaux : Voilà, dit-il pensivement, voilà l'image des âmes faibles et des âmes fortes; les unes se laissent emporter au gré des vents et des ondes de la fortune, tandis que les grands courages demeurent fermes comme ces récifs.

L'homme faible est effectivement l'esclave de la peur et le jouet des circonstances. Il plie à tous vents comme le roseau, et n'est jamais capable de s'élever à une action généreuse. Son esprit, tel

qu'une barque lourde et mal grée, longe éternellement les côtes de la faveur; à l'aspect du moindre nuage, il ferle en hâte toutes les voiles, et jette l'ancre dans la première crique venue, sans s'inquiéter si le fond est de sable fin ou de vase; ce qui ne l'empêche pas toujours d'échouer contre quelque misérable roche à fleur d'eau.

Avec des lumières, des talens et peut-être de bonnes intentions, cet homme est toujours déplacé au pouvoir; sa conduite pusillanime ne manquant jamais de lui attirer le mépris de ceux qu'il voudrait et n'ose servir, et la dérision de ceux qu'il voudrait et n'ose combattre.

Quelques personnages haut placés sont faibles d'une autre manière; la flatterie est leur écueil. L'atmosphère dont ils s'entourent est imprégnée d'encens; l'aloès brûle dans cent cassolettes devant eux, et, pour les aborder, il faut que les mains dégouttent de nard, comme celles de la Sulamite. Tout homme qui conserve sa dignité devant ces idoles terrestres est représenté par leurs entours comme un insolent, un païen ou un factieux; et elles le leur laissent persécuter à plaisir, par faiblesse d'âme.

L'homme de cœur compte certainement la gloire, la faveur, la fortune et la vie pour quelque chose; mais il leur donne pour contre-poids l'honneur, le bien public, la paix de l'âme et les magnifiques

espérances du ciel : il n'est pas difficile de pressentir de quel côté penche la balance.

Pour apprécier au juste les biens de ce monde, il ne faut pas s'arrêter à la dorure et au clinquant de la superficie ; *tout ce qui brille n'est pas or*, et l'on ne connaît le métal des idoles fardées qu'en leur enfonçant la sonde jusqu'au cœur. Est-ce l'amour des richesses qui vous domine ? Mais, sans parler des saints qui les ont toujours redoutées comme un empêchement au salut, les sages de tous les peuples les ont méprisées comme indignes de l'attention d'une âme noble et haute. Épicure lui-même vivait avec un sou par jour, ainsi que le raconte Sénèque, et Aristippe faisait jeter au bord du grand chemin un sac d'argent trop lourd pour les forces de son esclave.

Mais cette infirmité de vouloir, qui vous rend incapable d'un trait généreux, ne vient pas de la peur de compromettre votre fortune ; il s'agit d'autre chose peut-être, et c'est pour votre influence que vous craignez. Vous avez bâti sur la faveur des Grands, et cette structure brillante, mais fragile, peut s'écrouler au moindre souffle. Or, vous avez beaucoup rampé, beaucoup menti, beaucoup flatté, pour arriver là ; et vous n'avez garde de vouloir descendre, après avoir gravi la montagne avec tant de peine. La faveur ainsi obtenue n'a guère de chances de durée ; les Grands qui dirigent les affaires et dis-

pensent les grâces dans les monarchies constitutionnelles, passent comme des ombres au pouvoir, et, fussent-ils des astres de première grandeur, sont toujours des astres errans; l'homme abject qui base son crédit sur de serviles complaisances peut réussir à plaire à un de ces puissans seigneurs auquel il sert quelquefois de chacal pour rabattre une riche proie; mais sa faveur mal acquise tombe avec le portefeuille du maître, et le premier soin du successeur de l'expulsé, qui a, lui aussi, ses créatures à pourvoir, est d'écheniller le reptile avec aussi peu d'hésitation et de remords qu'un jardinier échenille une branche. Le crédit d'un homme droit et ferme n'est pas sujet à ces variations; il résiste aux tempêtes politiques, parce que l'estime publique le soutient; et un acte de courage le fortifie.

Je me trompe, ce n'est pas la faveur des Grands que vous ambitionnez, c'est celle du peuple; car le peuple, lui aussi, est une puissance. Hélas! Ixion était plus sensé en voulant saisir un nuage! S'il faut en croire d'ailleurs les anciens, cette popularité si vantée n'est pas absolument étrangère à l'intrigue ni même à la corruption. Voici ce qu'en pensait Sénèque, qui s'y connaissait: « Si je vous vois élevé par les suffrages du peuple, écrivait-il à Lucilius, si vous entrez dans les spectacles au bruit des applaudissemens des acteurs, si les femmes et les enfans chantent vos louanges dans les rues, ne trouvez pas

étrange que j'aie pitié de vous, sachant comme je le fais par quelle voie on obtient de telles faveurs. »

Mettez la chose au pis : supposez que vous soyez en danger de perdre, non seulement la fortune et la faveur, mais la vie, en adhérant au parti du devoir. Eh bien ! qu'est-ce que la vie elle-même ? L'Écriture la compare au vol de l'aigle qui fond sur sa proie, au torrent qui s'écoule dans la vallée, au sillage léger du vaisseau, à la fleur qui se fane, au nuage qui passe, et ces comparaisons orientales sont aussi justes qu'elles sont belles.

Quand vous vous cramponneriez à la vie comme un homme entraîné par le cours d'un torrent s'accroche aux ronces de la rive, vous ne la prolongeriez pas d'une heure ; quand vous seriez le plus grand prince de la terre, vous vous sentiriez aussi impuissant à repousser l'ange du trépas que Salomon le fut, au milieu de ses gardes et des cinq cents boucliers d'or appendus aux lambris de ses appartemens royaux. La balle atteint le soldat qui fuit aussi sûrement que celui qui monte à la brèche ; car nos jours sont comptés comme des grains de sable dans la main de Dieu, et pas un homme ne tombe dans la mêlée qu'il ne l'ait marqué du sceau de la mort. Notre fol attachement pour l'existence ne nous conduit donc, en définitive, qu'à une terreur sans utilité, puisqu'elle ne nous garantit pas du glaive invisible qui pend sur nos têtes.

Puisqu'il faut mourir *nécessairement* au bout d'un petit nombre d'années, il importe peu, quand on est arrivé au terme du voyage, que ce voyage ait duré quelques jours de plus ou de moins. La vie ne doit point se mesurer à la longueur, comme une toile grossière; il faut l'apprécier, comme les diamans, plutôt en raison de la pureté, de l'éclat et du poids, que de l'étendue.

Tout homme qui n'ose pas regarder en face la pauvreté, l'exil, la mort, quand sa conscience le lui commande, devrait être honteux de vivre, et n'est pas digne d'être chrétien.

La Force fut excellemment pratiquée par les grands évêques de la primitive église. Saint Basile, violemment menacé par un gouverneur romain, lui répondait sans changer de visage : Pensez-vous que la pauvreté, la souffrance, ou même la mort, puissent me faire changer d'opinion sur un point de foi?... Vous ne connaissez guère un évêque de Jésus-Christ !

On sait la force tout évangélique que déploya saint Ambroise contre Théodose, lorsque cet empereur frappa de sa main encore rouge de sang à la porte d'une basilique chrétienne. Le trait suivant de saint Jean Chrysostôme est moins connu, et mérite d'être rappelé.

Les Césars de Byzance, en adoptant le christianisme, n'avaient pas renoncé à la magnificence de

la vie romaine, ni, hélas ! à la mauvaise source qui entretenait ces dangereuses superfluités. La cour de Constantinople n'avait pas de honte de dépouiller la veuve et l'orphelin, et les grands dignitaires de l'empire s'abandonnaient avec d'autant plus de confiance à leur insatiable cupidité que l'exemple de ces exactions descendait du trône, l'impératrice Eudoxie figurant à la tête de ces pillards avec une audace qui surprend dans une femme et dans une reine.

Il lui convint un jour de s'emparer, sous je ne sais quel faux prétexte, de la terre d'une pauvre veuve. Mais le temps où les sujets dépouillés par les empereurs ne savaient que se taire et mourir n'était plus ; un autre Dieu était encensé sur les autels de Rome et de Byzance, et les ministres de ce Dieu ne craignaient pas d'affronter le courroux des rois dans la cause sacrée du pauvre. La veuve vint se jeter, tout en pleurs, aux pieds de saint Jean Chrysostôme, pour demander appui et justice contre Eudoxie. Le grand évêque promit l'un et l'autre. Il écrivit avec force à l'impératrice, se présenta lui-même à sa cour, pria, plaida ; mais son éloquence ne put faire ouvrir cette frêle et délicate main de femme, qui étreignait l'or comme un avare seul sait l'étreindre.

On célébra bientôt après la fête solennelle de la sainte Croix. L'encens fumait déjà sur le magnifique

autel de sainte Sophie ¹, les chants religieux montaient au ciel, et la foule remplissait le temple. On vit venir alors, à travers le parvis, au milieu d'une multitude de gardes, un char attelé de mules blanches et tout incrusté de lames d'or; sur ce char était assise une femme belle et jeune, dont la robe étincelait du feu des diamans, et dont le diadème valait seul la rançon d'un roi de l'Asie. Cette femme si richement parée était l'épouse d'Arcadius, la spoliatrice des biens du peuple. Saint Jean s'avança d'un pas lent et grave à la rencontre de l'impératrice, et, lui jetant un regard de reproche, il fit fermer devant elle la porte de la basilique, sans s'inquiéter des menaces des gardes qui avaient mis l'épée à la main pour forcer l'entrée. Cet acte de fermeté valut au grand évêque ce premier exil dont il revint triomphalement à la prière même de ceux qui l'avaient voulu perdre, et aux acclamations délirantes d'un peuple qui l'aimait comme son père et l'honorait comme son défenseur.

Un homme fort ne change point avec la fortune, et respecte toujours l'autel où il a sacrifié, cet autel fût-il frappé de la foudre. La fidélité au malheur est douce à l'œil comme le rayon du couchant qui dore des ruines, et c'est un des plus glorieux reflets de la Force. L'histoire du saint roi David

¹ Cet autel était d'or et de pierres précieuses.

nous offre un de ces traits qui rafraîchissent l'âme. Ce prince méritait d'avoir des amis, car il était capable d'affections tendres et généreuses; aussi en trouva-t-il à l'heure de l'infortune. Quoique les inconstantes et séditiennes tribus d'Israël eussent levé l'étendard de la révolte pour Absalon, le roi fugitif ne prit pas seul le chemin du désert; une garde vaillante et fidèle l'accompagna avec tous les signes du deuil, et ses grands officiers lui dirent : Nous exécuterons de tout notre cœur tout ce qu'il vous plaira de nous commander. Ce dévouement des hommes de Juda toucha David sans l'étonner; ils le devaient au chef de leur tribu, au maître bon et libéral qui les avait nourris pendant la paix et menés à la victoire durant la guerre. Mais celui des Gethéens, braves étrangers qui suivaient depuis peu de temps le drapeau vert de la tribu royale, le remua plus profondément. Avec ce sentiment de généreuse délicatesse qui porte une âme haut placée à ne point abuser du zèle de ses serviteurs pour les entraîner dans une entreprise hasardeuse dont on ne peut prévoir l'issue, David se tourna vers Ethaï, le vaillant chef des Gethéens : Pourquoi viens-tu avec nous, lui dit-il, toi qui es étranger et loin de ton pays? Va te ranger sous le drapeau du nouveau roi. Tu n'es que d'hier à Jérusalem; pourquoi en sortirais-tu aujourd'hui à cause de David? Retourne sur tes pas, emmène tes gens avec toi, et que le

Seigneur, qui est plein de bonté et de justice, te récompense lui-même de ton zèle et de ta fidélité.

Vive le Seigneur et vive le roi mon maître ! dit le Gethéen ; en quelque position que tu puisses être , mon seigneur, ton serviteur y sera , soit à la mort , soit à la vie !

Viens donc , et passe le Cédron ! s'écria le roi. Et Ethaï le Gethéen passa le torrent avec ses six cents braves.

Un homme vicieux est incapable de force d'âme ; celui qui agit tortueusement pour atteindre un but honteux ou injuste , travaille à se donner de vives frayeurs , aussi bien que d'amers regrets. Ce ne sont pas seulement ces mécomptes inattendus qu'engendrent d'imperceptibles causes qu'il redoute , ni ces reviremens soudains qui impriment une impulsion nouvelle aux affaires ; cela peut déranger les plans des hommes les plus honorables , et il a de bien autres soucis que ces inquiétudes à l'usage de tout le monde. Ce qu'il redoute avant toute chose , c'est l'indiscrétion de ses familiers , la trahison de ses agens , les exigences insatiables et quelquefois menaçantes de ses complices , le mépris du monde en cas de découverte , et par suite l'abandon des hommes puissans qu'il a élevés laborieusement lui-même sur le pavois , et qui diront au jour de la disgrâce : *Nous ne connaissons point cet homme !* Habile à déguiser les terreurs qui l'assié-

gent, mais incapable de les maîtriser s'il les égare durant le jour, il les retrouve le soir autour de sa couche, comme les soixante hommes d'armes qui veillaient, l'épée nue, autour de celle de Salomon; elles évoquent de hideux fantômes de ruine, de délaissement, de déshonneur. Il voit son importance politique réduite à rien, sa fortune compromise, sa réputation déchirée; il repasse minutieusement ses paroles, il tremble devant les résultats d'une fausse démarche, d'une ligne compromettante, et de larges gouttes de sueur découlent de son front brûlant. Que de lâchetés la terreur lui fait faire! Il flatte ce qu'il hait, et jette un sourire obligeant à ce qu'il méprise; il feint de ne pas sentir l'injure, et le moindre regard soupçonneux lui perce le cœur. Il n'y a pas de courage possible avec une mauvaise conscience; le sang injustement versé s'élève de terre et crie vers Dieu dans les rêves d'un guerrier féroce, et lorsqu'il ceint ses armes pour le combat, des pressentimens de défaite et de mort paralysent son bras de fer. Combien de fois le bandit des montagnes, qui a tué d'une main sûre, n'a-t-il pas frissonné de peur, dans sa fuite à travers les bois, au bruit d'une branche froissée, et senti ses cheveux se dresser d'épouvante à la vue d'un buisson lointain éclairé fantastiquement par la lune? La conscience a fait cent fois des poltrons des bandits les

plus sanguinaires, des exacteurs les plus éhontés, des tyrans les plus effroyables. Néron n'entendait-il pas des trompettes invisibles autour du tombeau de sa mère ?

« Le méchant fuit sans que personne le poursuive, dit l'Écriture ; mais le juste est hardi comme un lion, et il ne craint rien. »

Que peut craindre en effet celui dont toutes les voies sont droites et tous les sentimens honorables ; celui dont toutes les actions ne tendent qu'à plaire à un Être bon et puissant qui peut faire avorter dans leur germe les complots des hommes mauvais, et *renverser d'un souffle, pendant la poursuite, le cheval et le cavalier* ? Si Dieu qui aime à éprouver le juste le place au milieu des dangers, ou ces dangers seront utiles à épurer sa foi et ses mœurs, ou, au moment de fondre sur sa tête, ils s'écarteront doucement sans lui nuire, ou enfin, ainsi qu'il en advint à Joseph, ce juste si rudement éprouvé, ils s'étageront devant lui comme des marches brutes et roides, mais rapides, qui le conduiront à un point de fortune, de considération et de grandeur qu'il n'aurait jamais cru atteindre même en songe.

L'homme qui puise sa force dans sa foi à la Providence divine est véritablement ce juste rêvé par Horace, qui demeure ferme et tranquille sur les ruines d'un monde croulant. Que lui importent

les bruits de la terre, à lui qui a placé sa tente sous la nuée. Les applaudissemens de l'adulation, les sifflemens de la rage envieuse, les explosions de la haine, ne peuvent retarder sa marche; la mort elle-même se dépouille pour lui de son aiguillon : il n'y voit que l'ange aux ailes sombres qui ouvre les portes de l'éternité et la salue d'un sourire de joie.

Il est un sentiment, ou plutôt une maladie, qui détend les plus fortes cordes de l'âme comme le vent chaud que les Persans nomment *simoor* détend les lyres et les harpes, qu'on ne peut monter tant qu'il règne; ce sentiment, qui n'exclut pas le courage physique, quoiqu'il rende l'âme molle et lâche, est ce qu'on appelle le respect humain.

Shakespeare, ce grand poète anglais, qui connaissait le cœur de l'homme pour l'avoir peint presque toujours d'après nature, introduit, dans une de ses tragédies, un jeune prince, brave entre les plus braves devant l'ennemi, mais timide devant l'opinion des hommes, lequel refoule la tristesse que lui cause l'agonie de son père, de crainte de scandaliser ses compagnons de plaisir. Le cœur me saigne intérieurement, dit-il à un jeune noble, le moins mauvais de ses confidens; mais ma folle vie m'ôte le courage de laisser percer mon chagrin... Que penserais-tu de moi si je versais des larmes?

— Que tu es un royal hypocrite.

— Tout le monde en ferait autant , dit le prince avec amertume , et voilà pourquoi je ne pleure point.

Il se trouve des Grands au temps où nous vivons qui n'oseraient , par le même motif que le héros de Shakespeare , traverser le seuil d'un temple chrétien et qui se cachent pour invoquer celui qui donne et reprend les empires. La crainte de passer pour des esprits faibles en a écarté plusieurs de nos églises , où d'autres évitent de se montrer de peur de passer pour des hypocrites. C'est une lâcheté cependant que de s'abstenir de bien faire par crainte des jugemens du monde ; car cette crainte , outre qu'elle n'est pas noble , détruit ou paralyse celle de Dieu. La première chose que les solitaires de Scété exigeaient de leurs néophytes , c'était de fouler aux pieds ce respect humain destructeur de toute force d'âme.

Un jeune homme d'Alexandrie s'étant présenté un jour à saint Macaire dans le dessein d'embrasser sa règle , le saint voulut d'abord l'éprouver. Allez , lui dit-il , dans le cimetière qui est proche , adressez-vous aux morts , et dites à chacun tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux. Le jeune homme fit ce qui lui était commandé , et lorsqu'il revint , saint Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien. — Eh bien ! retournez et faites le tour du cimetière en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néo-

phyte obéit et revint. — Qu'ont dit les morts ? — Rien. — Profitez donc de la leçon, dit le vieux solitaire, imitez l'indifférence des morts pour les jugemens des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ.

Pour sentir la nécessité de la Force, il faut comprendre le but de sa mission sur la terre. Dieu, qui nous demandera un compte sévère de l'emploi du temps, ne nous a pas donné la vie pour l'user dans les excès de l'intempérance ou dans la poursuite des grandeurs ; il ne nous l'a pas donnée non plus pour nous cacher dans tous les coins, comme font les enfans peureux, à la moindre apparence de danger. Non, la vie nous a été donnée pour marcher d'un pas ferme à la conquête du ciel par la route de la vertu. Heureux ceux qui, à l'approche de la mort, peuvent se rendre, comme saint Paul, ce témoignage qu'ils ont persévéré jusqu'au bout dans la lutte ! Les paroles de ce grand homme à Timothée sont dignes des méditations du sage ; c'est l'Hercule chrétien se reposant dans sa force, sur sa massue, et entonnant son chant de triomphe et de mort : « Je suis comme
« une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être
« sacrifiée, et le temps de ma délivrance est proche.
« J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai
« gardé la foi, il ne me reste plus qu'à saisir la couronne de justice qui m'est réservée. »

XII

VERTUS QUI RELEVÉNT DE LA FORCE.

(Magnificence.)



La Magnificence est une vertu qui dérive de la force d'âme ; car il faut plus de courage quelquefois pour laisser tomber de sa table une miette de son superflu que pour s'exposer aux balles et aux boulets de l'ennemi dans la chaleur d'une bataille. Marlborough, qui était brave de sa personne, était incapable de tirer de son coffre-fort une demi-guinée pour sauver la vie à

son meilleur soldat ; cet effort héroïque passait ses forces.

Pour trouver la Magnificence dans son plus bel âge , il faut rétrograder de quatre ou cinq siècles. Les hommes des temps gothiques poussaient fort loin cette vertu , qu'ils cultivaient pieusement dans toutes ses branches comme chose agréable à Dieu et utile au monde ; ils étaient fondateurs d'églises , de monastères , d'hôpitaux , et c'est à leur ferveur que nous devons ces monumens hardis et gigantesques qui nous font sentir, hélas ! en dépit de tout notre orgueil , que nous sommes de mesquins personnages , nous autres. La noblesse de race obligeait alors à une magnificence proportionnée au rang que chacun tenait dans le monde, et l'égoïsme, qui met tout sur soi , était réputé chose ignoble , et bonne pour les juifs et pour les vilains , dont le sang , pensait-on alors , gardait quelque chose de sa boue native , lors même qu'un caprice de la fortune les enrichissait.

Les magnifiques aumônes des princes et des hauts barons allaient chercher jusqu'aux pèlerins d'outre-mer, tandis que leurs sages et laborieuses compagnes exécutaient, avec leurs suivantes, des tapisseries d'or et de soie , pour décorer les murs des cathédrales ou les tombeaux des saints¹. Les

¹ La célèbre tapisserie de Bayeux fut faite par la duchesse Ma-

meubles des grands manoirs n'égalèrent point les nôtres en nombre ni en faste; mais la fumée de leurs salles hospitalières réjouissait au loin l'âme du voyageur, et les captifs trouvaient une rançon dans l'aumônière des châtelaines ¹. Les arts, qu'un gouvernement solitaire est hors d'état d'encourager, s'épanouissaient dans toute leur gloire sous la pluie d'or d'un noble patronage; les Muses ne chantaient pas, comme la cigale, sur un arbre dépouillé de feuilles, où elles meurent faute de quelques brins de mousse ou d'un vermisseau; on leur donnait du pain, et les arts, échauffés par la ferveur religieuse et protégés, en vue de plaire à Dieu, faisaient de divines et merveilleuses choses, qui semblaient provenir du coup de baguette d'une fée gauloise. Alors on s'empressait de parer les autels d'une manière non seulement décente, mais somptueuse....

Et voilà le mal! s'écrient les calvinistes qui ont brûlé les chappes d'or offertes par les nobles dames, fondu les crucifix afin d'en solder la révolte, brisé sous leurs marteaux les chefs-d'œuvre des arts, et jeté pêle-mêle dans les fleuves les

théâtre, pour Notre-Dame de Bayeux. La duchesse Gonnor avait fait, avant elle, une tenture magnifique pour Notre-Dame de Rouen.

¹ Bertrand Duguesclin ayant été fait prisonnier, envoie demander sa rançon à sa femme: J'ai employé tout l'argent que j'avais à payer la rançon de pauvres soldats, répond la châtelaine.

tombes et les ossemens des saints ; et voilà le mal !... On aurait pu vendre ces ornemens bien cher, et en donner l'argent aux pauvres !...

Le Christ , auquel cette phrase hypocrite fut originellement adressée par Judas qui volait lui-même les pauvres , à ce que rapporte la tradition , n'en loua pas moins la femme juive qui avait répandu humblement sur ses pieds un parfum de grand prix ; et nous voyons, dans les Nombres, que Dieu ne dédaigna point de s'occuper lui-même de la décoration de son tabernacle. Ce n'est pas seulement nous , mais tous les peuples de la terre, qui se sont fait un point d'honneur de mettre dans les temples un degré de magnificence analogue à leurs richesses et à leur civilisation ; ce sont les ruines religieuses de Thèbes , de Balbec , de Palmyre et d'Athènes, qui nous donnent la mesure des nations à qui elles survivent.

Nous savons que les linges du Christ n'étaient pas de pourpre, que la table sur laquelle il fit la Cène avec ses disciples n'était pas d'argent , que le calice dans lequel il leur donna son sang divin n'était pas d'or ; mais le temps et le développement ont leurs exigences. Jamais les Grecs , jamais les Romains, jamais les peuples de l'Asie, accoutumés à un culte extérieur d'une magnificence extraordinaire , ne se fussent résignés à venir adorer Dieu dans un temple où il n'y aurait eu que les quatre

murs ; ils apportaient , comme l'avaient fait avant eux les princes et les chefs de famille d'Israël pour le tabernacle , des dons proportionnés à leur rang et à leur fortune. Leur superflu était mieux employé à cela , sans doute , qu'à payer des cochers , des gladiateurs et des histrions. D'ailleurs , la religion catholique a toujours su allier l'aumône à la Magnificence , et lorsque celle-ci , appelant à son aide un mauvais auxiliaire , *la vaine gloire* , empiétait un peu sur le domaine de l'autre , il ne manquait pas de voix éloquentes et sévères pour la faire rentrer dans l'ordre.

Les Grecs , par exemple , penchaient vers la profusion ; et saint Jean Chrysostôme , redoutant que cette profusion , quoique bien placée , ne tarît la source de la charité , y mettait sagement des bornes.

« Je ne vous défends pas , disait l'apôtre de l'aumône , de faire des présens à l'Église ; mais je vous conjure seulement qu'après , ou plutôt qu'avant ces offrandes , vous ayez soin d'assister les pauvres.

« Quel avantage peut tirer Jésus-Christ de voir ici sa table encombrée de vases d'or , pendant qu'il meurt de faim dans la personne des pauvres ? Commencez par le soulager dans sa faim , et s'il vous reste encore quelque argent , ornez ensuite son autel. Vous lui faites une coupe d'or , et vous lui refusez un verre d'eau froide ! Croyez-vous que ,

lorsque vous ne vous mettez pas en peine de vêtir un pauvre qui meurt de froid, et que vous apportez ici des colonnes d'or, en disant que vous le faites pour sa gloire, il regarde ces richesses avec complaisance? Non, certes.

« Jésus-Christ est pauvre, il est étranger; il va de porte en porte demander de quoi vivre, et vous avez le front de le mépriser en cet état, pour orner le pavé d'une église ou d'une chapelle, pour en revêtir richement les murailles, pour en dorer les pilastres et les colonnes, pour suspendre à la voûte de massives lampes d'argent. A quoi lui sert cette magnificence, quand vous le laissez gémir dans une prison, sans l'y aller même visiter?

« Encore une fois, je ne vous dis point ceci pour vous empêcher de faire des présents à l'Église; je ne vous le dis que pour vous exhorter à les accompagner de vos aumônes, ou plutôt à ne les faire qu'après vos aumônes. Dieu n'a condamné personne pour n'avoir pas enrichi nos temples; mais il menace ceux qui ne feront point l'aumône des supplices éternels. »

Ces hautes leçons ne furent point perdues pour les catholiques des temps de foi. S'ils léguèrent aux siècles incroyans des cathédrales majestueuses qui ne seront jamais égalées, ni, en cas de ruine, rétablies, ils élevèrent à côté des hospices pour les vieillards, pour les malades, pour les soldats estro-

piés ; ils fondèrent des collèges pour les lettres et les sciences ; ils offrirent des abris consolans au veuvage et au repentir. Le désespoir, qui, au bon vieux temps, ne se réfugiait point dans la mort, mais dans le sein de Dieu, retrouvait du calme sous les voûtes sombres de ces cloîtres, tandis que les princes y grandissaient entre les tombes de leurs aïeux, qui leur rappelaient énergiquement qu'ils étaient des hommes, et les autels de Dieu, qui leur montraient à toute heure le Juge des rois.

Ce fut cette Magnificence chrétienne qui rendit aux Anglo-Saxons une partie des biens que la conquête leur avait ravis. On vit de simples ménestrels du parti vainqueur fonder des hôpitaux à Londres pour le peuple, et des évêques normands pourvoir aux besoins des Saxons vaincus avec une magnificence qui se perpétuait de siècle en siècle¹.

Les premiers évêques de France, tous hommes de

¹ L'hôpital de Sainte-Croix, fondé par Henri de Blois, évêque de Winchester, et frère du roi Étienne, vers l'an 1136, donne la mesure de la générosité des évêques anglo-normands. Outre un grand nombre d'étudiants des classes populaires, à l'intention desquels cet hôpital était fondé et qui y trouvaient le logement et la nourriture, cent pauvres étaient reçus tous les jours à dîner et pouvaient emporter les restes de la portion qu'ils n'avaient pas entièrement consommée. Or, chaque portion se composait d'un pain de trois livres, de trois quarts de petite bière, de trois plats et d'un morceau de fromage. Le successeur immédiat d'Étienne de Blois ajouta cent pauvres à ceux du fondateur, et laissa, par son testament, une somme considérable pour les nourrir.

race et de fortune , comme le remarque Grégoire de Tours , ne brillèrent pas moins par cette vertu , qui donne tant de lustre aux positions élevées. Saint Félix de Nantes , non content d'avoir fait à ses frais une des plus belles basiliques du sixième siècle , détourna la Loire avec des travaux immenses , et dota d'un port sa ville épiscopale ¹. Raoul et Robert d'Harcourt fondèrent et enrichirent le célèbre collège de leur nom , où tant de jeunes clercs reçurent une éducation gratuite. Il serait trop long de citer les exemples de magnificence des autres évêques de ce temps.

Il ne faut pas se figurer, comme on l'a souvent avancé sans preuves, que l'Église prît alors de toutes mains ; elle n'acceptait que des offrandes légitimes, et ne souffrait pas qu'un voleur public vînt rendre à Dieu ce qu'il avait dérobé au monde. Comme on bâtissait à grands frais Notre-Dame de Paris, un usurier, touché de repentir de ses gains illicites, voulut y contribuer pour une forte somme ; mais, désirant s'assurer du mérite de ce genre de satisfaction, il alla consulter un saint personnage, nommé Pierre le Chantre, qui était un des plus célèbres théologiens de l'époque. Cela ne peut pas s'arranger ainsi, dit le docteur catholique après avoir attentivement écouté les raisons que faisait

¹ *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, t. III, p. 322.

valoir l'homme de finance ; vous devez avant tout rendre au prochain ce qui appartient au prochain. L'usurier repentant fit publier alors à son de trompe, dans les rues et dans les places publiques , qu'il était prêt à restituer tout ce qu'il avait reçu de trop de ses débiteurs. Cela fait, il revint trouver Pierre. J'ai satisfait tout le monde, dit-il, et il me reste encore beaucoup. Maintenant, puis-je aller trouver Maurice de Sully, et lui faire mon offrande pour Notre-Dame ? — Allez, répondit le docteur, vous pouvez porter à présent votre aumône à l'Église en toute sûreté.

Nous n'ignorons pas qu'on pourrait découvrir, en cherchant bien, des offrandes moins pures, faites par des Grands et des princes ; mais si quelques moines, plus cupides que consciencieux, les acceptèrent, ils se mirent ainsi en contravention avec les lois formelles de l'Église, qui a horreur, dit l'Écriture, des oblations de l'iniquité. Ces lois ne furent, d'ailleurs, que rarement enfreintes, et chaque fois qu'un serviteur de Dieu, digne de ce beau titre, en eut connaissance, il flétrit les infracteurs d'une publique improbation. « Femme, disait un moine, le frère Bertold d'Oftringen, à la reine Agnès de Hongrie ; femme, c'est mal servir Dieu que de répandre le sang innocent, et de fonder des couvens avec les dépouilles des familles. »

Il ne faut pas confondre la profusion avec la

Magnificence. La profusion est un ruisseau bourbeux qui sort d'une source souillée, pour se jeter dans un marais infect. Lorsque le surintendant Fouquet donna à Louis XIV cette fête superbe qui fut l'origine de ses longs malheurs, il porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre des courtisans de la suite du roi une bourse remplie d'or pour fournir à leur jeu. Ce procédé, qui fut trouvé magnifique, n'en était pas moins une profusion condamnable; car cet or, si mal employé, sortait des caisses de l'État. Avant lui, le surintendant Bullion, ayant fait frapper les premiers louis qui aient paru en France, avait imaginé de donner à cinq seigneurs de ses courtisans un dîner dont le dessert se composait de trois bassins remplis de pièces d'or : c'était une générosité de voleur.

Mais ces profusions sont aussi loin de nos mœurs actuelles que la Magnificence chrétienne; on ne prend pas pour rendre, de nos jours, mais pour garder; et la parcimonie, cette plante à l'ombre de laquelle aucune vertu sublime ne peut croître, se change en avarice à vue d'œil.

(Magnanimité.)

Le courage physique est un don que l'homme partage avec la brute ; mais la Magnanimité est l'apanage de l'homme seul. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. Alexandre de Macédoine, qui était fort brave de sa nature, oublia quelquefois d'être magnanime. Comme il entra par la brèche à Gaza dont il avait payé la prise du meilleur sang de son armée, il rencontra Bétis, le gouverneur, qui s'était couvert de gloire pendant le siège, seul et abandonné des siens. Tout couvert de sang et de plaies, il se défendait encore désespérément avec un tronçon d'épée contre une troupe d'ennemis. Furieux d'avoir acheté si cher la victoire, Alexandre cria violemment au brave captif : Tu ne mourras pas comme les autres, toi, et tout ce qui peut rendre une mort lente et affreuse tu le subiras. Bétis croisa sur sa poitrine ses mains désarmées et garda un sombre et superbe silence. Quoi ! pas un mot, reprit Alexandre, pas un geste pour me demander la vie ! Eh bien ! à défaut de paroles je t'arracherai des gémissemens. Cela dit, il lui fit

percer les talons, et l'ayant fait attacher à un char, ses membres furent bientôt broyés sur les décombres de la ville qu'il avait si courageusement, quoique si inutilement, défendue. Ce fut une lâche action. Alexandre, qui avait montré une bravoure éclatante durant le combat, n'eut pas assez de grandeur d'âme pour admirer le courage d'un ennemi, et le ressentiment, la haine et la vengeance réduisirent le héros macédonien aux proportions d'un soldat féroce et vulgaire.

La vie de saint Grégoire de Nazianze nous offre un trait touchant de magnanimité chrétienne.

Un jeune arien, aussi fanatique que brave, jura de tuer saint Grégoire, alors patriarche de Constantinople, qu'il regardait comme l'ennemi le plus dangereux qu'eût sa secte; de le tuer en plein jour, dans son propre palais, et au milieu de ses amis. Il ne lui fut pas difficile de pénétrer jusqu'à saint Grégoire qui était au lit et malade. Le séide de l'hérésie s'avança lentement, la main sur son épée; mais à la vue de cette chambre, pauvre comme une cellule d'anachorète, de ces vêtements de bure, de cette couche indigente où languissait un homme qui joignait au regard de feu du poète le sourire résigné du saint, le jeune homme, ému malgré lui, laissa échapper le fer de sa main tremblante, et fut trahi par son trouble et par ses sanglots.

Qu'y a-t-il, demanda doucement saint Grégoire, pourquoi ces pleurs, et pour qui cette épée? Le jeune homme garda le silence. Ne le voyez-vous pas, dit vivement un seigneur de la cour, le malheureux venait pour vous ôter la vie. Qu'on s'empare de l'assassin. — Arrêtez, cria saint Grégoire, je tiens le premier qui met la main sur ce jeune homme, pour mon ennemi. Viens, mon pauvre enfant, ajouta-t-il en lui faisant signe d'approcher; viens et que Dieu te garde de mal, comme il m'a gardé de toi. Je te pardonne de tout mon cœur, et tu quitteras mon palais aussi librement que tu y es entré. — Mon père, s'écria l'arien en posant solennellement la main sur son cœur, dès ce moment je suis catholique!

(Patience.)

On ne peut disconvenir que la vie, à côté d'une foule de maux apparens, n'en présente de trop véritables. Les désastres qui bouleversent soudainement, existence, considération, fortune, les infirmités, la mort de nos proches et de nos amis, sont des misères poignantes, des misères réelles,

et les stoïciens qui ont voulu briser ces douleurs en se roidissant, n'ont fait qu'ajouter un effort pénible à un mal qu'ils pouvaient nier, mais qu'ils ne pouvaient vaincre. Le seul remède à ces maux, c'est la Patience, cette vertu qui semble doucement sourire au chagrin.

Entre les plus rudes épreuves de la Patience, il faut compter la pauvreté, qui joint aux privations de toute nature qu'elle impose, l'isolement, la méfiance, le mépris des superbes et la compassion moqueuse des méchants; toutes choses dures et irritantes pour une âme fière. « Ce qui fait l'amertume de la pauvreté, dit un moraliste de l'Indostan, c'est que nos amis deviennent sourds à nos désirs, et donnent à nos douleurs une angoisse plus vive. La foi de l'homme pauvre est méprisée; le tendre éclat de ses vertus s'efface; l'empreinte du soupçon est attachée sur lui. D'autres ont-ils commis des crimes, c'est le pauvre qu'on en accuse. Personne ne cherche à le connaître, à échanger avec lui le salut de l'amitié; personne ne lui accorde la moindre marque de respect. Si parfois, dans le palais des riches, il prend place aux banquets solennels, les convives plus fortunés le regardent avec une dédaigneuse surprise; et si, par hasard, il rencontre, sur sa route, quelque homme riche et puissant, il se tient à l'écart, le front baissé, rougissant des haillons qui le couvrent, et

se réjouissant de n'avoir pas été vu. Hélas ! la pauvreté est un crime pour lequel il n'y a point de pardon ! »

Que de patience il faut avoir pour subir toutes les conséquences de ce *crime* qui fut celui du Sauveur du monde ; car lui aussi fut pauvre , lui aussi fut moqué des riches et des puissans , parce qu'il venait cultiver la vigne de son Père en simple costume de travailleur. Nous ne savons d'où il vient , cet homme , était d'une part le cri populaire ; et , parmi ceux de Nazareth qui le connaissaient mieux , l'interrogation montait à un degré de plus d'insolence : *N'est-ce pas là le fils du charpentier ?*

Un Messie pauvre au point de *n'avoir pas une pierre où reposer sa tête*, ne pouvait passer chez les Juifs que pour un imposteur ; car ils tenaient la pauvreté pour une marque de réprobation , et quoique la doctrine , la vie , les miracles de Jésus , révélassent hautement un Dieu , ces hommes qui mesuraient l'importance à la richesse , ne pouvaient se résoudre à reconnaître le Sauveur du monde dans le pauvre *Galiléen*.

Ils agissaient en cela comme fait le commun des hommes , qui ne va chercher ses admirations que sur les hauteurs sociales. « C'est le même soleil qui

¹ Le prince Soudraka.

rougit dans la rose et qui scintille dans le diamant , dit Pope ; mais nous mettrons toujours la pierre précieuse au-dessus de la fleur. »

Jésus-Christ souffrit ces dédains avec patience; il ne s'emporta point contre la sottise des hommes; il n'appela pas , au secours de sa majesté méconnue, les lions du désert , comme l'avait fait Élisée; il endura tout avec la douceur d'un agneau et nous supporta ainsi, jusqu'à la fin , en aimant, comme lui seul pouvait aimer, de lâches et indignes créatures qui abusaient continuellement de ses grâces , de sa patience et de sa divine miséricorde.

Après la patience dans la misère, vient la patience dans les maux du corps , que les saints ont tous pratiquée avec un courage héroïque, parce qu'ils regardaient la souffrance comme un moyen de mériter le ciel. Parmi nous , les choses vont différemment. Nous sommes patients comme Job, quand il s'agit de recevoir les biens que Dieu nous envoie; mais nous nous tordons comme le vermisseau sous le pied qui l'effleure , au moindre accès de fièvre qui nous arrive. On va plus loin , et c'est presque chose reçue , quand le médecin, qui n'est pas toujours bon prophète, désespère de la guérison , d'en finir expéditivement par un coup de poignard ou de pistolet !

J'ai eu sous les yeux un exemple déplorable de cette impatience poussée jusqu'au suicide , et ,

quoique plusieurs années aient passé depuis sur ma tête, il est encore, comme d'hier, dans mon souvenir.

Pendant une soirée pluvieuse et triste, on vint me demander pour me rendre auprès d'un officier-général qui, dans un moment d'impatience et de désespoir, causé par de vives souffrances, venait d'attenter à sa vie.

Je vois encore cette figure noble et martiale, ces joues creuses, ce large front que sillonnait une ligne profonde, indice d'une pensée habituellement soucieuse. Le sang jaillissait à flots d'une large blessure que le mourant s'était faite avec son épée. Un jeune homme, affreusement pâle et noyé dans ses larmes, sanglotait à côté de lui, tandis que des voisins formaient un groupe silencieux et terrifié à l'extrémité de la chambre. Le général se souleva lentement sur le coude en m'apercevant : Que venez-vous faire ici, Monsieur? dit-il d'une voix sourde où se mêlait déjà le râle de l'agonie; tout n'est-il pas fini pour moi? Que pouvez-vous pour un misérable aussi damné que je le suis? Vaincu par la douleur, le vieux soldat de Napoléon a déserté lâchement son poste.... Je crois en Dieu, Monsieur, et je me suis suicidé!!!

Je m'approchai de son chevet sanglant; je pris sa main qui tombait de son lit... Je ne sais quelles paroles Dieu mit sur mes lèvres; je me souviens

seulement que je pleurai en le regardant, et que je lui parlai du Christ et de son fils.... Mon fils ! s'écria-t-il avec un mouvement convulsif, mon fils ! Ah ! oui, Monsieur, j'aurais bien dû vivre pour lui ! Si mon exemple devait un jour.... c'est horrible ! Mon Dieu, Seigneur ! ayez pitié de lui, ayez pitié de moi ! Oh ! je veux expier mes torts envers Dieu, envers mon enfant, envers le monde ; je veux atténuer, autant qu'il est en moi, le scandale de cette mort : je veux faire une confession publique, Monsieur ; croyez-vous que cela suffise ?

J'eus peine à détourner le général de cette mesure expiatoire ; mais comme il vit que décidément je m'y opposais, il fit appeler autour de son lit toutes les personnes de la maison qu'il habitait, leur adressa une allocution touchante, et leur demanda humblement pardon du scandale qu'il avait causé. Cela fait, il se confessa, et reçut les derniers sacrements avec une si grande piété que tous les assistants fondaient en larmes. Au moment où je me disposais à quitter la chambre, il me fit signe de la main : Approchez, Monsieur, me dit-il avec une expression de reconnaissance inouïe, approchez, que je vous embrasse ; je suis bien effrayant, peut-être, fait comme me voilà, mais vous serez assez charitable pour m'accorder cette grâce dernière. Une larme du vieux soldat de l'empire se mêla sur mon front avec le sang de sa blessure... Je n'éprou-

verai de ma vie une émotion qui approche de celle-là !

Ce m'a paru toujours une chose étrange et merveilleusement insensée, que l'homme, qui ne sait rien de la mort, si ce n'est qu'il ne peut l'éviter, y prenne un refuge contre la souffrance. Comment ose-t-il, pour échapper à des maux qu'il connaît, et que d'autres ont supportés courageusement avant lui, se précipiter dans des maux qu'il ne connaît pas, et qui peuvent être effroyables ? car la mort, cette terre inconnue que nul ne peut explorer et vivre, renferme une chance horrible contre le pécheur. Affronter cette chance avec une âme inique et souillée, sans avoir pensé un instant à ce compte sévère que nous demandera un Dieu irrité, n'est pas d'un homme sage, mais d'un frénétique.

On a vu des saints, qui s'étaient préparés à la mort toute leur vie, déclarer que c'était un moment terrible ; et cette crainte, que bravent insolemment chaque jour sous nos yeux des jeunes gens et des femmes frivoles, qui entrent dans l'autre monde en état de révolte ouverte contre l'Éternel, a fait pâlir, sur leur couche de feuilles sèches, des solitaires exténués par le jeûne et la pénitence.

Si saintement que nous ayons vécu, nous avons tous de bonnes raisons pour nous unir à cette touchante prière de nos *litanies* : *De la mort subite et imprévue, délivrez-nous, Seigneur !* car nous

avons tous besoin d'un peu de loisir pour nous reconnaître et pour nous préparer à ce mystérieux voyage qui n'admet ni délai ni retour. C'est cette nécessité bien sentie qui a fait échanger jadis des casques et des couronnes contre la bure monastique, et la vie bruyante des camps contre le silence du cloître. Pourquoi donnes-tu ta démission, demandait Charles-Quint à l'un de ses plus braves capitaines, as-tu quelques sujets de mécontentement contre mes ministres? — Aucun, Sire, mais j'ai toujours pensé qu'il devait y avoir une halte employée en réflexions sérieuses entre la vie d'un soldat et sa mort.

Oui, il est absolument nécessaire de mettre un moment à part dans notre vie pour considérer les choses de ce monde comme s'il n'existait dans tout l'univers que Dieu et nous; pour nous *entretenir avec nos pensées* et nous réconcilier avec l'Éternel. *Comme l'arbre est tombé il demeure*; le repentir est inutile dans le cercueil, et le suicide qui descend dans une tombe sanglante n'a pas tué que son corps, il a tué son âme; cette crainte lui arrive souvent avec une angoisse mortelle au moment où sa vie s'échappe avec son sang; car il est peu d'hommes en cet état qui soient assez pervertis pour mourir tranquilles.

Si c'est la douleur du corps qui nous pousse au suicide, nous faisons, en nous tuant, acte de lâ-

cheté. La douleur physique n'est jamais plus forte que l'âme quand elle est patiemment supportée, et pour terminer cette lutte entre la matière et l'intelligence, il n'est pas noble d'avoir recours à la fuite ; car le suicide, n'en déplaît aux hommes sans tête et sans cœur qui en ont fait un acte de bravoure, n'est qu'une lâche désertion du camp de la vie.

Il y a des douleurs plus poignantes que la souffrance physique, car elles ne font de l'âme qu'une plaie ; je veux parler de ces liens d'affection et de parenté que brise si durement la mort, et dont la rupture nous laisse seuls et désolés sur le rude sentier de la vie. La soumission pieuse, que la religion nous prescrit en ces sortes d'épreuves, a été souvent mal comprise et traitée de sécheresse d'âme ; oui, chose étrange ! on a accusé le christianisme de refroidir, en les refoulant, les plus chaudes affections du cœur.

La religion de Jésus-Christ n'a jamais glacé l'âme de personne. Jésus pleura Lazare mort avant de le ressusciter, et nous ne lisons nulle part dans son Évangile qu'il soit de notre devoir de chrétiens de déployer une cynique indifférence aux funérailles de nos proches, et d'ensevelir dans le même linceul leur mémoire et leur corps ; mais la religion nous donne un conseil juste et sage en nous engageant à souffrir avec patience ce que nous ne pouvons empêcher.

Il y a des palliatifs pour les maux qui résultent de la misère, des remèdes qui soulagent ou engourdissent les infirmités ; mais lorsque la mort abat une tête chérie, le plus grand monarque du monde ne peut opposer à ce coup fatal que la résignation et la patience.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois ¹.

Nous en avons bien eu la preuve lorsque la mort nous a enlevé cette aimable et pieuse princesse qui est allée s'éteindre sous un plus doux ciel, et dont la perte, déplorée de tous, sans acception de partis, nous a rappelé cette élégie d'un des premiers poètes de la Perse, sur la mort d'une jeune princesse musulmane :

« Au temps où la rose commence à éclore dans les jardins, celle qui était déjà épanouie s'est fanée en un instant, et nous la voyons déjà couverte de poussière ;

¹ Malherbe.

« Et lorsque les rejetons des arbres sucent l'eau des nuées printanières, ce Narcisse s'est desséché, faute d'eau, au milieu de la fraîcheur d'un jardin ¹. »

La patience en face d'une tombe qui renferme l'objet d'une affection tendre et sainte, est sans doute un grand effort de vertu ; mais la violence, le blasphème, le désespoir, n'ont jamais rappelé, que je sache, un mort à la vie, et ce n'est pas à un être mortel qu'il convient de s'étonner jusqu'à la révolte, d'un exemple de mortalité.

Voulez-vous puiser la patience à la source même de la mort ? Descendez dans un caveau mortuaire rempli par une seule famille, et méditez sur les ruines humaines que le temps a entassées là.

Ici git une jeune fille dont la mort a brisé, dit son épitaphe, le cœur de sa mère..... Tout à côté repose cette mère qui ne souffre plus ; et plus loin, l'époux et le frère qui l'ont pleurée, au milieu de leurs petits-fils et de leurs arrière-neveux. Tous sont tombés successivement sous la faux de la mort comme les rangs d'herbe sous celle du faucheur... Beaucoup sont oubliés, comme s'ils n'eussent jamais vécu, et les vers du cercueil ont délaissé le plus grand nombre.... O vanité de la douleur ! quand la

¹ Amak.

vie est si précaire et si courte, est-ce donc la peine de s'impatienter ?

La philosophie est impuissante à consoler de la mort ; ses argumens ne sont que des banalités qui fatiguent et n'apaisent point. La religion est bien plus habile : montrant d'une main le ciel, et désignant de l'autre la tombe où repose une enfant aimée, elle dit à sa mère qui pleure : *Cette jeune femme n'est pas morte; elle n'est qu'endormie*; un peu de patience, et vous la reverrez bientôt pour ne la plus quitter.

Quand l'immortalité de l'âme n'aurait pas été révélée de Dieu, l'homme affligé l'eût découverte du haut d'une tombe.

Si nous étions bien convaincus que Dieu tient dans ses mains les richesses et la pauvreté, l'honneur et la disgrâce, le plaisir et la peine, la vie et la mort, et que sa sagesse divine peut faire naître le bien du mal et le calme de la tempête, nous le bénirions, comme Job, dans la tristesse comme dans la joie.

Parmi les qualités viriles, les hommes donnent la première place au courage ; mais Dieu met au-dessus la Patience. « La Patience, dit l'Esprit-Saint, est préférable à la valeur, et l'homme qui est maître de son esprit vaut mieux que le chef de guerre qui force les villes. »

(Persévérance.)

On n'est pas vertueux pour une action passagère ; un homme de sang peut dire une fois, comme Néron en signant un arrêt de mort : Plût aux dieux que je ne susse pas écrire ! sans en être plus humain pour cela. Un sybarite, comme Mécène, peut dîner un jour avec une poignée de figues et un morceau de pain, sans en être plus tempérant ; enfin, un philosophe, comme Voltaire, peut bâtir une église, et mettre son nom sur le frontispice, sans en être plus dévot, Dieu le sait ! Tous ces actes isolés ne constituent pas la vertu, car la vertu implique la persévérance.

La Persévérance est une chaîne qui attache la terre au ciel, et dont tous les anneaux sont d'or. Cette chaîne doit se commencer dès l'âge le plus tendre.

En effet, c'est dans la jeunesse que se posent les premières assises de la vertu ; car c'est le temps où la religion s'enracine dans l'âme et où la semence de la morale produit cent pour un. C'est au printemps qu'il faut planter les bonnes habitudes, afin

qu'elles portent des fleurs en été et des fruits en automne.

Le cœur des jeunes gens est chaud et naturellement honnête; ils ont une larme au service de la souffrance, et une aumône à celui du malheur; ils s'inclinent volontiers devant l'autel où prie leur mère, et quand on leur raconte une belle action, elle leur fait battre le cœur comme le son d'une trompette. Oui, la jeunesse est bonne, et c'est pitié que de la pervertir; car c'est l'espoir de la religion et de la patrie.

C'est par une jeunesse vertueuse et constamment soumise au devoir, que débutèrent saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Ils vivaient dans la savante Athènes, ce célèbre rendez-vous de la jeunesse studieuse de l'empire, comme deux beaux cygnes qui s'isolent, de crainte de souiller la blancheur de leurs ailes. Ils s'aimaient saintement, les deux jeunes chrétiens; ils n'avaient, à eux deux, qu'un cœur, qu'une bourse, qu'une prière. Même tempérance, même modestie, même charité, même amour ardent pour l'étude, même prudence dans l'emploi du temps et dans le choix de leurs amis. Près d'eux passait un jeune homme au regard moqueur, à la chevelure noire et flottante, à la démarche précipitée; il allait, lui aussi, à l'église chrétienne, mais sa lèvres y restait muette et dédaigneuse. Grégoire et

Basile l'évitaient, quoiqu'il penchât vers eux, et qu'il eût une espèce de cour à Athènes. « Son sourire est faux, son humeur inconstante, sa conversation libre, ses amis dissolus, et je crains bien qu'il ne cache un cœur d'apostat sous son manteau philosophique, disait tristement Grégoire à Basile; malheur à nous, malheur à la foi sainte si jamais il devient César ! » Il le devint. L'écolier ergoteur, capricieux, fantasque, régna plus tard comme un furieux; ce fut Julien l'apostat. Grégoire et Basile, qui persévérèrent jusqu'à la mort dans la pratique des plus hautes vertus, furent deux hommes de cœur, deux lumières de l'Église, et ils ont maintenant des autels sur la terre, en qualité d'amis de Dieu.

Tous les grands ouvrages de l'art humain, qui excitent l'étonnement et l'admiration des hommes, sont autant de preuves de la force irrésistible de la Persévérance. C'est la Persévérance qui a bâti la fameuse muraille de la Chine, creusé le lac Mœris, élevé les pyramides d'Égypte et suspendu les jardins de Babylone; c'est elle encore qui fait les canaux destinés à faciliter le commerce et qui trace des routes royales sur les sommets aplanis des montagnes. Une pierre est petite en comparaison d'une cathédrale; cette masse énorme dont les flèches élancées s'allongent dans les nues, a été construite cependant par des mains qui n'y ont mis qu'une pierre à la fois, mais qui ont continué ce travail

pendant des siècles. Il en est ainsi des sciences ; c'est en ajoutant persévéramment découverte à découverte, qu'on est parvenu à la fin à mesurer la distance des étoiles et à voyager, contre vent et marée, sur les plaines mobiles de l'Océan. La Persévérance seule fait les grandes choses, les grands hommes et les grands saints.



XIII

LA TEMPÉRANCE.



Un jour qu'Élisée, fils de Saphat, passait par Sunam, une femme de distinction le contraignit d'accepter l'hospitalité, et, depuis lors, il allait loger chez elle lorsqu'il venait de ce côté; car les Hébreux n'avaient pas encore emprunté aux Perses l'idée des caravansérails; et l'hospitalité régnait en Israël, comme au temps d'Abraham à qui Dieu envoya des hôtes. Or, cette femme, touchée des vertus que le pro-

phète ne pouvait couvrir de toute sa modestie, la vertu étant comme le musc dont le parfum se fait sentir à travers les cassettes de bois de sandal, cette femme, disons-nous, qui appréciait le mérite extraordinaire d'Élisée, fit le projet de lui arranger un asile mieux approprié à ses besoins et à ses goûts, que celui qu'elle avait coutume d'offrir aux voyageurs de sa nation. « Je vois, dit-elle à son mari, que cet homme qui s'arrête souvent chez nous, est un homme de Dieu et un saint, faisons-lui donc bâtir une petite chambre sur la muraille, et mettons-y un petit lit, une table, une chaise et un chandelier; afin que, lorsqu'il viendra nous voir, il demeure là. » Et il fut fait comme cette femme avait pensé.

La manière dont la Sunamite veut héberger le successeur d'Élie, annonce une noblesse d'âme, une bonté réfléchie, et un sentiment délicat des convenances, qui eussent fait honneur à une civilisation plus avancée. Elle ne prie point son mari d'offrir au saint prophète un appartement somptueux dans l'intérieur de sa maison; elle suppose que le *voyant* qui a quitté la demeure opulente de ses pères pour les grottes du mont Carmel; que l'homme qui médite au bord des torrens, et qui se nourrit de racines et de miel sauvage, doit mépriser les lambris de cèdre, les tapis de Sidon, les couches moelleuses et les lampes d'or où brûle une

huile parfumée. Elle craint que l'homme de la prière, de la vision et du silence, ne soit mal à l'aise dans une maison pleine de bruit et de serviteurs; elle sait que la contemplation exige la solitude, et que la piété sincère évite les témoins; et puis, elle veut procurer à l'hôte qu'elle révere et qu'elle appelle son seigneur, l'illusion de l'indépendance; lui offrir un appartement écarté, qui soit tout à lui et où il puisse se retirer, aussi souvent qu'il lui conviendra, sans que des invitations successives lui remettent sans cesse en mémoire des obligations répétées.

En matière de bienfaits comme en fait d'offenses, c'est l'intention surtout qui nous aigrit ou qui nous flatte; il paraît que celle de la Sunamite trouva grâce aux yeux du prophète; puisqu'il saisit la première occasion d'en témoigner sa reconnaissance. Il jouissait alors, à la cour d'Israël, d'un grand crédit fondé sur des services éminens; il crut qu'il ne pouvait l'employer mieux qu'en le faisant tourner au profit d'une famille vertueuse. Plein de cette idée, et pressé de s'acquitter envers sa bienfaitrice, le saint vieillard la fit appeler par son serviteur Giezi, et la Sunamite étonnée se tint humblement sur le seuil de la cellule du prophète, enveloppée dans les plis de son voile, et attendant qu'il daignât lui parler.

Tu nous as rendu toute sorte de services, dit

Élisée, que veux-tu que je fasse pour toi? Ces paroles respirent l'honnête impatience d'une âme piquée d'une émulation généreuse, et à laquelle il tarde de rendre bon office pour bon office; car c'est un lourd fardeau qu'un bienfait dont on n'a pas pris sa revanche!

Mais la Sunamite n'était pas une femme vulgaire; après avoir pesé quelques instans, dans son esprit, les inconvéniens et les avantages de la grandeur, elle déclina l'offre bienveillante du prophète par ces paroles brèves mais sages : Je vis en paix au milieu de mon peuple!

C'était comme si elle eût dit : La grâce que vous voulez me faire est éclatante, mais inutile. Vous voyez que je vis heureuse au milieu des miens; ma fortune est satisfaisante, et ma condition qui n'est pas assez élevée pour porter ombrage aux chefs de mon peuple, n'est pas si basse non plus qu'elle attire à soi le mépris; souffrez que votre servante demeure dans cette position moyenne où la Providence l'a mise, et laissez-la mourir, comme elle a vécu, à une égale distance des tempêtes et des gloires du monde.

Le refus de la Sunamite semble un trait de vertu bourgeoise; il n'y a rien là qui tombe dans le dramatique, rien qui remue, rien qui mouille les yeux, et pourtant c'est la Tempérance, cette vertu, rare à toutes les époques, mais beaucoup plus rare

à la nôtre. La Tempérance qui pose une digue aux désirs violens et aux passions désordonnées ; qui tient d'une main sûre les rênes du char fragile de la santé, et préserve l'homme des excès qui creusent prématurément sa tombe.

La vie humaine a, comme les astres, son mouvement de rotation. Les scènes joyeuses qu'elle nous présente, sont promptement suivies de scènes de douleur, et les scènes de douleur s'effacent, à leur tour, devant des images moins tristes. Tout cela se succède, non pas brusquement, mais par gradations et par demi-teintes, ainsi qu'il arrive pour le jour et l'ombre. La Providence *qui mesure le vent à la laine de la brebis*, et qui a placé dans le ciel le flambeau du jour, de manière à ce qu'il nous éclaire sans nous aveugler, semble gouverner le monde moral par analogie. En effet, l'homme paraît formé pour agir dans une sphère moyenne et pour vivre dans une zone tempérée, physiquement et intellectuellement parlant. L'extrême froid le tue, ainsi fait l'extrême chaleur ; une lumière trop éclatante lui ôte la faculté de voir, un son trop bruyant celle d'entendre ; un parfum trop fort lui porte à la tête, un air trop pur n'est plus respirable pour ses poumons ; tous ses sens ont des bornes, où Dieu a écrit de son doigt puissant : *Tu n'iras pas plus loin*. A côté de chaque borne veille la douleur, immobile comme le dieu Terme ; au-delà s'en-

tr'ouvre la tombe. Ces barrières existent également dans l'empire invisible de l'âme ; chaque sentiment, chaque affection a la sienne. N'en déplaie à l'orgueil qui s'indigne de ces entraves, nous ne pouvons atteindre, dans la carrière intellectuelle que nous fournissons, qu'un certain point au-delà duquel nous trouvons le mal. La poursuite immodérée de la science nous fait tomber dans l'abîme de la folie, et dans une ignorance plus profonde que celle où nous étions avant de rien savoir ; l'excès du courage devient fureur, l'excès de foi se change en superstition, l'excès de franchise en rudesse ; il n'y a pas de vertu poussée à l'extrême, qui ne se confonde avec un vice et qui n'en revête la livrée. Il en est de même de nos sensations qui se meuvent dans un cercle beaucoup plus rétréci qu'il ne nous convient de le dire. Nous sommes incapables de supporter une trop forte dose de joie ; aussi nos joies sont-elles, d'habitude, aussi passagères que la fleur de l'herbe, la moins durable de toutes les fleurs ; quant au désespoir, il n'y en a point qui ne se dénoue lentement peut-être, mais infailliblement, par l'oubli, quand il ne nous tue pas d'un seul coup, comme fait la foudre.

Et c'est là une de nos grandes misères, a dit un écrivain célèbre qui a sondé avec dégoût cette plaie de l'âme.

A notre sens, ce serait plutôt un bienfait mé-

connu de la sage et bonne Providence, qui sait, comme dit Job, que la vie de l'homme n'est que d'un moment, et qui ne veut pas que ce moment fugitif de notre passage sur la terre s'écoule en un soupir plaintif ou en un cri de joie.

La Tempérance est ce talisman du bonheur que les peuples orientaux ont tant cherché dans leurs villes ruinées, et tant demandé aux Pérés et aux anges. Elle exerce son double empire sur les choses de l'âme et sur celles du corps, et règle nos désirs, nos passions et nos vertus, en même temps que nos actions.

Le monde a des limites connues ; les désirs de l'homme n'en ont point. Chaque pas qu'il fait dans la route de la fortune ne sert qu'à l'éloigner des pures jouissances de la nature, et à mettre ses désirs d'un degré plus loin du repos et de la satisfaction. Quelque chose, qu'il ne peut atteindre et qu'il n'atteindra peut-être jamais, flotte toujours devant sa vue ; il est continuellement sur le point d'être heureux, et ne peut jamais parvenir à fixer ce bonheur qu'il poursuit sans cesse, et pour lequel il brave les vents de la nuit et les feux du jour. Au milieu de cette chasse aux fantômes, il bronche contre une pierre grisâtre qu'il n'a pas vue sur son chemin ; cette pierre, c'est celle du sépulcre !

Celui qui veut apaiser ses désirs en ne leur refusant rien de ce qu'ils demandent, agit comme l'in-

sensé qui jette sur les flammes d'un vaste incendie de la paille et d'autres matières aisément combustibles en vue de l'éteindre. Alexandre, qui étouffait dans son petit royaume de Macédoine, désira subjuguier l'Asie ; il vainquit successivement les Perses , les Hircaniens , les Indous , et planta son drapeau au bord de cet océan indien dont les Grecs soupçonnaient à peine l'existence. Arrivé là , son regard s'étendit sur tous les royaumes de la terre , qu'il se proposa de soumettre à ses armes ; mais cet horizon , si vaste qu'il fût , ne lui suffit pas. On le surprit un jour pleurant sur une carte de géographie ; le héros macédonien trouvait le monde trop étroit !

Il est des ambitions moins vastes que celle d'Alexandre, et qui n'en sont pas moins destructrices du repos de l'homme, puisqu'elles engendrent en lui la plus funeste des maladies , le mécontentement de son sort. Alexandre visait à une gloire impossible à atteindre ; comme l'aigle , il pointait dans la nue , et voulait brûler ses ailes au soleil : c'était une folie de roi gâté par la victoire. Les mêmes désirs se retrouvent parmi le peuple sur une échelle capable de surprendre un esprit penseur. On croit généralement que l'humilité réside dans les classes pauvres , et que les désirs du vulgaire n'ont qu'un vol pesant. On se trompe. Il est rare qu'un homme assis à la dernière place du

banquet social ne lève pas un regard de haine et d'envie sur les rois mêmes du festin. Ces ordres qui brillent en étoiles sur des poitrines privilégiées, ces habits brodés d'or, ces manteaux de pourpre, ces bandeaux de reine, lui causent des vertiges durant le jour et reviennent la nuit tourmenter ses rêves; il donnerait à l'esprit du mal son joyau le plus précieux, son âme immortelle, pour vingt-quatre heures de puissance. Être roi! avoir à ses pieds tout ce qui se distingue par sa valeur, ses talens, sa fortune; habiter un palais, siéger sur un trône rehaussé d'or; quel lot glorieux! car enfin si le bonheur se rencontre ici-bas quelque part, c'est sans doute dans ces somptueuses demeures, où toutes les joies de la terre n'attendent qu'un signe pour accourir!

C'est ainsi que l'imagination éveille des désirs immodérés chez l'homme pauvre, en lui montrant de loin les grandeurs comme un paysage de Claude Lorrain, où tout est soleil; c'est ainsi qu'elle lui enseigne à murmurer contre la Providence, qui l'a destiné à vivre obscurément au fond des vallées de la vie, en lui inspirant un violent dégoût pour cette médiocrité paisible et abritée qui ferait son bonheur s'il daignait l'y chercher.

Le bonheur ne dépend ni des lieux, ni des temps, ni des conditions; il est partout ou nulle part. Certes, il n'y eut jamais sous le ciel d'existence

plus isolée, plus dépourvue, plus disetteuse, que celle des anciens solitaires de la Thébaïde, et cependant ils y trouvaient des charmes que la vie des cités ne pouvait leur rendre. Saint Sisoïs avait été contraint par les incommodités de la vieillesse à quitter les solitudes brûlantes et désolées de la Haute-Égypte pour aller demeurer dans un lieu habité; ce changement de position lui semblait particulièrement pénible. Un jour que l'abbé Ammon essayait de le consoler en lui disant : Agé comme vous l'êtes, qu'auriez-vous fait dans le désert? Ah! répondit le saint en le regardant tristement, le désert me tenait lieu de toutes choses!

Oui, il y a du bonheur partout, il y en a pour tous, et de ce que quelques uns sont plus riches, plus nobles, plus enviés que les autres, il ne s'en-suit pas qu'ils soient plus heureux, car il arrive souvent le contraire. Prenons pour exemple et pour point de comparaison les deux extrémités de l'échelle sociale, pesons dans les plateaux de la même balance les humbles joies du laboureur contre les jouissances coûteuses du monarque, et voyons si Dieu n'a pas été aussi bon pour l'homme des champs que pour l'homme du trône.

Le prince habite un palais brillant d'or et pavé de marbre; mais ce palais ne sert, en définitive, qu'à le mettre à l'abri des injures de la saison. Si la cabane du paysan est bien close, si son toit de

chaume ne cède passage ni à la tempête, ni à la pluie, si son humble faix de bruyère pétille joyeusement dans l'âtre, il est aussi heureux de tout point que le roi. L'homme du peuple n'a pas, à la vérité, de garde d'honneur pour le suivre, de courtisans pour l'aduler, ni de généraux et de pairs qui attendent dans son antichambre; mais en revanche il n'a pas besoin de cuirasse à l'épreuve pour amortir le coup de poignard du séditieux, ni d'espions qui lui répondent, heure par heure, du bon vouloir de ses grands officiers et de la tranquillité de ses villes; il boit l'eau de sa source dans un pauvre vase de terre, mais il ne craint pas le poison subtil qui dépose parfois au fond des coupes d'or. Si la table du prince est servie avec luxe, c'est à celle de l'homme du peuple que l'on rencontre l'appétit; si le roi s'étend sur une couche molle et soyeuse pour se délasser des ennuis du jour, l'enfant du travail est le seul des deux qui goûte un sommeil profond et paisible; si le prince a de l'or pour payer les soins que l'art prodigue à ses infirmités, le pauvre a la santé qui vaut mieux que l'or. Ces avantages balancés, ils sont de niveau pour le reste : le soleil n'est pas plus chaud pour l'un que pour l'autre, l'air du matin est aussi frais pour le laboureur que pour le monarque, la terre qu'ils foulent leur dispense impartialement ses parfums, et les vers du cercueil ne feront pas la

moindre différence entre la dépouille mortelle du prince et le cadavre du manant. Oui, tout est compensé en ce monde, et porter des regards envieux au-dessus de soi est une folie; le chêne qui s'élève avec orgueil sur la montagne attire naturellement la foudre, tandis que l'arbuste végète en paix au fond des vallées.

Quelques grands de la terre ont si bien senti le vide de leurs joies et les misères splendides de leur condition, qu'ils ont jeté loin d'eux le bandeau royal pour se mêler parmi le peuple. Dioclétien préférait au sceptre du monde la culture de ses laitues, et se trouvait si bien des humbles jouissances de la vie privée, qu'il refusa obstinément de reprendre la pourpre qu'on lui offrait.

Ces ambitions extravagantes et ces secrets désirs que les classes pauvres cachent en elles-mêmes, viennent briller, quelquefois, comme un éclair livide, sur les ruines de leur raison. Les tristes asiles de la folie regorgent de princes en guenilles qui drapent un haillon en manteau royal, et se tressent une couronne de brins de paille; ce sont de pauvres folles du peuple qui ont inventé un titre superbe qu'on ne trouve pas même dans les contes arabes, celui de *reines de tous lieux*.

L'intempérance des désirs ne porte pas toujours aussi loin ses ravages; mais ses attaques n'en sont pas moins fatales à l'intelligence. La raison hu-

maine est une étoffe mince et légère que l'imagination déchire sans effort ; chaque fois que nos craintes ou nos espérances s'étendent au-delà des bornes du possible, c'est un véritable degré de folie. Tant que nous pouvons maîtriser ces élans dangereux, notre aliénation d'esprit reste un secret entre Dieu et nous ; mais le mal existe pourtant, bien qu'il soit caché comme l'étincelle sous la cendre.

L'imagination est à la fois insidieuse et envahissante ; elle choisit ses heures, et agite sa baguette de fée dans les intervalles de repos qui suivent nécessairement le travail. Nul n'est complètement satisfait de sa situation en ce monde ; on se met en idée dans une position plus prospère, on amuse ses désirs en leur offrant une pâture selon leur goût : celui-ci s'élève aux premières charges, cet autre roule sur des flots d'or, tandis que son voisin soumet des royaumes. Dans l'origine, ces désirs sont vagues ; puis ils prennent de la consistance, et se fixent sur un seul point.... la folie est proche ! L'imagination, qui n'était d'abord qu'impérieuse, devient par degrés despotique ; les désirs se changent en fausses réalités.... la folie est là !

Voilà ce qui résulte de ces orgies mentales qui nous endorment dans de beaux songes comme l'opium, mais qui nous font passer du sommeil de la raison à la mort de l'intelligence.

L'aimant ne se tourne pas plus invariablement vers le nord que les désirs des hommes de toutes les classes vers les richesses ; mais ils ne désirent les richesses que pour arriver au contentement , ce caravansérail où chacun se propose de dételé après la course fatigante des affaires. Or, pour être satisfait de sa position , il ne s'agit pas d'avoir beaucoup , mais d'avoir assez. Tout homme qui désire plus qu'il n'a , manque réellement du nécessaire , puisqu'il s'occupe beaucoup plus de ce qu'il voudrait posséder que de ce qu'il possède ; et il est pauvre de ce qu'il n'a pas. L'homme qui a faim se rassasie avec un morceau de pain noir , car la faim n'est pas difficile ; mais les richesses n'ont jamais rassasié personne. La coupe de l'opulence n'ôte pas la soif , elle l'augmente , et l'avarice est dans la lie. Donnez à l'avare des troupeaux à couvrir une province entière , il désirera la brebis du pauvre. Donnez-lui la terre avec ses forêts , ses fleuves , ses montagnes , il regrettera que les plaines les plus fertiles ne se couvrent pas d'épis d'or , que les fleuves ne charrient pas l'or dans leurs ondes , que les Alpes et les Cordilières ne soient pas d'énormes masses d'or ; il meurt sans être rassasié et en regrettant la dépense de ses funérailles.

L'homme tempérant est étranger à ces soucis rongeurs et à cette inquiète sollicitude. « Celui qui ne désire que ce qui suffit , dit Horace , voit sans

inquiétude la mer soulevée par les tempêtes. Il ne craint point que la grêle ravage ses vignes, ni que les terres manquent de répondre à son espérance, parce que les pluies auront été trop abondantes, ou les chaleurs d'été trop vives, ou les hivers trop rigoureux. » Horace n'était pas le seul d'entre les païens qui eût reconnu le danger de l'intempérance dans les désirs. « Quand je parle des furies, disait Eschine au peuple d'Athènes, ne croyez pas qu'il soit question de celles que les poètes dramatiques jettent sur le théâtre, avec des torches flamboyantes et des serpens qui sifflent sur leurs têtes : non, non, il y en a d'autres ; ce sont les désirs immodérés qui sont les véritables furies. »

Il n'est pas moins indispensable de tempérer nos passions que nos désirs. Les passions naissent et grandissent avec nous ; ce sont d'abord de frêles tiges d'herbe qu'un passereau courberait de son aile ; mais, avec le temps, elles adhèrent à nous, comme ces plantes grimpantes qui se nouent si étroitement au tronc qu'elles embrassent, que rien ne peut les en détacher. C'est dans le principe qu'il faut les combattre, c'est dans le cœur docile de l'enfant qu'il faut sarcler les plantes vénéneuses qui épuiserait le cœur de l'homme. Il y a des parens si faibles et si mal partagés du côté de la clairvoyance, qu'ils prennent à bon augure des actes de prétendue gentillesse juvénile, qui sont au fond

les vraies semences de la cruauté, de l'astuce, de la trahison et de l'avarice. L'un des empereurs les plus sanguinaires de l'ancienne Rome débuta par tuer des mouches; le voleur le plus renommé de l'Europe, par dérober des poires à une vieille marchande. Si les êtres misérables et déshonorés qui traînent le boulet d'infamie au fond de nos bagnes remontaient, anneau par anneau, la chaîne de leurs longs méfaits, ils seraient confondus en découvrant le premier pas qui les a conduits aux galères. Platon tança un jour vertement, dans une rue d'Athènes, un jeune garçon qui jouait fréquemment aux noix sous le même portique. Tu me grondes pour peu de chose, dit l'enfant : L'habitude, répartit le philosophe, n'est pas peu de chose !

Tout homme qui ferme les yeux sur les envahissemens d'une passion dominante, fût-elle d'abord aussi froide et aussi engourdie qu'une couleuvre en temps de gelée, ne peut deviner où elle le mènera ; mais si cette passion touche, si peu que ce soit, à quelque vice qui l'avoisine, elle ne manque jamais de devenir, à la longue, *comme une corde qui traîne toujours après elle une longue suite d'iniquités*. Voyez, par exemple, la gourmandise, cette passion paisible et dormante qui semble la plus inoffensive de toutes ; elle épuise la terre et la mer pour satisfaire aux exigences d'un palais blasé. Il lui faut des poissons de cinq mille

sesterces¹, des sangliers, des rossignols, des nids d'oiseaux, des feuilles de la Chine, des baies de l'Arabie, et des épices des Célèbes; les plus chers et les plus insalubres de ces trésors gastronomiqués sont les mieux venus. Passons; jusque-là elle ne nuit à personne, et ne conduit qu'à dépenser indignement son bien. Mais quand cette passion, qui coule uniment pour le riche, se rencontre par hasard chez le pauvre, elle lui donne l'âme servile du parasite, et, quand cet homme est investi d'autorité, elle lui fait vendre sa conscience pour un repas. Elle va plus loin encore, et ses exorbitantes fantaisies peuvent tourner parfois au tragique et au sanguinaire. Témoin cet épicurien de l'ancienne Rome qui engraisait, avec des esclaves qu'il leur faisait jeter tout en vie, les murènes de ses viviers.

Si une passion aussi apathique que la gourmandise peut conduire à de tels excès, que sera-ce de la

¹ On avait fait présent à Tibère d'un magnifique surmulet. L'empereur, apparemment pour se donner la petite scène que l'on va lire, l'envoya vendre au marché, et dit à ceux qui l'entouraient : Je suis le plus trompé du monde, si ce n'est ou Apicius, ou Octavius qui achète ce poisson. Sa prédiction fut vérifiée au-delà de ses espérances. Apicius et Octavius mirent l'enchère l'un sur l'autre, et le poisson resta au dernier moyennant la somme de cinq mille sesterces (650 livres de notre monnaie). Ce fut un grand triomphe pour Octavius de servir sur sa table un poisson que César avait vendu, et qu'Apicius lui-même n'avait pas acheté.

colère, de la haine, de la vengeance? Pour celles-là, il ne suffit pas de les modérer, il faut les détruire, branches et racines, si petites qu'elles se fassent dans le commencement pour entrer dans le cœur; car le propre des choses mauvaises est de s'étendre outre mesure, et elles auraient bientôt envahi tout l'homme.

Le chemin que suivent les passions ne descend pas en pente douce, il tombe en précipice, et ce précipice nous est caché par un épais brouillard qui change, à nos yeux fascinés, l'aspect réel des choses, de manière à nous ôter tout pouvoir de les apprécier convenablement. Les momens de passion sont de véritables momens de délire, pendant lesquels l'esprit n'enfante que des sophismes, et le jugement que des paradoxes. Un homme qui conserve le moindre empire sur lui-même se garde bien de prendre, dans ces momens-là, un parti dont il pourrait trop tard se repentir; il attend, pour se décider, que la fumée qui accompagne toujours dans l'âme l'explosion d'une passion violente, soit dissipée; car c'est alors qu'on peut découvrir le chemin que trace l'honneur et que désigne la vertu. Les Francs, qui délibéraient dans l'ivresse, ne prenaient une résolution positive qu'à jeun : c'est un exemple bon à imiter.

Les passions ardentes bercent dans l'âme l'intempérance proprement dite, ce monstre qui fait à

l'homme une si rude guerre, quoique son drapeau, comme celui des prétoriens dégénérés, soit couronné d'une guirlande de roses. Si l'on ouvrait les portes abaissées de la région où résident les âmes maudites qui ont perdu tout espoir du ciel, on la verrait couverte des innombrables trophées de l'intempérance. La mort devrait la porter peinte sur sa bannière, car jamais épée de conquérant, jamais miasmes pestilentiels n'ont amoncelé tant de cadavres; où la guerre et la peste en ont tué mille, l'intempérance en a tué dix mille.

Les Persans appellent *Goule*, ou démon de la solitude, un esprit impur et méchant qui hante, selon eux, les endroits qu'évitent les hommes et qui déchire de ses mains l'imprudent qu'il rencontre sur son passage; l'intempérance a cette cruauté; plutôt à Dieu qu'elle eût aussi cet amour pour les lieux déserts! Mais non, elle se plaît dans la foule, elle aime l'éclat des flambeaux, les chants désordonnés, les danses folâtres, les propos qui bannissent la honte. Elle préside aux festins, le front couronné de lierre, de cyprès et de roses à demi fanées, et, tandis que toutes les mauvaises joies de l'âme lui sacrifient, elle penche sur ses adorateurs sa coupe de Pandore et fait une libation aux dieux infernaux, de l'honneur, de la fortune et de la vie des hommes. « L'intempérance, dit Sénèque, a livré des nations hardies et belliqueuses entre les

maines de leurs ennemis ; elle a ouvert les portes des villes qui s'étaient courageusement défendues pendant des années ; elle a fait passer sous le joug d'autrui des peuples opiniâtres et passionnément jaloux de leur liberté ; elle a dompté, sans coup férir, des gens qu'on n'avait pu forcer en donnant des batailles. Alexandre, après tant de voyages, tant de combats, tant de fleuves inconnus traversés en hiver, revenait sain et sauf, quand la fatale coupe d'Hercule le mit au tombeau !

« Quelle chose a perdu Marc-Antoine, que l'amour du vin ? Il lui fit prendre les mœurs et les imperfections étrangères, lui mit les armes à la main contre la république, le rendit inférieur à ses ennemis, et si cruel qu'encore qu'on lui apportât, sur sa table, les têtes des principaux de Rome, et que parmi les viandes qu'on lui servait avec une magnificence royale, il reconnût le visage et les mains de ceux qu'il avait proscrits ; tout plein de vin qu'il était, il ne laissait pas d'être encore altéré de sang ¹. »

Mais à quoi bon évoquer d'antiques souvenirs quand les faits abondent, parmi nous, dans la vie commune ! Allez dans nos hôpitaux et demandez qui a enchaîné tant de pauvres misérables sur cette dure couche où règne l'insomnie, où frissonne la

¹ Sen., Epist. 78.

fièvre, où chante et divague le délire?... l'intempérance. — Visitez nos prisons. Qui a poussé ces enfans du peuple au vol, au faux, à l'homicide?... Ne le lisez-vous pas sur leurs pâles et haves figures, dans leurs yeux hagards et à demi éteints?... l'intempérance. — Parcourez nos provinces. Qui a morcelé ce magnifique domaine que des usuriers vendent par petits lots? Qui a fait changer dix fois de main cette belle villa qui fut possédée, sous une forme plus gothique, par une seule famille noble pendant trois siècles? Qui a jeté les descendans de son dernier possesseur à la pitié si froide, hélas! de la parenté, ou à celle de la société qui, généralement parlant, a moins d'entrailles encore, quoi qu'elle en dise?... l'intempérance. — Jetez un regard dans la rue, voyez ces êtres abjects, déguenillés, enlaidis, qui deviendront, au besoin, les sicaires de la terreur, et les lâches valets du crime; gens qui font tache sur l'humanité par leur démoralisation profonde, et qui semblent sortir de terre pendant les scènes de désordre. Qui les a donnés en proie à cette pauvreté indécente et farouche?... l'intempérance.

Mais qui pourrait compter les martyrs de cette infâme divinité! Ils sont plus nombreux que les feuilles des bois, qui tombent en automne, et n'ont pas plus de souci du ciel.

Quelle infatuation étrange! un démon moqueur

qui traîne ses disciples dans un abîme que cachent à peine quelques fleurs flétries, et qui les y laisse pauvres, nus, malades et déshonorés, face à face avec le remords ! Quelles clameurs s'élèveraient contre la Providence divine si les hommes souffraient la moitié autant par le fait de la piété et de la vertu, qu'ils souffrent au service de l'intempérance !

Autant l'homme se dégrade moralement et physiquement par l'intempérance, autant la vertu contraire ajoute à sa dignité intérieure, et même à sa beauté corporelle. Les Persans, qui ne vivent que de riz, de dattes, de viandes légères prises en fort petite quantité, et qui joignent à cela une coupe d'eau pure, où les grands mêlent quelques gouttes d'essence de rose, sont une superbe race d'hommes. Leur frugalité vient de loin, puisque les anciens historiens grecs nous apprennent que la jeunesse perse, sous Cyrus et ses successeurs, ne se nourrissait que d'un peu de pain et de cresson. Ils aiment ce genre de vie, qu'ils mettent fort au-dessus du nôtre, et nous comparent en riant à des animaux carnassiers. « Il ne faut que regarder notre teint, disaient-ils à Chardin, pour reconnaître combien notre régime diététique est préférable au vôtre. »

« En effet, remarque ce voyageur, le teint des Persans est uni ; ils ont la peau belle, fine, polie,

et beaucoup de distinction dans les traits ; au lieu que le teint des Arméniens , leurs sujets , qui vivent à l'européenne , est rude , et que leurs corps sont gros et pesans. »

Ceci est une sobriété locale où le climat entre pour beaucoup ; car plus on approche de la Ligne , plus les peuples vivent de peu. Mais quand des Grecs et des Romains , refoulant leurs penchans contraires , embrassaient une vie encore plus frugale , comme faisaient les ermites du mont Liban et les solitaires de Scété , il y avait vertu , parce qu'il y avait effort. Saint Jean Chrysostôme nous a laissé une admirable peinture de ces chrétiens fervens qui allaient retremper leur âme dans l'abstinence et dans la solitude.

« Ils ont banni de leur table, dit-il, toute espèce de luxe et de délicatesse ; elle est toujours pure et frugale, toujours digne de disciples de Jésus-Christ. On ne voit point là , comme dans nos villes ; des ruisseaux de sang et des animaux coupés en cent morceaux ; leurs mets ordinaires sont le pain et l'eau. Ils puisent l'une à la source voisine, et gagnent l'autre par leur travail ; s'ils veulent faire un grand festin , ils ajoutent à cela quelques dattes cueillies sur les palmiers qui croissent dans leurs solitudes , et cette production du désert leur semble plus savoureuse que les mets qui figurent aux banquets des rois. Leur table est, comme une table

d'anges, éloignée de tout bruit et toujours dans la paix. L'herbe verte leur sert de siège, et l'on se croirait, en les voyant, à ce festin miraculeux que Jésus-Christ fit à tout un peuple dans un lieu semblable. Quelques uns n'ont pas même de cellule; ils n'ont pas d'autre toit que le ciel étoilé, ni d'autre lampe durant la nuit que la lune qui les éclaire. »

Ceci était la sobriété poussée autant qu'elle peut s'étendre, et pourtant les successeurs de ces saints personnages y retranchèrent quelque chose. Saint Macaire d'Égypte ne mangeait qu'une fois la semaine; Évagre, son disciple, étant un jour brûlé d'une soif ardente sous l'ardeur d'un soleil d'été, le pria de lui permettre de boire un verre d'eau. Contentez-vous d'être à l'ombre, lui répondit l'austère vieillard.

Si l'abstinence est le point le plus élevé où la sobriété puisse atteindre, le jeûne est le dernier degré de l'abstinence. Moïse trouva cette pratique établie chez les prêtres égyptiens; elle rentrait dans ce système hygiénétique qu'ils avaient confondu, et pour cause, avec leur système religieux. Le jeûne, à l'équinoxe de printemps surtout, est fort utile à la santé du corps; il ne l'est pas moins, en tout temps, à celle de l'âme.

« Le jeûne, dit saint Jean Chrysostôme, a une force toute particulière; il fait que nous excellons

dans toutes les autres vertus , il change les hommes en anges , et les rend capables de combattre , dans une chair fragile , contre les démons. Celui qui jeûne a l'esprit fervent et toujours élevé au ciel ; il prie avec application , il éteint en lui les mauvais désirs ; il fléchit Dieu , et apaise sa colère ; il humilie son âme et réprime son orgueil. »

Nous y voici , dira la phalange saint-simonienne dont les débris flottent encore, après son naufrage, sur la surface de la société, vous allez nous prêcher le jeûne et l'abstinence. O catholiques ! catholiques ! *n'avez-vous pas assez crucifié la chair !* faudra-t-il donc, pour gagner le ciel, vivre d'herbes sauvages , jeûner sans fin, et porter, par esprit de mortification et de pénitence, des fardeaux de sable embrasé sous un soleil brûlant, comme faisait votre saint Jérôme ?

De telles vertus étaient alors nécessitées par un régime tout contraire, et l'un des vôtres , car entre les panthéistes et les saint-simoniens on a toujours fraternisé, je crois, l'un des vôtres convient lui-même que cet esprit de mortification était une réaction salubre et bienfaisante contre le terrible et colossal matérialisme qui s'était développé dans l'empire romain , et qui menaçait de détruire toute la magnificence intellectuelle de l'homme. « La chair était devenue si effrontée dans ce monde de l'empire romain , dit M. Henri Heine , qu'il fallait

tous les aiguillons de la discipline chrétienne pour la morigéner ; après un repas comme celui de Trimalcion , il fallait une diète comme celle du christianisme ¹. »

« Cette vie tempérante, dit de son côté monsieur Villemain , auquel on ne contestera ni la sûreté du coup d'œil , ni la bonne foi , cette vie tempérante et solitaire doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature. Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde (le quatrième siècle), toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout-à-coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse ; tous ces hommes venaient du désert ². »

Les protestans , qui devraient mieux nous comprendre que les nouveaux sectaires allemands et français, qui éparpillent Dieu dans tous ses ouvrages afin de ne le rencontrer nulle part, nous font des reproches du même genre. « La voie qui mène à la vie, disent-ils, est une voie étroite, et nous devons la chercher parmi les tribulations. Nous savons cela, puisque le Sauveur nous le dit lui-même dans l'Évangile ; mais ce n'est pas une

¹ De l'Allemagne.

² Nouveaux Mélanges historiques et littéraires, t. II.

raison pour rendre impraticable cette voie, et pour la joncher, sous nos pieds nus et las, de ronces et d'épines, comme font les catholiques romains. »

Ceux qui savent à quel point nous avons dégénéré de nos pères, en fait de jeûne et d'abstinence, s'étonneront avec quelque raison que l'hérésie nous fasse tant d'honneur que de nous croire capables de les pousser jusqu'au fanatisme. Plût à Dieu que ce reproche fût, à certains égards, mérité ! Plût à Dieu que nous eussions, en effet, crucifié la chair et le monde ! car nous n'adorons pas, nous autres chrétiens, les divinités folâtres et sensualistes de l'Olympe grec ; notre Christ n'a pas été couronné de roses, mais d'épines ; il n'a pas connu le rire, mais les pleurs, et les hommes qu'il venait sauver ne l'ont abreuvé que de fiel. Il marche devant nous dans la voie étroite qu'il nous a désignée comme la route de son royaume, courbé sous le fardeau de sa croix, et, certes, le soldat serait lâche qui déserterait son drapeau et refuserait de suivre son chef !... Mais à quoi bon parler de devoirs si généralement méconnus ! Les beaux jours du christianisme ont passé comme une fleur, comme un nuage, comme une ombre ! Les forts d'Israël sont tombés, et l'oiseau moqueur fait son nid de mousse et de brins de paille dans le bouclier des vaillans ! Ce n'est pas d'austérité, mais de relâchement, que vous devriez nous accuser, frères, et à ce reproche

si déplorablement fondé, il ne nous resterait pour toute défense qu'à nous voiler la tête de notre manteau!

Mais vous ne nettoyez pas l'intérieur de la coupe, et vous vous contentez que l'extérieur soit net et brillant, disent les sectaires; nous avons vu parmi vous des personnes du monde qui observent en partie l'abstinence quadragésimale, et qui n'en reprennent pas moins les pompes et les œuvres de Satan à l'expiration de votre carême; et puis, nous avons vu aussi l'orgueil spirituel écrire son nom sur la muraille sainte, et vos dévots, en vertu de leurs jeûnes, tomber dans une indignation charitable et publiquement manifestée contre leurs voisins moins fervens....

Et il s'ensuit de là, sans doute, que nous prêchons le jeûne comme moyen de salut, abstraction faite de la charité et de la morale!... Allez, vous ne le croyez pas; ce n'est pas là ce que nous ont enseigné les Pères.

« Je ne blâme point le jeûne, disait saint Jean Chrysostôme; au contraire, je le loue et l'estime de tout mon cœur. Mais, ne vous y trompez pas, il ne suffit pas de jeûner pour être sauvé, et le jeûne n'est pas même au premier rang parmi les vertus. Les vertus *principales* et *essentielles* sont : la charité, l'humilité, la douceur et l'amour des pauvres. »

Mais, reprennent les panthéistes, la tempérance, qui était bonne aux premiers siècles de votre Église pour guérir le monde romain, tombé malade par ses passions et ses débauches brutales, n'est plus de mise en ce siècle de lumières et de pureté. « Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères, des jouissances à bon marché, et nous, au contraire, nous voulons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses, des nymphes, de la musique et des comédies.... en un mot, nous voulons fonder une démocratie de dieux terrestres ¹. »

Une démocratie de dieux ! Trente-deux millions de divinités sensualistes en France seulement, et le globe pour panthéon ! C'est infiniment mieux imaginé qu'à Rome, où l'on recrutait aristocratiquement les demi-dieux dans la classe patricienne. Mais il nous reste un scrupule : les manteaux de pourpre, les parfums, le nectar et le reste, sont des choses dispendieuses, et comment avoir tout ce luxe à son commandement au sein d'une démocratie de divinités ? Voltaire fit un jour, pour se divertir, le calcul de ce qui reviendrait à chacun si l'on adoptait dans sa rigueur la loi agraire, et il trouva que chaque Français vivrait noblement de ses biens avec *cinquante écus de rente*. Ceci fait

¹ De l'Allemagne, par H. Heine.

évanouir le nectar et les manteaux de pourpre. Pour arriver à cet échafaudage de plaisirs coûteux, taillés sur le patron de la vie romaine, il faudrait rétablir d'abord ce que l'Évangile a détruit.... l'esclavage !

Mais votre Tempérance n'est donc qu'un déplorable système de privations, diront les philosophes de la nature ; elle bannit de ses tristes domaines toutes les joies.

Une vie tempérante a plus de joies qu'une vie dissipée ; les sages de l'antiquité l'ont reconnu eux-mêmes avant nous. « Tout le monde prétend à la joie, dit Sénèque, mais personne ne sait où l'on doit puiser celle qui est permanente et solide ; l'un croit la trouver dans le luxe, l'autre dans les festins. Tous ces plaisirs passagers et trompeurs traitent les hommes qui les recherchent comme l'ivresse, qui change la gaieté d'une heure en un regret qui dure long-temps. La joie ne prend naissance que dans une âme qui a la conscience de sa vertu ; il n'y a que l'homme constant, juste et modéré, qui puisse avoir de la joie. »

L'excès engendre d'ailleurs la satiété, bien plus impuissante à jouir que la misère. Quand Caligula faisait couvrir les mets de sa table de poudre d'or, il est croyable qu'il y touchait peu ; et quand le fils du comédien Esopus faisait dissoudre dans sa coupe une perle de trente mille écus qui avait été portée

par une Metella, il est à présumer qu'il n'avait pas soif. Il y a plus de plaisir à boire dans le creux de sa main, à une source bouillonnante, quand on est altéré par la marche et par la chaleur, que de vider une coupe d'or pleine de tokai ou de shiras quand la soif est éteinte ; il y a plus de plaisir à manger un morceau de pain sec après un long jeûne, qu'à se charger l'estomac de mets qui n'ont plus le pouvoir d'exciter en nous le moindre appétit.

Le luxe excessif des vêtemens est encore une infraction aux lois de la Tempérance. La nécessité et la pudeur furent les inventrices des premiers vêtemens des hommes ; la nécessité les fit simples, et la pudeur les fit modestes. Mais l'ambition, la vanité, le désir de plaire à soi et aux autres, ne tardèrent pas à pervertir une invention bonne et louable en la faisant tourner au profit de l'orgueil, du caprice et de la corruption.

Lors de l'établissement du christianisme, le luxe s'enrôla au service de l'idolâtrie, pour laquelle il combattit de toutes ses forces tant qu'il demeura un dieu olympien sur son piédestal. Plus d'une matrone grecque et romaine demeura dans les ténèbres du paganisme pour ne pas rompre avec ces perles d'Orient dont les patriciennes aimaient le bruit léger à leurs oreilles, comme le remarque un poète latin, et avec ces cailloux de l'Inde, qu'elles n'eussent pas donnés, disait amèrement un évêque

martyr, pour sauver un de leurs enfans de la mort. Cette sorte d'intempérance, qui dédommage les femmes de l'autre, se glissa, comme un serpent, jusque dans le berceau de l'Église. « J'ai bien peur, disait Tertullien aux chrétiennes d'Afrique, j'ai bien peur que ces fronts chargés de pierreries ne laissent pas de place à la pointe du glaive qui viendra faire couler leur sang pour Jésus-Christ. »

Cet amour, ou plutôt cette habitude de la parure, ne fut pas étranger à la lenteur des premiers pas du christianisme parmi les païens. Le grand saint Cyprien avoue lui-même qu'il lui avait semblé dur d'abandonner ses robes de pourpre brodées d'or pour les vêtemens grossiers du peuple, que sa religion nouvelle lui imposait.

Quand l'Évangile l'eut définitivement emporté, et que les idoles païennes eurent fait place au Dieu véritable, le luxe, timide dans les premiers temps, se découvrit avec plus d'assurance, et l'on vit dans les églises une foule de femmes vêtues de tuniques d'or et de soie, parées de diamans, et portant à leurs oreilles, dit saint Jean Chrysostôme, la subsistance de mille pauvres. Ces femmes dormaient sur des lits d'argent massif incrusté d'or, et marchaient, comme le remarquait Sénèque au temps de Néron, sur des mosaïques de pierres précieuses, tandis que les rayons du jour, assombris par les hautes fenêtres ornées de vitraux de diverses cou-

leurs, tombaient fantastiquement sur les murs lambrissés d'ivoire, et sur un peuple de statues de marbre ou d'airain, qui rappelaient les souvenirs du paganisme. Ce luxe ne s'alliait guère avec l'esprit de pauvreté que respire le christianisme ; aussi les orateurs sacrés de cette époque, encore si fervente et si belle malgré ces taches de vanité, lui faisaient-ils une guerre à mort.

« Voici ce que dit le Seigneur aux filles de Sion, « qui font les dames et les princesses, s'écriait saint « Jean Chrysostôme, appliquant aux femmes d'Antioche les paroles prophétiques d'Isaïe : Parce « qu'elles ont marché avec pompe, la tête haute et « les yeux hardis, et qu'elles ont traîné après elles « les longues queues de leurs robes, le Seigneur les « dépouillera avec honte de toutes ces vaines parures ; la boue succédera aux parfums, et les cordes « aux ceintures de perles et de diamans. » Puis, l'évangélique orateur ajoutait : « C'est l'attache à ces vanités qui vous rend si froides à faire l'aumône. Il est bien rare de trouver aujourd'hui une femme qui voulût se défaire d'une chaîne d'or ou d'un diamant pour nourrir un pauvre ; et comment renoncerait-elle, en effet, au moindre de ces ornemens pour en assister les malheureux, quand elle souffrirait elle-même les dernières extrémités pour les conserver ?... Comment osez-vous violer la sainteté de nos temples, ô femmes ! en y étalant votre

luxue? Ne voyez-vous pas qu'il irrite la faim du pauvre, dont la nudité crie vengeance contre vos riches vêtemens? Comment pourrez-vous baiser les pieds de Jésus, de Jésus qui a voulu naître dans une étable, étant parées d'ornemens qui l'indignent et n'en ayant aucun de ceux qui lui sont chers? Toute femme qui veut s'approcher du Christ doit se parer, non d'or et de perles, mais de vertus ¹.

Cette éloquence sacrée fondait la glace de la vanité, et l'on vit souvent, au sortir de ces Homélies, une indolente patricienne distribuer ses parures aux pauvres qu'elle rencontrait sur son passage; quelquefois même, abandonnant tout pour s'attacher à Jésus-Christ, elle échangeait ses tissus d'or contre les étoffes de couleur sombre des chrétiens de la dernière classe du peuple, et transformait son palais fastueux en hospice pour les malades. Paula et Metella firent ainsi.

Ces triomphes remportés sur le faste mondain des chrétiennes des premiers siècles, se reproduisirent encore de loin en loin dans les âges suivans; sainte Bathilde, reine de France, paraissant un jour en public avec des vêtemens chargés de fourrures et de broderies, s'aperçut qu'un religieux lui jetait en passant un regard désapprobateur : Mon père, lui dit Bathilde en le faisant approcher d'elle,

¹ Serm. 79.

ce luxe vous déplaît, n'est-ce pas?..... Mais que voulez-vous?... je suis reine, et il faut bien que je m'y résigne. — Ces broderies lourdes d'or vous attachent trop à la terre, dit le moine, il faut des vêtemens moins incommodes pour monter au ciel. — Il a raison, dit sainte Bathilde avec un soupir, et le lendemain elle revêtit humblement une robe de bure.

Que ces triomphes de la Tempérance sur le luxe sont loin de nous !

Aujourd'hui le luxe des vêtemens n'est plus un défaut que l'on puisse vaincre par d'éloquentes ou de sévères paroles, il est passé à l'état de mal incurable, et ne tourmente pas seulement les femmes des classes supérieures, mais celles de toutes les conditions. S'il se glisse dans la corbeille de l'opulente fiancée, il se montre à l'épreuve du froid et de la faim dans la mansarde de l'ouvrière; et la femme du peuple étouffe jusqu'au cri de la nature pour courir après. Il y a des femmes, parmi nous, qui sont, à cet égard, capables d'imiter les païennes et de leur donner au besoin des leçons; des femmes qui seraient aussi promptes que Tarpéia à livrer nos forteresses à l'ennemi pour une honnête quantité de bracelets d'or, et qui passeraient, comme Tullie, sur le corps de leur père pour saisir une couronne de pierres fines. O vanité de femme ! idole parée de gaze, de clinquant, et de chiffons

de mille couleurs, où as-tu posé tes colonnes d'Hercule?

La mode est l'idole adorée où bien des femmes sacrifient, comme jadis les matrones juives à Moloch, jusqu'à leurs enfans. Ces belles dames toujours occupées de gazes, de rubans et de pareilles choses, sont, généralement parlant, des épouses d'une foi suspecte, et des mères extrêmement froides. La mission de la mère de famille est noble et sérieuse; elle demande du temps et des soins continus. Où le prendre, ce temps, lorsque la moitié du jour s'écoule dans le travail de la parure et l'autre à exposer cette parure aux yeux du public? L'impératrice Hildegarde, femme de Charlemagne, veillait elle-même à ce que les provisions du palais fussent faites en temps opportun, payait elle-même les grands officiers de l'empire, élevait elle-même ses enfans, et trouvait encore le loisir de vaquer religieusement à ses devoirs de chrétienne. C'était une princesse gothique, dira-t-on. — C'était une princesse modèle que bien des femmes, moins haut placées, ne feraient pas mal d'imiter...

Mais, diront les femmes du monde, la société nous impose des devoirs; et nous devons nous vêtir selon les exigences de notre condition.

Sans doute; mais le luxe excessif vous est défendu. On doit toujours reconnaître en vous, au premier coup d'œil, une femme modeste, pudique

et chrétienne. Ce que la Tempérance exige de vous, c'est que vous ne ruiniez ni vos maris, ni vos enfans pour suivre tous les caprices de la mode ; ce qu'on vous demande, c'est de ne point sacrifier l'honneur sur l'autel de la vanité, et, dans certaines positions moins opulentes qu'influentes, de ne point vendre la conscience de vos maris pour en porter le prix sur vos épaules en forme de cachemire de l'Inde, ou à vos oreilles en girandoles de diamans.



XIV

VERTUS QUI RELÈVENT DE LA TEMPÉRANCE.

(Modération.)



LES sages anciens ont reconnu, il y a bien des siècles, que le bonheur ne réside pas dans les extrêmes; que la route de la vie, bordée de précipices et de fondrières, n'est ferme et solide que dans le milieu, et qu'enfin la Modération est la source du repos, de la sagesse et de la vertu.

Rien de trop, disait Chilon dont les sentences furent écrites en lettres d'or sur les parois du tem-

ple de Delphes ; *rien de trop* , répétait Socrate... Mais cette maxime , fort admirée dans la théorie , ne passait guère chez les Grecs à l'état pratique ; moins avarés que les Romains dont la parcimonie faisait le fond du caractère , ils aimaient follement la gloire et n'en trouvaient jamais assez.

Horace fut le chantre de la Modération parmi les Latins. « S'il est vrai , dit-il , que le marbre le plus précieux , la pourpre la plus éclatante ne peuvent charmer les soucis ; si les vins de Falerne , les parfums de Perse ne peuvent rien contre eux , pourquoi voudrais-je me bâtir de superbes salons qui m'attireraient l'envie ? Pourquoi changerais-je ma petite terre de Sabine , pour des richesses qui ne me causeraient que de nouvelles peines ' ? »

L'Esprit-Saint désigne lui-même la médiocrité comme la seule position vraiment désirable. « Ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses , disait Salomon , donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre , de peur qu'étant rassasié , je ne sois tenté de vous renoncer et de dire : Qui est le Seigneur ? ou qu'étant contraint par la pauvreté je ne dérobe et ne me déshonore par un parjure. »

La pauvreté est , en effet , le mot de l'énigme de bien des faiblesses humaines. Quand la faim tord

' Lib. III, od. I.

les entrailles , la conscience transige pour l'apaiser, et l'on voit alors des apostasies d'honneur , de fidélité , de principes , qui soulèvent l'indignation des partis qu'on a désertés. Avant de savoir jusqu'à quel point le transfuge est blâmable , il faudrait s'assurer d'abord s'il n'a pas résisté long-temps au milieu des angoisses du besoin , s'il n'a pas jeûné et pâti pour rester fidèle à sa cause, s'il ne s'est pas trouvé dénué de tout à l'entrée de la saison des pluies et de la froidure. Nous avons vu de ces reviremens de principes qui nous ont inspiré moins d'horreur que de compassion, tant la cause en était douloureuse ! Cet écrivain s'est vendu , dit un homme opulent , c'est une âme basse et vénale... Eh non ! mon Dieu , ce n'est pas cet homme qui s'est vendu, c'est sa misère !

La pauvreté passe sur l'âme comme le simoun sur le désert ; elle en détruit toutes les fleurs et en dessèche toutes les sources. Aussi la religion , qui connaît l'homme et qui compatit aux faiblesses de sa nature , ne lui défend-elle pas de se procurer une honnête aisance ; elle l'y exhorte fortement au contraire. Travaille , dit-elle au paresseux , ou la pauvreté viendra te saisir comme un homme armé ; remarque avec soin l'état de tes troupeaux , fauche l'herbe tandis qu'elle est encore verte , et recueille le foin des montagnes ; quand il n'y a plus de bois sur le foyer , le feu s'éteint.... Puis , elle pose des

bornes à la soif d'acquérir, par ces paroles, qui peignent d'un seul trait la satiété qu'engendrent les grandes richesses : L'âme rassasiée foule aux pieds le rayon de miel !

L'aisance est le point où nous devons tendre, afin de conserver moins difficilement la vertu ; mais, qui tempère ses désirs assez sagement pour s'y arrêter ? Que nous fuyions la misère avec la précipitation du soldat qui se sauve pendant une déroute devant l'épée qui le poursuit, cela se conçoit ; mais quand elle est demeurée bien loin en arrière, et que nous ne l'apercevons plus même à l'horizon, qui nous empêche de reprendre haleine sous notre vigne ou sous notre figuier ? Nous n'avons garde ! Encore épuisés de fatigue, nous nous ceignons de nouveau les reins pour tâcher de rejoindre les voyageurs qui montent la côte de la fortune, et dont la tête nous semble toucher aux nuages que dore et empourpre le soleil couchant. Nous découvrons encore, ce nous semble, la pauvreté au-delà d'une vaste étendue de terre qui pourrait nourrir vingt familles ; nous voudrions, pour nous mieux assurer contre elle et nous mettre à l'abri de ses invasions, que tous les troupeaux, tous les bois, tous les villages, qui se présentent à notre vue pendant notre course précipitée, fissent partie de nos domaines, et nous ne réfléchissons pas que les grandes richesses comme de beaux fruits où un ver rongeur

s'insinue , portent au cœur un principe de destruction.

L'abondance excessive couche les blés, les branches fructifères rompent sous une charge trop lourde , et l'excès d'opulence devient souvent une occasion prochaine de pauvreté. L'affluence de biens , qui rend l'homme mou et lâche , le porte à négliger ses affaires ; et celui qui pense qu'il a le moyen d'être négligent n'est pas loin d'être pauvre. Forcé de s'en rapporter à autrui pour la gestion de sa fortune , trop indolent ou trop inexpérimenté pour en surveiller lui-même l'emploi , il se verra volé de tous côtés , sans pouvoir y porter remède ; perdu dans le labyrinthe où on l'aura poussé , il implorera le secours de ceux-là mêmes qui se seront déjà partagé d'avance son patrimoine , et tombera tout vif entre les serres des oiseaux de proie qui planent sur les fortunes ruinées.

C'est ainsi que de jeunes patriciens de Rome , après avoir ébloui de leur faste insolent toute l'Italie , furent réduits , à la fleur de l'âge , à se faire cochers du cirque , garçons de bains , ou gladiateurs ¹.

« Ce palais , ces meubles , ces jardins , ces belles eaux , vous enchantent , et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse et sur

¹ Voyez Sénèque.

l'extrême bonheur du maître qui la possède, dit La Bruyère. Il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit. Ses créanciers l'en ont chassé; il a tourné la tête, il l'a regardée de loin une dernière fois, et il est mort de saisissement¹.

La Modération évite les excès avec autant de soin que la tempérance peut le faire; elle use sobrement des plaisirs les plus légitimes, afin de les mieux goûter en les espaçant; car, comme dit le Sadder, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

C'est cette vertu qui rend les rois dignes d'éloge, et non les conquêtes, qui, outre le sang et les larmes qu'elles coûtent, sont impossibles à garder quand elles passent certaines bornes. L'histoire du Nord nous offre un bel exemple de cette Modération qui sied si bien à une âme royale.

Maître du Danemarck et de la Norwège comme Canut-le-Grand, aussi entreprenant et aussi guerrier que ce prince, Magnus, fils d'Olaüs le saint, avait sur l'Angleterre des prétentions mieux fondées que celles des rois de la mer, ses prédécesseurs, et il y était appelé par un parti puissant. Ses envoyés déclarèrent à Édouard le confesseur, qui

¹ La Bruyère, t. 1^{er}, ch. 6.

régnait alors sur cette île, qu'elle était échue à leur maître au même titre que le Danemarck, c'est-à-dire comme faisant partie de l'héritage de Canut. Saint Édouard envoya à son tour des ambassadeurs à Magnus, avec une réponse fort modérée dans laquelle il lui exposait ses droits au trône de ses ancêtres, et lui faisait un récit touchant des disgrâces qu'il avait essuyées pendant que les princes danois l'avaient occupé; il finissait en lui reprochant avec douceur de ne pas borner son ambition à la possession de deux couronnes, lui qui, pendant longtemps, n'avait pu prétendre à aucune.

Magnus prouva qu'il n'avait pas dégénéré de la modération et de la piété de son père, en faisant aux envoyés anglais cette réponse plus glorieuse qu'une victoire :

« C'est assez, en effet, d'avoir deux royaumes à gouverner, si Dieu m'accorde assez de sagesse pour y réussir. Je ne puis oublier que j'ai été moi-même errant et persécuté par la mauvaise fortune. Dites à Édouard que je ne songerai plus désormais à lui ôter le royaume de ses pères, et qu'il en peut jouir en paix et en tranquillité ¹. »

Un homme modéré est une bénédiction pour tout ce qui l'entoure; il calme les esprits, apaise les querelles et arrange les différends; il est à sa place

¹ Malet, *Hist. de Danemarck*.

surtout dans les assemblées nationales et dans le conseil des princes, où il force l'enthousiasme, qui n'est pas toujours le plus prudent des conseillers, à descendre à la hauteur du juste, du possible et du praticable.

L'homme modéré puise de l'eau à la petite et claire fontaine qui bouillonne dans sa prairie; l'homme sans modération va puiser au fleuve dont le bord s'éboule sous ses pieds, et où il se noie.

(Douceur.)

Saint François voyant un agneau solitaire au milieu d'un troupeau de boucs, « Regardez, dit-il à son compagnon, comme ce pauvre petit agneau est doux parmi ces chèvres. Notre-Seigneur était ainsi doux et humble au milieu des pharisiens. »

Le plus parfait modèle de douceur qui se soit jamais montré à la terre, c'est effectivement Jésus, le sauveur du monde. Bien long-temps avant sa naissance, les prophètes avaient dit de lui : « Il mènera son troupeau dans les pâturages, comme un pasteur; il prendra les petits agneaux dans son sein, et portera les brebis pleines; il ne crierà

point, il ne fera point acception de personnes, et l'on n'entendra point sa voix dans les places publiques ; il n'achèvera point le roseau brisé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore ; il ne sera ni triste, ni précipité dans ses jugemens. » Et après la mort de Notre-Seigneur, ce trait distinctif de son caractère se grava si profondément dans le souvenir de ses apôtres, que saint Paul, dans une épître qu'il adresse aux Corinthiens, emploie cette expression remarquable : Je vous adjure par la douceur de Jésus-Christ. Pendant qu'il conversait avec les hommes, Jésus ne laissa paraître, en effet, ni dureté, ni orgueil, ni morgue ; il était accessible à tous. Ses manières étaient dignes, mais simples ; sa parole douce, et sa conduite humble et bienveillante. Apprenez de moi, disait-il à ses disciples, que je suis doux et humble de cœur.

Si le Fils de Dieu est le plus parfait modèle de la Douceur, l'apôtre assure que c'est l'Esprit-Saint qui l'inspire ; et dans la loi ancienne, aussi bien que dans la loi nouvelle, cette vertu nous est présentée comme participant de la nature divine. La Bible a des métaphores charmantes pour cette gracieuse vertu. « Le discours agréable, dit Salomon, est un rayon de miel, et la langue pacifique un arbre de vie ; tout homme insolent et hautain est en abomination au Seigneur, et lors même qu'il a

les mains l'une dans l'autre , il ne sera point innocent. »

Voyant que la Douceur se manifeste d'ordinaire dans les petites circonstances , et qu'elle abat les passions à la manière de la pluie qui tombe silencieusement de la nue , quelques uns se sont imaginé que c'est une vertu vulgaire , une sorte de superfétation morale dont , à la rigueur , on peut se passer , si l'on remplit du reste , dans les grandes occasions , les devoirs que la charité nous impose. Ceci est une dangereuse pensée. Les grandes occasions se présentent à de rares intervalles dans chaque existence ; il se peut même qu'elles ne se présentent point du tout ; cela dépend de la fortune , ou plutôt , chrétiennement parlant , des dispensations de la Providence. Plus d'un pâtre qui eût régné et chanté comme le roi David a gardé des moutons toute sa vie , et plus d'un Massillon rustique est mort sacristain de village. Il existe dans la partie inédite des annales du genre humain un nombre incalculable de destinées qui ont avorté dans leur germe faute d'occasions. Une longue suite d'années peuvent passer sur nos têtes sans nous offrir la moindre chance d'héroïsme et de magnanimité , mais nous pouvons exercer la Douceur aussi souvent que nous le jugeons convenable , et ce serait mal entendre ses intérêts que de négliger une

vertu qui rassérène l'âme en même temps qu'elle influe de la manière la plus heureuse sur nos affaires temporelles.

La Douceur est en effet le meilleur auxiliaire qu'un homme au-dessus de l'intrigue puisse employer pour parvenir à un but quelconque. Cette vertu endort la jalousie, pénètre pas à pas dans l'âme, met le cœur dans ses intérêts, persuade quand tout autre argument échoue, et désarme l'orgueil et la violence avant même qu'ils soient sur leurs gardes. Au contraire, la dureté fortifie l'opposition de manière à la rendre invincible, et change en ennemis jusqu'aux indifférens qui ne songeaient point à mal.

Le monde est si bien disposé envers la Douceur qu'il lui accorde généralement protection et sympathie. Le mérite de l'homme doux brille sans ofusquer personne ; on traite ses défauts avec commisération, et nul ne se réjouit méchamment de ses infortunes. La dureté n'est pas, à beaucoup près, aussi bien traitée ; quand elle se fait sentir de supérieur à inférieur, elle excite des haines sourdes, qui s'amaçent et se grossissent en silence comme des orages, et qui ne demandent qu'une occasion favorable pour éclater ; or, l'occasion se présente toujours à qui sait attendre.

Le khalife Hégiage avait pour visir et pour favori le plus méchant homme qui fût dans tout le

musulmanisme. Ce favori jeta un jour une pierre à la tête d'un pauvre derviche qui releva la pierre et la garda. Quelque temps après, toute la cour soulevée contre le ministre, obtint du sultan qu'il serait jeté dans un puits. Le derviche le sut, vint au puits et laissa tomber d'aplomb sur la tête du favori disgracié la même pierre qu'il lui avait lancée autrefois. Pourquoi me jettes-tu cette pierre? Ne suis-je pas assez accablé, lui dit le visir. — Je l'ai reçue de toi et je te la rapporte, répondit le derviche. — Mais pourquoi alors avoir attendu si longtemps? — Je pensais à ta charge, à ta faveur; je te trouve dans un puits et je me sers, comme tu vois, de l'occasion.

Bien des hommes en place après s'être conduits comme le visir ont retrouvé sur leur chemin, au jour de la disgrâce, des hommes ulcérés comme le derviche, qui n'ont eu pour eux ni pitié ni merci. La dureté sème la haine et recueille la vengeance. La Douceur en use autrement; elle craint toujours d'infliger à autrui la moindre blessure; elle est affable, prévenante, et porte toujours sur soi un peu de dictame à l'usage des malheureux. Lorsqu'elle est investie de l'autorité, elle met une inflexion affectueuse dans le reproche et confère les grâces avec modestie. Elle ne dispute pas pour des bagatelles, et, naturellement lente à contredire, elle est encore moins prompte à blâmer. Enfin

comme elle cherche beaucoup plus à plaire qu'à éblouir, elle cache obligeamment une supériorité qui pourrait affliger les autres, et fait par cela même qu'on la lui pardonne. L'arrogance produit un effet tout contraire; elle couvre de ridicule un homme médiocre, et, lorsqu'elle se rencontre avec le vrai génie, elle fait que, tout en l'admirant, nous le haïssons volontiers.

Ce n'est pas sans dessein que notre divin Sauveur, dans la sublime oraison qu'il nous a enseignée, nous oblige à pardonner chaque jour les offenses que nous avons reçues de nos frères en demandant pardon à Dieu de celles que nous avons commises envers lui; car chaque jour nous avons en effet quelque chose à souffrir des autres. Tantôt c'est une femme emportée qui trouve partout un sujet de querelle; tantôt ce sont des serviteurs peu soumis, des enfans indociles, des voisins incommodes; sans compter les événemens imprévus qui nous mettent en contact avec des êtres légers ou pervers qui se font un plaisir de nous tourmenter. L'homme violent s'emporte jusqu'à la fureur au moindre sujet que la sottise, la cupidité, la malice d'autrui lui en donnent; mais l'homme doux ne s'émeut pas pour si peu de chose et retranche ainsi de sa vie une foule de mesquines contrariétés qui suffiraient pour harasser à mort un naturel colérique et impatient.

Du même fond dont la Douceur fait le charme de la société, elle prévient les dissensions qui la troublent et les querelles qui l'ensanglantent; sans la Douceur les esprits turbulens et contentieux ne s'aborderaient que pour se déchirer comme des bêtes féroces.

Voyez ces deux hommes, tous deux si pâles, dont l'un est vivant à peine et l'autre mort. Une provocation frivole a été cause de cette tragédie. Dans la colère, un mot blessant a été échangé, et ces hommes n'ont pas voulu que le soleil se couchât sur leur haine d'une matinée! L'un des deux a été jeté violemment dans l'éternité, sans avoir eu le temps de songer à Dieu; l'autre est devenu assassin. Une douce parole eût fait tomber cette fureur qu'une parole dure a exaspérée.

Il ne faut pas confondre la Douceur avec la servile complaisance qui approuve tout, permet tout, aide à tout, et corrompt la prospérité en sanctionnant toutes ses folies; ceci n'est pas une vertu, c'est le vice des âmes basses; cela ne s'appelle pas douceur, mais abjection.

Heureux ceux qui sont doux! a dit Jésus-Christ, parce qu'ils posséderont la terre. Un homme doux et bon n'a même pas besoin d'efforts pour contribuer au bonheur de son entourage, il lui suffit de se laisser voir tel qu'il est. La vie abonde en situations où un accueil obligeant, une bonne parole, un regard de

pitié, une larme de sympathie consolent plus qu'un présent royal. La rudesse et la morgue, au contraire, détruisent la reconnaissance dans sa fleur.

(Bonté.)

La Bonté a cela de remarquable, qu'elle est en quelque sorte une production de la nature; c'est une plante délicate qui choisit son sol, et qui veut des jours d'alcyon et de tièdes brises pour éclore. La santé, la prospérité, la bienveillance sociale, la cultivent avec succès et l'amènent à une fleuraison précoce; mais il est impossible de la faire croître dans une mauvaise friche battue des vents.

Il n'existe pas sous le ciel de qualité plus populaire, ni plus généralement vénérée, que cette belle qualité morale; mais il faut qu'elle soit exempte d'imposture. Il en est de la fausse bonté comme de l'hypocrisie, qui, lorsqu'elle laisse tomber son masque, est plus hideuse à voir que l'impiété déclarée.

La bonté véritable se manifeste, non par des mots, mais par des œuvres; telle fut celle de Jésus-Christ. L'éloquence humaine, poussée jusqu'au

dernier degré de perfection, ne pourrait inventer un éloge plus sublime que ce mot simple et touchant d'un pauvre pêcheur, appliqué à son maître : *Jésus de Nazareth qui allait faisant le bien.* Le caractère moral du Sauveur du monde respire, en effet, la bonté la plus tendre; partout où le Christ apparaît dans l'Évangile, on l'y trouve occupé à faire du bien aux hommes : il les éclaire, il les guérit, il les console, il pleure sur leurs chagrins présents et sur leurs maux futurs; il voudrait les réunir dans son sein pour les préserver de tout mal, comme *une poule rassemble sous ses ailes sa jeune couvée.* Ses miracles mêmes ne sont point faits en vue de prouver sa mission divine, ni de relever sa puissance; ce sont de pures manifestations de bonté. Les anciens prophètes avaient été dans l'aire du Seigneur, *comme les bœufs qui brisent le grain et foulent aux pieds la paille.* Mais l'esprit de Jésus fut vraiment un esprit de colombe. Souvent il prévenait la prière des malheureux, et accordait une grâce avant qu'elle lui fût demandée; mais jamais juif ou païen, ami ou ennemi, n'implora son assistance sans l'obtenir.

Ce qu'il y eut surtout de surnaturel dans la bonté de Notre-Seigneur, c'est qu'elle persévéra au milieu de l'ingratitude, cette pierre d'achoppement qui arrête les natures les plus généreuses. Parmi les nombreux objets de sa bienfaisance, un très

petit nombre s'y montra sensible, un plus petit nombre encore le suivit, aucun ne se leva pour le défendre lorsqu'il fut condamné comme un imposteur, et pourtant il persista dans son amour et dans sa charité pour les hommes jusqu'à la fin, et ses dernières paroles, qu'on ne devrait écrire qu'en lettres d'or, furent l'expression d'une bonté divine : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font!*

O Jésus, que vous fûtes bon !

Incapables pour la plupart d'une bonté ferme et agissante, les hommes, j'entends ceux qui se piquent de quelque vertu, se contentent d'être bons d'une bonté purement négative; ils ne commettent point d'actes d'injustice, *ne prennent ni le bœuf, ni l'âne, ni la femme, ni la servante du prochain; mais ils ne ramèneront pas à l'étable le bœuf égaré de leur ennemi et ils n'aideront pas à relever son âne tombé sous sa charge*¹. Indifférens à la joie comme à la douleur de leurs frères, ils s'en lavent les mains avec une égoïste neutralité. Ce n'est pas ainsi que les saints ont compris et pratiqué l'Évangile; leur bonté n'a pas été négative, mais positive et agissante, et cette bonté s'est manifestée quelquefois par des traits sublimes. Saint Grégoire, pape, nous en a conservé

¹ Exode, ch. xxiii.

un de ce genre dans la vie de saint Paulin de Nole.

Une pauvre veuve s'étant adressée à ce grand évêque, tout récemment pillé par les barbares qu'Alaric avait à sa solde, pour obtenir la rançon de son fils, esclave en Afrique : « Je n'ai plus rien que ma personne, dit saint Paulin, mais cela peut suffire. Voulez-vous proposer au Vandale qui retient votre fils dans les fers, d'en charger mes mains à la place des siennes ? je suis prêt. »

A cette étonnante proposition, la veuve recula d'un pas, et se mit à regarder le héros chrétien avec un mélange de doute et de surprise. L'ancien préfet de Rome, un personnage consulaire qui avait eu le même précepteur que l'empereur Gracien, proposer un pareil échange..... Il ne pouvait parler sérieusement, et voulait s'assurer peut-être si elle aurait le front de le prendre au mot. Pleine de cette idée, la pauvre femme s'inclina toute rouge de honte, et se disposait à se retirer à pas lents, lorsque saint Paulin, lui faisant signe de rester, la convainquit par d'éloquentes et chaleureuses paroles du sérieux de cette offre étrange.

Ils passèrent tous deux en Afrique, où l'évêque, agréé par le gendre du roi des Vandales à la place du jeune captif italien, eut pour tâche une occupation qui convenait à ses goûts de poète, la culture de quelques plate-bandes de fleurs.

Quand on a l'âme assez haut placée pour s'im-

poser de pareils devoirs, on met de la grâce dans son sacrifice ; c'est ce que fit l'évêque de Nole.

Tous les matins, cueillant des fleurs fraîches épanouies et encore humides de rosée, il les portait dans une corbeille au prince vandale, qui était touché de cette attention, et captivé par l'entretien de l'aimable et savant esclave. Un jour qu'il avait été plus frappé encore que de coutume de la dignité de ses manières, et de sa diction pure et presque poétique, il s'écria en le regardant fixement : Par le ciel ! tu n'es pas ce que tu parais être, et ta condition est sans doute bien au-dessus de ta fortune.

Saint Paulin baissa la tête et garda le silence.

Qui es-tu ? poursuivit le prince en jetant dans cette question l'autorité d'un maître et l'intérêt d'un ami.

Saint Paulin avoua en balbutiant qu'il était un évêque catholique d'Italie.

Un évêque ! répéta le prince avec véhémence, et tu es venu volontairement parmi nous pour délivrer un des tiens de la servitude ! O mon père ! tu es libre, et tu partiras dès demain comblé de mes présents.

Je les accepte, prince, dit l'évêque avec sensibilité ; mais souffre que je les désigne. Le Vandale sourit en signe d'adhésion.

— Tes gens ont enlevé bon nombre d'Italiens de mon diocèse....

— Tu les auras jusqu'au dernier, mon père, et comme la famine désole aujourd'hui vos contrées, j'y joindrai assez de blé d'Afrique pour nourrir la moitié de tes diocésains; ce sera mon présent de chancellerie, et c'est le moyen que tu te souviennes de moi.

Un homme peut faire l'aumône par devoir; mais s'il n'est pas naturellement bon, sa bienfaisance sera sèche, imprévoyante et limitée; elle sera même à l'occasion empreinte de rusticité, et blessera le pauvre en le soulageant. Jointe à la douceur et à la Bonté, la bienfaisance devient une qualité toute divine. Saint Césaire d'Arles est un des exemples les plus illustres de ce beau naturel perfectionné par la morale de l'Évangile.

Plein d'une tendre sollicitude pour les pauvres, ce digne évêque, non content de les recevoir avec une touchante bonté, préposait des domestiques de confiance pour aller voir dès l'aurore, et même à des heures avancées de la nuit, s'il n'y en avait point quelques uns à la porte de son palais. « Peut-être, disait cet homme évangélique, peut-être quelque malheureux, qui rougit de son indigence et qui n'ose la montrer au jour, souffre-t-il à deux pas d'ici du froid ou de la faim, sans oser se

plaindre , de peur de troubler mon repos. Faites-le entrer ; que son respect pour moi ne prolonge pas ses souffrances. »

Il se rencontre parmi les dépositaires de l'autorité des hommes aux manières brusques et insultantes , qui se font un bonheur odieux d'aggraver l'amertume d'un refus en y ajoutant un peu d'absinthe de leur propre fonds , et qui exercent à plaisir leur méchanceté naturelle sur les supplians qu'un vent contraire leur envoie. Ces gens-là ne sont pas seulement d'abominables chrétiens , mais de fort pauvres politiques. Par le temps qui court , les derniers peuvent se trouver les premiers , et c'est s'exposer à des haines puissantes ; mais quand ils seraient à l'abri de ces reviremens sociaux , ils n'en agiraient pas moins d'une manière absurde. Ces hommes devraient bien se pénétrer d'une chose ; c'est qu'en lançant des flèches sur tout le monde , il finira par se trouver dans la foule une main qui leur renverra la plus acérée ; il faut qu'ils sachent également qu'on n'avance jamais ceux qui se posent en boucs émissaires d'une administration quelconque et qui endossent ses bévues. Après les avoir usés , on les délaisse , comme des instrumens de torture dont on a honte de s'être servi.

Les Pères , nos modèles dans la morale comme dans la foi , n'ont pas craint d'exhorter les chefs militaires eux-mêmes à se montrer bons et cléments

lorsqu'ils étaient porteurs d'ordres impitoyables. Le gouverneur romain accourt à Nazianze pour châtier une sédition. Saint Grégoire lui adresse publiquement ces paroles graves et apostoliques qui sauvent son peuple :

« Offrez en hommage à Dieu la Bonté ; c'est de tous les dons le plus cher à ses yeux , et celui qui obtient le plus de retour. Que rien ne vous fasse renoncer à la pitié et à la douceur, ni la circonstance, ni la crainte de l'empereur, ni l'espoir de plus hautes dignités, ni l'orgueil du pouvoir ; ménagez-vous la bienveillance céleste pour le temps où vous en aurez besoin ; faites pour Dieu ce que Dieu vous rendra. »

Et l'on ose écrire de nos jours que la religion chrétienne a favorisé le despotisme !

La bonté véritable est aussi rare qu'une perle parfaite ; mais il existe parmi nous une qualité de mauvais aloi qui passe sous son nom qu'elle dément et qu'elle déshonore. Cette fausse bonté, toute de reflet et d'apparence, n'a pas plus de chaleur qu'un rayon de lune tombant sur un amas de neige. Indulgente aux vices des grands, elle leur passe avec complaisance un cafetan d'honneur, tandis qu'elle laisse fouler impitoyablement par eux les petits. Portant une main de fer sous un gant de velours, elle jette *bénignement* le pauvre, tout en vie, aux vautours affamés du favoritisme. Elle avale

un chameau lorsqu'il s'agit de ceux qui ont tout ; mais elle s'étrangle avec un moucheron quand il s'agit de ceux qui n'ont rien. Ce n'est pas ce genre de bonté que pratiqua Notre-Seigneur. Disposé comme il l'était à faire du bien à tout le monde , acceptant avec bénignité les invitations respectueuses qui le conviaient à la table des publicains , ne repoussant pas même loin de lui les hommes d'un caractère équivoque tant qu'il voyait une chance de les rendre bons ; ami des pécheurs , et généralement de tous ceux qu'il pouvait consoler ou sauver , le Christ n'en devenait pas moins inflexiblement ferme lorsqu'il s'agissait de défendre les grands intérêts de la morale et de la religion. Celui qui disait d'une voix miséricordieuse à la femme adultère : Allez et ne péchez plus , chassait lui-même les vendeurs du Temple , en leur disant sévèrement : Ma maison est la maison de la prière , et vous en faites une caverne de voleurs ! Il stigmatisait le vice et la corruption en quelque lieu qu'il les trouvât et si haut situés qu'ils fussent ; la courtoisie empressée avec laquelle il fut reçu dans la maison d'un pharisien ne l'empêcha pas de parler librement des vices soigneusement fardés de cette secte , et cela en présence des chefs qui la dirigeaient.

Notre-Seigneur dans sa justice avait le droit de se montrer sévère , parce qu'un être souveraine-

ment sage et souverainement parfait peut rendre à chacun selon ses œuvres. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme esclave du péché ; celui dont les meilleures actions ont besoin d'indulgence ne saurait être trop doux , trop modéré , trop bon. C'est pour cela que parmi les caractères monstrueux et choquans que fournit la société il n'en est point de plus haïssable , ni peut-être de plus odieusement ridicule, que celui d'un malhonnête homme qui abuse de sa position privilégiée pour jeter la pierre à des gens qui valent mieux que lui.

(Clémence.)

L'Écriture qui est si habile à démêler les penchans du cœur et à prescrire à chacun les vertus que son état comporte , recommande fortement la clémence aux princes. « La miséricorde et la vérité conservent les rois, dit l'Esprit-Saint, et la Clémence affermit les trônes. » L'expérience prouve la vérité de cette maxime. Auguste, qui vivait au milieu des conjurations, en était arrivé à prendre en dégoût une vie si souvent menacée. Lepidus avait suivi au supplice Savidienus, Murena Lepidus,

Cæpio Murena, Egnatius Cæpio; ce qui n'empêcha point Cinna, neveu de Pompée, de trouver des complices pour assassiner l'empereur. En pardonnant à ce dernier coupable, César en fit un ami dévoué, et depuis cet acte de clémence on n'entendit plus parler de conjurations contre sa personne.

Ceci était une mesure de haute et sage politique; mais il appartenait à un prince chrétien de laisser à l'histoire le grand exemple d'une clémence fondée sur la religion.

En 387, l'opulente Antioche se soulève contre Théodose au sujet d'une taxe nouvelle. On maltraite ses officiers, on renverse ses statues, ainsi que celles de l'impératrice; mais l'effroi suit bien tôt la révolte, car des conseils de mort et de destruction se sont fait entendre dans le palais impérial; on a parlé tout haut de brûler Antioche avec ses habitans et de faire passer la charrue sur son territoire. L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, part pour essayer de fléchir la colère de l'empereur. Admis en sa présence, au milieu des courtisans qui voulaient la ruine de la ville rebelle, le vieillard se tint loin du prince les yeux baissés, et ne plaidant d'abord que par des larmes silencieuses la cause qu'il venait défendre. L'empereur lui adressant le premier la parole, rappela les faveurs dont il avait comblé Antioche, et se plaignit amèrement des insultes dont ses sta-

tues et celles de l'impératrice Flaccile avaient été l'objet. Flavien convint de tout et ne chercha point à pallier les torts de la ville mutinée ; puis revenant sur la colère de Théodose , il lui dit ces paroles que rapporte et qu'avait inspirées saint Jean Chrysostôme :

« On a renversé tes statues ; mais tu peux t'en élever à toi-même de plus glorieuses. Pardonne aux coupables ; ils ne te dresseront pas , dans les places publiques , des statues d'airain ou d'or parées de diamans , mais ils te consacreront dans leurs cœurs un monument plus précieux , le souvenir de ta vertu. Tu auras autant de statues vivantes qu'il y a d'hommes sur la terre , et qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde ; car , non seulement nous , mais nos successeurs et leur postérité connaîtront cette action si royale et si grande , et l'admireront , comme s'ils en avaient eux-mêmes profité..... Regarde combien il sera beau dans la postérité que l'on sache , qu'au milieu des périls d'un si grand peuple dévoué à la vengeance et aux supplices , quand tous frissonnaient de terreur , quand les chefs , les préfets , les juges étaient saisis de crainte et n'osaient élever la voix pour les malheureux , un vieillard s'est avancé avec le sacerdoce de Dieu , et par sa seule présence , par ses simples paroles , a vaincu l'empereur ; et qu'alors une grâce que l'empereur avait refusée à tous les grands de sa cour ,

il l'accorda aux prières d'un vieillard, par respect pour les lois de Dieu. En effet, ô prince ! mes concitoyens n'ont pas cru te rendre un médiocre honneur, en me choisissant pour cette mission ; car ils ont jugé, et ce jugement fait ta gloire, que tu préférerais la religion dans ses plus faibles ministres à toute la puissance du trône. Mais je ne viens pas seulement de leur part ; je viens au nom du Souverain des cieux, pour dire à ton âme clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres. » Souviens-toi de ce jour où nous rendrons compte de nos actions, et songe que, si tu as commis des fautes, tu peux les effacer toutes par un pardon, sans combat, sans effort. Les autres envoyés apportent de l'or, de l'argent et des offrandes semblables : moi je m'approche de ta puissance avec le livre de notre sainte loi dans les mains ; je te le présente, au lieu de tous ces dons, et je te conjure d'imiter ton souverain Maître, qui, chaque jour offensé par nos fautes, ne se lasse pas de nous prodiguer ses bienfaits ¹. »

Cette éloquence évangéliquement persuasive toucha l'âme violente, mais noble, du César chrétien. « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, si nous autres hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous

¹ Chrysostomi opera, t. 1^{er}, homilia xx.

ont offensés, lorsque le Maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son père pour ses bourreaux, en disant : Pardonne-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et en même temps il pressa le vieillard de partir, pour porter la joie du pardon au peuple d'Antioche à la fête de Pâques.

« La clémence d'un prince, dit l'Écriture, est semblable aux pluies de l'arrière-saison, et la sérénité de son visage est comme la rosée qui tombe sur l'herbe. » Le mot qui sied le mieux à des lèvres royales, c'est le mot PARDON.

(Modestie.)

L'homme fait peu de cas des choses qui se présentent à lui comme des roses épanouies, et qui ne lui laissent rien à découvrir ou à deviner. Une plaine rase, une route droite, un ciel sans nuages, le laissent froid et sans enthousiasme ; mais il aime la musique mystérieuse qui lui arrive, le soir, du milieu des bois, la violette qui se cache sous le buisson, la lune lorsqu'elle se dégage du sein de la

blanche nuée qui voile légèrement son disque , le creux vallon qui se dérobe à sa vue sous les arbres. Nous sommes ainsi faits ; ce qui est caché nous attire , et ce qui s'impose à nos admirations nous repousse. Voilà pourquoi le mérite le plus brillant doit tempérer un peu son éclat s'il se propose de gagner l'estime des hommes. Une masse de lumière nous éblouit , mais c'est en nous blessant la vue ; un jour doux pénètre dans nos yeux , qui sont toujours faibles , et les ouvre sans les faire ciller.

« La Modestie est au mérite , dit La Bruyère , ce que les ombres sont aux figures dans un tableau ; elle lui donne de la force et du relief. »

Rien ne relève plus la beauté d'une femme que la Modestie ; elle éclaire son visage d'un doux reflet qui l'illumine , et qu'elle emprunte à la vertu. Nos voisins d'outre-mer ont donné à la teinte rosée qui s'étend sur le calice des roses blanches le nom de *maiden blush*, rougeur de jeune fille. Cette pure et délicate nuance est le seul fard à l'usage des vierges chrétiennes ; c'est aussi leur plus belle parure. Une femme sans modestie est une fleur fanée qui fait tache parmi les autres , et que tout jardinier prudent doit jeter au loin ; sa destinée est triste , car elle se dénoue par la honte , l'isolement et le repentir.

La beauté passe comme la fleur de l'aloës , que quelques heures voient naître et mourir ; mais la

Modestie donne à une fille chrétienne un coloris qui supplée à la fraîcheur passagère de la jeunesse. L'épouse reçoit de cette belle qualité morale une dignité qui lui attire le respect de tous, et la veuve rentre par elle dans les rangs glorieux des vierges.

Une femme véritablement modeste l'est dans l'isolement comme dans le monde ; elle l'est envers tous, sans en excepter l'époux qu'elle a juré d'aimer et de servir à la face des saints autels. L'Écriture nous offre un bel exemple de cette Modestie suave et gracieuse. En arrivant, au tomber du jour, dans la fraîche vallée de Mambré, avec sa nourrice et les filles qui la servaient, Rébecca découvre dans la campagne un jeune scheik dont l'air imposant et grave annonçait l'habitude du commandement, et qui avait hâté le pas à l'aspect de la petite caravane. La fille de Nachor descend de son chameau, et se tournant du côté d'Éliezer : Quel est, demande-t-elle d'une voix timide, ce jeune Chananéen qui s'avance à notre rencontre ? — C'est mon maître, répond l'intendant d'Abraham. Rébecca rougit, laisse tomber son voile sur son beau visage, et attend son futur époux dans une attitude qu'un sculpteur grec eût copiée pour une statue de la pudeur.

L'affection qu'Isaac conçut pour cette belle et modeste femme fut si grande, dit l'Écriture, qu'elle

tempéra la douleur que lui avait causée la mort de sa mère.

Dans un jeune homme , la Modestie a je ne sais quoi d'angélique qui lui attire le bon vouloir de son entourage avant son entrée dans le monde , et plus tard des protections généreuses qui l'y posent avantageusement. Les hommes éminens aiment à encourager le mérite qui s'ignore, et à le placer dans son jour. Pline , le plus grand légiste et le plus élégant écrivain de son temps , était le patron déclaré d'une foule de jeunes romains qui grandissaient sous son ombre amie ; il les recommandait avec une noble chaleur, et souvent il n'acceptait une cause importante qu'à la condition expresse qu'il lui serait permis de s'adjoindre quelque avocat timide et obscur dont la jeune éloquence se fût étiolée peut-être faute de soleil. Le roi Salomon observe que la faveur est la conséquence naturelle de la Modestie , et l'Esprit-Saint assure que *celui qui baisse les yeux sera sauvé*.

Chez les anciens , la Modestie faisait partie intégrante de l'art oratoire. Pline regarde le maintien timide, la rougeur, la confusion même, comme des préliminaires indispensables à un grand succès de tribune. Cette modestie , poussée jusqu'aux limites de la frayeur, est en effet le compliment le plus insidieux qu'un orateur puisse faire à ceux qui l'écoutent ; si austères que soient des juges, ils ne trou-

veront dans leur âme aucune disposition hostile contre celui qui confesse leur supériorité en rougissant sous leur regard, et si l'orateur est aussi habile que modeste, on lui saura gré de ces lumières qu'il met aux pieds de son auditoire. Les talens qu'on exerce avec timidité reçoivent des éloges de toutes les bouches et de l'appui de toutes les mains.

Celui qui se défait de la Modestie comme d'un bagage inutile, pour mieux courir après la gloire, est en danger de ne jamais l'atteindre. Les hommes ne sont pas trop bons de leur nature : les uns prennent un plaisir méchant à renverser l'autel où la vanité du prochain se complait à sacrifier ; les autres deviennent avares d'éloges, de peur que celui qu'ils louent n'en prenne texte pour s'élever trop au-dessus d'eux. La vanité, qui est risible dans un sot, est déplorable dans un homme qui n'est point vulgaire ; elle déflore ses plus beaux actes et diminue le lustre de ses plus nobles productions ; il rapetisse, en l'exagérant, une chose qui serait louable et louée s'il ne la vantait pas lui-même ; et comme le monde est plus enclin à la censure qu'à l'éloge, on se souvient de son fol amour-propre long-temps après que la cause en est oubliée.

Quoique le prestige de la naissance soit bien affaibli de nos jours, il n'en est pas moins vrai que, sous habitude, soit envie, un homme de rien, que

les circonstances ont fait monter aux honneurs, est toujours plus mal venu qu'un autre à montrer de l'orgueil, et que chacun se plaît à crever, avec le coup d'épingle de la moquerie, le ballon gonflé d'air de sa vanité. Une grande âme, qui ne se méconnaît point dans la plus haute fortune, anoblit au contraire ses aïeux, et recouvre par la Modestie ce que le défaut de naissance lui a fait perdre. C'est ce qui arriva au pape Benoît XII.

Ce saint pape, qui voyait à ses pieds le monde catholique, et il était bien vaste alors ! n'oublia jamais qu'il était fils d'un boulanger. Il avait une nièce belle et jeune dont une foule de grands seigneurs vinrent briguer la main. « Cette enfant, répondait modestement le pape à chaque poursuivant illustre qui se présentait, n'est point issue d'assez bon lieu pour mériter l'honneur que vous voulez lui faire. » Et il la maria au fils d'un bon négociant de Toulouse. A quelque temps de là, les deux nouveaux époux étant venus le saluer à Avignon, il les reçut sans faste, mais avec de tendres témoignages d'affection, et après les avoir gardés auprès de lui quinze jours, il les congédia en leur donnant une somme assez modique. « Votre oncle Jacques Fournier, dit cet homme modeste, vous fait de bon cœur ce petit présent ; quant au pape, il n'a de parens et d'alliés que les pauvres et les malheureux. »

La vaine gloire, qui est l'opposé de la Modestie,

est le vice des têtes faibles et des âmes étroites ; de quelque vernis de grandeur qu'elle se couvre elle cache toujours un fonds de bassesse ; l'abjection s'alliant fort bien avec la hauteur. C'est ce qui a fait dire à un poète étranger que *l'orgueil lèche la poussière*.

Mais la vaine gloire n'est qu'une branche de l'orgueil, et une branche inférieure encore. L'orgueil provient quelquefois d'un sentiment noble, et l'on ne peut qu'admirer le Cid lorsqu'il dit fièrement, dans le *romancero*, que toute lâcheté est indigne d'un Espagnol qui a de vieux blasons. La vanité ne prend pas les choses de si haut ; elle ne tourne jamais au noble, ni au grandiose : elle diminue son homme ; elle fait pis, la traîtresse qu'elle est, elle le rend ridicule ! Est-il, en effet, spectacle plus plaisant, pour un observateur malin, que de voir un pauvre homme se louer lui-même avec une innocente bonhomie, ou ramasser l'éloge qu'il reçoit pour y mettre des fioritures selon son goût et des agrémens de sa façon ? Est-il rien de plus ridicule que d'en voir un autre se proposer, dans la naïveté de son outrecuidance, pour remplacer des gens dont son père eût été heureux de laver les écuellés ; puis, lorsque l'amorce n'a pas voulu prendre, laisser saigner niaisement, en présence de témoins, les blessures de son amour-propre ?

La vanité est un défaut qui semblerait devoir appartenir exclusivement à l'enfance ; car elle poursuit la flatterie comme l'écolier poursuit le duvet du chardon, et fait monter une paille aussi haut qu'un clocher d'église ; par malheur on la rencontre dans l'âge viril et dans la vieillesse, où elle réclame impérieusement les éloges et l'admiration du monde, comme une taxe ; il est vrai qu'elle ne se montre pas difficile sur la monnaie qu'on lui met dans la main.

La Modestie est à la vertu, dit lord Chesterfield, ce qu'un voile est à la beauté ; c'est le seul éclat qui convienne à la gloire. Thémistocle fatiguait les Athéniens de sa bataille de Salamine, et les Athéniens, ne pouvant assez le récompenser, l'exilèrent pour en finir ; c'était un glorieux qui devenait fatigant. Le pieux et modeste Tanocrède faisait jurer, avant le combat, à son écuyer, sur la croix de son épée, qu'il tairait religieusement les belles actions qu'il lui verrait faire : voilà le véritable grand homme, le héros chrétien.

Les Orientaux ont un charmant apologue sur la Modestie, c'est celui de cette goutte de rosée qu'Allah changea en perle, disent-ils, afin de la récompenser de ce qu'elle s'était tenue pour le moindre des ouvrages de Dieu.

(Humilité.)

Si la modestie , comme la petite branché de buis benit que suspend au berceau de son premier-né la jeune paysanne morlaque , détourne , du mérite , *le mauvais œil* , il est une vertu plus puissante encore à émousser les traits de l'envie et à nous rendre agréables à Dieu sans déplaire au monde , cette qualité conciliatrice est l'Humilité.

L'homme humble est affranchi de l'esclavage des passions turbulentes et dangereuses qui se présentent autour de l'orgueil. Il n'est troublé ni par la colère , ni par la haine , ni par l'envie. Il est le premier à se réjouir d'une élévation méritée , parce qu'il voit toujours dans la foule qui l'environne , des gens qu'il suppose plus sages et plus éclairés que lui. Comme il se croit fort peu de chose , il est sensible au moindre service qu'on lui rend ; son estime pour les hommes relève à ses yeux l'honneur qu'il en reçoit , et les moindres déférences lui paraissent grandes. Le superbe , au contraire , prise

Ambr., épist. 65.

l'honneur plus qu'il ne vaut, et dédaigne en même temps ceux qui l'honorent.

L'orgueil est comme le feu, il pénètre partout ; mais les lots sont plus ou moins forts, et l'action plus ou moins visible. S'il éclate au dehors, chez les uns, avec la violence d'un incendie, il est à l'état latent chez les autres, comme l'étincelle dans la pierre, et le frottement seul le fait jaillir.

Or, l'orgueilleux de profession frappe jusqu'à ce qu'il ait fait sortir le feu du caillou, et puis il entasse ses vanités sur la flamme comme des sarmens et des feuilles sèches, jusqu'à ce qu'elle s'étende au loin et lui fasse, sous le pied, une aire brûlante qui lui arrache un cri de douleur. Car la nature de ce vice est telle qu'il porte avec soi tout ce qu'il faut pour sa propre punition. Cet orgueilleux qui travaille sur la fibre la plus sensible du cœur humain, comme s'il disséquait un cadavre, se tord à la plus légère piqure ; il ne faut pas un coup d'épée pour le navrer à mort, une épine suffit ; une égratignure d'amour-propre, qu'un autre sentirait à peine, lui descend dans l'âme comme un stylet ; il est si tendre au ridicule qu'un mot malin le met à l'agonie, et si facile à désarmer qu'un geste méprisant le dépouille de son insolence. C'est une passion bien incommode que celle qui met dans les mains de tous ceux qui veulent en prendre la peine, le faisceau de verges du châtiment.

L'orgueil est le vice des Grands, c'est le nourrisson de la flatterie, et la flatterie reconnaît pour mère la bassesse. Quelques uns des Césars qui burent à cette coupe de Circé, firent des dieux de l'Olympe leurs camarades d'abord, puis leurs valets. Par une aberration que l'orgueil poussé jusqu'à la folie peut seul expliquer, ils se dressèrent des autels, eux vivans, et s'encensèrent de leurs propres mains. Le christianisme a fait tomber toutes ces fumées, quoique les courtisans ne fassent pas défaut dans les cours et qu'ils cultivent assidûment l'orgueil du maître. Heureux les rois qui les apprécient ce qu'ils valent et qui les remettent à leur place, comme le fit Canut-le-Grand!

Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, ceux qui l'accompagnaient l'élevaient jusqu'au ciel et osaient même le comparer à Dieu. Canut indigné de cet éloge absurde et impie, voulut leur en faire sentir l'extravagance. Il fit placer un siège dans un endroit qui devait être bientôt couvert par la marée montante, et s'y étant assis, il apostropha la mer en ces termes : O mer, tu dépends de moi, et cette terre m'appartient; je te défends d'avancer davantage, et de mouiller les pieds de ton maître. Peu d'instans après, la mer montant toujours, il fut obligé de se retirer précipitamment. On ajoute que depuis lors, faisant un humble retour sur lui-même, il ne voulut plus porter la couronne,

et qu'il la fit mettre sur la tête d'un crucifix dans l'église de Winchester.

Lorsque l'on considère l'orgueil du point de vue religieux, il paraît bien autrement absurde encore que du simple point d'optique moral. L'orgueil, dit Salomon, n'a pas été fait pour l'homme. Il naquit en effet dans une région plus haute que la terre, pour des êtres doués d'une si vaste puissance qu'ils osèrent disputer à Dieu même l'empire du ciel; il y eut crime dans la tentative, mais ce crime ne fut pas sans grandeur; chez nous c'est autre chose.

Plus on examine cette passion qui va si mal à notre taille, plus il semble que le démon, qui l'introduisit sur la terre, le fit dans une heure railleuse avec le double but de nous perdre et de se moquer. De quel œil en effet des intelligences supérieures qui connaissent toute la vanité de nos privilèges imaginaires, peuvent-elles voir l'orgueilleux dominer insolemment les autres du haut de son savoir, de son rang ou de sa naissance, tandis qu'il est sujet à toutes les infirmités que sa condition d'homme comporte! Si quelque chose peut contrister les anges et faire rire de pitié les démons, n'est-ce pas cela?

De toutes les créatures de Dieu, il n'y en a point à qui l'Humilité convienne comme aux fils d'Adam; qu'est-ce que l'homme, en dernière ana-

lyse?... un pur néant, une bulle d'eau qui se gonfle et crève sans laisser trace de son passage. Que de Grands dont le souvenir s'est éteint sous les dalles de nos églises ! Que de villes dont le nom a passé de la mémoire des hommes ! Que d'empires mêmes sans épitaphe !

Un jour je visitais un cimetière de campagne, cimetière où tout respirait l'insouciance de la mort ; pas une croix de bois sur les tombes, pas un arbre au feuillage triste, pas une fleur ; une cour herbeuse, voilà tout. En face de l'église s'élevait une pierre massive, ressemblant plus à un dolmen qu'à toute autre chose. Celui qui a élevé sur sa tombe cette pierre énorme, pensai-je, est quelque seigneur de renom sans doute, aux pieds duquel dorment ses vassaux. Je m'approchai pour lire l'épitaphe, elle avait été rongée par la pluie, et ce tombeau, presque celtique, était creusé par les ondées qui le lavaient depuis des siècles, comme un rayon de miel où il ne reste plus que les cellules de cire. Et cet homme voulait perpétuer son nom, dis-je avec tristesse ! il l'avait gravé sur la pierre, et non seulement quelques gouttes d'eau ont tout effacé, mais la pierre elle-même se décompose. O misère de notre orgueil !

Le fils de David a raison, l'orgueil n'est pas fait pour l'homme ; mais d'où vient que chacun donne une adhésion si froide à cette incontestable vérité ?

D'où vient qu'en condamnant ce vice, chacun fait tacitement des réserves à son avantage ? Fils de l'homme, tu as peut-être raison d'être fier et de te croire, comme dit l'Apôtre, *quelque chose de grand*. Voyons. — Tu as une naissance illustre... ou tu te réchauffes au rayon de la faveur des rois... ou c'est ta fortune qui est vaste.... Peut-être as-tu de grands talens... une érudition peu commune... ou bien la nature t'a doué des grâces du corps. — Parle, sur lequel de ces fondemens as-tu bâti l'édifice de ton orgueil ?

Tu es bien né, c'est un hasard heureux ; mais l'Humilité ne sera qu'un fleuron de plus à ta couronne de duc ou de prince. C'est affaire aux parvenus de s'enorgueillir, parce que lorsque la fortune les monte trop haut, la tête leur tourne ; si tu en fais autant, fils d'une race noble, tu prendras le mauvais ton d'un homme d'hier, et tu feras examiner, par un œil envieux, tes parchemins et ton blason, qui s'accommodent fort bien peut-être de l'obscurité poudreuse où on les honore. Mais je veux que tes armoiries soient inattaquables, ce n'est pas une raison pour en être moins humble ; l'Humilité a été pratiquée par le Fils de Dieu qui était de meilleure maison que toi, et elle n'a jamais fait déroger personne.

Tu es riche. — Alors montre que les richesses n'ont pas été pour toi le miel de Trébisonde, dont

l'abus jette l'homme dans la folie; mets-toi à la hauteur de ta position en traitant doucement et humainement tes frères des classes pauvres; viens à leur secours, puis enorgueillis-toi, si tu veux, en secret, des bénédictions de leur reconnaissance; personne ne s'en offensera.

Tu t'es élevé, par tes propres talens, aux premières charges de l'État. Dans nos mœurs, et comme vont les choses en France, ces honneurs-là peuvent se dénouer par la honte et par la disgrâce. Ah! tu es fier, parce que tu gouvernes! et ne vois-tu pas que tu trônes sur un précipice, et que tu es exposé comme un but à la flèche de l'envieux, du méchant, du vindicatif? ne vois-tu pas que les gens de bien te soupçonnent et que le méchant tend son arc pour t'abattre? Ta réputation dépend du trait de plume d'un journaliste de mauvaise humeur, et tu oses t'enorgueillir!... Toi qui acceptes l'ovation, pense aux gémonies!

Tu as du savoir... Si ce savoir ne t'a pas amené à sentir que tu ne sais rien, tu as beaucoup à apprendre encore, et ce n'est pas la peine de te vanter.

S'enorgueillir de sa beauté, c'est se préparer une existence triste pour le temps où cette beauté si fugitive sera perdue. La beauté dure comme la rose, et la rose dure si peu!

Tout cela est vanité, comme disait le roi Salomon; l'homme qui tend à devenir un jour l'hôte de

Dieu doit avoir de plus nobles pensées, et ceux qui prétendent à la vertu n'ont aucun souci de ces choses. Qui peut avoir les perles ne se charge pas des coquilles.

L'Humilité véritable participe de la nature de ces herbes aromatiques qui jettent un plus doux parfum lorsqu'on les écrase; la fausse Humilité au contraire est de la même nature que la mandragore; de loin elle répand une odeur suave, mais de près ce n'est plus qu'une plante fétide que l'orgueil et l'hypocrisie ont semée dans un mauvais sol, et qui sera jetée au feu éternel lorsque la moisson divine sera mûre.

La fausse Humilité se reconnaît au soin qu'elle prend de s'afficher en présence du monde; elle se courbe pour se mieux roidir, et s'abaisse pour qu'on la relève. Saint Sérapion, solitaire, fut un jour visité par un moine qui, dans tout son extérieur affectait un grand mépris de lui-même. Après le repas, Sérapion lui dit avec beaucoup de douceur : « Jeune et robuste comme vous l'êtes, vous seriez mieux de rester dans votre cellule et d'y vivre du travail de vos mains, que d'errer de cellule en cellule comme vous faites. » Ce solitaire ayant rejeté cet avis avec beaucoup d'émotion et de colère : « Quoi ! lui dit Sérapion, quand vous disiez tant de mal de vous-même, ne vous proposiez-vous donc autre chose en vous méprisant que de vous attirer des louanges ? »

(Chasteté.)

La modestie, la douceur, l'humilité, sont d'excellentes vertus, sans doute, et tiennent le premier rang dans le cortège de la Tempérance ; mais il est une qualité qui brille au milieu d'elles, comme le diamant parmi les perles : c'est la Chasteté. « La Chasteté est le lis des vertus, dit saint François de Sales ; elle rend les hommes presque égaux aux anges. Rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes, c'est la Chasteté ; on appelle la Chasteté honnêteté, et la profession d'icelle honneur ; elle est nommée intégrité, et son contraire corruption. Bref, elle a sa gloire tout à part d'être la belle et blanche vertu de l'âme et du corps. »

La chasteté des femmes chrétiennes n'a pas moins édifié le monde que le courage des martyrs ; on lui dut la régénération de la morale publique, car si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. Comme vierges, comme épouses, comme veuves, les chrétiennes de l'Église primitive se présentent à nous avec la chasteté des anges ; leur re-

nommée était sans tache comme l'hermine, et la grâce de Dieu descendait dans leur âme comme la rosée de Shiras ¹ dans un vase d'or.

Saint Cyprien appelle les vierges les fleurs odoriférantes de l'Église, le plus bel ouvrage de la grâce divine, l'image où la sainteté de Dieu se réfléchit avec le plus d'éclat, la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ. « Après les martyrs, dit-il, ce sont les vierges qui tiennent le second rang; si les martyrs reçoivent cent pour un, les vierges reçoivent soixante ². »

La chasteté des veuves n'était pas moins admirée du monde païen que celle des vierges. Saint Jean Chrysostôme raconte que le sophiste Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis vingt ans, et qu'elle n'avait jamais voulu prendre de second époux, s'écria en se tournant vers son auditoire idolâtre : O dieux de la Grèce ! quelles femmes se trouvent parmi ces chrétiens ³ !

Quoique nos mœurs aient bien empiré depuis ce temps-là, le monde a gardé un profond respect pour la Chasteté. C'est cette vertu qui noue les liens les plus chers et les plus étroits des familles, c'est par elle que les grands de la terre ont réellement

¹ La rosée de Shiras est si pure qu'elle ne ternit pas l'acier d'un cimeterre.

² S. Cyp. de habitu virginum.

³ Sancti Chrysostomi vita.

d'illustres aïeux, et les princes des droits au trône ; sur elle repose l'amour du père pour le fils, et du fils pour le père ; d'elle dépend l'honneur, et quelquefois la vie de l'époux.

Rien ne place plus haut une femme dans l'estime de l'autre sexe que la Chasteté. Une femme chaste est respectée de l'homme le moins réglé dans ses mœurs ; il baisse les yeux devant elle, et purifie son langage quand elle l'écoute. Lorsqu'il est assis, le soir, près de son foyer domestique, c'est elle qu'il citera pour modèle à sa sœur ; car, si abandonné qu'il soit, il voudra que sa femme, sa fille et sa sœur vivent chastement. César n'était rien moins qu'un Scipion pour la continence ; mais la femme de César ne devait pas même être soupçonnée.

Napoléon, qui mettait la valeur au-dessus de tout, disait un jour : « La Chasteté est pour une femme ce que la bravoure est pour un homme ; je méprise également un lâche et une femme sans pudeur. »

L'Écriture ne recommande pas moins fortement la continence au sexe fort qu'au sexe faible. Jacob se rend devant Dieu ce témoignage qu'il n'a jamais levé les yeux sur une vierge. « Si l'agrément d'une femme a séduit mon cœur, dit ce sage arabe, si j'ai dressé des embûches à la porte de mon ami, qu'il me soit fait ainsi que j'ai fait à mon frère. Mais, non ; j'ai toujours regardé l'adultère comme un crime énorme et une très grande iniquité : c'est

un feu qui dévore jusqu'à extinction totale et qui détruit l'arbre avec ses rejetons. » « Méfiez-vous des artifices de la femme étrangère, dit l'Esprit-Saint, de l'étrangère dont le langage est doux et flatteur ; ses lèvres distillent le miel, mais la fin en est amère comme l'absinthe et perçante comme le glaive ; sa maison penche vers la mort, et ses sentiers mènent aux enfers. »

La continence n'a jamais brillé d'un éclat plus pur que dans ce beau caractère de Joseph, qui arrachait des larmes au philosophe le plus moqueur que la terre ait jamais porté, à Voltaire. Fils de l'Assyrienne Rachel dont tout l'Orient vante encore l'extrême beauté, le jeune pasteur chaldéen avait l'œil de la gazelle de l'Hermon, avec le front superbe des scheiks du désert. Il ne parut que trop séduisant à l'épouse aimée, mais peu fidèle, de son maître, et cette femme sans pudeur ne craignit pas, dit l'Écriture, de lui faire connaître son mauvais désir. Un homme vulgaire eût accepté cette passion violente afin de s'en faire un marche-pied pour parvenir à la fortune ; c'est ainsi que cela se pratique de nos jours. Joseph n'était pas un homme vulgaire ; les paroles de l'Égyptienne lui firent baisser les yeux de honte et remplirent son âme d'amertume. Trahir un maître bon et confiant, qui l'aime comme son propre fils, horreur ! Sa réponse fut ferme, mesurée, touchante : « Tu vois que mon

maître m'a confié tout ce qu'il possède, qu'il ne sait pas même ce qu'il y a dans sa maison, et que, m'ayant mis tout entre les mains, il ne s'est réservé que toi qui es sa femme. » Ainsi, la confiance aveugle de Putiphar, confiance qui facilitait le crime et promettait l'impunité, fut précisément ce qui détourna le noble jeune homme de commettre cette lâche action ; ce qui eût encouragé un voluptueux à mal faire, fut ce qui arrêta tout court un homme de bien.

(Récréation.—Gaieté.)

Il y a deux vertus d'un ordre moins élevé que les autres, qui fleurissent obscurément à l'ombre de la Tempérance, ces humbles vertus sont la Récréation modérée et la Gaieté décente.

Le bienheureux Cassian rapporte qu'un chasseur ayant un jour rencontré saint Jean l'évangéliste, qui tenait sur le poing une perdrix apprivoisée, qu'il s'amusait à caresser, lui dit rudement : Comment se fait-il que toi, qui es un homme si grand et si saint, tu t'amuses à de pareilles choses ? — Et toi, répondit le disciple que Jésus aimait, comment

se fait-il que ton arc soit détendu ? — Mais s'il était toujours tendu, la corde finirait par se rompre, répliqua vivement le chasseur. — C'est pour le même motif que je détends mon esprit au moyen de cette récréation innocente, repartit le saint.

Dieu, qui a fait la terre si belle et si parée, n'a pas entendu que nous trahissions ses ouvrages à la manière de cette pauvre villageoise qui s'était fait une loi de ne jamais lever les yeux de dessus la poussière des chemins, et qui traversa une grande villesans en avoir admiré autre chose que les pavés. Quoique nous voyagions sur la terre pour une affaire de vie et de mort, il ne nous est pas défendu de reprendre un peu de vigueur en nous asseyant, de fois à autre, au bord de la route, et en admirant de là les bois ondoyans, les vallées ombreuses et les sources fraîches qui coulent sous l'herbe; l'essentiel est de ne pas nous écarter pour les regarder trop curieusement, et de poursuivre courageusement notre marche quand nos forces sont réparées. Les plus grands saints n'ont pas cru qu'il fût au-dessous de leur dignité, ni contraire à la loi de Dieu, de prendre ces délassemens, et souvent il en a surgi d'excellentes pensées qui leur ont profité, à eux et aux autres.

Saint Grégoire de Nazianze nous apprend lui-même qu'il aimait à se promener seul, à la nuit tombante, sur le rivage, lorsque le disque du soleil

s'enfonçait sous les flots du Bosphore. « C'est mon habitude, dit-il; j'use de cette récréation pour me détendre un peu l'esprit et secouer mes ennuis du jour. » Saint Augustin raconte que, lorsqu'il pénétrait dans la chambre de saint Ambroise, chambre dont la porte était toujours ouverte, et qu'il le trouvait occupé à lire, il le regardait quelque temps en silence; puis se retirait à petit bruit, de crainte de l'interrompre. « Car il eût été cruel, dit l'évêque d'Hippone, d'enlever à ce grand pasteur, si accablé de soins et d'affaires, le peu d'instans qu'il consacrait à se délasser l'esprit. » L'austère saint Dunstan aimait la musique, et sa harpe resta long-temps suspendue aux sombres parois de l'abbaye de Glastonbury. Les admirables enluminures des missels du moyen âge ont été la récréation des saints de cette grande époque, et la culture d'une touffe de thym ou de marjolaine a semé souvent de petites joies la vie des ermites.

Celui qui est souverainement heureux n'envie point à ses chétives créatures ces petits bonheurs qui ne l'offensent pas, et que la religion approuve.

Mais ces délassemens, pour être sains à l'âme, ne doivent jamais dépasser les bornes de la tempérance, car ils se transforment alors en passions qui deviennent nuisibles. Quoi de plus innocent que l'amour des fleurs? Saint Basile et saint Chrysostôme aimaient les roses, et ne péchaient point;

loin de là. Mais on a vu des gens se ruiner pour des oignons de jacinthes et de tulipes; il y avait alors excès, et tout excès est vicieux.

La Gaïeté décente est une vertu plus utile qu'on ne le suppose. L'homme qui est doué de cette qualité de l'âme jouit d'une sérénité intérieure qui le laisse maître de son jugement et de ses facultés; il ressemble à l'abeille qui puise, dans chaque fleur, une gouttelette d'ambroisie, et s'en fait un doux aliment. Un esprit naturellement gai n'est pas seulement disposé à la douceur et à l'obligeance; il éveille ces qualités chez les autres, et ses paroles enjouées descendent dans leur âme comme un rayon de soleil imprévu, qui se glisse entre les nuages. Nous sommes naturellement disposés à la bienveillance pour les personnes qui nous procurent cet allègement passager aux soucis des affaires.

La tristesse produit un effet opposé. « Je suis des plus exempts de cette passion, dit Montaigne, et ne l'aime, ni ne l'estime, quoique le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveurs particulières; ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et vilain ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de ce nom la malignité. » La tristesse, dit à son tour saint François de Sales, produit plus de mauvais effets que de bons, car elle n'en produit que deux bons, la miséricorde et la pénitence, et il y en a six qui

ne valent rien , qui sont l'angoisse , l'indignation , la jalousie , l'envie , l'impatience ; ce qui a fait dire au sage : *La tristesse en tue beaucoup, et il n'y a point de profit en elle.* La tristesse est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la nature , car elle ôte toute suavité à l'âme. »

Les mauvais anges se complaisent , dit-on , dans la tristesse et la mélancolie ; c'est un sentiment analogue à une position désespérée comme la leur. La Gaieté , au contraire , semble un acte perpétuel d'amour et de reconnaissance envers Dieu ; c'est une louange tacite de sa bonté , une sorte d'adhésion à ses conseils divins sur nous , et une approbation secrète de la manière dont il nous a posés dans le monde. Cette gaieté vertueuse n'est point à l'usage du méchant , car c'est l'effet de la santé de l'âme et des espérances du ciel.



XV

LA JUSTICE.



Il n'y a point de vertu qui porte un cachet plus céleste que la Justice; la plupart des autres vertus, soit religieuses, soit morales, sont des fleurs destinées à parer l'âme humaine sur la terre, et qui se fanent sur nos tombes : les anges de Dieu les approuvent sans avoir besoin de les pratiquer, et celui qui les récompense n'en fait point usage, parce que ces qualités précieuses ne conviennent qu'à des êtres humains.

La Justice fait une exception glorieuse à cette règle presque générale ; elle est pratiquée dans le monde des esprits ainsi que dans le monde des vivans. Dieu lui-même doit être juste , sous peine de n'être plus Dieu. Cette vertu , dont l'essence est toute divine , émane tellement de Dieu , qu'elle ne peut être pratiquée dans sa plénitude et dans sa perfection que par lui ; car celui-là seul qui sonde les reins et les cœurs peut mesurer le châtiment à l'offense , et l'honneur au degré précis de vertu. C'est ce qui faisait dire fort sensément à Catherine II : La Justice dépasse nos forces , à nous autres rois de la terre ; contentons-nous d'être équitables.

Si l'homme avait toujours présente la crainte des jugemens de Dieu, toute autre crainte serait superflue, et chacun marcherait dans le sentier de la droiture. Mais il y a une foule innombrable d'esprits pervers qui ont besoin, pour être comprimés, d'une justice visible qui soit moins lente à les atteindre ; pour ne pas voler le bien des autres , pour ne pas leur ôter la vie ou l'honneur, il faut qu'ils voient, à côté de chaque délit, les haches et les faisceaux de la justice humaine ; autrement les bons seraient, parmi les hommes de violence et de rapine, comme des agneaux sans défense au milieu des loups. C'est pour cela que Dieu a trouvé bon d'instituer la magistrature , et de lui déléguer une partie de son pouvoir, mais sans désignation de

personnes , à de rares exceptions près. En effet , si Dieu éleva lui-même Saül et David à la royauté , il n'en a jamais fait autant pour aucun roi des temps postérieurs ; car il n'existe pas aujourd'hui sur le globe une seule maison régnante dont le droit ne remonte originairement à l'élection ou à la conquête. Tout gouvernement est donc d'institution divine seulement en ce sens , qu'il est conforme à la volonté de notre Législateur suprême qu'il y ait des gouvernans et des gouvernés.

Les premiers magistrats du monde furent les pères de famille ; puis les riches pasteurs , qui prirent le titre de princes. La haute magistrature semblait inféodée aux anciens de la ville et de la tribu ; car le peuple pensait , en ces temps reculés , que *la sagesse réside dans les vieillards , et que la prudence est le fruit de la longue vie*. Cette coutume était tellement passée dans les mœurs des Orientaux , que les Maures transplantés en Espagne l'y conservèrent. Un vieillard était un objet sacré parmi eux ; sa présence seule arrêtait les désordres ; le jeune homme le plus fougueux baissait les yeux à sa rencontre , écoutait patiemment ses leçons , et croyait voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Des hommes entourés d'une considération générale s'appliquent d'ordinaire à s'en montrer dignes. Les juges des temps primitifs furent des magistrats

pleins d'honneur, de courage et d'intégrité; ils adoraient Dieu avec un cœur simple, fuyaient le mal, et pouvaient dire à Celui qui leur avait donné un rayon de sa gloire : « Je me suis enveloppé de la Justice comme d'un vêtement, et l'équité a été pour mon front comme un diadème. J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père du pauvre; j'ai brisé les mâchoires de l'injuste pour lui arracher sa proie d'entre les dents, et j'ai étudié avec un extrême soin les affaires sur lesquelles je devais prononcer. »

Le peuple, qui n'est pas toujours aussi injuste qu'on le suppose, entourait d'hommages et d'estime ces juges qu'il considérait à bon droit comme ses défenseurs naturels; *il recevait leur sentence, dit l'Écriture, avec un silence plein de respect, il ne répliquait rien à leurs paroles, et elles tombaient sur lui comme les gouttes de la rosée.*

Ce qui est bien plus surprenant et bien moins conforme aux mœurs de l'Asie, c'est que des femmes furent revêtues de l'autorité magistrale, et s'en acquittèrent avec honneur. Assise sous un des hauts palmiers de la montagne d'Éphraïm, la prophétesse Débora jugeait le peuple du Seigneur. Cette femme mérita que l'Esprit-Saint lui-même la comparât à un homme vaillant, et qu'il lui donnât le beau titre de mère d'Israël.

Les chefs de guerre, en ceignant le bandeau royal, se firent juges souverains des peuples; ils rendaient la justice, au milieu de leurs grands officiers, assis sur des carreaux à la porte de leur palais, et c'est de là que vient le mot antique *sublime porte*, affecté à la cour des rois de l'Asie bien avant l'apparition de l'islamisme, quoique lui seul ait retenu cette désignation. Les rois de Perse, qui se décorèrent du titre superbe de *rois des rois*, titre que légitimaient leur vaste pouvoir et le nombre prodigieux de leurs tributaires, n'en étaient pas moins obligés de conserver une tradition de justice patriarcale qu'ils n'eussent osé abolir, quoiqu'elle fût gênante pour eux et inquiétante pour leurs favoris. Dans la salle du trône, à la droite du roi, était une cloche d'or, dont le cordon pendait en dehors des murs du palais. Lorsque la main d'un suppliant agitait cette cloche, le monarque, toute affaire cessante, devait aussitôt s'informer du motif de cette sommation extraordinaire, et juger lui-même la cause qu'on portait à son tribunal.

Les khalifes arabes étaient généralement justes. « Lorsque le roi s'applique à rendre la justice, disait le sultan Ardschir, le peuple s'affectionne à lui rendre l'obéissance. Le plus mauvais de tous les rois est celui que les gens de bien craignent, et en qui les méchants espèrent. »

La qualité que les Orientaux prisent le plus dans

un prince, c'est la justice; la valeur ne passe qu'après. L'idée qu'ils se forment de cette vertu est noble et élevée. La Justice, disent-ils, est une forteresse inexpugnable bâtie sur la croupe d'une haute montagne; elle ne peut être renversée par le cours impétueux des torrens, ni démolie par les plus fortes machines de guerre.

« La Justice, dit l'Écriture, est l'affermissement des trônes; les lèvres des rois doivent être comme des oracles; leur bouche ne doit point tromper dans les jugemens. Ils ne sont placés au-dessus des autres que pour rendre la justice, et ils doivent dissiper tout mal par leur seul regard. » Quelle belle peinture d'un roi juste fait Isaïe ! « Lorsque les rois règnent dans la justice, et qu'ils commandent équitablement, dit-il, ils sont comme un refuge pour mettre à couvert des autans et un asile contre la tempête; ils sont ce qu'est un large cours d'eau dans une terre aride. La paix est l'ouvrage de la Justice, et le soin qu'on met à cultiver la Justice, procure le repos et la sécurité. »

La France compte au nombre de ses meilleurs rois, et l'Église place parmi les saints, un monarque parfaitement juste, Louis IX. L'amour de la droiture et de l'équité semblait inné chez ce bon prince qui n'en fut pas moins un des plus habiles politiques de son époque. Avec saint Louis la Justice, que quelques barons turbulens avaient long-

temps bravée du haut de leurs tours féodales , reprit son glaive et son bandeau ; et tout gentilhomme coupable dut s'attendre à être exemplairement puni pour la consolation du peuple et l'enseignement de la noblesse.

Le sire de Montréal , seigneur bourguignon , effrayait et opprimait ses vassaux ; des brigands soldés par lui le rendaient la terreur de la contrée ; la crainte de ses armes semblait lui assurer l'impunité de tous ses crimes ; récemment , il avait fait garrotter un prêtre , et ordonné que ce malheureux restât nuit et jour exposé à l'air sans alimens , et qu'il pérît enfin en servant de pâture aux insectes et aux oiseaux de proie.

Le roi commanda au duc de Bourgogne de punir ce méchant seigneur ; et comme le duc tardait à obéir , saint Louis envoya en Bourgogne des troupes qui s'emparèrent du château de Montréal et le rasèrent.

Un chevalier , jugé trop sévèrement par le comte d'Anjou , avait appelé de son arrêt à la cour du roi. L'impétueux comte , irrité de cet appel , fit jeter le chevalier en prison. Saint Louis , indigné de cette injustice , écrivit au comte Charles que sa qualité de frère du roi ne l'affranchissait pas du joug des lois. Il admit l'appel du chevalier ; mais l'infortuné ne pouvait trouver d'avocat pour plaider sa cause ; tous craignaient le pouvoir et le res-

sentiment du comte d'Anjou ; saint Louis en nomma un d'office. Le chevalier gagna sa cause, et recouvra sa liberté ainsi que ses biens qu'on lui avait ravis.

Ce fut par ces actes d'une équité impartiale que saint Louis rendait la royauté chère au peuple ; mais il allait encore plus loin, et, à l'imitation des premiers juges de l'Asie, il jugeait les plus pauvres de ses vassaux sans autre lit de justice que l'herbe des bois, et sans autre dais que le feuillage d'un grand arbre. Excellent prince ! Tant qu'il restera un cœur droit et une âme pieuse en France, ta mémoire y sera en vénération ; c'est à cause de toi sans doute que ta race a été si longue et que sa lampe brûle encore !

Pourquoi la France, qui a érigé des autels à ce modèle des bons rois, n'a-t-elle pas songé à lui faire une statue du tronc vénérable de ce vieux chêne à l'ombre duquel il jugeait le pauvre ? C'eût été une leçon toujours vivante pour ses descendants, et un souvenir qui eût entretenu dans toute sa fraîcheur la reconnaissance du peuple.

La Justice se corrompt avec les mœurs chez les païens. Rome qui s'était élevée si haut tandis qu'elle était pauvre et croyante, descendit au dernier degré de l'avilissement lorsque ses fastueux proconsuls et ses cupides magistrats abjurèrent, en plein sénat, toute crainte des dieux. Des hommes

qui font profession ouverte d'athéisme ne peuvent être que des gouvernans détestables et des magistrats sans conscience et sans équité ; c'est ce qu'ils furent dans les derniers temps de la république et sous l'empire des Césars. Quels juges que ceux de Claudius ! Ne pouvant se laver de l'accusation capitale qui pesait justement sur lui, il plongea les sénateurs dans une fange pire que celle où il s'était enfoncé lui-même ; et puis , les laissant retomber, tout lourds d'or et tout souillés de boue , sur leurs chaises curules , son sourire étrange sembla leur dire : Maintenant, *frères*, jugez-moi ! Et il fut acquitté, dit Sénèque, après avoir commis des crimes plus noirs pour se faire absoudre que pour mériter d'être mis à mort.

Nos annales religieuses nous montrent les premiers apôtres du christianisme aux prises avec ces indignes magistrats. Saint Paul accusé devant Félix, par les princes des prêtres, comme chef de séditeux et profanateur du temple , s'était lavé si complètement des charges mensongères qui pesaient sur lui, qu'il avait laissé ses accusateurs sans réplique. Calme, comme tout accusé qui a le sentiment de son innocence, il attendait que Félix prononçât son élargissement ; mais Félix n'en fit rien. Si sa religion était éclairée, sa cupidité n'était pas assouvie, et il se fût fait scrupule de renvoyer gra-

tuitement un prisonnier qui pouvait lui valoir quelque chose. Dans cette pensée, il remit la cause à une autre audience, laquelle ne vint jamais, et garda l'apôtre deux ans au fond d'une prison dans la vaine attente que saint Paul lui offrirait de l'argent.

La noble considération pour un opulent gouverneur romain ! *Il espérait que Paul lui donnerait de l'argent !* Pourquoi faire ? pour distinguer le juste de l'injuste. Il lui fallait de l'or pour aiguïser sa clairvoyance ! Et où le voulait-il prendre, cet or ? dans la misérable escarcelle d'un des disciples de ce Christ, crucifié comme un esclave, qui n'avait légué aux siens que sa pauvreté, son Évangile et l'amour des souffrances !

Ces exacteurs avaient payé eux-mêmes, et fort cher, le droit de tondre au vif les pauvres plaideurs qu'un mauvais sort poussait dans leur caverne de bandits. « Ruiner les provinces et mettre la justice à l'encan, disait ironiquement Sénèque, c'est chose qu'on ne trouve point étrange parmi nous, parce que, par le droit des gens, on peut vendre ce qu'on a acheté. »

Ce furent les habitudes sanguinaires et la rapacité éhontée du prétoire romain, qui forcèrent les premiers fidèles à chercher des juges plus équitables dans le sein de leur communion naissante.

Leur choix tomba sur les plus saints, les plus désintéressés, les plus dignes ; sur les admirables et savans évêques de ce temps-là.

Les prélats chrétiens devinrent, par la nature même des choses, les princes et les premiers magistrats du peuple ; mais, ce qui prouve le bon sens des hommes de cette époque reculée, c'est qu'en les investissant de la plus haute puissance, ils ne la laissèrent ni sans contrôle, ni sans contre-poids, et qu'ils se ménagèrent des garanties qui leur assuraient d'habiles et saints protecteurs dans la personne de leurs juges.

Les évêques d'alors n'étaient point nommés par le roi, ni par ses ministres ; ils l'étaient par le suffrage du clergé, de la noblesse et du peuple, qui procédaient par la meilleure voie, lorsqu'elle est libre de toute influence, la voie d'élection. Les gouvernemens représentatifs, dont l'Europe moderne se vante, pourraient aller prendre des leçons de conscience délibérative, de désintéressement, de prudence et d'intégrité dans ces anciens collèges électoraux du catholicisme.

Les trois ordres de l'État, fraternellement réunis dans les cathédrales, imploraient avant toutes choses les lumières de l'Esprit-Saint ; la solennité du lieu, les grandes pensées qu'il éveillait dans l'âme, prédisposaient l'assemblée à un digne choix. Les suffrages fixés, une enquête commençait sur la

conduite du candidat : on examinait d'abord par quelle voie il venait à l'épiscopat ; si la voie était légitime , on prenait des renseignemens sur sa vie ; si sa vie était sans reproche , on analysait sa doctrine. Le quatrième concile de Carthage voulait que le collège examinât si le candidat épiscopal était un homme prudent , docile , humble , sobre , affable , savant et doux ¹.

Excepté dans les cas extraordinaires , les canons ne permettaient point de nommer au siège vacant un clerc étranger ; on devait faire un choix dans le clergé même du diocèse , comme le prouve le canon *In nomine Domini, dist. 23*. Il est juste , disait le pape saint Célestin en faisant ressortir la sagesse de cette coutume , qu'on recueille le fruit qui naît dans le lieu où l'on a travaillé durant toute sa jeunesse ².

Conformément aux injonctions du concile de Laodicée , le métropolitain et les évêques de la province veillaient sur l'élection , afin qu'on ne prît pour évêques que des ecclésiastiques dont la vertu et la science eussent été long-temps éprouvées dans les degrés inférieurs. La faveur ne devait avoir aucune part aux élections , et les électeurs ne devaient

¹ Voyez Gratien.

² *Habeat unusquisque fructum militiæ in ecclesiâ in quâ suam per omnia officia transegit ætatem. (Dict. can. Dist. 61.)*

avoir en vue que de choisir celui qui surpassait les autres en science et en vertu.

S'il s'élevait après l'élection une réclamation fondée, elle était scrupuleusement examinée par trois évêques, et l'on ne procédait à la consécration qu'après que le candidat s'était justifié de la charge portée contre lui.

Assis sur le siège épiscopal, en vertu des suffrages du peuple, du clergé diocésain, et de la sanction du pape, les évêques n'y gouvernaient pas en princes absolus ; on se fiait à leur sagesse, mais on voulait qu'elle fût éclairée. Ainsi, quoique l'évêque eût en lui-même la plénitude de la puissance sacerdotale, il ne faisait rien d'important, dans les premiers siècles de l'Église, sans consulter son clergé, et quelquefois son peuple ; on assemblait les clercs *presbyterium* pour avoir leurs avis sur toutes les affaires majeures qui se présentaient, et l'on n'exécutait que ce qui avait été résolu dans cette assemblée, que présidait l'évêque. Saint Cyprien était si exact à observer cette règle, qu'étant consulté par des prêtres de Carthage, qu'il appelle *ses associés au sacerdoce*, il leur écrit qu'il n'a pu leur répondre sur ce qu'ils lui demandent, parce qu'il a toujours pratiqué de ne rien faire sans leur conseil et sans le consentement du peuple ¹.

¹ Cyprien aux prêtres et aux diacres de son église, épître 15.

Lorsque cette sage coutume, après avoir subsisté pendant des siècles, fut abrogée, les évêques eurent soin d'admettre dans leurs conseils des vieillards judicieux, prudents et habiles, dont l'aspect vénérable ôtait à leur gouvernement ce caractère de domination, qui n'est point dans l'esprit de l'Église, et que Jésus-Christ et saint Pierre leur ont si particulièrement recommandé d'éviter, *non dominantes in cleris* ¹.

Les cours ecclésiastiques étaient le sanctuaire de l'équité; tout y était grave, calme, paisible, comme il convenait à des plaids où l'on rendait la justice sous l'œil de Dieu. Les témoins devaient être exempts de passion contre l'accusé, et à plus forte raison, les juges; dans le cas contraire, on pouvait les récuser les uns et les autres; car il est naturel, dit le concile de Constantinople, d'éviter les pièges d'un ennemi et le jugement des personnes dont on craint le ressentiment. C'était une règle du droit canon, fondée sur les premiers principes de l'équité, de ne jamais condamner un absent qui pouvait avoir des moyens légitimes de défense; en

¹ Quoique l'évêque soit au-dessus de tous les prêtres, dit Gratien, il doit les traiter comme ses collègues et ne point dominer son clergé. (Can. esto episcopus.) — Le clergé qui vous est subordonné, disait le sixième concile de Paris aux prélats de France, ne vous appartient pas, mais au Seigneur; c'est pourquoi vous lui devez de la considération et des égards.

cas de délation, on examinait avec soin le motif par lequel était mû le délateur, et jusqu'à ses antécédens. Les interdictions étaient aussi rares que bien motivées; et nous voyons dans des documens authentiques, que les clercs interdits *pour raisons notoires*, recevaient des évêques de quoi subsister. Saint Perpet, huitième évêque de Tours, qui avait interdit deux clercs, ne se contenta pas de les nourrir durant sa vie; il leur légua une pension alimentaire dans son testament. Ceci était une mesure de prudence et d'humanité; un clerc interdit, est frappé dans son existence comme dans son honneur; il ne peut embrasser aucune profession séculière; et mendier..... il n'oserait pas! Quand l'autorité ecclésiastique est forcée de sévir, elle doit, pour son propre honneur et pour celui du sacerdoce, sévir miséricordieusement. Les muftis des Turcs n'en usent pas d'une autre manière avec leurs imans. « Les grandes punitions, disent-ils, ne sont pas ordonnées pour de légères fautes; Dieu punit le péché de l'homme, mais il ne le prive pas de son pain. »

Les portes du temple de Dieu ne doivent pas ressembler à celles d'un château-fort, disait noblement saint Thomas de Cantorbéry en refusant de laisser fermer la grille de fer qui le séparait de ses assassins. Les portes des demeures épiscopales n'étaient pas closes et gardées comme celles des harems

d'Asie; tout être opprimé ou souffrant pouvait les traverser pour demander justice; car *c'est au grand prêtre*, écrivaient les martyrs à saint Cyprien, *que les victimes doivent demander du secours*. Imitateurs des vertus de leur divin maître, ces prélats ne s'isolaient ni de leurs clercs, ni de leur troupeau; ils laissaient venir à eux tout ce qui implorait leur appui, et croyaient, dans la simplicité évangélique de leur cœur, qu'un évêque ne pouvait être invisible que dans l'autre monde.

Saint Augustin raconte que la porte de l'appartement intérieur de saint Ambroise ne fermait jamais, et que chacun pouvait y pénétrer, sans le moindre obstacle, dans les momens mêmes que l'illustre prélat consacrait à l'étude, seul délassement qu'il se permit après les fatigues du jour. Nul ne sortit jamais avec un refus d'audience de la maison modeste de saint Basile, ni du palais de saint Jean Chrysostôme. Saint Jean l'aumônier faisait mieux, il allait habituellement s'asseoir sous le portique de son église métropolitaine, et là il attendait les réclamations des laïques et du clergé. Un jour qu'il s'acheminait vers l'oratoire d'un martyr pour y faire ses dévotions, une femme tout en pleurs se jette à ses genoux : *Faites-moi justice de mon gendre*, s'écria-t-elle. — On vous écoutera au retour, répliquèrent officieusement les personnes qui composaient la suite du patriarche. — Que dites-

vous ? s'écria saint Jean d'un ton pénétré ; comment voulez-vous que Dieu écoute ma prière si je n'écoute pas celle-ci ?

Non contents de se rendre accessibles, les évêques conseillaient aux princes d'en user de même avec leurs sujets. « Que les portes de votre palais, écrivait saint Remi à Clovis, soient toujours ouvertes à tous les solliciteurs, et que personne ne s'en retourne mécontent de votre justice. »

Il ne suffisait pas à ces grands soutiens du christianisme de faire droit aux réclamations portées à leur tribunal, et de rendre ce tribunal accessible à tous ; ils se plaçaient hardiment entre l'oppressé et sa victime. C'est ainsi que saint Nicolas, évêque de Myre, apprenant que le préfet Eustache s'était laissé corrompre par un présent considérable pour condamner à mort trois hommes innocents, se porta, de sa personne, au lieu du supplice, et qu'arrachant le glaive aux mains du bourreau, il suspendit cette exécution infâme par un appel à l'empereur ; que saint Basile affronta la fureur d'Eusèbe, oncle de l'impératrice et gouverneur du Pont et de la Cappadoce, pour défendre une noble dame dont cet indigne officier de l'empire voulait obtenir violemment la fortune et la main ; que saint Guillaume, archevêque de Bourges, voyant que les juges séculiers refusaient d'élargir quelques pauvres serfs

qu'ils retenaient arbitrairement au fond d'un cachot, s'assit à la porte de la prison où il demeura si long-temps, que les juges en rougirent de honte, et lui rendirent les malheureux qu'il réclamait. Il serait trop long d'énumérer tous les traits de ce genre qui illustrent l'histoire des évêques que l'Église a mis, avec grande raison, au nombre des saints.

On a fait à la Justice épiscopale le reproche de s'être montrée envahissante au moyen âge. C'est qu'on n'a pas assez réfléchi combien les peuples y trouvaient d'avantages sur l'autre, et combien il était de leur intérêt de se mettre, eux qui n'avaient ni cuirasse ni bouclier contre la grandeur, sous cette égide respectée des rois et des Grands. Les Mérovingiens avaient établi des plaids à côté des cours d'église; mais les ducs et les comtes, environnés d'un intimidant appareil, convertis de leur cuirasse de bataille, l'écu au bras, la francisque à la main, rendaient une justice tellement sommaire et si outrageusement expéditive, que souvent, en une seule séance, l'accusé était interrogé, condamné et exécuté. La justice des comtes de Domfront, chez lesquels le prévenu *pris à midi était pendu à une heure*, est demeurée proverbiale parmi le peuple. Quelques chefs des montagnes d'Écosse, faisant concurrence à cette promptitude

et la dépassant, exécutaient d'abord et jugeaient ensuite¹. Dans cet état de choses, comment le clergé, demeuré seul conservateur des lois de l'Église et des lois romaines, n'eût-il pas vu ses tribunaux assiégés d'une foule de supplians? Comment le peuple n'eût-il pas préféré les arrêts des cours ecclésiastiques, fondés sur le code de Théodose, aux sentences capricieuses des comtes, des leudes et de leurs scabins? Cette puissance judiciaire du clergé, qui vint à lui sans qu'il la désirât, et dont il se dépouilla sans murmure, fut, au dire d'un historien moderne qui s'est souvent montré hostile à l'Église, la digue la plus heureusement placée par le sort contre le torrent de la barbarie qui menaçait d'envahir l'Europe.

En louant la Justice cléricale, il serait injuste de ne pas donner des éloges à la Justice séculière, mieux éclairée à l'époque de la renaissance, et digne de sa haute mission. Les parlemens, qui succédèrent aux cours ambulatoires, se formèrent à une époque de croyance religieuse, et retinrent quelque chose de la gravité des cours d'église sur lesquelles ils se modelèrent à certains égards. Le mode d'élection des conseillers tenait de celui des évêques; les présidens et les conseillers électeurs devaient jurer sur les saints Évangiles « d'eslire sur leur honneur

¹ Voyez *Histoire d'Écosse*, par Walter Scott.

« et conscience celui qu'ils sçauront et cognoissent estre le plus lettré, expérimenté, utile et profitable pour les dicts offices, respectivement exercer en bien de justice et chose publique du royaume¹. »

« Ce n'était pas de mesquins intérêts, dit Pasquier, qu'on discutait dans le parlement de Paris; c'était là qu'on ajournait les princes et les rois mêmes, et qu'on plaidait pour des fiefs et pour des couronnes; c'était là que la guerre et la paix étaient conclues, que les traités se rédigeaient, et que les desseins du monarque, recevant la sanction nationale, se changeaient en lois. »

Durant les vacances qu'ils passaient à leur maison des champs, ces magistrats modèles faisaient réparer la chaumière du pauvre, jugeaient sur le seuil de leur porte, comme les patriarches bibliques, les différents des villageois, et dinaient sous le grand noyer de leur cour, tandis qu'un de leurs fils lisait la vie des saints. Mézerai fait un admirable tableau de la magistrature française au quinzième siècle.

« Cette grande compagnie, dit-il, était comme un sanctuaire de toutes sortes de vertus, de tempérance, de continence, de modestie, de zèle pour le bien de l'État et du public; sa religion se laissait rarement surprendre, et jamais corrompre. On ne

¹ Ordonnance de Louis XII.

lui demandait point d'injustices, parce qu'on la connaissait incapable d'en commettre; ses arrêts étaient reçus comme des oracles, d'autant plus qu'on savait que, ni l'intérêt, ni les parentés, ni la faveur, quelle qu'elle fût, n'y pouvait rien. Les mœurs innocentes de ces magistrats et leur extérieur même servaient de lois et d'exemples; la gravité de leur profession les éloignait des vanités du grand monde, du luxe, des jeux, de la danse, de la chasse, etc. ^{1.}

La magistrature moderne, abstraction faite de quelques traditions pieuses, n'a pas dérogé. Récemment, nous avons eu occasion de voir la suprême cour judiciaire au moment où elle venait de casser un arrêt injuste, et à l'aspect de ces nobles et magistrales figures qu'éclairait un rayon de joie intérieure, témoignage d'une conscience satisfaite, nous avons éprouvé un sentiment voisin de celui qu'éprouva l'envoyé de Pyrrhus à la vue des graves sénateurs de Rome naissante. Mais il manquait un ornement à cette salle du palais; cet ornement, qu'il nous soit permis de le réclamer.... c'est un Christ.... Il manque à bien d'autres salles d'audience, à ce qu'on assure. Cet acte solennel qui appelle Dieu à témoin des paroles de l'homme, le serment sans lequel la vérité est toujours, légale-

¹ Mézerai, *Abrégé de l'histoire de France*, t. V, éd. de 1698.

ment parlant, à l'état douteux, le serment n'est plus prêté devant l'image de celui qui punit le parjure. Les peuples policés et les peuples barbares ont toujours juré cependant sur quelque emblème religieux, et c'était sagement pensé. Il est étrange que des hommes versés dans la connaissance du cœur, comme le sont les magistrats, aient cru pouvoir faire disparaître l'image de Dieu des palais de justice, comme un meuble inutile et passé de mode. Ne voient-ils pas que cette image réveille toujours, où qu'elle soit, de salutaires et graves pensées? qu'elle semble dire aux avocats, et aux juges qui les écoutent : « Celui qui justifie l'injuste
« et celui qui condamne le juste, sont deux abominables devant Dieu. Il n'y a que l'impie qui
« couvre d'un voile les yeux du juge. » Puis au peuple : « Il n'est pas bon d'insulter celui qui
« juge selon la justice ¹. » Depuis que les crucifix sont relégués au garde-meuble, le crime semble lever la tête avec plus d'assurance à la cour d'assises; ses allures sont plus cyniques, il devient causeur, et se drape avec complaisance dans le manteau volé qu'il a couvert de boue et de sang. La sédition elle-même, qui n'est pas toujours sans pensées d'honneur, s'y parjure avec aussi peu de scrupule que sur la place du marché. Le respect

¹ Proverbes.

pour le magistrat diminue par la même cause ; ce n'est plus le *ministre établi de Dieu pour exécuter sa vengeance en punissant celui qui a fait de mauvaises actions*¹ : c'est un fonctionnaire à gages qui fait son métier, et que l'on trompe sans remords. Si vous chassez le Christ du sanctuaire de la Justice, magistrats de la terre, jugez donc aux portes des villes, comme les Hébreux, et montrez le ciel où réside Celui dont vous tenez votre mandat.

Autant le principe religieux dispose à obéir à ces lois protectrices qui défendent à l'occasion ceux-là mêmes qui les ont le plus outragées, autant le principe opposé réveille l'instinct de la cupidité, de la démoralisation et de la révolte. Dans une monarchie où la loi est *athée*, il n'y a qu'un moyen pour gouverner les peuples, et ce moyen, dont le ressort est facile à user pour peu qu'on s'en serve, c'est la corruption.

Corrompre pour régner, cela n'est pas noble, outre que cela n'est pas sûr. Que deviendrait une nation où la méchanceté, l'intrigue, les infamies de toute nature, seraient le chemin des honneurs ; où les consciences électorales seraient à l'encan ; où les magistrats, qui doivent la justice à tout le monde, recevraient des présents du riche pour op-

¹ Épître de saint Paul aux Romains, ch. 13.

primer le pauvre ; où les Grands seraient les fauteurs déclarés de l'athéisme, de l'immoralité, de la tyrannie ; où des législateurs vendus élaboreraient, durant le jour, des lois qu'ils auraient hâte d'enfreindre à la clarté de la première étoile ; où des ministres de Satan flatteraient de la main la meute ignoble des créatures du favoritisme en leur laissant dévorer les entrailles encore palpitantes de l'État?... Sans être prophète, ni fils de prophète, on pourrait prédire qu'un tel peuple, s'il existait, ce qu'à Dieu ne plaise ! serait au bord de sa ruine, et que la même main qui a renversé Ninive et Babylone l'y pousserait.

Les Juifs en étaient là, lorsque les prophètes disaient d'eux avec une sainte amertume : « Ils
« moissonnent le champ qu'ils n'ont point semé,
« ils vendangent la vigne qu'ils ont prise par violence, ils ôtent les habits à ceux qui n'ont pas de
« quoi se couvrir pendant le froid, qui sont percés
« par la pluie des montagnes, et qui n'ont d'autre
« abri que les cavernes des rochers ; ils ravissent
« le bien des pupilles, ils foulent le peuple comme
« sous le pressoir, et écrasent comme sous la
« meule le visage des pauvres ; ils arrachent jusqu'à la poignée d'épis que viennent de glaner
« ceux qui meurent de faim. Le prophète ment
« pour de l'or, le prince est un exacteur, le juge
« est à vendre, la passion dicte les jugemens. Le

« meilleur d'entre eux est comme une ronce , et le
« plus juste comme l'épine d'une haie !.... Mais il
« y a une épée vengeresse de l'iniquité et un juge
« au-dessus des hommes ! »

Ces reproches ne ressemblent-ils pas à la sourde agitation des flots avant la tempête ? Ne pressent-on pas que l'arc du Seigneur est déjà bandé pour punir ; que sa colère s'amasse comme la foudre dans le nuage , et qu'elle balayera tout dans son cours ? L'éclair a brillé dans la parole prophétique ; écoutez ce bruit de chevaux et ce fracas d'armes... c'est l'Assyrien !....

Ce furent l'oppression, la vénalité, l'injustice des grands de Rome, qui soulevèrent l'horrible tempête qui balaya leur empire comme une feuille sèche. Les Barbares en vinrent pour eux à ce point de mépris, qu'ils firent de leur nom une injure sanglante : Quand nous voulons flétrir un homme que nous haïssons à la mort, disait Luitprand, nous l'appelons Romain !

Toute nation qui n'a plus foi dans la justice de ses gouvernans , est bientôt mûre pour l'anarchie : mais quand la mesure est comblée, le remède ne se fait pas attendre, et quelquefois il semble pire que le mal, tant il opère violemment. Lorsque les seigneurs d'Allemagne, étreignant les peuples qu'ils gouvernaient dans leur main de fer, bannirent raillement la Justice de leur audience féodale,

un tribunal occulte se mit à tenir ses séances parmi les bois et sur les arides bruyères de la Germanie; les francs-juges citèrent les Grands à leur tribunal, et les traitèrent sans pitié. Le soir, un seigneur châtelain venait, les yeux bandés, répondre de ses actes à des magistrats invisibles, et le pâtre, en menant le lendemain ses moutons aux champs, l'apercevait, de loin, pendu à un grand arbre, avec un poignard gothique dans la poitrine. La chevalerie, plus courtoise et plus loyale dans ses allures, fut également instituée pour le redressement des torts; chez quelques peuples, tels que les Écossais et les Albanais, chacun se fit justice par ses mains au moyen des vengeances particulières que l'on érigea en vertu.

Mais à quoi bon fouiller les annales des autres peuples, quand nous avons un exemple national comme la révolution de 93? La corruption gouvernementale était arrivée au comble sous Louis XV; les Grands n'avaient plus de croyance, les bénéfices de l'Église étaient à l'enchère; la Bastille regorgeait de prisonniers arbitrairement détenus, la dilapidation des finances était effroyable... La révolution éclata; elle fut terrible comme l'éruption d'un volcan, et sa lave brûlante s'étendit sur tout le royaume. Bien des innocens expièrent alors les iniquités de leurs pères! Le peuple fit main basse sur les nobles avec une rage qui semblait amassée

depuis des siècles ; c'est que les nobles l'avaient parfois injustement traité aussi... Ils avaient des basses-fosses à leurs châteaux-forts, pourquoi faire ?

L'homme le plus hostile à la royauté, celui dont le génie dirigea cette grande tourmente, Mirabeau, fut victime d'une injustice avant de renverser le gouvernement qui l'avait commise. Ceux qui abusent de leur pouvoir pour écraser contre les pavés une tête d'homme, mettent dans le cœur de leur victime un besoin ardent de vengeance ; si l'occasion prête, malheur à eux ! Les représailles sont cruelles ; car celui qui est juge dans sa propre cause ne croit jamais punir assez.

Prise absolument, l'injustice révolte ; la volonté générale est naturellement droite et honnête lorsqu'elle n'est pas travaillée dans un mauvais sens, et son premier mouvement est toujours équitable. Euripide ayant mis dans la bouche de Bellérophon une spécieuse apologie de la fraude et de la mauvaise foi, le peuple d'Athènes se leva spontanément comme un seul homme, pour chasser honteusement l'acteur et le poète. On sait la magnanime réponse de ces mêmes Athéniens à la proposition de Thémistocle, touchant la destruction de la flotte des alliés, proposition qu'Aristide formula par cette simple phrase : Cela est utile, mais injuste.— Par les dieux de la Grèce, s'écria énergiquement le peuple, nous n'en voulons point !...

Il ne suffit pas que le peuple, pris collectivement, se montre équitable, il faut qu'il le soit encore isolément. Tout homme désire que la justice soit rendue sans acception de personnes, que l'État soit administré par des mains intègres, que la politique intérieure et extérieure soit honorable, que sa patrie en un mot soit florissante, et sa fortune particulière assurée; mais il oublie trop que les magistrats et les grands dignitaires se recrutent dans la famille. Un royaume est une agrégation de familles; et toute famille renferme en soi conséquemment une petite fraction de l'État. Pourquoi chaque chef de maison ne s'applique-t-il pas à faire fleurir sous son toit l'équité qui tourne en définitive au profit de tous? Pourquoi n'est-il pas probe et juste envers ses amis, ses enfans, ses inférieurs, comme il voudrait qu'on le fût envers lui? Il n'a garde! Soulevez un coin de la vie intime, vous verrez le contraire de tout cela; et l'on voudrait que des hommes rompus aux petites fraudes de la vie privée, nourris du pain de l'iniquité, appris à ramasser l'or dans la boue, revêtissent tout d'un coup la Justice avec la toge magistrale et les broderies du pouvoir, comme si la vertu était plus facile dans la puissance que dans la bassesse! Comme si ce n'était pas au sommet des tours que viennent les vertiges!

Ce sont les petits quelquefois qui corrompent les

grands, et qui les poussent à l'injustice; ce sont les subordonnés qui abusent de la vanité, de la faiblesse d'âme, de la pauvreté intellectuelle de leur supérieur, pour l'entraîner sur la pente glissante des abus de pouvoir, des passe-droits, des censures iniques, de tout ce qui le fait détester enfin. Ce haut dignitaire épiluche toutes les mauvaises herbes du champ social pour les mettre dans la terre grasse et bien arrosée des promotions, tandis qu'il sarcle dédaigneusement de ce coin de terre promise dont il dispose, toute plante salubre ou aromatique. Ce n'est pas qu'il soit injuste de son naturel, disent ses partisans, mais il se laisse prévenir ! Est-ce donc peu de chose ? « Un homme
« sujet à se laisser prévenir, dit La Bruyère, s'il
« ose remplir une dignité, ou séculière ou ecclé-
« siastique, est un aveugle qui veut peindre, un
« muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd
« qui juge d'une symphonie; faibles images et qui
« n'expriment qu'imparfaitement la misère de la
« prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal.
« désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui
« s'approchent du malade, qui fait désertir les
« égaux, les inférieurs, les parens, les amis, jus-
« qu'aux médecins; ils sont bien éloignés de le
« guérir, ils ne peuvent le faire convenir de la ma-
« ladie, ni des remèdes, qui seraient d'écouter,
« de douter, de s'informer, et de s'éclaircir. Les

« flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui
« ne délient leur langue que pour le mensonge et
« l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie ,
« et qui lui font avaler tout ce qu'il leur plaît : ce
« sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le
« tuent. »

Ce n'est pas sans raison que Jésus a présenté la voie du salut comme si étroite et si scabreuse pour les Grands ; il savait que le bien est d'une exécution difficile , même pour les hommes de bonne volonté, et qu'il est presque impossible à un bras de chair de ne pas tenir quelquefois la balance de la Justice d'une main fatiguée. Un administrateur intègre dans sa conduite, n'est pas toujours bien sûr d'agir équitablement. S'il peut se répondre de la droiture de son propre cœur, il est quelquefois incapable de lire dans celui des autres , et souvent , grâce à des recommandations surprises ou payées , il laisse tomber sur l'indigne ce que l'homme de mérite réclame en vain. Si forte et si vigoureuse d'ailleurs que soit son équité, il est fils d'Ève , et , partant, sujet à faillir. Il cèdera tantôt à ses propres affections, tantôt à celles de ceux qu'il fréquente ; il voudra rendre plaisir pour plaisir et bon office pour bon office ; après une lutte de quelques instans avec sa conscience , il avancera l'homme qui lui plaît au détriment de celui qui le sert, et découvrira dans un favori des qualités qui n'existent point ,

et des vertus qui sont, pour tout le monde, à l'état de mythe ; enfin il aura quelquefois le malheur de tancer rudement l'infortune, en croyant gourmander le vice, et de repousser comme ennemie la main qui s'avanceit pour le soutenir.

Jachi, le Barmécide, l'un des plus sages ministres qu'ait eus l'Orient, avait été jeté par Aaroun-al-Raschid, à la grande honte de ce prince, au fond d'une prison où il n'attendait plus que la mort. Mon père, lui dit un jour pensivement un de ses fils, enveloppé dans sa disgrâce, comment se fait-il qu'après avoir servi l'État de notre mieux, et fait du bien à tout le monde, nous soyons tombés du faite des grandeurs dans cet épouvantable abîme d'infortune ? — Ah ! répondit tristement le visir, la voix de quelque malheureux que nous n'aurons pas écouté, nous aura peut-être accusés devant Dieu d'un déni de justice !

Quoique Dieu ait pourvu à ce que la société soit protégée contre les malfaiteurs qui vivent en dehors de ses lois, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il demeure étranger à la punition du crime en ce monde ; loin de là, sa main sait l'atteindre, soit que le coupable demeure impuni sous la pourpre ou sous autre chose. La crainte et le remords sont les vautours qu'il attache aux mauvaises consciences, et ces vautours, qui n'épargnent personne, rongent incessamment leur proie. Un châtement visible se joint quelque-

fois à cette misère intérieure ; il n'y a pas de province , pas de ville , pas de hameau , qui n'en puissent fournir des exemples ; ces exemples , toujours frappans , portent d'ordinaire un cachet *talionien* , si je puis m'exprimer ainsi , qui les fait reconnaître d'abord. Quand l'usurpatrice Athalie est tuée par l'ordre du prince qui a seul échappé au massacre de soixante-dix fils de roi ; quand Aman est pendu à la haute potence qu'il a fait dresser pour un autre , et que la même terre qui a bu le sang de Naboth est abreuvée de celui d'Achab ; quand le meurtrier dans son trouble se livre lui-même , ou que le dernier crime qu'il médite pour s'assurer l'impunité le mène à sa perte ; quand l'homme mauvais s'embarrasse dans les filets d'or ou de fer qu'il a tendus sous les pas confians du juste , le cœur du peuple se serre d'épouvante , et il s'écrie en se signant , comme à l'approche d'une chose redoutable et sainte : Ceci est un jugement de Dieu !

La vie de saint Savinien nous offre un exemple de justice divine , dont la partie merveilleuse paraît croyable , comme la chose du monde la plus simple , tant elle rentre dans notre manière de voir , touchant la manifestation de la vengeance céleste.

Archambaud , archevêque de Sens , ayant pris les ordres fort jeune , dans des vues de grandeur plutôt que de dévotion , se vit aussitôt prélat que clerc. Sa conduite dissipée , ses inclinations de

grand seigneur et d'homme d'armes , sa passion effrénée pour le jeu , la table , la chasse , et pour des plaisirs encore moins compatibles avec la sainteté de son état , lui firent donner le surnom de *Vilain* , quoiqu'il fût de très grande maison. Lorsque des gentilshommes vertueux lui adressaient quelques remontrances , il ripostait par des plaisanteries , et si ses parens s'en mêlaient , il leur disait avec colère : « De quel droit me reprochez-vous mes désordres , vous qui m'avez jeté par ambition dans une carrière qui contrariait tous mes goûts ? Ne vous l'ai-je pas déclaré que je serais un mauvais archevêque ? Attendez que l'âge me change ; aux premiers fils d'argent que je verrai dans mes cheveux , j'aviserais. »

Comme les hommes ne pouvaient rien sur l'esprit fougueux de ce jeune prélat , dont la dégradation morale allait toujours croissant , le ciel intervint. Une nuit , saint Savinien lui apparut , et , après lui avoir reproché sa vie honteuse , il le conjura pathétiquement de ne point déroger à la piété de ses prédécesseurs. Cette vision étonna le Don Juan ecclésiastique ; mais , à son réveil , il se moqua de sa frayeur , et après avoir raconté , le matin , ce rêve à ses amis , il ajouta ironiquement : « Les dévots prétendent que je suis un archevêque peu correct , c'est pure calomnie ; voyez , je suis déjà si saint que j'ai des visions ! »

A quelque temps de là, l'ombre de saint Savien, plus menaçante et plus terrible que la première fois, reparut au chevet d'Archambaud. « Je fais de mauvais rêves, dit celui-ci à ses courtisans, mais grâce au ciel je suis trop orthodoxe pour croire aux songes. »

Le saint vieillard, son prédécesseur, reparut une troisième fois. « Si vous ne changez pas de vie, lui dit-il d'une voix sévère, vous vous en repentez, et non seulement vous, mais tous ceux qui vous ont fait monter, par brigue et par fauteur, sur ce grand siège épiscopal que vous déshonorez. Pensez-vous que nous ayons versé notre sang pour vous faire avoir des trésors, afin que vous les répandiez dans la profusion, dans la volupté, dans l'ordure? Quoi! vous vendez nos chasses, vous profanez nos églises, vous souillez la dignité épiscopale acquise par tant de travaux? Il semble que vous ne soyez prélat que pour boire et chasser, et vous croyez que nous autres, qui avons perdu la vie pour fonder cette église, nous souffrirons avec patience vos déportemens? Remédiez-y, Archambaud, ou nous y remédierons exemplairement nous-mêmes. »

Le jeune prélat frémit à ces paroles, et demeura long-temps sous l'impression de ce songe sinistre; mais ses compagnons de plaisir qui trouvaient leur

compte dans ses désordres , et qui s'enrichissaient de ses profusions , tournant la chose en plaisanterie , le remords s'évanouit encore cette fois en fumée , et Archambaud parvint à étouffer jusqu'au cri de sa conscience , en faisant pis que par le passé.

Alors survint le jugement de Dieu.

Une nuit , que l'indigne successeur des saints et des martyrs dormait profondément sur sa superbe couche , un orage , tel qu'aucun vieillard n'avait souvenance d'en avoir vu , éclata sur le palais archiépiscopal. Les longs roulemens de la foudre couraient dans ses galeries hautes et sonores ; de larges éclairs sulfureux faisaient resplendir ses vitraux , et répandaient sur tout l'édifice une clarté lugubre et verdâtre que suivaient rapidement d'épaisses ténèbres. Les serviteurs de l'archevêque crurent distinguer alors , à travers le fracas de l'orage et le clapotement de la pluie , un bruit de voix effrayantes , d'éclats de rire et de sourdes lamentations. La main de Dieu est sur nous , s'écrièrent-ils avec épouvante , l'enfer est déchaîné , et ceci n'a rien de terrestre. L'âme saisie du même pressentiment , ils coururent tous , à demi morts et à demi vêtus , à l'appartement de leur maître. Un éclair plus livide que tous les autres le leur montra mort , étendu nu sur le pavé ; ses traits contractés retenaient encore l'expression d'une si affreuse

agonie, que leurs cheveux s'en dressèrent d'horreur. Après avoir levé les mains au ciel dans une attitude suppliante, ils se frappèrent la poitrine avec componction, et le moins coupable d'entre eux dit solennellement ces paroles que l'histoire nous a conservées : « Véritablement la justice de Dieu requerrait que celui qui a dénué ce lieu sacré d'honneur et de biens, mourût tout nu et d'une mort infâme ¹. »

Mais pourquoi ces châtimens exemplaires sont-ils si rares, demande le monde ? Pourquoi Dieu ne punit-il pas le crime dès cette vie, et pourquoi la récompense du bien qu'on a fait, n'arrive-t-elle pas à la suite des bonnes actions par lesquelles on l'a méritée ?

Souvenez-vous de la parabole de l'ivraie. Faut-il l'arracher ? demandent les zélés serviteurs du Père de famille. Non, répond celui-ci, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et, le temps de la moisson venu, je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie et mettez-la en bottes pour la brûler, mais amassez le blé pour le porter dans mes greniers.

¹ Cet événement étrange arriva à Sens, l'an 698, sur la fin d'août. Gallia Christiana, Dinet sup., le P. Montier, récollet, vie de S. Savinien.

Ceci nous fait comprendre que la terre n'est pas plus destinée à être le paradis de la vertu que l'enfer du vice. Les jouissances de ce monde seraient de pauvres récompenses pour la première, et ses châtimens ne suffiraient pas non plus pour punir définitivement le second, sans compter qu'à moins d'un miracle continu, Dieu ne pourrait punir exemplairement tous les hommes mauvais sans que les bons qui vivent au milieu d'eux, et qui leur sont unis par les liens de l'intérêt, du sang et de l'amitié, ne s'en ressentissent. D'ailleurs, si tous les méchans étaient punis ici-bas comme ils le méritent, notre pauvre petite planète deviendrait une succursale de l'enfer, et je défierais bien à un homme quelconque d'y vivre tranquille. Les choses doivent donc rester comme elles sont jusqu'à la séparation finale que nous révèle l'Évangile.

Si les méchans jouissent des biens de ce monde, Dieu n'est pas juste! — C'est vous qui êtes des insensés de jeter sur eux des regards d'envie. Dieu nous le défend, d'abord, et puis c'est une honte. De quelque apparence de prospérité qu'ils jouissent, ils ne sont jamais aux yeux du sage que l'écume des nations, et aux yeux de Dieu que de mauvaises herbes condamnées d'avance au feu éternel, et tolérées pour un temps dans l'intérêt même du juste. Leur opulence mal acquise vous donne des nuits d'insomnie, et vous croyez avoir de meilleurs

droits sur ces richesses que , selon vous , ils déshonorent ; êtes-vous donc si purs , vous qui parlez si haut ? Vous devriez vous souvenir que si les bons et les méchants vivent confusément sur la terre , les vices et les vertus y sont un peu pêle-mêle aussi ; qu'il n'y a pas d'âme si blanche qu'elle n'ait ses taches , et qu'il peut se trouver , par la même raison , quelques qualités précieuses chez ces maudits que vous déclarez si généreusement ennemis de Dieu. La prospérité de votre voisin vous est une pierre d'achoppement et de scandale ; vous partez de là pour déclamer contre la Justice divine : ce voisin , le connaissez-vous ?... J'admets que vous le connaissiez de réputation ; mais comment se fier à ce bruit si souvent menteur , qui forme les réputations humaines ? Vous en avez entendu dire du mal , de cet homme ; mais que savez-vous si ce jugement n'est pas l'effet d'une haine envieuse , d'une jalousie inquiète , d'une malveillance vaine et sans motif , comme il s'en trouve ? Les apparences sont contre lui !... Les apparences étaient aussi contre Rebecca lorsqu'elle recevait d'un étranger , qu'elle rencontrait au bord d'une fontaine , des bracelets d'or et des pendans d'oreilles de grand prix ; elles étaient contre Judith , cette héroïque et noble femme , lorsqu'elle s'avancait souriante et parée vers la tente de l'Assyrien ; elles étaient contre Joseph , lorsque l'Égyptienne , présentant son man-

téan à l'officier de Pharaon, lui demandait vengeance d'un outrage qu'elle seule avait médité; elles étaient contre Jésus-Christ lui-même lorsque, quittant sa robe de travail, il se portait pour ce Messie que les Hébreux rêvaient environné de grandeurs et de gloire.... Fiez-vous donc aux apparences!

Les jugemens sur lesquels se fondent les réputations inverses sont plus charitables sans être plus solides. Un homme passe pour débonnaire parce qu'il laisse voler en paix les honnêtes gens qui l'entourent; pour généreux, parce qu'il donne à des amis de plaisir l'argent qu'il refuse à ses créanciers; pour obligeant, parce qu'il se ruine en promesses qu'il se dispense de tenir; pour religieux, parce qu'il déclame éternellement contre les vices du siècle, et qu'il lui dérobe les siens. Pourquoi cet homme juste n'est-il pas au poste d'honneur où vient de surgir ce fils de Bélial, dit le monde; pourquoi?... Eh! comment savez-vous si cet homme est juste? Il jouit d'une haute considération, d'accord. Les deux vieillards qui accusèrent la chaste Suzanne étaient fort considérés aussi en Israël, ce qui ne les empêchait pas au fond d'être des infâmes. Ne jugez point, dit l'Écriture; et cette défense est infiniment sage; car le vrai caractère d'un homme repose sur des actes privés, des sentimens intimes, des résolutions secrètes qui ne sont connus que de

Dieu. Prendre texte des grandeurs de l'un et de l'abaissement de l'autre pour révoquer en doute la sagesse profonde et l'équité souveraine des jugemens divins, c'est une prétention des plus téméraires. Celui qui a créé le cœur de l'homme peut seul le juger dans la vérité; celui-là seul qui lui a donné la conscience du bien et du mal peut lire à livre ouvert dans sa conscience.

Mais la vertu manque de pain, tandis que le vice roule sur l'or! — Il est triste sans doute qu'il en soit ainsi; mais, qu'y faire? Dieu n'a pas promis à la vertu le pain du miracle que portaient les corbeaux d'Élie; nous ne sommes pas assez saints pour cela. Le pain est le prix du travail, de l'activité, de l'industrie; si le méchant le gagne à la sueur de son visage, il le mérite, et il doit l'avoir. L'homme de bien peut être indolent, inconsideré ou peureux; il subit la conséquence naturelle de ses défauts. Celui qui se couche nonchalamment sous les hauts palmiers qui bordent le golfe Persique, pour jouir des délices de l'ombre, peut-il murmurer contre la Providence lorsqu'il voit le hardi plongeur rapporter des masses de perles? Que ne plonge-t-il aussi sous les eaux du golfe pour en chercher? Faudrait-il donc que la mer Verte échouât à ses pieds ses huîtres perlières, et que le soleil d'Orient les fit entr'ouvrir, pour lui épargner toute peine? Ce n'est pas ainsi que Dieu l'entend; son Fils tra-

vailla assidûment parmi les enfans des hommes, lui qui pouvait *commander à la pierre de devenir pain*, et ses mains divines se durcirent à manier la hache du charpentier. Qui a droit de demander à Dieu plus qu'il n'a accordé à son Fils unique ?

Mais, enfin, pourquoi Dieu souffre-t-il qu'un misérable descende dans la tombe affublé d'une réputation volée ? Est-il juste de porter triomphalement au Capitole ceux qui méritent les gémonies ? Dans les pages trop souvent vénales de l'histoire et sur le marbre trop souvent menteur des tombeaux, nous voyons des femmes perdues présentées au respect des âges futurs comme des vestales, de vils complaisans cités comme des modèles de sincérité, des lâches travestis en héros, et des traîtres en Romains de la vieille roche. Pourquoi le Christ, qui détestait l'hypocrisie, n'a-t-il pas établi la coutume de juger les morts, comme faisait l'ancienne Égypte ? Ceci eût retenu les grands et les ambitieux qui n'ont rien tant à cœur que de vivre dans la mémoire des peuples. — Sans doute, cette investigation solennelle de la vie d'un homme au cercueil eût été un frein très puissant ; mais cette justice eût été encore incomplète : l'homme aurait découvert ainsi les taches les plus noires ; mais, qui lui eût révélé le remords, l'expiation secrète, la victoire remportée après de longs efforts sur une passion dominante ? Le juge de la terre eût con-

damné peut-être une âme qui eût fait silencieusement sa paix avec Dieu ; car l'homme ne peut juger que selon l'étendue toujours bornée de ses lumières. Mais la Justice divine est là pour rectifier et compléter celle de ce monde ; aussi Dieu a mis un jour à part pour arracher publiquement à l'âme pécheresse tous ses voiles.

La Justice de Dieu est intéressée à ce qu'il y ait un jugement dernier ; il le doit à sa majesté méconnue, à sa providence incomprise, à sa bonté révoquée en doute ; il le doit à ses saints dont la réputation sur la terre est presque toujours son mauvais côté. Ce jour d'épouvantemens viendra nous surprendre comme un voleur, et c'est alors que chacun assumera, en présence de tous, la responsabilité de ses actes ; il ne servira de rien à un grand du monde d'avoir laissé tout doucement tomber sur les épaules de ses conseillers le fardeau de ses malversations, de ses caprices inhumains et de ses intrigues mal tissées. On saura que ces abjects complaisans n'étaient que ses boucs émissaires. Le juste qui fut pauvre parmi les hommes, et délaissé sous un gazon muet dans l'asile des morts, verra ses haillons blanchir comme la neige et se changer en ailes d'anges, tandis que le grand de la terre, que des plumes serviles ou stipendiées ont embaumé comme un reptile égyptien dans les aromates de la flatterie, entendra enfin siffler à ses oreilles

ce bruit méprisant et réprobateur auquel son opulence ou sa dignité l'ont soustrait. C'est alors que Dieu demandera publiquement compte aux rois du sang et de l'or qu'ils ont prélevés sur les peuples, et aux peuples des têtes royales qui sont tombées sous le glaive du conspirateur; c'est alors que ceux qui assouvirent leur férocité naturelle sous prétexte de venger Dieu, qui n'a pas besoin qu'on le venge, seront désavoués comme ils le méritent.

Sans le jugement dernier, la Justice divine serait incomplète; rien ne peut dénouer plus majestueusement d'ailleurs les scènes transitoires du monde.



XVI

VERTUS QUI RELEVENT DE LA JUSTICE.

(Intégrité.)



ES voies de l'Intégrité sont
belles, dit l'Écriture, et ses
sentiers sont pleins de paix.

La vie est dans la route droite; le sentier détourné
conduit à la mort.

Le démon, qui hait nécessairement tout ce qui
est juste et qui déprécie tout ce qui est bon, en-
seigne, lui, contrairement à la loi de Dieu, que
les revenus du péché sont les plus amples, les plus

promptement perçus, et partant les plus désirables ; que notre propre vigne ne donne pas un raisin aussi doux que celle du prochain , et que les eaux dérobées sont les plus fraîches et les meilleures.

Lequel croire ? Dieu , ou Satan ?

Dieu, certainement ! s'écrie le monde dans l'honnête chaleur du premier mouvement.... Regardez autour de vous, voyez si c'est vers Dieu que la société penche ; est-ce sa bannière ou celle de Satan qui conduit cette foule compacte à la conquête de la fortune ?

C'est une chose triste, mais trop vraie, que la probité intègre, si florissante dans le bel âge de l'Eglise et même dans des siècles moins reculés, n'est plus en honneur parmi nous ; après s'être éloignée des classes supérieures pour se réfugier dans la foule, elle se voit menacée d'être bannie au premier jour des demeures du peuple ; quantité de gens de toutes les conditions commençant à poser en principe qu'elle n'est plus bonne, par le temps qui court, qu'à faire mourir de faim son homme dans un galetas.

Proposez à un de ces spéculateurs qui sacrifient pieusement, chaque jour, à la fortune inique, une entreprise qui offre la chance d'un gain honnête, vous verrez son front se plisser et ses lèvres sourire de l'air du monde le plus méprisant à l'étrangeté de la proposition. Un gain honnête ! à un génie supé-

rieur ! à un homme bien placé ! mais c'est une pure moquerie ! Parlez d'un demi-milliard , honnête ou non , à la bonne heure , cela vaut du moins la peine qu'on se baisse pour le ramasser.

Le désir cupide de gagner beaucoup par toute sorte de moyens , a passé des gens de finance , si mal famés dans le dernier siècle , aux commerçans placés à quelques crans plus bas. C'est ce qui nous vaut la balance trompeuse qui lutte obstinément contre les amendes , les mélanges pernicieux , le faux aunage , la fausse mesure ; en somme , toutes ces iniquités mercantiles qui vont courageusement leur train , quoique Dieu les ait frappées nommément d'anathème , et qu'elles soient d'ailleurs justiciables des tribunaux.

Le mauvais exemple est venu , nous le répétons , des sommités de l'aristocratie d'argent la plus âpre , la plus insolente et la plus dure de toutes les puissances possibles ; le peuple , alléché par le gain , a suivi , en hésitant d'abord , puis plus hardiment , ses supérieurs dans la voie de la fraude , et vous lui entendez dire aujourd'hui avec beaucoup d'aplomb et de sang froid , *qu'avec de la conscience et de la probité il n'y a pas de l'eau à boire*. Voilà un état de choses qui promet !

Il nous est quelquefois arrivé d'entendre de fort honnêtes gens blasphémer contre la probité à la vue des prospérités inouïes des pirates de Terre ferme ;

ces honnêtes gens se sont trop pressés de se décourager. La Providence, dont la main tient le fil des affaires humaines, n'est pas ligée avec les voleurs ; l'état de choses social le prouve. Quelles sont les maisons qui se sont le mieux soutenues dans la crise que nous traversons encore?... Les maisons probes. Que sont devenues, au contraire, les fortunes scandaleuses qui induisaient les âmes faibles à douter de la justice de Dieu?... Elles ont disparu, sans laisser après elles le moindre vestige de leur existence, et, selon l'adage populaire, la marée a repris ce que le flot avait apporté.

Ces spéculateurs hasardeux, dont l'orgueil, comme celui de Moab, était *extraordinairement superbe*, sont *descendus de leur gloire*, et se reposent maintenant dans l'indigence et dans la soif. Après avoir tendu des lacs à la simplicité et jeté des amorces dorées à l'amour du gain, ils se sont pris les pieds dans leurs propres pièges, et cachent aujourd'hui leurs fronts déshonorés sous un autre ciel où ils végètent obscurément des derniers débris d'une fortune de prince, tandis que leurs familles délaissées épuisent la lie du calice de honte qu'ils lui ont versé.

L'homme probe ne tombe jamais dans ces adversités sans issue, ni dans ces malheurs irrémédiables ; sa modération, qui le tient dans le sentier de la justice, l'empêche de bâtir sur la ruine des

autres, ce qui fait que personne ne le perd à son corps défendant; sa prudence, car la probité n'est ni étourdie, ni imprévoyante, laisse sur lui peu de prise aux hasards fâcheux et aux échecs considérables; il suit un sentier où le soleil brille, et s'il met un peu plus de temps à gagner le terme, il est sûr au moins de ne point faire fausse route.

L'improbité exige une foule de choses, assez difficiles à réunir, dont l'honnêteté n'a nullement affaire. Il lui faut beaucoup d'adresse, beaucoup de calculs, beaucoup de mensonges, beaucoup d'astuce, pour se conduire, et un grand art surtout pour se masquer; car les fourbes vulgaires, qui mettent sans cesse en avant leur probité, ne trompent plus personne. Non, ce n'est pas un petit travail d'esprit que celui du fourbe, et c'est souvent un travail d'araignée que le vent emporte, ou qu'un rustre balaie; le voleur a beau se défendre d'être un fripon et de sacrifier à Baal, *la trace de ses pas reste dans la vallée*, et raconte aux passans devant quel dieu il a prié. Le mensonge est transparent comme le cristal, dit un ancien; pour peu qu'on s'applique à l'examiner, on voit au travers.

Que d'hommes ont échoué faute d'avoir assez habilement noué les fils de leurs intrigues, ou pour ne les avoir pas menées avec assez de promptitude et de secret: les uns, en appelant à leur aide des mains mercenaires, ont jeté au milieu de leurs

plans ténébreux l'étincelle de la trahison ; d'autres, qui n'avaient rien négligé et tout fait par eux-mêmes, ont été découverts par une précaution de trop. En général, la cause des mécomptes des gens improbables remonte à leur impatience de jouir, et c'est en voulant abréger le chemin qui conduit à la fortune qu'ils se perdent.

L'homme moral et religieux, je ne conçois pas une de ces qualités sans l'autre, n'a pas ces risques à courir, ces biais à trouver, ces précautions éternelles à prendre ; il suit invariablement une ligne droite, et ne fait à sa conscience qu'une question : Quel est le parti le plus honorable, la voie la plus légitime, la conduite la plus chrétienne ? Ceci résolu, *il poursuit son chemin, sans regarder ni à droite, ni à gauche, et les anges du ciel veillent sur son sentier de peur que son pied ne heurte contre quelque pierre.*

L'honnête homme ne prend pas seulement le chemin le plus sûr pour réussir dans ses affaires temporelles ; il y intéresse un ami puissant qui ne lui manquera pas à l'heure du péril. Sûr de la rectitude de son cœur et de la pureté de ses intentions, il lève ses mains innocentes vers le Maître de toutes choses, et implore sa bénédiction sur ses honnêtes entreprises. L'homme de mauvaise foi n'est pas si hardi, et n'oserait prier pour le triomphe de ses infamies ; car il sait que si Dieu existe, il

doit nécessairement le punir. Or, l'homme qui compte sur l'appui du ciel et sur l'estime des gens d'honneur, travaille avec une tout autre assurance que celui qui sent qu'il est seul, ainsi qu'Ismaël au désert, la main levée contre tout le monde, et la main de tout le monde levée contre lui.

L'Intégrité ne donne pas seulement les fortunes légitimes, elle ouvre quelquefois la carrière des honneurs. Tout gouvernement jaloux de sa gloire et soigneux de ses intérêts, emploiera de préférence les gens de bien ; car les gens de bien ne sont pas de l'étoffe dont on fait les traîtres : ils ne vendent point les secrets de l'État, ils ne jouent point à la baisse sur les désastres, ils sont intègres dans le maniement des finances, impartiaux dans la justice, graves et consciencieux dans l'élaboration des lois. Or, à supposer que la corruption elle-même se fût incarnée dans la personne d'un ministre, et qu'il en eût fait l'os de ses os et la chair de sa chair, il n'en aimerait pas moins à trouver chez les autres de la conscience et de la sûreté, surtout lorsqu'il faut qu'il s'y fie ; attendu que nul être humain ne supporte patiemment qu'on le trahisse et qu'on le joue.

C'est une erreur de croire que les princes prennent pour conseillers et pour ministres des intrigans, sans conscience et sans honneur, préférablement aux hommes intègres. S'ils en usent ainsi

quelquefois, c'est qu'hélas ! ils sont presque tous athées en vertu. Mais quand ils trouvent le mérite, les talens et la probité réunis, il faut leur rendre justice, ils les honorent. Saint Éloi, investi de la charge de monétaire d'un monarque Mérovingien, et gardant ses mains pures au milieu des lingots confiés à son intégrité, s'aperçut un jour que les ouvriers, qui enclosaient un monastère qu'il faisait bâtir, avaient pris quelques pieds de terrain du domaine royal ; sa probité s'en alarma, il courut au palais, et informa Dagobert de cet empiétement qu'il regardait comme une chose grave. Le roi se mit à rire, et se tournant vers les leudes qui formaient sa cour : « Que vous semble de ceci, messieurs, leur dit-il gaiement, il n'y en a pas un d'entre vous qui se fit scrupule de m'enlever un château ou une métairie, tandis qu'Éloi craint de charger sa conscience de quelques pûces de terrain ! »

Que l'homme du monde traite ces actions de minuties, il en est bien le maître, cela ne les empêche pas d'être les grains d'or qui constituent l'Intégrité. Une vertu qui se replie sur elle-même, comme la sensitive, à la moindre apparence de mal, est une vertu qui franchit les grandes tentations comme les petites. Un prévôt de Paris, qui vivait sous Louis XIII, étant à l'article de la mort, et repassant pensivement tous les actes d'une ad-

ministration de cinq années, se souvint d'avoir reçu de la ville de Paris trois pains de sucre ; ces trois pains de sucre , si légitimement donnés et reçus, ne laissèrent pas de l'inquiéter. « Allez , ma chère , dit-il à sa femme , allez restituer ces pains de sucre à l'hôtel-de-ville , afin qu'il ne soit pas dit que je meure avec le bien de l'État sur la conscience. »

Quelle administration intègre fait pressentir cette excessive délicatesse que bien des gens trouveront outrée , et qui n'en est pas moins louable !

Il y a des occasions où la probité augmente en lustre et en mérite. Qu'un pauvre laboureur, endetté et chargé d'enfans , mange son morceau de pain noir ou sa bouillie de sarrasin à côté d'un riche dépôt qu'on lui a confié en secret et sans garanties, comme cela s'est vu pendant la révolution ; qu'un montagnard , à peine vêtu , dédaigne l'appât d'une somme énorme qu'il gagnerait en livrant au parti vainqueur un prince proscrit , comme cela est arrivé du temps où Charles Édouard errait en Écosse, voilà une probité admirable ; car la séduction était forte et la tentation pressante. Je conviens que ces honnêtes gens n'ont fait que leur devoir , et que le contraire eût été un crime ; mais cette action ne leur en fait pas moins le plus grand honneur.

Ces probités d'exécution difficile ne sont pas

d'habitude à l'usage des Grands ; on en trouve pourtant un exemple dans l'histoire d'un de nos rois.

On sait combien la France eut de peine à rassembler l'énorme rançon de saint Louis et de ses chevaliers ; on fit fondre les châsses mêmes des saints , et les Rouennais envoyèrent à la régente jusqu'à la boîte d'argent massif qui renfermait le vaillant cœur de Richard I^{er}, d'Angleterre. Les templiers , riches alors et quelque peu avarés , venaient de se déshonorer en refusant de compléter le million d'or promis aux Sarrasins. Sur ces entrefaites , et au milieu de cette pénurie profonde , le comte de Montfort croit faire acte d'habileté , en pesant l'or de manière à gagner mille besans sur les infidèles : c'était proprement voler des voleurs. Toutefois , le roi désapprouva la supercherie , et força le comte à restituer cette somme de ses propres mains.

La probité trouve en elle-même des ressources que la mauvaise foi n'a pas. Qu'un fripon succombe dans une entreprise illicite , bien loin de lui tendre la main , les honnêtes gens se réjouissent de son échec dans l'intérêt de la morale , et ses agens les plus affidés , en le voyant étendu dans la fange , lui jettent prudemment des pierres afin qu'il aille bien à fond. Un honnête homme , par inverse , a cet avantage de son côté , que s'il éprouve des revers , nul ne les aggrave et que beaucoup s'efforcent d'y

remédier : il a des droits à l'appui de tous , et ces droits , toute dépravée , tout égoïste que se montre la société moderne , ne sont pas souvent méconnus.

Oui , il y a toujours une main qui s'étend vers l'homme honnête pour le relever quand il tombe , et chacun est en position de voir des faits de ce genre dans le cours ordinaire des choses. Il ne manque pas d'exemples d'honnêtes gens tombés dans la détresse , qui ont trouvé dans leur bonne réputation , dans leur intégrité éprouvée , les moyens de relever leur fortune , et de la porter plus haut qu'elle n'était avant leur désastre. Avec la probité il n'y a jamais d'infortune sans remède ; car *Dieu veille lui-même sur la voie du juste* , et sa sainte Providence le garde. « Je suis bien vieux , disait le roi David , mais je n'ai jamais vu le juste abandonné , ni ses enfans manquer de pain. »

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des fortunes iniquement acquises qui se soutiennent malgré leur mauvaise qualité ; mais outre que ce sont des cas exceptionnels , que Dieu permet dans quelque vue mystérieuse , je ne sais quoi de funeste plane sur ces sortes de fortunes , et l'on dirait que l'oiseau des nuits , perché sur le faite de ces palais cimentés de sang , de larmes et de boue , crie sans cesse : Malheur ! malheur ! ! Ce pressentiment de ruine , éveillé par une prospérité scan-

daleuse, a été senti quelquefois comme une inspiration prophétique, et s'est dramatiquement réalisé.

On raconte de saint Ambroise que, se dirigeant un jour vers Rome avec quelques prêtres de Milan qui l'accompagnaient, des présages atmosphériques d'une nature extraordinaire lui firent craindre de poursuivre sa route, et l'obligèrent à recevoir l'hospitalité que lui offrit le maître d'un château situé au bord de la voie Appienne. Une fois assis à la table de l'hôte que le hasard lui procurait, le saint évêque s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un parvenu enrichi par toute sorte d'exactions, de fraudes et d'injustices. Insolent à force de prospérité, cet homme se vantait de n'avoir jamais éprouvé ni angoisse d'esprit, ni souffrance de corps; sa fortune était colossale, sa femme belle, ses enfans sains et vigoureux. En l'écoutant, saint Ambroise, grave et triste d'abord de cette iniquité si triomphalement étalée, passa bientôt de la surprise à l'épouvante. « Sortons, s'écria-t-il, en quittant précipitamment le repas splendide qu'on achevait à peine de servir; sortons d'ici, messieurs, la prospérité de cet homme me fait peur, et quelque chose me dit qu'elle touche à son terme! » La suite du prélat, saisie d'une espèce d'effroi, remonta en hâte à cheval, et, malgré la chaleur lourde et étouffante de l'atmosphère, on se remit en route sans délai. A peine étaient-ils à un

quart de mille , qu'une horrible secousse de tremblement de terre se fait sentir ; les Milanais du cortège de l'archevêque , la première frayeur surmontée , jettent un regard en arrière pour voir les résultats de cette effrayante commotion. O surprise ! la magnifique villa qu'ils venaient de quitter avait complètement disparu , un étang bourbeux s'étendait à sa place , et la terre avait absorbé jusqu'au cri de mort de ses habitants.

« La confiance de l'impie , dit l'Esprit-Saint dans le livre de Job , est semblable à une toile d'araignée ; il voudra s'appuyer sur sa maison , et elle n'aura point de solidité ; il fera ses efforts pour la soutenir , elle ne subsistera point. »

La probité est non seulement le sentier le plus droit et le moins difficile pour arriver à la fortune et à la considération , mais c'est le seul qui soit honorable.

L'Intégrité est la base indispensable de tout ce qu'il y a de noble et d'élevé parmi les hommes. D'autres qualités , d'autres avantages , peuvent la surpasser en splendeur ; mais où elle manque , leur éclat est bientôt terni et leur lustre effacé. Prenez les deux choses les plus brillantes et les plus généralement admirées , la noblesse et la bravoure : donnez à ce gentilhomme allemand (on respecte encore profondément la noblesse au pays d'outre-Rhin) soixante-douze quartiers sans une seule mésalliance ;

dites que son chartrier est plein de titres du meilleur aloi, que, dans son château à tourelles gothiques règne une longue galerie toute tapissée des images de ses aïeux, et que des bannières enlevées dans toutes les parties de l'Europe, témoignent de l'antique valeur de ses pères. Certainement vous éveillerez, en sa faveur, cette considération qui s'attache aux souvenirs chevaleresques et à l'antiquité de race. Ajoutez que ces nobles Germains furent des hommes de rapine et de violence, qui arrondirent leurs terres baroniales avec l'unique champ de la veuve et le sillon de l'orphelin; qu'ils rançonnaient impitoyablement les abbayes où ils recevaient l'hospitalité, et qu'ils chevauchaient, la lance au poing, sur les grandes routes de l'empire, pour dévaliser les marchands. Voilà, certes, malgré leur bravoure et leurs vieux parchemins, diront les auditeurs, d'abominables gentilshommes! Béni soit Dieu, qui ne nous a pas fait descendre de cette longue suite de pillards!

Faites maintenant le portrait d'un homme d'État; dites qu'il est habile entre les plus habiles, que sa tête est fertile en ressources, ses vues larges, son éloquence insinuante, et son talent pour les affaires hors de ligne. Chacun dira : Heureuse la terre qui possède cet homme! heureux le prince qui l'emploie! heureuse la famille qu'il élève par son mérite au rang des premières familles du royaume!...

Arrêtez ces éloges qui coulent d'eux-mêmes, en ajoutant que ce grand politique ne joint pas à ces qualités un cœur d'honnête homme, et que, s'il peut sauver son pays, il est également capable de le vendre. L'impression qui restera dans l'âme de l'assistance sera voisine du mépris. Un homme sans probité peut s'élever aux honneurs et occuper de grands emplois; il peut devenir riche, influent, redoutable.... mais il n'y a pas en lui de quoi faire un grand homme; il sera craint, adulé, servi..... mais il ne sera jamais respecté.

On peut pécher contre l'Intégrité sans se charger les bras des dépouilles du prochain. Celui qui enlève à un honnête homme sa réputation, ce diamant auprès duquel il s'est consolé de souffrir du froid, de la nudité, de la faim, et qu'il conserverait, si la chose dépendait de lui, au péril de ses jours, fait pis assurément que s'il lui déroba sa bourse. « La bonne renommée d'un homme, dit Shakespeare, est le plus précieux joyau de son âme. Celui qui me prend ma bourse ne me prend presque rien; elle était à moi, elle est à lui, elle a été l'esclave de mille autres. Mais celui qui me vole ma réputation me vole une chose qui ne l'enrichit point, et qui me laisse sans ressource. »

Rien ne décèle une âme basse comme la détraction du supérieur contre l'inférieur; c'est un coup de poignard dentelé qui déchire largement la plaie,

et la blessure est d'autant plus sensible qu'elle vient quelquefois après un sourire et un amical serrement de main. Tout supérieur qui en use ainsi est indigne de la position qu'il occupe ; car le premier devoir d'un homme placé au-dessus des autres , c'est l'intégrité.

Lorsque la détraction s'attache à un négociant , c'est un crime entouré de circonstances aggravantes. Le crédit d'un homme de commerce est sa fortune ; tant que sa réputation est intacte, ses lettres de change sont une monnaie de transport facile , qui a cours d'une extrémité de l'Europe à l'autre , et sa parole est l'or d'Ophir pour le pays où il réside. Une insinuation malveillante change en détresse sa prospérité , et plus ses relations commerciales sont étendues , c'est-à-dire plus il contribue à la prospérité de sa patrie, plus il est à la merci de la détraction ; il suffit de quelques mensonges propagés par de malhonnêtes gens , pour ruiner la famille la plus opulente d'une province. Ces *larrons d'honneur*, qui enlèvent du même coup le passé , le présent , l'avenir d'un commerçant probe , mépriseraient le garçon de caisse qui lui emporterait un sac de billon pour aller jouer dans quelque tripot clandestin ; valent-ils donc mieux ? Assurément ils valent moins , car le tort qu'ils font est irréparable.

La plupart des gens du monde ne se conduisent

par conseil ni dans leurs mœurs, ni dans leurs affaires ; ils vont au courant de l'eau , comme les choses qui flottent sur les fleuves , et se dirigent tantôt vers le bien , tantôt vers le mal. Il n'en est pas ainsi de l'homme intègre qui agit d'après un principe fixe et inflexible , *l'honneur*. De là vient qu'on trouve toujours en lui un ami sincère , un bon parent , un maître équitable , un magistrat consciencieux , un député incorruptible , et même un pieux serviteur de Dieu ; car les sages du paganisme l'ont dit avant nous : *Un honnête homme révère la divinité*. L'homme intègre , comme le diamant , brille d'un éclat qui lui est propre ; il ne doit rien aux fausses apparences , rien au reflet ; il est réellement ce qu'il paraît être , plein de vérité , de candeur et de loyauté ; il ne vous montrera jamais une face souriante en machinant votre ruine , il ne vous louera pas en public pour vous mieux noircir en particulier ; son commerce est sûr , sa probité solide et sa parole inviolable. Dieu a fait de magnifiques promesses à l'homme intègre : « Si
« vous bannissez l'iniquité de vos œuvres et si l'in-
« justice ne demeure point dans votre maison , dit
« l'Écriture , vous pourrez marcher la tête haute
« parmi les hommes et vous serez stable comme
« les montagnes. Lorsque votre vie semblera être
« à son couchant , vous paraîtrez comme le soleil
« dans l'éclat de son midi , et lorsque vous vous

« croirez perdu , vous vous levez comme l'étoile
« du matin. Vous oublierez alors jusqu'à la misère
« où vous aurez été , et elle passera de votre sou-
« venir comme une eau qui s'est écoulée. »

(Libéralité.)

La Libéralité, suivant Aristote, diffère de la magnificence en ce qu'elle peut être exercée avec des dépenses moins considérables, ou bien, lorsque les dépenses sont égales, la magnificence en exige un emploi plus grandiose et plus splendide. « Les objets pour lesquels un homme magnifique aime le plus à faire des dépenses, dit le philosophe Stagyrite, sont ceux qui exigent beaucoup de temps et qui durent à proportion, comme de faire construire un palais, un temple, un tombeau. La magnificence prépare des sacrifices brillants et immole des hécatombes; dans la guerre, elle équipe les plus beaux vaisseaux; dans les occasions solennelles, elle donne un festin à toute la ville. » La Libéralité vole haut aussi quelquefois; mais elle n'a pas cette envergure. C'est elle qui donnait jadis, par les mains d'un puissant baron, un cheval et des armes

à de jeunes varlets nobles, mais sans fortune, afin qu'ils se frayassent une route dans le monde avec leur épée; c'est elle qui laissait autour des anciens monastères anglais, bâtis par la magnificence seigneuriale, de vastes communes indivises où les pauvres faisaient paître gratuitement leurs petits troupeaux; c'est elle qui encouragea noblement les arts, à l'époque de la renaissance, par le patronage éclairé des princes de l'Église romaine; c'est elle, enfin, qui pensionne encore avec les fonds de l'État la gloire militaire et le mérite civil.

La Libéralité se rapproche de la charité, dont elle n'est qu'une branche; mais elle est plus restreinte, et elle a besoin de discernement. La charité s'adresse à tout ce qui souffre, suppose toujours la misère, et distribue de petites pièces de monnaie, parce que, en étendant infiniment ses dons, elle est forcée de les subdiviser; la Libéralité, qui ne prend pas l'objet de sa généreuse sollicitude dans une position aussi dénuée, donne des pièces d'or, mais ses actes sont moins fréquents. La charité soulage la faim; la Libéralité conduit jusqu'à l'aisance.

La Libéralité fut la vertu favorite des khalifes arabes; aussi leur était-elle recommandée par tous les moralistes musulmans: Dans la paix, dans la guerre, au dedans, au dehors, un grand roi doit répandre, dit Saadi. Et les Arabes du désert ajoutent dans leur langage figuré: L'eau n'a pas été

donnée à la source pour qu'elle refuse d'apaiser la soif du passant.

La Libéralité va bien aux grands seigneurs qu'elle fait chérir et respecter des peuples ; elle sied surtout aux rois pour qui elle devient justice ; car ils ne doivent point enfouir, mais répandre les sommes qu'ils prélèvent sur la nation. C'est surtout à eux que l'Écriture adresse ce conseil : Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandez vos eaux dans les rues.

Un prince brave et libéral n'a pas besoin d'aïeux pour prendre racine dans la royauté. Il règne sur le cœur de ses troupes et sur celui de la nation qu'il gouverne en vertu d'un droit contre lequel personne ne réclame, celui de la bravoure et des bienfaits. Thabatheba ayant demandé un jour à Moëz de quelle branche des Alides il était, le khalife tira son épée, et lui dit : Voilà ma généalogie ; puis, jetant à pleines mains de l'or à ses soldats, il ajouta : Voici ma race¹.

De tous les défauts des Grands, il n'y en a pas un qui blesse autant les yeux des peuples que l'avarice. Main serrée, cœur étroit, dit un adage populaire ; les saints ne l'ont pas vu sous un aspect plus favorable.

« Un avare, dit saint Jean Chrysostôme, est un

¹ Bibliothèque orientale.

homme inutile à tout. Il n'est propre ni à conduire des armées , ni à gouverner des peuples. Il ne peut rien faire utilement ni dans les charges publiques , ni dans les affaires particulières. »

Rien ne prête plus au ridicule que l'avarice , et le ridicule est assez fort pour tuer moralement un roi. Un écrivain anglais , qui en était réduit à se chauffer l'hiver, dans son galetas , avec des mottes de boue séchée de la Tamise , ayant demandé à Georges III un secours pour un pauvre peintre encore moins bien accommodé que lui , et ayant éprouvé un refus , entreprit de se venger du roi en le dépopularisant dans ses trois royaumes d'Angleterre , d'Écosse et d'Irlande ; il y réussit simplement par le ridicule qu'il fit jaillir de la parcimonie du prince. Il dit en beaux vers , que le roi vendait les chevreuils de sa chasse et les poissons de ses étangs ; qu'il serrait à double nœud les cordons de sa bourse , quand il s'agissait d'empêcher de mourir de faim le mérite pauvre ; qu'il portait des toasts à la prospérité des arts , en les laissant patauger dans la boue , et qu'enfin il montait la garde pendant les fêtes de la cour , à côté du jupon brodé de pierres précieuses que portait la reine , de crainte que quelque malhonnête seigneur n'en volât une perle. Ces satires qui frappaient fort , et qui , quelquefois , frappaient juste , trouvèrent un nombre infini d'acheteurs ; la fortune de

l'écrivain fut faite, et la réputation du roi resta sur le champ de bataille.

Il peut arriver quelquefois qu'un roi passe fausement pour avare, et qu'on le taxe de parcimonie sans qu'il le mérite; sa conscience l'absout alors, et la justice que ses contemporains lui refusent, la postérité la lui rend. C'est ainsi que la renommée du bon roi Louis XII s'est dégagée, comme une étoile, du nuage passager dont ses courtisans l'avaient obscurcie. Ce prince fut taxé d'avarice, parce qu'il ne foulait pas les petits pour enrichir les grands; on porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. « J'aime mieux, dit-il sans s'émouvoir, que mon avarice prétendue fasse rire mes féaux seigneurs que pleurer mon peuple. »

Après les rois, il n'y a personne de qui l'on exige plus de libéralité que des princes de l'Église; on les obligeait autrefois à une hospitalité coûteuse, et l'avarice était regardée comme un empêchement à leur élection. Un évêque d'Italie négligeant de recevoir généreusement ses hôtes, un pape lui écrivit sévèrement : Est-ce par avarice ou faute de moyens que vous recevez si mal les étrangers ?

Un jour que saint Jean l'Aumônier était retenu dans sa chambre par une indisposition, il pria un évêque d'Afrique sayant, mais fort peu tendre aux pauvres, d'aller visiter à sa place le grand hôpital d'Alexandrie. Le prélat y consent ; sa visite ter-

minée, on lui insinue que le patriarche ne venait jamais à l'hospice sans y laisser des preuves de sa munificence. Combien donne-t-il, demanda l'évêque qui commença à considérer sa visite sous le jour d'un pur guet-apens. — Mais..... une poignée de pièces d'or. — Le prélat stupéfait dénoua lentement sa bourse, fit un profond soupir qu'il étouffa mal, prit aussi peu de pièces qu'il en fallait pour passer rigoureusement pour une poignée, pâlit en les donnant, et subit une telle révolution que la fièvre lui prit au retour. Saint Jean ayant appris qu'il était malade en devina la cause, et lui reporta, comme s'il l'eût reçu à titre de prêt, l'argent dont la perte l'affligeait si fort. Le malade le reprit avec joie, mais non sans honte, et s'endormit ensuite d'un profond sommeil. Il rêva qu'il venait de quitter la vie, et qu'il entrait plein d'espérance dans les magnifiques royaumes de l'éternité. Il voyait devant lui la Jérusalem céleste, telle que saint Jean l'évangéliste l'a dépeinte, avec ses murailles d'un or transparent comme le cristal, et ses portes d'une seule perle gardées par les anges. L'un de ces gardiens célestes vint à sa rencontre, et lui désignant un palais magnifique, lui dit : Evêque du Christ, voilà ta demeure. Comme le prélat transporté de joie se mettait en devoir de s'y rendre, un autre esprit céleste lui barra le passage, en lui disant d'une voix sévère : Sa demeure, non

pas ; cet homme n'en a plus dans le ciel, il l'a vendue dix pièces d'or à Jean d'Alexandrie. L'évêque se réveilla saisi d'effroi, et demeura long-temps sous l'impression de ce rêve qui lui donna beaucoup à penser ; il fit un retour sur lui-même, se vit dans une mauvaise voie, et résolut courageusement d'en sortir. A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, en jetant loin de lui la bourse fatale, à Dieu ne plaise que tu me fermes les portes du ciel ! puis il distribua libéralement, en quelques heures, son trésor amassé pendant vingt années.

En fait de libéralité, la position d'un ministre est exceptionnelle ; l'or qu'il donne n'est pas à lui, il est à l'État qui le lui confie, non pour se faire des créatures, mais pour le distribuer équitablement. Quand il accorde tout à un aveugle favoritisme, et que ses dons passent à côté du mérite et des droits acquis pour s'abattre sur quelques flatteurs, la pluie d'or qu'il laisse tomber aveuglément comme la fortune, descend quelquefois dans la boue et la fait rejaillir jusqu'à lui ; il ne manque pas seulement de discernement, il pèche contre la probité.

La libéralité envers les gens de lettres honore les princes et les Grands qui l'exercent. Jamais le vieux Caton ne plaça son argent à un taux aussi élevé que Mécène, lorsqu'il donna libéralement à Horace la petite terre de Sabine. Mais il ne suffit pas de don-

ner aux muses indigentes, il faut leur donner à propos. « Le présent fait à temps, dit l'Écriture, arrive comme l'eau fraîche et claire d'une source à celui qui a soif. » Pour répandre sa rosée sur l'arbre, la Libéralité ne doit pas attendre que ses feuilles soient presque flétries et sa racine à moitié hors de terre, elle arriverait alors comme le courrier tardif de ce sultan arabe qui entraît chargé d'or par une porte de Bagdad, tandis que le poète auquel cet or eût sauvé la vie, sortait dans son cercueil par la porte opposée, victime d'une trop longue attente.

(Affabilité.)

On ne considère pas souvent l'Affabilité sous le point de vue moral ; elle passe pour une de ces petites perfections sociales qui procèdent d'une éducation soignée, d'une naissance illustre ou de l'habitude du grand monde. De race princière et patricienne, l'Affabilité ne se montre que comme un éclair dans les hôtels des parvenus, et seulement quand ils sont en veine de prospérité ; elle visite peu les savans qui s'isolent, et ne passe jamais le seuil des sots, ni des présomptueux.

L'Affabilité n'est pas la douceur ; mais , comme la terre embaumée du poète oriental, elle conserve un peu de son parfum, parce qu'elle vit près d'elle ; quand elle accompagne la bienfaisance , elle rend le bienfait doux à l'œil comme un beau fruit cueilli sur l'arbre avec toute sa fleur.

Il y a des fonctionnaires doués d'un si étrange naturel qu'on dirait qu'ils courtisent les haines. Ils sont rudes à manier comme l'écorce du liège , et leur abord farouche et intimidant met en fuite le pauvre , désoriente le solliciteur, et foudroie l'étranger. La parole de ces malgracieux seigneurs ne descend pas *comme les gouttes de la rosée* , elle tombe rauque et retentissante, comme ces charretées de cailloux destinés à paver les rues, qui font tressaillir les chevaux et tourner la tête aux passans. On aborde ces manières d'ours mal appris , la pâleur au front et le sang figé dans les veines ; on les quitte la rage au cœur. Je me souviendrai toute ma vie du mot touchant d'une pauvre femme du peuple à un de ces hommes d'autorité, qui n'était pas sans entrailles pour les indigens, mais qui n'était affable qu'à ses heures. Elle s'avancait timidement à sa rencontre, en cherchant dans ses yeux si le moment était propice pour obtenir ; elle était pâle , la malheureuse créature , et elle avait faim ! Que voulez-vous ? dit brusquement l'homme qu'elle venait implorer les mains jointes comme on

implore Dieu. Elle s'arrêta, baissa la tête, puis faisant de nouveau quelques pas en avant : Monsieur, dit-elle les larmes aux yeux et avec une expression profondément triste, *votre abord me repousse, mais ma misère me fait avancer.* Une aumône ainsi arrachée, ressemble à une rose sauvage, qu'on ne détache du buisson qu'avec des mains ensanglantées par les épines qui l'entourent. On ne l'a pas plus tôt cueillie qu'on glisse par dessus le plaisir qu'elle cause, pour s'occuper de la douleur qu'on a subie en la prenant. Toute libéralité faite avec un front nébuleux, un langage brutal et des manières insolentes, est un appel fait à l'ingratitude; au lieu d'un obligé, de tels bienfaiteurs se créent un ennemi, et ceux qui les adorent en apparence les détestent en réalité.

Si le bienfait même a besoin de s'entourer de formes douces et polies, que sera-ce du refus? C'est là que l'Affabilité prend une attitude plus noble, et qu'elle devient humanité. On sait qu'il est impossible à un homme en place de faire droit à toutes les réclamations qui lui sont adressées; mais s'il ne peut accorder la grâce qu'on réclame, il peut toujours entourer son refus de tout ce qui peut l'adoucir, et frotter de miel le bord de la coupe d'absinthe.

La Bruyère fait de l'Affabilité la pierre de touche de la grandeur. « La fausse grandeur, dit-il, est

farouche et inaccessible; comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est; je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; son caractère noble et facile inspire le respect et la confiance; elle fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. »

L'Affabilité, chez les Grands, n'est parfois qu'un raffinement d'orgueil pour tenir les petits à distance; c'est une barrière d'acier poli, qui exclut la familiarité, et qui n'implique ni la vertu, ni la douceur, ni la bonté d'âme : toutes choses qui entrent comme ingrédients nécessaires dans la vertu dont nous traitons. Un homme du monde peut cacher sous des manières pleines de courtoisie, un cœur double, une âme de boue et la dégradation morale la plus honteuse; l'Affabilité ainsi accompagnée, n'est plus qu'un vernis d'argent faux sur un vase d'argile; elle relève alors simplement des belles manières, et n'a plus rien à démêler avec la morale.

L'Affabilité découle du cœur; c'est l'expression la plus séduisante de la bonté. Elle rend la grandeur abordable, l'éloquence persuasive, la piété

douce, et la charité consolante. La vertu appuyée sur l’Affabilité est charmante comme les grâces, et la dévotion, en portant ses couleurs, devient belle comme une mer calme.

(Reconnaissance.)

Soyez reconnaissans, disait saint Paul aux Colossiens. La reconnaissance est parfaitement digne de cette haute recommandation, car elle emporte une foule de grandes qualités qui honorent l’âme humaine. Il y a différens genres d’obligations : on peut s’acquitter en partie des unes, c’est-à-dire des prêts d’argent, des cadeaux faits d’égal à égal ; le cœur seul peut payer les autres ; car on conçoit facilement que si un ami nous a sauvé l’honneur ou la vie, on ne peut rien lui offrir en retour.

Quant aux obligations pécuniaires, un homme délicat n’en contracte jamais qu’avec ceux qu’il estime. Grecinus Julius faisant la dépense de quelques jeux qu’il voulait donner au peuple romain, souffrait que ses amis y contribuassent de quelque chose pour en augmenter la splendeur. Fabius Persicus, homme riche et titré, mais de mœurs

infâmes, lui ayant envoyé une forte somme, il refusa de la recevoir. Un de ses amis, qui était présent, s'étant récrié sur cet excès de délicatesse : « Comment ! s'écria Julius, vous auriez le front de me conseiller de devoir quelque chose à un misérable auquel j'hésiterais à dire, je vous remercie, s'il buvait à moi dans quelque festin. » Rubilus, le consul, qui ne valait guère mieux, lui ayant envoyé pour le même objet une somme encore plus considérable, et le pressant de l'accepter : Excusez-m'en, je vous prie, lui dit-il, j'ai déjà refusé Persicus.

Il n'y a pas de crève-cœur plus grand pour un homme d'honneur, dit Sénèque, que d'accepter de ceux qu'on n'estime point.

Il y a deux sortes d'hommes reconnaissans : l'un est celui qui rend ; l'autre est celui qui voudrait rendre, et qui paie en affection et en bon vouloir la dette de la reconnaissance, faute de moyens pour s'en acquitter autrement. S'il ne rend pas à son bienfaiteur bon office pour bon office, ce n'est pas la faute de sa volonté, mais de son impuissance, et il n'en est pas moins aussi reconnaissant qu'on puisse l'être. Un peintre qui n'aurait pas de quoi acheter des couleurs, une toile et des pinceaux, ne laisserait pas d'être un grand artiste, quoiqu'il ne fût pas en position de montrer son talent.

Après la reconnaissance envers Dieu , il n'en est pas de plus sacrée que celle que nous devons aux auteurs de nos jours. L'Écriture a des menaces terribles contre les enfans ingrats. « Que l'œil qui insulte son père et qui méprise l'enfantement de sa mère , dit l'Esprit-Saint, soit arraché par les corbeaux du torrent et dévoré par les aiglons de la montagne. »

Il n'y a que les âmes basses et mal nées qui ne considèrent dans le bienfait que sa valeur intrinsèque ; c'est sur le bon cœur de celui qui donne , et non sur le prix de la chose donnée , qu'il convient de mesurer sa reconnaissance. Si un ami m'a fait un petit présent avec beaucoup d'affection ; si pour me secourir dans une heure de détresse il a fermé les yeux sur ses propres besoins ; s'il m'a fait plaisir sans espoir que je le lui rende jamais ; s'il n'a point laissé passer l'occasion de s'employer pour moi , et qu'il l'ait fait même à son préjudice , certes , je suis un ingrat si je ne lui porte pas plus de reconnaissance qu'à un roi qui aurait vidé son épargne pour m'enrichir.

Il n'y a pas de vice plus généralement décrié que l'ingratitude ; les ingrats eux-mêmes flétrissent hautement les ingrats. Pourquoi donc ce mauvais penchant de l'âme est-il si commun ? Pourquoi tout le monde fait-il ce que tout le monde blâme ?

Entrez sous le toit de chaume de l'homme des

champs. Voyez-vous ces fuseaux échappés des mains des fileuses? Tous les travaux du soir sont momentanément suspendus; toutes les têtes se rapprochent et se penchent dans l'attitude de l'attention. Ces bonnes gens sont tellement absorbés dans une occupation favorite qu'ils n'entendent plus la tempête qui hurle au dehors, et que le feu de tourbe va mourir faute d'aliment. Vous êtes chez l'adjoint, et l'on y médit du curé. Quoi! du curé qui partage son pain noir avec tous les indigens du hameau? du curé qui fait de nuit deux lieues, par le vent et la pluie, pour les consoler sur leur lit de mort? du curé qui visite le malade, qui instruit l'ignorant, qui console l'affligé, qui maintient l'union, qui garde l'honneur des familles?... Mon Dieu, oui; la bienveillance évangélique du pasteur ne le met pas à l'abri de l'ingratitude de son troupeau. Le ministre de Jésus-Christ ne doit-il pas répondre de la moralité de ses marguilliers, de la sobriété de son sonneur de cloches, de l'humeur de sa vieille servante?

Que font ces hommes en bonnets rouges et en carmagnoles dans l'église de Chantilly, bâtie par les Condés? Viennent-ils protéger les restes de ces braves et généreux princes, à qui leur bourgade doit tout? car rien n'y existerait sans la munificence de cette maison si illustre et si malheureuse. Vous le voyez, ils creusent le sol... que cherchent-

ils?... leur pioche vient de rencontrer une boîte d'argent massif. Ils ouvrent la boîte, ils regardent... sept cœurs de Condés! ils y sont bien tous... Ils rient d'un rire affreux, ces hommes, que vont-ils faire? Ils vont jeter aux corbeaux des bois environnans cette noble pâture, et garder patriotiquement la boîte pour dépouille opime... les ingrats!... les infâmes!...

Quelquefois l'ingratitude tourne au burlesque. Cneus Lentulus, qui vivait originairement dans un état très voisin de la pauvreté, et qui ne savait comment s'y prendre pour soutenir le nom de ses ancêtres, reçut, de la libéralité d'Auguste, dix millions d'or. Devenu le plus apparent de Rome, il se plaignait qu'Auguste lui eût fait quitter ses études, et disait que tout ce qu'il avait eu de lui n'était rien auprès de ce qu'il lui avait fait perdre en ne lui laissant pas continuer sa profession d'orateur; « et tant s'en faut que cela fût vrai, dit un auteur latin, qu'il n'avait point de plus grande obligation à Auguste; car, bien qu'il fût avare au suprême degré, on en tirait plutôt de l'argent que des paroles, tant il était pauvre de langage. »

Ingrat est celui qui désavoue un plaisir qu'il a reçu, ingrat qui le dissimule, ingrat qui ne le rend point lorsqu'il en trouve l'occasion; mais la fleur des ingrats, c'est le monstre qui flétrit l'honneur de ceux qui lui ont fait plaisir; qui paie la généro-

sité par la haine ; qui cherche à briser dans sa dure et mortelle étreinte la main secourable qui a versé le dictame dans ses blessures , et qui ne respire que la perte de ses bienfaiteurs , afin de fleurir orgueilleusement sur leurs ruines. C'est à ce genre d'hommes , ou plutôt de démons , que l'Écriture fait allusion lorsqu'elle dit avec sa concision sublime : L'espérance de l'ingrat est comme un brouillard d'hiver.

De tels hommes , et il en existe beaucoup , malheureusement , dans le monde , devraient être marqués au front d'un fer chaud , comme le soldat de Philippe ; la société , qu'ils poussent à l'égoïsme , devrait les rejeter de son sein comme la mer rejette les cadavres qui souillent ses vagues , et des lazarets devraient ouvrir et refermer leurs portes sur ce nouveau genre de pestiférés.

(Dévotion.)

Ceux qui détournaient les enfans d'Israël d'aller dans la Terre promise , la leur peignaient comme un pays peuplé de géans , faits en manière d'ogres , qui mangeaient les hommes comme des sauterelles.

C'est ainsi que le monde diffame la sainte Dévotion en publiant qu'elle est hérissée de pratiques ardues, qu'elle attriste la vie, qu'elle rétrécit l'intelligence, et qu'elle rend d'ailleurs le caractère aigre, curieux, tracassier, dur, morose et peu charitable. Ces préventions, qui datent de loin, se sont tellement enracinées, qu'il y a des hommes fort spirituels, et même assez croyans, qui refuseraient d'unir leur sort à celui d'une femme d'honneur, s'ils apprenaient qu'elle fût dévote; la Dévotion n'étant bonne, disent quelques sages têtes du siècle, qu'à meubler les ménages de Xantippes.

La Dévotion, d'abord, quoi qu'on en dise, ne ressemble en aucune manière à ces stériles paysages du Vésuve où tout est horreur, désolation et silence; non, c'est une terre heureuse et bénie où coulent des ruisseaux de lait et de miel, et dont les fruits savoureux sont semblables à la grappe énorme que les espions de Moïse détachèrent de son cep au bord du torrent de Nehel-Escol. Le monde, qui voit que les personnes vraiment pieuses jeûnent et prient, souffrent et pardonnent, servent les malades et visitent les pauvres, en conclut qu'elles sont fort à plaindre; mais le monde ne voit pas le sentiment intérieur qui rend ces choses douces et faciles.

« Le sucre, dit saint François de Sales, corrige

l'âcreté des fruits verts ; la Dévotion est le sucre spirituel qui ôte l'amertume à la mortification , la douleur au martyre , la désolation à la pauvreté , et la tristesse à la solitude. »

Quant à l'accusation de rétrécir l'esprit , je ne sais sur quoi on la fonde ; car la Dévotion est une flamme , et la flamme vise à s'étendre. Juger de la Dévotion d'après quelques esprits bornés qui demeurent stationnaires dans les bas-fonds de l'intelligence , c'est agir en sens contraire de ce qu'on fait pour les lettres et pour les arts , où l'on ne compte que les sommités. Vous ne voyez que de volatiles lourdes et pesantes sur l'aire de la Dévotion ; portez les yeux plus haut , vous trouverez les aigles.

Tant s'en faut que la Dévotion dévaste et stérilise l'âme , qu'elle n'y peut vivre que du parfum des plus belles fleurs de la vertu ; elle se nourrit de reconnaissance , d'amour divin , de résignation aux décrets de la Providence , de bonté , de douceur , d'humilité , de modestie , et c'est la perfection de la charité. « Si la charité est une plante , dit saint François de Sales , la Dévotion en est la fleur ; si elle est un rubis , la Dévotion en est l'éclat. »

S'il faut en croire les récits que les Arabes du désert font , le soir , sous le haut palmier qui abrite la source isolée , il existe sur les côtes de la mer Verte

une pierre d'une si éclatante beauté qu'on la nomme *el schahkevheran*, la reine des pierres précieuses. La puissance magnétique qu'elle possède est plus étonnante encore que la vivacité de ses feux, puisqu'elle attire à soi, disent les fils de l'Orient, les autres pierres fines comme l'ambre attire la paille. La Dévotion est aux autres vertus ce que la *schahkevheran* est aux topazes et aux émeraudes.

Ce qui induit le monde à mal penser de la Dévotion, c'est qu'il la juge sans la connaître, ou plutôt c'est qu'il la confond avec le mirage qui la lui présente où elle n'a jamais été. Il n'y a qu'une dévotion vraie, et celle-là est belle et touchante comme une nuit semée d'étoiles où la brise répand sur vous le parfum des roses; mais il en existe bon nombre d'autres qui ne sont pas de sa famille, quoiqu'elles portent, sur leur écusson, le même cimier et la même devise. Ces dévotions fausses, vaines ou impertinentes, comme les appelle saint François de Sales, ne sont pas précisément de l'hypocrisie; car l'hypocrisie savante et calculée est un vice qui demande trop de combinaisons pour le commun des hommes; ce sont des ceps tortus qui poussent de travers dans la vigne sainte dont ils gâtent la symétrie, sans se douter seulement que le raisin qu'ils portent n'est que du verjus. Ils se croient dévots parce qu'ils se font une dévotion de fantaisie sous l'empire de leur passion dominante. « Celui-ci, qui

« est adonné au jeûne , se tiendra pour bien dévot
« pourvu qu'il jeûne , quoique son cœur soit plein
« de fiel ; il n'osera tremper sa langue dans l'eau
« par sobriété , et il ne craindra pas de la plonger
« dans le sang du prochain par la médisance et la
« calomnie. Celui-ci tirera volontiers quelque
« monnaie de sa bourse pour la donner aux pau-
« vres ; mais il ne pourra tirer la compassion de
« son cœur pour pardonner à ses ennemis. Celui-là
« pardonnera à ses ennemis ; mais , quant à payer
« ses créanciers , jamais , à moins que la justice ne
« l'y force. Tous ces gens-là , qui sont tenus vul-
« gairement pour dévots , ne le sont nullement ;
« ce sont les fantômes de la Dévotion ' . »

Mais pourquoi les accueillez-vous dans votre sein , ces gens qui déshonorent la Dévotion , demande impétueusement le monde ? — Croyez-vous donc qu'on les ait fait faire tout exprès , et qu'on les garde pour son plaisir ! A qui nuisent-ils , hélas ! si ce n'est à la religion elle-même ! Souvenez-vous de ce mot d'un émigré sur la plage néfaste de Quiberon. Empêchez les Anglais de faire feu sur nos lignes , lui criait violemment un officier de la république. Eh ! mon Dieu , répondit le pauvre gentilhomme , ne voyez-vous pas que ces chers *al-
liés* tirent sur nous comme sur vous !

' S. François de Sales.

La Dévotion vraie ne souffre auprès d'elle aucun vice ; elle purifie l'âme , purge les mœurs , et remplit exactement tous ses devoirs moraux et religieux. Elle conçoit qu'il est plus facile de dire un rosaire que de fermer son cœur à l'avarice , à l'envie , à la haine et à la vengeance ; aussi commence-t-elle par étouffer ces mauvaises passions avant de se prosterner devant Dieu ; elle prie avec ferveur , mais elle quitte l'autel pour aller porter des paroles de pardon à ceux qui l'ont offensée , parce qu'elle sait que *Dieu préfère la miséricorde au sacrifice* ; elle n'abandonne pas les affaires de sa maison pour hanter , à toute heure du jour , les églises , parce que l'Apôtre a dit lui-même , que toute personne qui agit ainsi est pire qu'une païenne ; enfin elle ne donne point tête baissée dans les scrupules qui dessèchent les sources vives de la ferveur , et se souvient de ce mot profond de l'Écriture : Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut , de peur que vous ne deveniez stupides.

Je le soutiens à la face du siècle qui persifle si impudemment les âmes pieuses ; la Dévotion vraie est aussi rationnelle et aussi logique qu'aucune chose que ce soit ; car elle émane d'affections inhérentes à notre nature. Nous avons été formés pour vénérer ce qui est bon , admirer ce qui est grand , et aimer saintement ce qui est aimable. Les objets inanimés mêmes excitent ces émotions dans notre

âme. Nous aimons un joli paysage ; nous admirons une belle mer, une nuit étoilée, une perspective des Alpes. Les belles actions nous remuent plus fortement encore, et une grande reconnaissance nous ôte l'usage de la voix, et nous réduit aux larmes. Tous ces sentimens paraissent rationnels, quand il s'agit des hommes ; comment se fait-il qu'ils changent d'aspect aux yeux du monde, quand il est question de Dieu ? Un homme qui vénère son bienfaiteur mortel pour un service de peu d'importance, passe pour avoir une belle âme ; un chrétien qui honore dévotement le premier, le plus grand, le plus constant des bienfaiteurs, passe généralement pour un esprit faible. La bienfaisance n'a-t-elle donc plus de droits sur le cœur lorsqu'elle est continue ? La bonté cesse-t-elle donc d'être aimable lorsqu'elle est parfaite ? La puissance doit-elle donc être méprisée quand elle est sans bornes ?

C'est une erreur et une hérésie que de vouloir bannir la Dévotion des demeures ordinaires des enfans des hommes, pour la reléguer à l'ombre des cloîtres et des autels. « La Dévotion entre partout et ne gâte rien quand elle est vraie, dit saint François de Sales, et quand elle contrarie la vocation légitime de quelqu'un, elle est fausse sans aucun doute. L'abeille tire son miel des fleurs sans leur nuire, et les laisse entières et fraîches comme elle

les a trouvées ; la vraie Dévotion fait mieux encore ; elle embellit tout ce qu'elle touche. Toute sorte de pierres fines jetées dans le miel en deviennent plus éclatantes , chacune selon sa couleur. Chaque vocation prend un aspect plus agréable sous l'empire de la Dévotion. Le soin de la famille en devient plus paisible , l'attachement du mari et de la femme plus sincère , le service du prince plus fidèle ; enfin toute occupation y gagne en mérite et en suavité. »

La Dévotion est à la religion ce que la chaleur est à la flamme. La religion peut offrir au Seigneur des victimes grasses ; mais si la Dévotion reste étrangère au sacrifice , les vents en dissipent la cendre vers tous les points de l'horizon , et la fumée ne s'en élève point au ciel , comme un encens d'agréable odeur.

(Religion.)

Les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel voient , comme nous , chaque matin , le soleil teindre l'horizon des plus vives couleurs, et chaque nuit les étoiles s'allumer l'une après l'autre dans le pâle

éther ; ils entendent la grande voix de l'Océan qui gronde , et le doux frémissement des bois qui se balancent sous la lune : ces scènes merveilleuses que la nature varie sans cesse , et qui éveillent dans le cœur de l'homme le sentiment religieux , sont perdues pour la brute qui n'y prend pas garde. Les animaux n'admirent point ; et tout sentiment qui conduit à la Religion leur est complètement étranger. Ils doivent à l'instinct une foule de qualités qu'ils possèdent en commun avec l'homme , et dans lesquelles ils le surpassent quelquefois. Ils sont diligens , sobres , laborieux , patients , courageux , fidèles , capables de reconnaissance , susceptibles d'attachement ; ils savent , ce que l'homme ne pourrait faire , changer en nectar et en cire le suc des fleurs , transformer une feuille en soie et des grains de poussière en gaze ; mais ce qu'ils n'ont jamais modulé dans leurs chants , qui surpassent les chants des hommes , c'est une prière ; ce qu'ils n'ont jamais songé à construire , c'est un autel.

L'espèce humaine , au contraire , a construit des autels avant toute autre chose ; la Religion est tellement liée à la nature même de l'homme , qu'il l'a pratiquée à l'état barbare sur tous les points connus du globe , et qu'il a dirigé les efforts de son industrie vers les monumens religieux , avant même d'avoir pourvu à se procurer à lui-même le vivre

et le couvert. Les menhirs de Carnac furent plantés par des Gaulois vêtus de peaux, logés dans des antres et nourris de faines; le temple de la Mecque fut construit par de pauvres Arabes dont les hordes errantes n'avaient pour abri que le palmier de la solitude et la tente de feutre; les Lapons étaient aussi sauvages que leurs rennes quand ils érigèrent, sur les confins du monde habitable, ces passe-varres entourés de bouleaux, que l'obscurité enveloppe six mois de l'année.

La raison a toujours été regardée comme la barrière qui sépare l'homme de la brute; la Religion est une barrière plus solide et plus haute encore. L'instinct, plus régulier dans ses actes et moins sujet à se tromper que la raison humaine, s'élève quelquefois au-dessus; mais il y a aussi loin de l'âme des bêtes à la Religion, que du soleil à cette petite étoile nommée en Orient *Soha*, qui est la plus obscure de la Grande-Ourse.

La Religion est si nécessaire à la fondation des empires, à l'établissement des lois et au maintien des mœurs, que toute religion est utile, par quelque endroit, à la société, encore que cette religion soit absurdement superstitieuse ou déplorablement erronée. Il en est des faux cultes comme de ces eaux vagabondes qui s'épandent à travers la boue et les pierres roulantes des chemins; si fangeux,

si infects même qu'ils puissent être, ils font toujours éclore quelques fleurs. Malgré ses superstitions grossières, ses fêtes licencieuses et ses faux oracles, chaque culte païen, comme une étoile à demi noyée dans la brume, n'en jetait pas moins une petite lueur, reflet lointain de la Religion primitive, qui profitait à quelque vertu isolée. La religion des Égyptiens, cette religion des oignons, des ibis et des crocodiles, prescrivait la reconnaissance et était religieusement obéie. La religion de Zoroastre avait des mythes abominables, mais elle encourageait l'agriculture. Le point le plus pur de la loi, disait-elle, c'est de semer la terre ¹. La religion des Scandinaves leur prescrivait l'hospitalité et le courage ². Celle des Chinois était basée sur l'amour filial. Les Celtes, si barbares envers leurs captifs, avaient des vers sacrés où la piété, la justice et la valeur étaient célébrées comme des vertus ³. Ces rayons épars, une religion sainte et vraie les réunit avec d'autres rayons plus brillants encore, dans son magnifique foyer; mais les derniers philosophes de notre siècle la répudient, sous prétexte qu'elle se meurt, et ils étendent les

¹ Troisième fargard, p. 284.

² Edda Island. hávamál.

³ Diegen. Laert in præm., p. 5.

bras dans l'obscurité pour tâcher d'en saisir une autre.

Je ne comprends pas que des hommes doués de quelque science et de quelque bon sens puissent s'imaginer qu'il sortira de leur cerveau quelque chose de meilleur que le christianisme. Où trouveront-ils un cours de morale plus complet, des enseignemens plus capables d'attendrir le cœur, de plus grands exemples, de plus nobles excitations à bien vivre? Comment s'y prendront-ils pour nous donner de plus belles pages que l'Écriture, des prières plus concises, plus énergiques et plus touchantes que le *Pater*? des plaidoyers plus éloquens en faveur de l'humanité souffrante que les prédications de Jésus-Christ? Où iront-ils chercher assez de héros et de beaux génies pour les opposer à ceux qui ont illustré le christianisme? Ils ne veulent plus du Dieu crucifié, les ingrats! Ils ont forgé, sur leur petite enclume philosophique, une espèce d'idole sans yeux, sans oreilles, sans âme, qu'ils appellent le *Dieu-perfection*. Voilà le Dieu qui vous a tirés d'Égypte, disent-ils au peuple. Que voulez-vous que le peuple fasse d'un dieu qui n'a ni entrailles, ni merci; d'un dieu froid comme une montagne neigeuse, inexorable comme la mort, et trop occupé de lui-même pour songer à nous? Vous ressuscitez le dieu d'Épicure; mais le dieu d'Épicure était un vain fantôme mis en avant par des

athées pour se dispenser de boire la ciguë ; car les Grecs, en fait d'athéisme, ne plaisantaient pas. Votre *dieu-perfection* ne serait-il donc, comme son devancier, qu'un nuage planant sur le vide ?

Quand on renverse illégalement un édifice appartenant à d'autres, il n'y a pas de loi existante qui ne condamne le démolisseur à le remplacer. Vous voulez abattre les églises chrétiennes, il faut indubitablement une religion aux peuples ; où sont vos temples ? Vous répudiez notre loi religieuse ; où est votre évangile ? Vous ne voulez plus de nos saints ; montrez-nous les *vôtres* ? ... Savez-vous bien d'ailleurs que le christianisme est le seul culte où l'immortalité de l'âme ait été positivement et divinement révélée ? En y renonçant, vous remettez la vie future à l'état de problème, rien que cela.

Mais laissons les sectes sans nom adorer les nuages et rêver la démolition des temples ; laissons les matérialistes nier l'éternité de Dieu, qu'ils ne comprennent pas, disent-ils, pour établir préféralement l'éternité de la matière qu'ils comprennent sans doute davantage ; laissons les panthéistes se déclarer eux-mêmes dieux, et les éclectiques se faire un habit d'arlequin avec des morceaux dérochés à tous les systèmes, nous en avons vu passer d'autres du haut de nos tours sacerdotales depuis mille ans et plus que nos sentinelles y sont en vigie ! Laissons ces gens-là, dis-je, pour nous occuper

d'une foule d'honnêtes chrétiens qui trouvent leur Religion noble et belle, qui vont même jusqu'à la croire bonne; mais qui respectent ses enseignemens sans les écouter, et ses pratiques sans les suivre; auprès d'eux les conviés récalcitrans de la parabole étaient des prodiges de bonne volonté. Les uns prennent leur pauvreté pour excuse. Comment voulez-vous qu'ils remplissent leurs devoirs de chrétiens; qu'ils prient Dieu, par exemple, matin et soir? Impossible! le temps leur manque. Ils ont besoin de gagner leur vie, et n'ont de libres que les heures des repas ou du sommeil. Quand on se lève au chant du coq, et qu'il faut prendre aussitôt la bêche, la hache, le rabot, comment voulez-vous qu'on prie Dieu? L'excuse serait admissible s'il s'agissait de ces pauvres bannis qui sont obligés de se purifier dans une rivière qui n'est pas toujours à leur porte, avant de prier Brahma ou Vichnou, et dont les oraisons prennent au moins le quart de chaque journée; mais la Religion de ce Christ qui trouvait temps pour le travail et temps pour la prière, ne vous en demande pas si long. Pour qui le *Pater*, cette oraison courte et sublime, a-t-il été fait, si ce n'est pour vous? Les autres s'excusent sur leurs affaires; à peine se sentent-ils vivre, tant ils dépendent vite leur journée. Comment veut-on qu'ils méditent sur leur salut et qu'ils fréquentent les églises?

en honneur, ils le voudraient, mais ils ne peuvent pas.... Il faudra bien pourtant que ces gens affairés empruntent à leurs occupations incessantes une pauvre minute pour mourir...

Quelle que soit la position d'un homme en ce monde, il doit remplir les devoirs que sa condition d'homme lui impose. Or, le premier, le plus saint, le plus moral de ces devoirs, c'est l'adoration de son Créateur, et nul n'a d'excuse légitime pour s'en dispenser. L'assistance à l'église, l'observance des pratiques religieuses, tournent grandement d'ailleurs à l'avantage de l'âme qui a autant besoin de repos et de nourriture que le corps. Dans la maison de Dieu, le monde visible se retire, le bruit des affaires fait silence, et l'œil intérieur se tourne vers les régions glorieuses de l'éternité. C'est alors que l'âme agitée, après avoir erré sur la mer houleuse du monde, jette l'ancre dans une baie tranquille. Quelques uns ont demandé ces résultats à la fausse sagesse, qui leur a répondu négativement, et pour cause. — Mon père, disait Diderot à l'honnête auteur de ses jours, reposez-vous dans les bras de la philosophie. — La philosophie est un bon oreiller sans doute, répondait le père de l'athée, mais j'aime mieux celui de la Religion.

La Religion catholique est le palladium de la société moderne; avec elle tomberaient les mœurs,

les lois et les trônes ; avec elle s'abîmeraient jusqu'aux sectes qui s'en sont séparées ; les plus habiles d'entre les protestans en conviennent eux-mêmes. Voici comment s'exprimait à cet égard le célèbre Lavater, ministre protestant à Zurich : « Je vénère, disait-il, l'Église catholique comme un antique et majestueux édifice qui conserve les traditions primitives et des titres précieux. *La ruine de cet édifice serait la ruine de tout christianisme* ¹. » Et la ruine du christianisme ramènerait directement les peuples à la barbarie.

¹ Lettre au comte de Stolberg.



TABLE.



I.

DU CULTE DES SAINTS.....	13
--------------------------	----

II.

LA FOI. (Existence de Dieu.).....	67
-----------------------------------	----

III.

LA FOI. (Révélation.).....	75
----------------------------	----

IV.

LA FOI. (Foi humaine et Foi divine.).....	105
---	-----

V.

L'ESPÉRANCE.....	123
------------------	-----

VI.

LA CHARITÉ. (Amour de Dieu.).....	141
-----------------------------------	-----

VII.

LA CHARITÉ. (Amour du prochain.).....	157
---------------------------------------	-----

VIII.

UNION DE LA MORALE ET DE LA RELIGION.	189
--	-----

IX.

LA PRUDENCE.....	209
------------------	-----

X.

VERTUS QUI RELÈVENT DE LA PRUDENCE.

Ordre. — Économie.....	235
Circonspection. — Précaution.....	239
Activité.....	242

XI.

LA FORCE.....	249
---------------	-----

XII.

VERTUS QUI RELÈVENT DE LA FORCE.

Magnificence.....	273
Magnanimité.....	283

Patience	285
Persévérance	297

XIII.

LA TEMPÉRANCE.....	301
--------------------	-----

XIV.

VERTUS QUI RELÈVENT DE LA TEMPÉRANCE.

Modération.....	339
Douceur.....	346
Bonté.....	353
Clémence	362
Modestie.....	366
Humilité.....	374
Chasteté	382
Récréation. — Gaïeté.....	386

XV.

LA JUSTICE.....	391
-----------------	-----

XVI.

VERTUS QUI RELÈVENT DE LA JUSTICE.

Intégrité.....	435
Libéralité	452
Affabilité.....	459
Reconnaissance	463
Dévotion.....	468
Religion	475

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 201, ligne 14, la *postérité* d'autrui, lisez : la *prosperité*.

418, 18, soulevez un coin de la vie intime, lisez : sou-
levez un coin du voile, etc.

72





